

**X^e CONGRÈS INTERNATIONAL
DES SCIENCES HISTORIQUES
ROME, 1955**

**ÉTUDES PRÉSENTÉES A LA
COMMISSION INTERNATIONALE
POUR L'HISTOIRE DES ASSEMBLÉES D'ÉTATS**

XVIII

**STUDIES PRESENTED TO THE
INTERNATIONAL COMMISSION
FOR THE HISTORY OF REPRESENTATIVE
AND PARLIAMENTARY INSTITUTIONS**

**Xth INTERNATIONAL CONGRESS
OF HISTORICAL SCIENCES
ROME, 1955**

PUBLISHED BY A GRANT FROM U.N.E.S.C.O.

**PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES
DE LOUVAIN
2, PLACE CARDINAL MERCIER
LOUVAIN**

1958

**ÉDITIONS
BÉATRICE-NAUWELAERTS
10, RUE DE L'ABBAYE
PARIS (VI^e)**

ÉTUDES PRÉSENTÉES À LA
COMMISSION INTERNATIONALE
POUR L'HISTOIRE DES ASSEMBLÉES D'ÉTATS

XVIII

STUDIES PRESENTED TO THE
INTERNATIONAL COMMISSION FOR THE HISTORY OF
REPRESENTATIVE AND PARLIAMENTARY
INSTITUTIONS

ÉTUDES PRÉSENTÉES
À LA
COMMISSION INTERNATIONALE POUR L'HISTOIRE
DES ASSEMBLÉES D'ÉTATS

—
STUDIES PRESENTED
TO THE
INTERNATIONAL COMMISSION FOR THE HISTORY
OF REPRESENTATIVE AND
PARLIAMENTARY INSTITUTIONS

- I. *Histoire des Assemblées d'états*, avec une préface de A. COVILLE, dans *Bulletin of the International Committee of Historical Sciences*, t. IX, fasc. IV, n° 37, 1937, p. 409-473. fr. fr. 300.—
1. H. M. CAM, *Recent books in English on the parliamentary institutions of the British Isles in the middle ages*, p. 413-418;
 2. P. S. LEICHT, *L'introduction des villes dans les Assemblées d'états en Italie*, p. 419-424;
 3. G. DE LAGARDE, *L'idée de représentation dans les œuvres de Guillaume d'Ockham*, p. 425-451;
 4. E. LOUSSE, *Les caractères essentiels de l'Etat corporatif médiéval*, p. 452-467;
 5. W. A. LIEBESKIND, *Le souverain des anciennes républiques suisses*, p. 468-473.
- II. *L'organisation corporative du Moyen Age à la fin de l'Ancien Régime*, avec une préface de A. COVILLE, dans *Université de Louvain. Recueil de Travaux publiés par les Membres des Conférences d'Histoire et de Philologie*, 2e série, 44e fasc. Louvain, 1937. In-8°, XVI-198 p. fr. b. 100.—
1. G. DE LAGARDE, *Individualisme et corporatisme au moyen âge*, p. 1-60;
 2. E. LOUSSE, *La formation des ordres dans la société médiévale*, p. 61-90;
 3. P. S. LEICHT, *La posizione giuridica dei parlamenti medievali italiani*, p. 91-110;
 4. L. DE CARDENAL, *Les dernières réunions des trois ordres de Périgord avant la Révolution*, p. 111-128;
 5. E. APPOLIS, *Les états de Languedoc au XVIIIe siècle. Comparaison avec les états de Bretagne*, p. 129-148;
 6. Fr. OLIVIER-MARTIN, *Le déclin et la suppression des corps en France au XVIIIe siècle*, p. 149-163.
- III. *L'organisation corporative du Moyen Age à la fin de l'Ancien Régime*, avec une préface de A. COVILLE, dans *Université de Louvain. Recueil de Travaux publiés par les Membres des Conférences d'Histoire et de Philologie*, 2e série, 50me fasc. Louvain, 1939. In-8°, XII-265 p. fr. b. 125.—

1. E. COORNAERT, *Qu'est-ce qu'une corporation dans l'ancienne France?* p. 1-12;
 2. E. MALYUSZ, *Die Entstehung der Stände im mittelalterlichen Ungarn*, p. 13-30;
 3. H. SPROEMBERG, *Das Erwachen des Staatsgefühls in den Niederlanden. Galbert von Brügge*, p. 31-90;
 4. G. DE LAGARDE, *La structure politique et sociale de l'Europe au XIVe siècle*, p. 91-118;
 5. A. GASSER, *Die landständische Staatsidee und der schweizerische Bundesgedanke*, p. 119-130;
 6. F. M. POWICKE, *Recent work on the origin of the English parliament*, p. 131-140;
 7. H. M. CAM, *The relation of English members of parliament to their constituencies in the fourteenth century: a neglected text*, p. 141-156;
 8. E. DELCAMBRE, *Les origines des états du Velay*, p. 157-162;
 9. L. DE CARDENAL, *Les états de Périgord sous Henri IV*, p. 163-182;
 10. A. TALLONE, *Di alcuni rapporti fra le assemblee di stati della monarchia di Savoia e gli stati generali e provinciali francesi*, p. 183-200;
 11. W. A. LIEBESKIND, *Les assemblées d'Etat de l'ancienne Suisse*, p. 201-210;
 12. F. ECKHART, *La diète corporative hongroise*, p. 211-224.
- IV. J. VERHAVERT, *Het ambachtswezen te Leuven* [Les corporations de métiers à Louvain sous l'Ancien Régime], avec un résumé en français, dans *Université de Louvain. Recueil de Travaux d'Histoire et de Philologie*, 3e série, 2me fasc. Louvain, 1940, In-8°, IV-210 p. fr. b. 100.—
- V. C. J. JOSET, *Les villes au Pays de Luxembourg (1196-1383)*, dans *Université de Louvain. Recueil de Travaux d'Histoire et de Philologie*, 3e série, 5me fasc. Louvain 1940. In-8°, 236 p. et une carte hors-texte. épuisé
- VI. E. LOUSSE, *La Société d'Ancien Régime. Organisation et représentation corporatives*, t. I, dans *Université de Louvain. Recueil de Travaux d'Histoire et de Philologie*, 3e série, 16me fasc. Bruges-Louvain-Paris, 1943. In-8°, VIII-376 p. Nouvelle édition conforme à la première, Bruges-Louvain-Paris, 1952. fr. b. 250.—
- VII. *L'organisation corporative du Moyen Age à la fin de l'Ancien Régime*, avec une préface de E. LOUSSE, dans *Université de Louvain. Recueil de Travaux d'Histoire et de Philologie*, 3e série, 18me fasc. Louvain, 1943. In-8°, XVI-296 p. fr. b. 250.—
1. A. DARQUENNES, *La définition de l'Eglise d'après saint Thomas d'Aquin*, p. 1-54;
 2. G. DE LAGARDE, *La philosophie sociale d'Henri de Gand et de Godefroid de Fontaines*, p. 55-134;
 3. P. THEEUWS, *Jean de Turrecremata. Les relations entre l'Eglise et le pouvoir civil d'après un théologien du XVe siècle*, p. 135-178;

4. G. ESPINAS, *Le droit d'association dans les villes de l'Artois et de la Flandre française depuis les origines jusqu'au début du XVI^e siècle*, p. 179-230;
 5. E. LOUSSE, *Assemblées d'états*, p. 231-266.
- VIII. A. DARQUENNES, *De juridische structuur van de Kerk volgens Sint Thomas van Aquino* [La structure juridique de l'Eglise d'après saint Thomas d'Aquin], avec une préface de E. LOUSSE et un résumé en français, dans *Université de Louvain. Recueil de Travaux d'Histoire et de Philologie*, 3^e série, 32^{me} fasc. Louvain, 1949. In-8°, XVI-228 p. épuisé
- IX. A. MARONGIU, *L'istituto parlamentare in Italia dalle origini al 1500. Senato della Repubblica, nel centenario del parlamento italiano (1848-1948)*, avec une préface de S. E. Iv. BONOMI, Président du Sénat de la République italienne. Rome, 1949. In-8°, XVI-328 p. épuisé
- X. H. G. RICHARDSON et G. O. SAYLES, *The Irish Parliament in the middle ages*. Philadelphie-Londres, 1952. In-8°, XII-396 p. \$ 8.50
- XI. *IXe Congrès international des Sciences historiques, Paris, 1950, IXth International Congress for Historical Sciences*, dans *Université de Louvain. Recueil de Travaux d'Histoire et de Philologie*, 3^e série, 45^{me} fasc. Louvain, 1952. In-8°, 280 p. fr. b. 325.—
- 1. H. M. CAM, *The International Commission for the History of Representative and Parliamentary Institutions. Its work at the Ninth International Congress of Historical Sciences, and its past and future activities*, p. 11-18;
 - 2. C. G. MOR, *Le Assemblee italiane del secolo X*, p. 19-32;
 - 3. A. DARQUENNES, *Représentation et bien commun*, p. 33-52;
 - 4. J. BENEYTO-PEREZ, *Jáime Callis y su „Tratado de las Cortes”*, p. 53-66;
 - 5. H. G. KOENIGSBERGER, *The Parliament of Piedmont during the Renaissance, 1460-1560*, p. 67-122;
 - 6. P. S. LEICHT, *I contadini ed i Parlamenti dell' età intermedia*, avec une Note complémentaire, par M. C. DAVISO, p. 123-130;
 - 7. A. MARONGIU, *Autonomia e Soggezione degli „Stati” in Italia durante il XVI e il XVII secolo*, avec une Note complémentaire par M. C. DAVISO, p. 131-144;
 - 8. Fr. DUMONT, *La noblesse et les états particuliers français*, p. 145-156;
 - 9. Fr. OLIVIER-MARTIN, *L'action juridique des „états” ou „ordres” en dehors des Assemblées périodiques, en France, aux XVII^e et XVIII^e siècles*, p. 157-172;
 - 10. W. F. CHURCH, *The Problem of Constitutional Thought in France, from the End of the Middle Ages to the Revolution*, p. 173-186;
 - 11. G. I. BRATIANU, *Les Assemblées d'états dans les principautés roumaines*, p. 187-252;
 - 12. E. LOUSSE, *Les ordres d'ancien régime n'étaient pas des castes*, p. 253-270.

- XII et XIII. J. VAN DER STRAETEN, *Het charter en de raad van Kortenberg* [La charte et le conseil de Kortenberg], t. I, Texte néerlandais; t. II, Appendices (sources) et résumé en français, dans *Université de Louvain. Recueil de Travaux d'Histoire et de Philologie*, 3^e série, 46^{me} et 47^{me} fasc. Louvain, 1952. In-8, L-300 et X-266 p. Les 2 vol. fr. b. 475.—
- XIV. J. S. ROSKELL, *The Commons in the Parliament of 1422. English Society and Parliamentary Representation under the Lancastrians*. Manchester, 1954. In-8°, XII-268 p. 30 sh.
- XV. M. B. REX, *University Representation in England, 1604-1690*, avec une préface de R. L. SCHUYLER. Londres, 1954. In-8°, 408 p. 30 sh.
- XVI. C. S. SIMS, *Expedicio Billarum Antiquitus* (An unpublished chapter of the second book of *The Manner of Holding Parliaments in England* by Henry Elsynge, clerk of the Parliaments), avec une préface de H. M. CAM. Publication subsidiée par l'U.N.E.S.C.O. Louvain, 1954. In-8°, LII-148 p. fr. b. 145.— bound fr. b. 195.—
- XVII. *Mediaeval Representation in Theory and Practice. Essays by American Members of the International Commission for the History of Representative and Parliamentary Institutions*, avec une préface de H. M. CAM, dans *Speculum. A Journal of Mediaeval Studies*, t. XXIX, n° 2, fasc. 2, avril 1954, p. 347-476. \$ 2.—
1. R. S. HOYT, *Recent Publications in the United States and Canada on the History of Western Representative Institutions Before the French Revolution*, p. 356-377;
 2. W. O. AULT, *Village By-laws by Common Consent*, p. 378-394;
 3. G. P. CUTTINO, *King's Clerks and the Community of the Realm*, p. 395-409;
 4. J. R. STRAYER et G. RUDISILL Jr., *Taxation and Community in Wales and Ireland, 1272-1327*, p. 410-416;
 5. GAINES POST, *The Two Laws and the Statute of York*, p. 417-432;
 6. Ch. H. TAYLOR, *The Composition of Baronial Assemblies in France, 1315-1320*, p. 433-459;
 7. J. RUSSELL MAJOR, *The Third Estate in the Estates General of Pontoise, 1561*, p. 460-476.
- XVIII. *Xe Congrès international des Sciences historiques, Rome, 1955, Xth International Congress for Historical Sciences*, avec une préface de H. M. CAM. Louvain, 1958. In-8°, 258 p.
1. GAVIN I. LANGMUIR, *Council and Capetian Assemblies*, p. 19-34;
 2. M. GRIGNASCHI, *La Limitazione dei Poteri del Principans in Guglielmo d'Ockham e Marsilio da Padova*, p. 35-51;
 3. P. S. LEICHT, *Su alcuni passi di Giuristi italiani del secolo XIV riguardanti Parlamenti provinciali*, p. 53-62;

4. G. DE LAGARDE, *Les Théories représentatives du XIVe-XVe siècle et l'Eglise*, p. 63-76;
5. J. HOLUB, *La Représentation politique en Hongrie au Moyen Age*, p. 77-122;
6. E. LÖNNROTH, *Representative Assemblies of mediaeval Sweden*, p. 123-132;
7. A. BOSCOLO, *Sul Braccio reale nei Parlamenti sardi del Periodo aragonese*, p. 133-140;
8. H. G. KOENIGSBERGER, *The States General of the Netherlands before the Revolt*, p. 141-158;
9. L. BULFERETTI, *La fine del Parlamento di Saluzzo nel secolo del Capitalismo feudale*, p. 159-172;
10. M. A. BENEDETTO, *Il «Conseil des Commis» del Ducato d'Aosta*, p. 173-198;
11. C. ROBBINS, *Why the English Parliament survived the Age of Absolutism. Some Explanations offered by writers of the 17th and 18th Centuries*, p. 199-214;
12. E. APPOLIS, *Les Etats de Languedoc et les Rentes royales au XVIII^e siècle*, p. 215-236;
13. E. LOUSSE, *La Commission internationale pour l'Histoire des Assemblées d'états (1952-1958)*, p. 237-258.

Toutes commandes relatives aux ouvrages mentionnés dans la liste ci-dessus peuvent être adressées:
aux Éditions Nauwelaerts, 2, place Cardinal Mercier, Louvain
ou à Béatrice-Nauwelaerts, 10, rue de l'Abbaye, Paris, VI^e.

**X^e CONGRÈS INTERNATIONAL
DES SCIENCES HISTORIQUES
ROME, 1955**

**ÉTUDES PRÉSENTÉES A LA
COMMISSION INTERNATIONALE
POUR L'HISTOIRE DES ASSEMBLÉES D'ÉTATS**

XVIII

**STUDIES PRESENTED TO THE
INTERNATIONAL COMMISSION
FOR THE HISTORY OF REPRESENTATIVE
AND PARLIAMENTARY INSTITUTIONS**

**Xth INTERNATIONAL CONGRESS
OF HISTORICAL SCIENCES
ROME, 1955**

PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES
DE LOUVAIN
2, PLACE CARDINAL MERCIER
LOUVAIN

1958

ÉDITIONS
BÉATRICE-NAUWELAERTS
10, RUE DE L'ABBAYE
PARIS (IV)

X^e CONGRÈS INTERNATIONAL
DES SCIENCES HISTORIQUES
ROME, 1955.

Xth INTERNATIONAL CONGRESS
OF HISTORICAL SCIENCES
ROME, 1955.

Preface,

BY

HELEN M. CAM, C.B.E.,
*Professor Emerita Harvard University,
President of the Commission.*

Eight of the studies in this volume were presented to our Commission at its sessions during the Tenth International Congress of Historical Sciences held at Rome in September 1955. It was above all to our beloved and honoured Vice-President, Pier Silverio Leicht, that the success of those sessions was due; his labours in advance, and his warm hospitality during the Congress, where he presided over the general discussion of our *Relazione*⁽¹⁾, will be remembered gratefully by all who were present. His death in the following February, just after he had finished correcting the proofs of the third volume of his *Parlamenti friulani*, is a grievous loss to our Commission, of which he was an original member. The valuable contribution to this volume of our Italian members is itself a testimony to the stimulus given by Leicht's life-work to the study of Italian law and Italian institutions⁽²⁾. We are proud to be able to include in it his last communication to our Commission, made at Rome; it tells of his discovery, in an incunabulum of 1477, of a passage of Bartolo omitted from all later editions.

The twelve following studies, by writers from six different countries, bring out very clearly the fact that our Commission is today concerning itself less with the origins of parliamentary and representative institutions than with their working. Only Dr. Lönnroth, Signorina Benedetto and Dr. Langmuir discuss the antecedents, feudal or non-feudal, of assemblies of estates. And whilst we have from the first held that the writings of jurists and political thinkers had an important bearing on our studies, we are coming, to judge by the present group of studies, to devote more and more attention to the interaction of theory and practice; to the influence not only of canonists, civilians and publicists on institutions, but of custom,

(¹) The reports both of the special sessions of our Commission on September 2 and 3, and of the general discussion of the *relazione* of Professors Cam and Marongiu and Dr. Stökl, will be found in the *Atti del X Congresso Internazionale di Scienze Storiche*, pp. 17-32, 761-920.

(²) An admirable account of P. S. Leicht's contributions to historical science, by Professor Heinrich Schmid, is to be found in the *Almanach der Oesterreichischen Akademie der Wissenschaften* for 1956.

experience and events upon the formulation of theory. The articles of our leading philosopher, Dr. de Lagarde, and of our greatest jurist, Prof. P. S. Leicht, both draw attention to the political and social setting within which Gerson and Nicholas of Cusa on the one hand, Bartolo and Petrucci on the other, laid down general principles. While the summoning of General Councils by popes in the 13th century was stimulating kings to summon national assemblies, and the lay organisation of assemblies of estates in the 14th century was influencing the form of the General Councils of the 15th century, clergy and laity alike were working out in practice the manifold implications of the term «representation»⁽¹⁾. Bartolo, discussing the limits of delegated legislative authority, clearly has his eye on contemporary circumstances⁽²⁾. Professor Grignaschi, again, is concerned to relate the doctrines of Marsiglio and Ockham to actual conditions in 14th century Europe. Both are realists (in the modern sense of the word); Marsiglio is more of a reformer, prepared to make constructive suggestions, while Ockham is the acute observer of facts. Grignaschi's analysis of Ockham's views reinforces Powicke's observation⁽³⁾ that Ockham has English experience behind him. However much he is concerned with the problems of Lewis IV's Empire, he is himself the product of Edward I's England. Not only is he familiar with the working of local communities like the shire; there are echoes of the crisis of 1297 in his discussion of the right of the prince to tax the goods of the church⁽⁴⁾, and the principle that privileges must be interpreted strictly in terms of the grant and that no privilege should be allowed to stand which obstructs the common good⁽⁵⁾ had been formulated and applied by Edward I's judges in the *Quo Warranto* investigation of franchises of the years 1278-1294.

The interdependence of theory and practice is the basic theme of

⁽¹⁾ Article IV, pp. 65-75.

⁽²⁾ Article III, pp. 59-61. Bartolo's definition of the powers of a governor should be compared with Prof. Holub's illustrations of the difference between a *repraesentans* and a *mandatarius*, pp. 109-111.

⁽³⁾ F. M. POWICKE, *Recent work on the origin of the English parliament*, p. 140, in *Etudes présentées à la Commission internationale des Assemblées d'états*, t. III, pp. 131-140.

⁽⁴⁾ Article II, p. 40, n. 5.

⁽⁵⁾ Article II, pp. 41-42.

the contributions of Dr. Langmuir and Dr. Holub. Dr. Langmuir, examining the practice of the early Capetian Kings, is as reluctant as Powicke is for their English neighbours to speak of a Council as a formal institution. He is still more reluctant to admit a theory that counsel given by those whom the king had summoned limited his rights or powers, or that the seeking of counsel implied the need of consent before action could be taken. For a ruler to take counsel with his followers and vassals was the right and fitting thing, as it was their duty to give counsel, and the *sensus communis* was reached by mutual understanding rather than by formal votes. In such conditions the personality of a speaker and the judgment of his fellows would carry the assembly, but no tradition or theory required the king to defer to its opinion, and Dr. Langmuir, who protests with solid reason against the picture drawn by previous historians⁽¹⁾ of a formal *curia regis* in 12th century France, is with them in reckoning the personal excellencies of Louis IX among the causes of the decline in baronial prestige and influence⁽²⁾.

Prof. Holub's most valuable article on the Hungarian Estates is firmly based on social facts and established practice, but throughout he seeks persistently to trace the assumptions that underlay the practice not so much in the writings of jurists or political thinkers as in the official documents of the Hungarian monarchy. To discover «what was represented» in Hungary he examines the significance of terms such as *regnum*, *universitas*, *communitas*, *identitas*, as used in the records, and the distinction between full powers and a limited mandate, as applied in practice⁽³⁾. The *mandat impératif*, he shows, was only finally established in Hungary in 1550: and his account of the earlier vicissitudes of representation there re-inforces the impression produced by a comparison of the history of representation in England and France, namely that the *plena potestas* of the English representatives is indeed the key to the ultimate sovereignty of the English house of commons. Professor Holub emphasises the points of resemblance between England and Hungary in the matter of representation; in particular, the parallel between the *impares* or lesser barons, and the English knights of the shire, and

⁽¹⁾ Article I, pp. 21-24.

⁽²⁾ Article I, p. 33.

⁽³⁾ Article V, pp. 83-91, 104-114.

between the communities of the Hungarian *comitat* and the English county⁽¹⁾.

Professor Holub does not suggest that the kings who divided Hungary into *comitats* in the 11th century were copying foreign models. The only instance of deliberate borrowing from abroad in this volume is given by Dr. Lönnroth, who tells us that the idea of the representation of four estates was imported into Sweden from abroad in the 14th century⁽²⁾, thought the practice corresponded to significant changes in Swedish society and incorporated Swedish popular traditions.

On the other hand, there are instances of the disturbing effects of the succession of a foreign dynasty, such as the check to the evolution of the Hungarian diet brought about by the Angevin kings in the 14th century⁽³⁾, and the elimination by the Aragonese kings of the municipal independence of the Sardinian towns represented in the *braccio reale*⁽⁴⁾. By contrast, when Dr. Koenigsberger fills a gap in the early history of the Estates General of the Netherlands⁽⁵⁾, he brings out the extent to which contests with their native rulers had led the estates of the different provinces to take common action to assert their rights, well before antagonism to a Spanish king had united them in revolt.

The diversity in fortune, no less than in character and composition, of the various representative assemblies here described makes generalisation difficult, perhaps unprofitable. «Occasion and emergency», as Paley declared⁽⁶⁾, produce unpredictable results. Among the earliest 13th century representative assemblies were those in the sub-alpine regions which were to come under the rule of the Counts of Savoy. Signorina Benedetto⁽⁷⁾ and Prof. Bulferetti⁽⁸⁾ alike have to deal with the effects of the French invasions of the 16th century on an Italian assembly. In the Val d'Aosta the threat from the

⁽¹⁾ Article V, pp. 95-99. It must be observed, however, that the qualifications of an English county representative at no time included nobility of birth, as in Hungary (p. 101).

⁽²⁾ Article VI, p. 127.

⁽³⁾ Article V, p. 81.

⁽⁴⁾ Article VII.

⁽⁵⁾ Article VIII.

⁽⁶⁾ Article XI, p. 205.

⁽⁷⁾ Article X.

⁽⁸⁾ Article IX.

French, in the absence of their duke, stimulated the Estates to take action of a significantly constructive nature; they set up a standing committee of twenty-four, the *Conseil des Commis*, to uphold the rights of the absentee duke and the liberties of the valley, which were successfully maintained by the *Conseil* until the restoration under Emmanuel Philibert. The *Conseil*, though not the first of its kind, is remarkable for its vitality and for the range of its activities, legislative, administrative, judicial and fiscal, amply documented in its records, which extend from 1536 to 1771⁽¹⁾. In effect it exercised all the functions of the Three Estates in the intervals between their sessions, intervals which by the 18th century were five years long. With the duke's vice-bailiff, who was its president, it constituted the governing body of the valley.

For the marquisate of Saluzzo, however, the French invasion involved incorporation in the Dauphiné and subjection to France from 1548 to 1601. The parliament, in which one estate only, that of the communes, was represented, maintained its existence under the French government, but when Saluzzo was handed over to the duke of Savoy in 1601, his first step was to abolish the recently elected committee that corresponded to the Valdostan *Conseil des Commis*⁽²⁾. There followed the gradual transformation of the parliament from a communal to an aristocratic body. A neo-feudal nobility was planted on the land by the dukes in the first half of the 17th century, and further strengthened by the victory of the aristocratic party in the civil wars of 1638-43. These «feudal capitalists» secured representation in the assembly, ousting the commons from their own «congregation», which ceased to have any value for the maintenance of their liberties, and was finally suppressed in 1699⁽³⁾. It was not till 67 years later that the Three Estates of Aosta ceased to meet, and not until 1851 that the last of its *Commis* died. But long before its formal suppression in 1773 the *Conseil* had outlived its usefulness, having become a close hereditary clique⁽⁴⁾, displaying many of the features of a corrupt municipal corporation in contemporary England.

In contrast with these two decadent assemblies the Estates of Languedoc figure as a lively up-to-date body in the story that

(¹) Article X, pp. 187-190.

(²) Article IX, pp. 161-162.

(³) Article IX, pp. 164-171.

(⁴) Article X, pp. 192-194.

Dr. Appolis tells⁽¹⁾ of their competition with the *Conseil d'Etat*, from 1726 to 1784, for the making and management of the new roads demanded by the increasing traffic of the South. No principles are involved, save the principle that he who pays the piper calls the tune. The Estates cannot foot the bill for the roads out of their own resources; the additions to the salt tax, earmarked for road making, are paid in to the central treasury and cannot be touched by the Languedoc authorities. Furthermore, the roads cut across provincial boundaries, and only the central authorities can adjust the financial burdens and settle the disputes between Languedoc and her neighbours, Auvergne and Rouergue. There is nothing medieval about these problems, nor about the various devices tried for solving them.

Professor Robbins' article⁽²⁾ stands by itself. It is a salutary reminder of the fact that the comparative study of representative institutions did not begin in the 20th century. For three centuries philosophers, politicians and historians have been asking the question — Why, when the majority of medieval parliaments and assemblies of estates became extinct, did the English parliament survive? Miss Robbins invites us to look at the problem through the eyes of the 17th and 18th centuries. The range of her sources is no less remarkable than the familiarity of the arguments that they contain. Not only English, but Scottish, German, Italian, Swiss, and above all French writers discuss the reason for the continuing existence in Britain of the «Gothick» institution of parliament, and in their learned and ingenious — sometimes ingenuous — observations we find again and again that the points made by modern historians have been anticipated. However much we may have advanced in scientific method and in the establishment of facts, in fertility of ideas we have little to teach our predecessors; and their suggestions are the more valuable as the decline and fall of the assemblies of estates was taking place under their own eyes.

In presenting to the world at large this eighteenth volume of studies presented to us, it only remains to say that their variety in topic, scale and approach is a clear indication of the fruitfulness of our field, and also of the extent of the work that remains to be done in it.

HELEN M. CAM.

(¹) Article XII.

(²) Article XI.

I

Counsel and Capetian Assemblies,

BY

GAVIN I. LANGMUIR,
Harvard University.

The historians who have recently been concerned with the nature and development of French royal assemblies have directed their attention primarily to the period after 1300⁽¹⁾. The eleventh and twelfth centuries have been neglected, and the thirteenth century has been looked at from the perspective of the fourteenth century rather than the twelfth. The picture of eleventh and twelfth century assemblies that Luchaire and Langlois elaborated about the turn of the century, which was taken over almost unaltered by the later legal historians, Esmein, Chénon, Declareuil, and Olivier-Martin, remains the accepted description today⁽²⁾. Yet that picture needs, I believe, substantial revision and supplementation. Constructed by historians mainly interested in the development of institutions and royal power, it exaggerates the extent to which assemblies were a defined institution, attributes the existence of assemblies too exclusively to the will of the monarchy, and neglects one of the most obvious yet least examined characteristics of royal assemblies, that they were, for contemporaries, primarily occasions on which counsel was given and taken.

The two main features of the accepted description deserve attention. In the first place, all royal assemblies are described as activities of an institution, the *curia regis*; and the duty of counsel, which

(¹) Paper read at the meeting of the American subcommittee of the International Commission for the Study of Representative and Parliamentary Institutions in St. Louis in 1956. The paper was intended to suggest the possibility of a new approach to early Capetian assemblies and was, consequently and consciously, very general in form. The footnotes here added are intended to indicate the evidence for such an interpretation rather than to support it thoroughly. I hope to publish more fully on most of the issues raised here later. Abbreviations used: H.F. = *Recueil des historiens des Gaules et de la France*; M.G.H. = *Monumenta Germaniae historica scriptorum*; S.H.F. = *Société de l'histoire de France*; R.S. = *Rolls Series*.

(²) A. LUCHAIRE, *Histoire des institutions monarchiques*, 2nd ed. (Paris, 1891), I, 251-254; *Manuel des institutions françaises* (Paris, 1892), pp. 491-502; A. ESMEIN, *Cours élémentaire du droit français*, 5th ed. (Paris, 1903), pp. 459-460; J. DECLAREUIL, *Histoire générale du droit français* (Paris, 1925), pp. 450-453; E. CHÉNON, *Histoire générale du droit français* (Paris, 1926-1929), pp. 521, 683; F. OLIVIER-MARTIN, *Le droit français des origines à la Révolution* (Paris, 1948), pp. 221-224.

explains the attendance of the magnates, is defined institutionally as service of court, whether to advise or to judge. Secondly, the existence of assemblies is attributed to royal initiative and political necessity: the early Capetians, it is said, convoked assemblies, not because of a legal or moral obligation, but because assemblies were necessary to gain vassalic cooperation when the monarchy was too weak to act independently.

The first point, that all early assemblies were courts, or aspects of the *curia regis*, is clearly stated by Luchaire. He noted that contemporaries in fact used a variety of terms for assemblies: *curia*, *concilium*, *conventus*, *colloquium*, *synodus*, and *placitum*. But despite that evidence of contemporary diversity, he felt able to state that, «Basically it was the same court, with differences in the number and quality of those present, which played in turn the role of council, tribunal, council of war, and electoral, administrative, or political assembly»⁽¹⁾. He concluded his discussion of early assemblies with the ringing assertion that, «The *curia generalis* of Louis VII was thus going to end, by a natural evolution, in those solemn assizes of the time of John the Good and Charles VI, in which one sees the bourgeoisie struggle so valiantly to assure for our country the system of free representation and the constitutional guarantees without which there can be neither lasting greatness nor prosperity for a nation»⁽²⁾. In these nationalistic and somewhat Darwinian phrases, the view is fully developed that the origin of political assemblies is to be sought primarily in the development of a royal institution, the *curia regis*.

The same identification of assemblies with the court, using the contemporary term *curia regis*, was made by Langlois: «For another century after Louis the Fat, the Capetian Court... as tribunal, and the Court, as assembly of pomp or political assembly, kept its general name of *Curia Regis*...»⁽³⁾. Petit-Dutaillis and William Newman also described assemblies as meetings of the court⁽⁴⁾. The same view

⁽¹⁾ *Histoire des institutions*, I, 265.

⁽²⁾ *Ibid.*, I, 276.

⁽³⁾ C. V. LANGLOIS, *Les origines du Parlement de Paris*, in *Revue historique*, XLII (1890), 81.

⁽⁴⁾ C. PETIT-DUTAILLIS and P. GUINARD, *L'essor des Etats d'Occident (Histoire générale: Histoire du moyen âge*, ed. G. GLOTZ, vol. IV, part. 2, 2nd ed., Paris, 1944), p. 232; W. M. NEWMAN, *The Kings, the Court and the Royal Power in France in the Eleventh Century* (Toulouse, 1929), pp. 67-68.

has been repeated recently by Fawtier: «Until the death of St. Louis the sovereign governs alone with the help of a few familiars. In case of need he has recourse to the *Curia*, to the great vassals; but this recourse is in no way obligatory, and is, moreover, not frequent»⁽¹⁾.

The propriety of this use of the term *curia regis* for assemblies is a little dubious, since the variety of contemporary terminology suggests that contemporaries did not think of assemblies in any clear and consistent way. Yet, provided that Luchaire, Fliche, Newman, and Petit-Dutaillis⁽²⁾ were right in maintaining that contemporaries did not distinguish between the various terms used for assemblies, then the only danger in this somewhat arbitrary use of the term *curia regis* is that it gives a misleading sense of definition to something remarkably vague and implies that contemporaries were clearly conscious of all assemblies as part of a recognizable, defined institution. If, however, contemporaries did not use all these terms interchangeably, but distinguished certain kinds of assemblies, then the description of all assemblies as activities of the *curia regis* would be not simply misleading but unacceptable.

In an early work, Petit-Dutaillis acutely observed that, in the reign of Louis VIII, the term *curia regis* was hardly ever used for anything but a meeting of the king's court constituted for judging⁽³⁾. His observation apparently passed unnoticed, even, so to speak, by himself. Yet Luchaire's references for the use of the term *curia regis* in the eleventh and the early twelfth century seem to refer either to judicial and legal activities or to the three festive assemblies of the year⁽⁴⁾. In the last half of the twelfth century and the first half of the thirteenth, a period for which the evidence is far clearer, the term *curia*, *cour*, or *cort* was apparently used in

⁽¹⁾ R. FAWTIER, *L'Europe occidentale de 1270 à 1380 (Histoire générale: Histoire du moyen âge*, ed. G. GLOTZ, vol. VI, part 1, Paris, 1940), p. 108.

⁽²⁾ A. FLICHE, *Le règne de Philippe Ier, roi de France* (Paris, 1892), pp. 99-110; C. PETIT-DUTAILLIS, *Étude sur la vie et le règne de Louis VIII* (Paris, 1894), pp. 340-344.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 348: «le mot *curia regis*, au temps de Louis VIII, ne s'applique guère qu'à la cour du roi constituée pour juger, ce qui indique des tendances à une organisation distincte». The extension of the modern meaning of «king's court» over the meaning of «king's court» which prevailed in France at the beginning of the thirteenth century could hardly be clearer than in this sentence, although masked by the use of two languages.

⁽⁴⁾ See LUCHAIRE, *Histoire des institutions*, I, 253-254, 263-264, and references given there.

charters, letters, and Latin and vernacular chronicles only in connection with legal and festive activities or to indicate the location of the king and his household⁽¹⁾. So far as I have been able to discover, *curia* was never used in connection with non-judicial deliberations⁽²⁾.

The language that was used to describe non-judicial deliberations indicates that contemporaries did not think of such consultations as formal meetings of any defined group or body, but rather as irregular, *ad hoc*, occasions on which the king took counsel on various matters⁽³⁾. In particular, there is nothing to indicate that contem-

⁽¹⁾ E.g., ROBERT OF AUXERRE, *Chronologia*, H.F., XVIII, 248; *Chronicon Turonense*, H.F., XVIII, 291; *Genealogia comitum Flandriae*, H.F., XVIII, 562; *Sigberti continuatio Aquincinctina*, M.G.H., VI, 428; *Gesta regis Henrici secundi Benedicti abbatis*, ed. W. STUBBS (R.S. London, 1867), I, 312; RALPH OF COGESHALL, *Chronicon Anglicarum*, ed. J. STEVENSON (R.S. London, 1875), pp. 135-136; *L'histoire de Guillaume le Maréchal*, ed. P. MEYER, (S.H.F. Paris, 1891-1901), II, 67; Letter of Peter of Blois to Henry, archbishop of Orléans, H.F., XIX, 273; H. F. DELABORDE and C. PETIT-DUTAILLIS, *Recueil des actes de Philippe Auguste* (Paris, 1916-1943), II, n° 666.

⁽²⁾ The argument *ex silentio* is always dangerous, but our concern here is with common usage and common conceptions. This is not the place to discuss the terminology used for assemblies, but some examples of the terminology used by contemporaries for major royal assemblies may illustrate the danger of referring to them as *curiae*. The assembly of March 1185 is called a *generale concilium* by RIGORD (*Oeuvres de Rigord et Guillaume le Breton*, ed. H. F. DELABORDE [S.H.F. Paris, 1882-1885], I, 47) and a *generalis conventus* by STEPHEN OF TOURNAI writing on the part of Philip Augustus to Lucius III (DELABORDE, *Recueil des actes*, I, n° 136). The assembly of March 1188 is called a *generale concilium* by RIGORD (I, 84) and a *concilium* by WILLIAM THE BRETON (I, 187) and WILLIAM OF ANDRES (*Wilhelmi chronica Andrensis*, M.G.H., XXIV, 719); ROBERT OF AUXERRE (H.F., XVIII, 257) uses no term for this assembly. The assembly of 8 April 1213 attracted the widest attention in this period and is referred to by the terms *concilium*, *concio*, and *parlement* (WILLIAM THE BRETON, I, 245-246; II, 254 ff; ANONYMOUS OF LAON, *Chronicon universale*, ed. A. CARTELLIERI, [Leipzig, 1909], p. 73; AUBREY OF TROISFONTAINES, *Chronica*, M.G.H., XXIII, 897; ROBERT OF AUXERRE, H.F., XVIII, 281; *Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre*, ed. F. MICHEL [S.H.F. Paris, 1840], p. 120, ANONYMOUS OF BÉTHUNE, H.F., XXIV, 765). PETER OF VAUX-DE-CERNAY (*Hystoria Albigensis*, ed. P. GUÉBIN and E. LYON [S.H.F. Paris, 1925-1939], I, 74-75) uses *sollemnē colloquium* for the Villeneuve assembly of 1 May 1209. The one term that does not appear in connection with these assemblies is *curia*.

⁽³⁾ The variety of terminology used by different writers for the same royal assembly indicates the lack of a commonly accepted descriptive term. Writers seem to use whatever terms adequately suggest a large assembly of greater or lesser solemnity. The most important influence to produce a commonly accepted terminology would have been the terminology of royal summonses, but, so far

poraries considered the duty of counsel to be service of court or thought of non-judicial consultations as activities or expanded sessions of the *curia regis*. It therefore seems remarkably difficult to maintain that the political assemblies of the thirteenth and fourteenth centuries developed out of the *curia regis* of the later twelfth century. The origin of those assemblies must be sought elsewhere.

The second explanation of early assemblies, that they were primarily a royal expedient, and that their origin is to be sought in the practical political needs of a weak monarchy is also unsatisfactory because one-sided⁽¹⁾. It neglects the political interests of the magnates and overlooks the whole mental atmosphere of the period. Before we can use a weak monarchy's need for vassallic cooperation to explain the fact that the magnates cooperated, we must understand the beliefs that predisposed the magnates to accept the duty of counsel as a valid obligation and to cooperate in this particular fashion. There is no doubt that consultations were a valuable political device for the monarchy; what is too often forgotten is that they were also the fulfillment of an ancient royal obligation which the magnates were interested in preserving. On this point, the historians

as we can see, royal convocations summoned men to give counsel, not to attend a meeting of a defined institution. The only indication of the nature of a royal summons to such an assembly in France at the beginning of the thirteenth century is the apparent repetition of phrases from such a convocation in a letter of the legate Conrad of Portua of 1223 (A. TEULET, *Layettes du trésor des chartes* [Paris, 1862-1909], I, n° 1577): «Dum dudum et diu soli sederemus in Biterris civitate... in kalendis maii intravit cursor ad nos, qui...: nunciavit nobis verbum bonum... quod videlicet placet celsitudinis vestre magnificencie, convocatis prelatis et baronibus regni vestri apud Meledunum, ad tractandum super remedio et succursu terre que facta est in horrendam desolationem...» Even by the beginning of the fourteenth century, the emphasis is still on the function and not the institution: see the writs of convocation in G. PICOT, *Documents relatifs aux états généraux* (Paris, 1901), pp. 1, 25, 26, 27, 62, 487-491. See also the early writs printed in Appendix I, part 1, of the *Reports from the Lords' Committee touching the Dignity of a Peer of the Realm*, vol. III (London, 1829), 1-13; or the writs printed in W. STUBBS, *Select Charters*, ed. H. W. C. DAVIS, 9th ed. (Oxford, 1942), pp. 277, 281, 353, 394.

⁽¹⁾ LUCHAIRE, *Manuel des institutions*, p. 493 (italics Luchaire's): «La consultation par le roi du corps des fidèles et des vassaux était moins une obligation qu'une nécessité»; R. FAWTIER, *Les Capétiens et la France* (Paris, 1942), p. 164: «Quand le souverain capétien, aux deux premiers siècles de la dynastie, veut agir en roi, il ne le peut faire qu'en réunissant autour de lui ceux qui détiennent véritablement le pouvoir, les grands barons, et en obtenant de leur bonne volonté les moyens d'action qui lui font défaut». See also above p. 23, n. 1.

concerned with the way medieval men thought are in almost direct opposition to the institutional and legal historians of French assemblies. For Bloch, like Carlyle and Kern, has stressed that, «According to the code of good government then universally acknowledged, no chief, whoever he might be, could decide anything important without having taken counsel»⁽¹⁾.

That obligation to give and take counsel was an old obligation with deep roots. The obligation to give counsel existed before the creation of feudal law and later became incorporated into feudalism as one of the two positive duties of the vassal⁽²⁾. The obligation to take counsel is already explicitly enunciated in the statements of Lothaire of France, Abbo of Fleuri, and Hugh Capet to the effect that a king could not and should not rule without the counsel of his magnates⁽³⁾. It is still very much alive two centuries later, as can be seen in Rigord's description of Philip Augustus as accustomed always to use the counsel and wisdom of the archbishops, bishops, and greater princes of the kingdom in his frequent affairs requiring deliberation — and we might note that Rigord does not speak of the advice of the *curia*⁽⁴⁾. The enduring importance of the obliga-

(¹) M. BLOCH, *La société féodale*, II, 197; Sir R. W. and A. J. CARLYLE, *A History of Mediaeval Political Theory in the West* (London, 1950), III, 154; F. KERN, *Kingship and Law in the Middle Ages*, trans. S. B. CHRIMES (Oxford, 1939), p. 73.

(²) K. WOLZENDORFF, *Staatsrecht und Naturrecht in der Lehre vom Widerstandsrecht* (*Untersuchungen zur Deutschen Staats- und Rechtsgeschichte*, ed. GIERKE, CXXVI [1916]), p. 46.

(³) Louis V, quoting Lothaire, quoted in LUCHAIRE, *Histoire des institutions*, I, 249; Gerbert, writing for Hugh, quoted in CARLYLE, *Mediaeval Political Theory*, III, 148: «Regali potentia in nullo modo abuti volentes, omnia negotia reipublicae in consultatione et sententia fidelium nostrorum disponimus...»; Abbo, quoted *ibid.*, III, 149: «Cum regis ministerium sit totius regni penitus negotia discutere, ne quid in eis lateat iniustitiae, quomodo ad tanta poterit subsistere, nisi annuentibus episcopis et primoribus regni? Et, cum apostolus dicat 'Deum timete, regem honorificate', qua ratione sui ministerii vices exercebit in consumacium perfidia, si ei primores regni auxilio et consilio non exhibeant debitum honorem cum omni reverentia. Ipse enim solus non sufficit ad omnia regni utilia».

(⁴) RIGORD, I, 67; see also *La Chronique de Gislebert de Mons*, ed. L. VANDERKINDERE (*Commission royale d'histoire: recueil de textes*; Brussels, 1940), p. 182: «Comes vero Hanoniensis graviorem de hostibus suis intendens sumere vindic tam, super inducii illis doluit, et colloquium nominatum sibi displacuit; attamen quia de consilio suorum hominum agere semper consueverat, ipsorum consilio ad dominum regem Francorum... transivit»; also PETER OF VAUX-DE-CERNAY, II, 144: «Cum venisset comes Saverdunum, convocatis militibus qui cum ipse vene-

tion to give and take counsel is undeniable, but the reason for its importance is less evident.

Why does counsel confront us in canon law, in charter after charter, and on page after page of the chronicles in connection with a multitude of decisions in all areas of life from the convent to the battlefield⁽¹⁾? Although there is only too abundant evidence of the use of counsel, *consilium* has never received the attention that has been paid to its companion term *auxilium*. The historians of political theory have discussed it, but, because of their concern with the medieval conception of law and law-making, they limited their examination of counsel to that context and, by a thorough confusion of counsel and consent, described counsel as a peculiar kind of community ratification or assent⁽²⁾. A broader and more thorough examination of counsel seems necessary to improve our understanding of the contemporary conception of decision-making and our understanding of assemblies and their development. The closely allied problem of the nature of consent also needs further examination, but it must be neglected here.

rant, quesivit ab eis consilium, quid facto opus est: ipse autem ad hoc omnimodis aspirabat, sicut ab ore ipsius postea audivimus, ut ipsa nocte iret et intraret Murellum... ceteri autem milites volebant manere nocte illa Saverduni, eo quod equi erant jejeuni et lassi, et dicebant quod forsitan oporteret eos in ipsa via cum hostibus habere conflictum; adquievit comes, licet invitus, utpote quia semper omnia cum consilio faciebat».

(¹) The point hardly needs emphasis, but it may be noted that Villehardouin mentions the amazing total of some sixty deliberations for a period of seven years and uses some form of the term «counsel» (*conseil, prendre conseil, se conseiller, etc.*) in all but seven instances (*La conquête de Constantinople*, ed. E. FARAL [Les classiques de l'histoire de France, vols. 38, 39; Paris, 1938-1939], nos. 11, 14, 20, 24, 25, 42, 82, 94-98, 103, 105; 113-117, 123, 129-131, 144, 145, 147, 159, 162, 164, 184, 193, 194-199, 201, 210-211, 213, 221-222, 224, 234, 239-240, 244, 256-258, 260, 267-269, 277-278, 283, 294-298, 299, 306; 323, 340, 348-349, 356, 364-365, 375, 388, 402, 423, 426-429, 435, 441, 444, 453, 462, 466, 468, 477, 481, 488-489.

(²) KERN, *Kingship and Law*, p. 74; C. H. McILWAIN, *The Growth of Political Thought in the West* (New York, 1932), p. 194: «It is misleading to inject the later idea of sovereignty into this counsel and think of it as exactly the same 'consent' often required under modern constitutions. What was requisite in medieval 'counsel' was knowledge rather than authority. In *consensus*, the word generally used, the emphasis fell on the unanimity of witnesses to the existence of custom, as members of an inquest or jury, not on their *legal indispensability* as in the modern meaning of the term». Italics McIlwain's. Only a complete neglect of canon law can explain this equating of «medieval» counsel and consent.

The distinction between counsel and consent is, however, important for an understanding of contemporary attitudes towards counsel. For despite occasional confusions in specific contexts, *consilium* and *consensus* or *assensus* were normally differentiated both in church and lay thought and practice in this period⁽¹⁾. A superior might seek counsel to ensure the wisdom of any kind of decision, but he had to seek consent only when the execution of a decision would infringe the rights of others in order to make the decision legally applicable to them. When the king took counsel on a decision that did not affect the rights of others but fell clearly within his acknowledged rights, it was the king who, through consultation, decided what he should do; and it was his exercise of his rights in commanding the necessary actions which gave his decision legal force. No consent was necessary. Any attempt to understand royal consultations should, therefore, differentiate between the very many occasions on which the king sought counsel and the remarkably rare occasions on which he also sought consent. For governing, in all its aspects, was far more than the definition or application of law; many decisions were severely practical and only related to existing rights most indirectly. For such decisions the king did not need consent, but on many of them he took counsel.

The core of the feudal conception of counsel, as it had developed

(1) HUGUCCIO, *Summa*, Paris, BN. MS lat. 15396, XII, q. 2, c. 52, v. *tractatu*: «hoc dicitur ut fraus removeatur, quia possent convocari et non haberi consilium eorum. Sed statim notificato facto eis posset episcopus procedere in facto sine eorum consilio, et ideo dicit quod eorum consilio debet negotium tractare. Non enim sufficit sola vocatio nisi et cum eis habet tractatus et consilium... Et quia possent discordere subdit consensu, et quia possent duo consentire et alii omnes discordere subiungit tocius, quantum ad tractatum utiliter accipitur, quia omnes qui facile possent vocari debent adesse tractatui, quia si unus solus ex contemptu non vocaretur, totum factum cassaretur... Sed quantum ad consensum intelligitur tocius vel maioris partis...» There is no such succinct discussion of lay counsel and consent in this period, and it is impossible here to discuss fully the evidence for the lay usage of counsel and consent, but it may be suggested that the innumerable uses of *consilium* alone in most diverse contexts and the very rare uses of *consensus* or *assensus*, whether accompanied by *consilium* or not, except in the context of acts defining or modifying legal rights, adequately demonstrates that their meanings were not identical. The fact that counsel and consent had some common attributes, and the fact that consultation normally preceded consent, so that when the word *consensus* appears it is normally accompanied by the word *consilium*, should not be permitted to conceal the existence of a distinction between two terms.

by the end of the twelfth century, is perhaps best captured in the praise of William Marshal by Flemish magnates: «Blessed be the counsel of a preudome»⁽¹⁾. The counsel sought in deliberations was apparently expected to be, ideally, the kind of disinterested advice that a man imbued with the chivalric virtues of bravery, loyalty, experience, wisdom, and love of God would give. Some quotations from the vernacular accounts of the biographer of the Marshal, Jordan Fantosme, Ambroise, and the anonymous of Bethune may suggest the overtones attached to counsel.

«Disgraced in body and eyes be he who thus counsels his lord to do what is shameful and dishonourable... Such counsel now let us take, without angry strife, that we will not be dishonoured today, nor the land ill-governed... Then the count of Flanders adjured them, by the fealty they owed him, that they give him counsel whether he could do it without blame... And when the affair has proceeded so that it cannot be accomplished without great shame and great loss, take loyal and wise counsel so that none shall complain of you and your honour will remain... But God made [the Saracens] take a counsel which brought great honour to our people and was for them mortal and destructive... Now let us go to bed; and may God, who truly aids those who wish to do well and act loyally, give counsel and aid»⁽²⁾.

As Bloch has said, to understand the attitude of the medieval vassal towards his lord, it is necessary to know also his attitude towards God⁽³⁾.

The church chroniclers, less prone to waste parchment on platitudes of baronial morality, nonetheless reveal their conception of counsel by their adjectives. Good counsel was primarily a question of wisdom in their eyes, but bad counsel stemmed from immorality rather than ignorance⁽⁴⁾. Clearly the two main and inextricably

⁽¹⁾ *Histoire de Guillaume le Maréchal*, II, 26.

⁽²⁾ *Ibid.*, I, 76, 85; II, 202; JORDAN FANTOSME, *Chronique de la guerre entre les Anglois et les Ecossais en 1173 et 1174 (Chronicles of the Reigns of Stephen, Henry II., and Richard I.*, ed. R. HOWLETT, R.S., London, 1884-1889), III, 218; *Histoire des ducs de Normandie*, p. 131; AMBROISE, *L'estoire de la guerre sainte*, ed. G. PARIS (S.H.F. Paris, 1840), col. 136.

⁽³⁾ M. BLOCH, *Métier d'historien* (Paris, 1952), p. 79.

⁽⁴⁾ E.g., WILLIAM THE BRETON, I, 256, 268, 272, II, 47, 148, 163, GILBERT OF MONS, pp. 165, 274; ROBERT OF AUXERRE, H.F., XVIII, 248; PETER OF VAUX-DE CERNAY, I, 23, 95; II, 16, 184, 216; CONTINUATOR OF ANCHIN, M.G.H., VI,

intertwined attributes of good counsel were wisdom and consonance with chivalric and religious standards. A man who gave good counsel did not argue self-interestedly, nor was he a flatterer; he declared what he believed wisdom and morality commanded to be done in a particular situation for the honour and well-being of the leader and the group. Wendover sums up this point neatly describing John's familiars who, «desirous of pleasing the king in everything, gave counsel not according to reason but according to will»⁽¹⁾.

Yet group consultation was not thought of as simply a way of making much good counsel available; it was also, apparently, the accepted method for discovering which was the best of the counsels given, and was, consequently, in some sense, a guarantee that the action taken after consultation was the best discoverable action. For not only was it believed that amongst many knowledgeable and concerned persons there would more probably be some whose wisdom, experience, and morality — aided by divine inspiration — would enable them to discover the proper conduct, but it also seems to have been believed that, once the best counsel had been enunciated by one person, all men of good will would then recognize it as such, even though they themselves had been unable to discover it⁽²⁾.

413, 417; *Chronicon Turonensi*, H.F., XVIII, 304, 319.

⁽¹⁾ ROGER OF WENDOVER, *Flores historiarum*, ed. H. G. HEWLETT (R.S. London, 1886-1889), II, 60.

⁽²⁾ *Histoire de Guillaume le Maréchal*, II, 24-26: «Als hals homes qu'il i sa-veit / e as barons qu'o lui aveit / prist conseil et il li loérent / comme cil qui molt se dotérent. / Divers consels diversement / dona chascun son sen entent, / quer tel gent, si com ge recort, / ne sunt pas tuit a un accort / quer a(s) uns semble buen et plaist / souvent ce k'as autres desplaist. ... Quant il Mar. out ce dit / tuit s'accordérent a son dit. / Et tuit distrent a la parsomme: / 'Beneit seit conseil de prodome'! / Al Mar. fu grant enor / quant tout s'accordérent le jor / a son dit, e molt le loérent / tuit li halt homes qui la érent / qui lor enor voleit conquerre, / si n'estoit pa(s) de la terre»; *Histoire des ducs de Normandie*, pp. 148-149: «Quant li cuens oï che, chi prist conseil à ses gens que il feroit. Li Englois li loerent que il s'en repairast arriere. Lors parla Robers de Biethune, et lor dist: 'Segneur, quels chose est chou que vous loés au conte? Ne set bien li cuens que li rois dist à nous l'autre fois, quant nous repairasmes, que nos n'estiemes pas bien pour plasseis prendre? Bien sot li rois, quant nos partisme de lui, quels gens nos aviesmes et quels gens il avoient. Ciertes, je lo mius que nous nos metons en aventure, u de morir u de vaincre, que nous si vilainement nos en repairons'. Par la parole que Robers dist, s'abouterent tout et Englois et Flamenc d'aler avant...»; VILLEHARDOUIN, no. 426: «Et quant cil de Constantinople oïrent la novelle, si

Nothing is more striking than the frequency with which the chroniclers describe a leader as acting according to the advice — apparently unanimous — of a group⁽¹⁾. Even on the rare occasions when the chroniclers record a heated discussion, they usually describe the outcome as if the result had been the unanimous recognition of the value of one counsel⁽²⁾. That the counsel finally accepted was usually that of a powerful member of the group, and that its acceptance was largely a result of his influence, would not have seemed to contemporaries a blatant contradiction with their values because of their respect for age, authority, and experience⁽³⁾.

The likelihood of unanimity was further increased by the tendency to interpret continuing dissent as a sign of evil character or invincible ignorance⁽⁴⁾. Certainly the explanation of dissent by casting aspersions on the morality of the opposition is not uniquely medieval, but it was particularly inevitable in a period which believed firmly in a divinely ordered hierarchic universe, which condemned the play of self-interest and excluded the contest of politics as we

pristrent conseil del Dimot seccore. Mult i ot de cels qui n'oserent mie loer que on issist de Constantinople ne que on si pou que on avoit de la crestienté meist en aventure. Totes voies fu lors consels telx que il istroient fors . . .»; cf. letter of the emperor Henry, H.F., XVIII, 528: «Ad haec, consilio cum consiliariis et Baronibus inito, super exitu nostro deliberavimus, et de communi consilio nostro regiam civitatem exeuntes, minimo tamen comitatu suffulti, versus Didimoticum, qui iam fere expugnaverat, festinantes fuimus insecuri».

⁽¹⁾ In the innumerable instances in which deliberation is mentioned rather than described, it is usually simply said that counsel was taken and a course of action then pursued; e.g., *Histoire de Guillaume le Maréchal*, I, 323; II, 49, 56, 164, 198, 272, 280; VILLEHARDOUIN, nos. 428, 477, 488; ROBERT OF CLARI, *La conquête de Constantinople*, ed. P. LAUER (Paris, 1924), nos. 19, 106; *Histoire des ducs de Normandie*, pp. 126, 131, 163, 203, 204. Then there are the statements, too numerous to cite here, that a leader acted *par le conseil* or *consilio* of a group.

⁽²⁾ E.g., ROBERT OF CLARI, although hostile to Boniface of Monferrat, describes the heated debate at Corfou and concludes (no. 59): «Quant li dux de Venice eut dit as barons que or avoient il boine acoison d'aler en le tere de Constantinople et que il le loioit bien, adont se s'i accorderent trestot li baron».

⁽³⁾ AMBROISE, col. 187: «La ot paroles departies, / car chescon hom a son corage, / ne tuit ne sunt pas d'un eage; / si voldroit l'uns tel chose faire / ou l'autre avreit trop a refaire. / La n'iert mestiers qu'il descordassent, / mais que tuit a un s'accordassent»; AUBREY OF TROISFONTAINES, *Chronica*, M.G.H., XIII, 858; *Histoire de Guillaume le Maréchal*, quoted above p. 30, n. 2 and II, 251-252.

⁽⁴⁾ E.g., VILLEHARDOUIN, nos. 60, 63; 81, 84, 95, 113-114, 197; 199.

know it from its accepted principles. In such a period, in which specialization was a late arrival, even in the field of law, dissent was schism and a sign of enmity. «Know», said Henry II, «that I do not wish nor do I have the power to withdraw from the counsel of my kingdom, lest I be seen to nourish schism and discord in the kingdom»⁽¹⁾. The same king, by the peace of Columbières, placed himself in everything in the counsel and will of Philip Augustus⁽⁵⁾. Similarly, when the count of Foix returned to the church from the Albigensian heresy, Aubrey of Troisfontaines remarked that the count held himself at the counsel of the Catholic princes⁽³⁾. A state of peace and trust was one in which there was unanimity of counsel. Conversely, civil war and misgovernment were frequently explained by the chroniclers as the result of a failure to take or follow counsel⁽⁴⁾.

With this conception of consultation as the best means for discovering the best course of action, the magnates naturally expected the king to take counsel with them before any important or unusual action. For, although in giving counsel they did not give consent or additional legal force, in the narrow sense, to royal commands, they did help to ensure that the king would exercise his rights wisely and well. That the king exercise his rights wisely and well was indeed a central principle of lawful government, but one of that intangible medieval variety which could be tested in no court and had no sanction save the judgment of God in heaven and, on earth, rebellion or simple non-cooperation. Yet because of that principle, the king was under a moral obligation, which long custom and political neces-

⁽¹⁾ *The Historical Works of Gervase of Canterbury*, ed. W. STUBBS (R.S., London, 1879-1880), I, 319.

⁽²⁾ *Gesta regis Henrici*, II, 70.

⁽³⁾ AUBREY OF TROISFONTAINES, M.G.H., XXIII, 923.

⁽⁴⁾ ROBERT OF CLARI, n° 110: «Après chou que les teres furent si departies comme je vous ai dit, si avint que le pais fu faite du marchis et de l'empereur, si que li empereres en fu blasmés, pour chou que n'i apela mie tous les haus barons»; GERVASE OF CANTERBURY, I, 294: «... unde suorum avunculorum omniumque fere nobilium Franciae indignationem incurrit, eo scilicet quod suorum spreto consilio, comiti Flandriae soli credebat . . .»; WILLIAM OF ANDRES, M.G.H., XXIV, 770: «Eodem anno, soluto Sathana et in regno Francie debachante, principes regni et optimates regi Ludovico, adhuc iuveni et matris consilio potius quam eorum monitis adherenti, fedus debitum et fidelitatem subtrahunt, cum rege Anglorum Henrico fedus ineunt et cum copioso exercitu in Britanniam adducunt»; see also *ibid.*, p. 772; AUBREY OF TROISFONTAINES, M.G.H., XXIII, 911, 946; *Gesta regis Henrici*, II, 48-49; RALPH OF COGGESHALL, p. 77.

sity reinforced, to reach important decisions by consulting his natural counsellors, the magnates lay and ecclesiastical.

In fact the Capetians consulted their magnates on most major decisions and were rarely opposed in these consultations⁽⁵⁾. That lack of opposition, it may be suggested, is evidence not so much of the political incompetence of the magnates as of the extent to which common beliefs were favourable to an increase of royal power. For the increase of royal power to the end of St. Louis' reign was achieved not by any radical change in the form of existing rights or in the prevailing conception of law or monarchy, but by a skillful utilization of prevailing beliefs concerning the right government of the kingdom, by making those royal rights which were already acknowledged in theory a reality in practice.

In this achievement, royal-baronial consultations proved extremely useful to the monarchy because medieval attitudes towards decision-making emphasized the good of the whole at the expense of the good of the parts, because the atmosphere of consultation influenced the magnates to state, agree unanimously with, and promise support for just those generally accepted principles concerning the good of the whole kingdom and its chief representative and guardian that the monarchy wished to enforce. Yet once the monarchy had gained outstanding power and stature by these traditional means, the ancient royal obligation to consult became highly susceptible to modification precisely because consultation had never been legally or institutionally defined but had remained an irregular expression of a set of attitudes which were certain to change with a changing society. During the thirteenth century, the development of professional jurists and bureaucrats and the impact of effective royal power, internal peace, and the personality of St. Louis, made the monarchy seem ever more clearly the chief representative of the whole community and the principal source of wisdom and morality. The importance

(⁵) W. WALKER, *On the Increase of Royal Power in France under Philip Augustus* (Leipzig, 1888), p. 68: «But whether this action was occasionally deliberative or not, we have no recorded instance under Philip Augustus, where the body failed to assent to the proposition submitted by the king». See also H. FROI-DEVAUX, *De regis conciliis, Philippo II Augusto regnante, habitis* (Paris, 1891), p. 85; LUCHAIRE, *Histoire des institutions*, I, 272-275; C. V. LANGLOIS, *Le règne de Philippe III le Hardi* (Paris, 1887), p. 289; but for the reign of Philip Augustus cf. WILLIAM THE BRETON, I, 267; II, 55, 314; GERVASE OF CANTERBURY, I, 372-373; *Gesta regis Henrici*, II, 48-49.

attached to baronial counsel declined correspondingly⁽¹⁾. Yet the fourteenth century was to show that, although the old belief in the wisdom and morality of the community was declining, it was by no means dead.

GAVIN I. LANGMUIR.

⁽¹⁾ JEAN SIRE DE JOINVILLE, *Histoire de Saint Louis*, ed. N. DE WAILLY (Paris, 1874), p. 455 (*Eclaircissements*): «Ce qui prouve que cette conduite était parfaitement légitime, c'est que Joinville, qui juge à l'occasion avec pleine liberté les moindres manquements de saint Louis, approuve hautement qu'en toutes ces occurrences l'opinion du roi ait prévalu sur l'unanimité de ses conseillers. Il y a plus: Joinville le loue quelque part d'avoir su, dans plus d'une circonstance, prendre sa détermination tout seul et sans l'assistance de son conseil: ce que saint Louis faisait, non par esprit d'orgueil et de domination, mais sous l'inspiration de sa conscience, c'est-à-dire quand de lui-même, selon l'expression de son historien, 'il voyait le droit tout clair et évident».

II

La Limitazione dei Poteri del Principans

in Guglielmo d'Ockham e Marsilio da Padova,

DI

MARIO GRIGNASCHI.

All'inizio del Trecento l'istituto parlamentare si era già affermato — è noto — in numerosi paesi, per es. in Inghilterra, negli Stati Iberici, in Normandia e in qualche territorio periferico dell'Italia, segnatamente nel Friuli. In tali circostanze sarebbe stato lecito di attendersi che almeno due pensatori del Trecento avessero fatto ricorso a questo istituto per realizzare i fini che si prefiggevano. Marsilio da Padova avrebbe dovuto ricorrervi per tradurre nella pratica quella subordinazione del «principatus» al popolo (il «legislator» del suo *«Defensor Pacis»*), altrimenti irrealizzabile fuori dell'ambiente comunale. Guglielmo d'Ockham avrebbe potuto affiancare un parlamento al suo «Imperator», sia per rafforzarlo di fronte al papato — secondo l'esempio dato da Filippo il Bello e da Edoardo I —, sia per sbarrare la via ad ogni forma di assolutismo, da lui tanto detestato. Invece né Marsilio né Ockham non parlarono mai esplicitamente di un parlamento. Una spiegazione di questo silenzio potrebbe essere data, è vero, nel caso dell'Ockham, dalla sua diffidenza, lumeggiata da M. de Lagarde⁽¹⁾, verso i principi essenziali dell'istituto parlamentare: la personalità giuridica delle comunità e la delega della volontà della collettività. Tuttavia non crediamo che si possano trasportare senz'altro sul piano politico le critiche, che l'Ockham rivolse a questi due principi nel corso di quella prima parte del Dialogo, la quale si occupa del problema specifico se il Concilio Generale rappresenti o meno la Cristianità, ed è tutta dominata da preoccupazioni d'ordine teologico. E difatti questi dubbi non riaffiorano più nelle opere politiche del Minorita inglese, dove vengono esaminati in modo frammentario, ma ciò non ostante ampio e positivo quei principi e quelle regole, che costituirono poi le basi dello stato parlamentare medievale.

Ora, secondo l'interpretazione della Scuola corporativista, — se ben abbiamo compreso il pensiero di M. Lousse — l'istituto parlamentare medievale poggiava su alcuni principi essenziali: a) la «potestas» del principe, di fronte a cui gli «Stati» stessi erano in posizione subordinata; b) il diritto del principe a ricevere dagli «Sta-

⁽¹⁾ G. DE LAGARDE, *L'idée de représentation dans les œuvres de Guillaume d'Ockham*.

ti» tutti gli aiuti necessari; c) privilegi e libertà delle «*provinciae*», ordini e corporazioni; d) un sistema di rappresentazioni di più gradi. Ci sia ora permesso di passare in rivista quanto l'Ockham ci insegna su questi punti.

*

* * *

Il problema della sovranità — non sarà inutile di avvertire che il Minorita inglese trovava ancora delle difficoltà a distinguere chiaramente fra la «potestas» e la «proprietas»⁽¹⁾ — Ockham lo affrontò principalmente in due occasioni, nel *Tractatus de juribus Romani Imperii* (cioè nel II *Tractatus* della Pars III del suo monumentale «*Dialogus*») e nelle *Octo Quaestionum Decisiones*. L'Impero, ci insegna dunque Ockham, fu costituito dagli uomini, «aequitatem naturalem sequentes», i quali pertanto, creandolo, si conformavano alla volontà divina⁽²⁾. Una volta costituito però, l'Impero cessò di dipendere dalla volontà popolare e il suo legittimo titolare non aveva più nessun superiore sulla terra⁽³⁾. Con ciò però Ockham non intendeva affatto

⁽¹⁾ Cfr. le *Octo Quaestionum Decisiones*, Q. II, cap. 1, dove Ockham distingue la «proprietas propriissime accipiendo nomen» dalla «proprietas largo accipiendo nomen» e dove enumera i vari modi di ricevere la «proprietas sive potestas» «immediate a Deo sine ministerio creature» o «ministerio creature».

⁽²⁾ O.Q.D., Q. II, c. 5.

⁽³⁾ O.Q.D., Q. II, c. 5: «Secundo quod tenet ista opinio, est quod potestas laicalis suprema habet potestatem sibi proprie immediate a Deo tertio modo, quia licet in principio institutionis laicalis supremae Deus immediate nec per se ipsum nec per aliquod mandatum spirituale miraculose revelatum quibuscumque hominibus, sed per homines aequitatem naturalem sequentes, considerantes reipublicae expedire unum principem in temporalibus aliis praesidere, potestati laicali supremae determinata temporalia tribuit, quibus traditum sibi officium exercere valeat; ita quod tunc non a solo Deo sed etiam ab hominibus proprietatem recepit; eorum tamen post traditionem illam a solo Deo tenuit ea et quantum ad illa solum Deum habuit recognoscere superiorem... Pro ista opinione taliter potest allegari: Si suprema potestas laicalis non fuisset illo modo immediate a Deo, haberet aliquem hominem vel communitatem in temporalibus superiorem, a quo vel a qua temporalia sua teneret, sed suprema potestas laicalis non ab homine nec ab communitate tenet. Quod non ab homine patet (un tale uomo non potrebbe essere che il Pontefice e già si è dimostrato il contrario). Quod autem Imperator proprietatem supremae potestati laicali non teneat ab alia potestate, posset hic apparentiam aliquam habere, quia videtur eam non posse tenere de alia communitate quam de communitate Romanorum». Ma i Romani stessi gli sono soggetti.

di spogliare il popolo di tutti i suoi diritti. Infatti gli uomini conservavano, ciò nonostante, un «*jus super imperium*», che anzi tutto si estrinsecava nel diritto a vedere continuare l'Impero⁽¹⁾, una istituzione fondata essenzialmente sul libero consenso di tutta l'umanità⁽²⁾. Secondariamente l'umanità conservava sempre il diritto a partecipare alla vita politica dell'Impero, diritto questo che l'umanità, nel suo complesso, non poteva mai perdere e di cui potevano venire private soltanto delle singole persone e delle «comunità parziali» «*propter culpam*»⁽³⁾. Rinuncie a questo diritto sembravano ad Ockham prive di validità e, in ogni caso, i diritti già appartenenti ad una comunità colpevole sarebbero passati automaticamente ad un'altra comunità più ampia⁽⁴⁾.

Il sistema occamista appare dunque fondato su una divisione della «potestas» fra il principe e il popolo, la quale però non era assoluta in nessuno dei due titolari. Non certo nell'«*Imperator*», il quale non poteva prendere alcuna misura che danneggiasse l'Impero stesso⁽⁵⁾, era tenuto a rispettare i possessi dei principi da lui dipendenti, non poteva confiscarli «*nisi ex culpa vel ex causa rationabili apparenti propter bonum commune*»⁽⁶⁾ e, più in generale, doveva mantenersi entro i limiti fissati dal fatto, che, proprio perchè era un «*Imperator*» e non un «despotes», «*habet subiectos tam liberos ut ipsi de jure absque culpa eorum — nisi causa fuerit manifesta — non possint privari rebus et libertatibus suis vel juribus, nec quidquid acquirunt regi vel Imperatori acquirunt, sic ut pro libito suo de jure posset taliter acquisitum accipere et retinere vel dare cui sibi placuerit*»⁽⁷⁾.

Né il rispetto di questi limiti era rimesso dall'Ockham alla semplice buona volontà dell'«*Imperator*». I «liberi subditi» dell'Impero avrebbero obbedito unicamente «*in his tantum, quae spectant ad regimen populi, hoc est in his quae sunt necessaria ad regendum juste et utiliter populum sibi subiectum*»⁽⁸⁾.

Per di più, nel caso di un rifiuto pertinace di rendere giustizia o persino del divieto fatto al Pontefice e alle altre autorità inferiori

⁽¹⁾ O.Q.D., Q. VIII, c. 3.

⁽²⁾ *De Iuribus Romanii Imperii*, L. II, c. 5.

⁽³⁾ D.I.R.I., L. I, c. 31.

⁽⁴⁾ D.I.R.I., *ibidem* e L. III, c. 8.

⁽⁵⁾ D.I.R.I., L. II, c. 23 e O.Q.D., Q. II, c. 2.

⁽⁶⁾ O.Q.D., Q. VIII, c. 3.

⁽⁷⁾ O.Q.D., Q. VIII, c. 4.

⁽⁸⁾ D.I.R.I., L. II, c. 20.

di supplire alla sua negligenza in questo campo, l'«Imperator» sarebbe incorso senz'altro nella deposizione⁽¹⁾. Non era questa, del resto, che un'applicazione parziale di un principio occamista di una portata molto più generale. Delegando i suoi poteri, il popolo non li alienava mai definitivamente, anzi non poteva neppure alienarli, perché si trattava di diritti che gli competevano «iure naturali» e, di conseguenza, ogni qualvolta le autorità laiche o religiose, a cui quei diritti erano stati ceduti, fossero divenute indegne d'esercitarli, essi ritornavano automaticamente al popolo⁽²⁾.

Infine una ulteriore limitazione derivava all'autorità imperiale proprio dal fatto, che deteneva, originariamente, i suoi poteri da una delega popolare. «Sed populus numquam habuit talem potestatis plenitudinem, ut posset praecipere cuilibet de populo omne illud quod non erat contra ius divinum et naturale, quia non poterat praecipere ista, quae non essent de necessitate facienda»⁽³⁾.

Non meno dunque dell'«Imperator» neppure il popolo non possedeva e non aveva anzi mai posseduto una «plenitudo potestatis». La limitazione segnata in questo passo dall'Ockham alla potestà legislativa del popolo non era però l'unica prevista nel suo sistema. Il popolo non aveva neppure il diritto di trasferire i poteri, che possedevano legittimamente le singole persone, collegi e comunità costituitesi entro il suo seno⁽⁴⁾.

Non ci arresteremo sul secondo punto, il diritto del Principe a ricevere dagli «Stati» tutti gli aiuti necessari, perché Ockham non ne fece mai l'oggetto di una trattazione speciale⁽⁵⁾. Comunque, agli

⁽¹⁾ D.I.R.I., L. III, c. 22: «Si tamen Imperator revocaret talem consuetudinem aut aliquomodo negligenter facere iustitiam et nullatenus sustineret quod Papa vel alius suppleret tam perniciosa negligenzia et omnibus verisimiliter huiusmodi confusio incorregibilis appareret, esset tamquam destructor et perversor iustitiae de dignitate imperiali deponendus».

⁽²⁾ D.I.R.I., L. III, c. 8.

⁽³⁾ D.I.R.I., L. II, c. 27.

⁽⁴⁾ D.I.R.I., L. I, c. 30: «Respondetur quod Romani poterant transferre ius totum ad Papam et potestatem quam habebat totalis multitudo Romanorum, non tamen transferre poterant totum jus quod habebat aliqua persona vel alia particularis et specialis multitudo Romanorum. Nam non poterant sibi dare omne jus quod habebant Senatores vel praefectus urbis. Et ita iura partialia Romanorum personarum vel congregationum seu collegiorum aut communitatum particularium non poterant transferre in papam».

⁽⁵⁾ Lo stesso opuscolo «An Rex Anglie pro succursu guerre possit recipere bona ecclesiarum» era destinato non già a dimostrare il diritto del Re d'Inghilterra a ricevere dal clero gli «auxilia», di cui abbisognava, ma bensì il suo buon diritto

occhi del Minorita un tale diritto era qualche cosa di ovvio. Così nel capitolo IV della *Quaestio VIII* delle *Octo Quaestionum Determinationes* — cioè proprio in quel capitolo, in cui aveva proclamato il dovere dell'Imperatore e dei Re di avere il massimo rispetto per i diritti dei «liberi subditi» e li aveva ammoniti a non confondere i propri poteri con quelli di un «dominus seu despotus»⁽¹⁾ — faceva seguire il passo, da noi citato alla nota 8 di pag. 39, dalle parole «quamvis ex casu multa potest, quae dominus potest super eos, qui sibi sunt conditione servili subjecti».

E simili ammonizioni ricorrono continuamente sotto la penna dell'Ockham, che, per es., nel brano citato alla nota 6 di pag. 39 e a cui tanti altri fanno eco nelle sue opere, considerava che la «causa rationabilis apparet propter bonum commune» autorizzasse l'Imperatore, non meno della «culpa» dell'interessato, a revocare feudi e benefici.

L'affermazione dell'Ockham che il popolo non poteva disporre dei diritti appartenenti a singole comunità e uffici formatisi nel suo seno, era evidentemente destinata a fornire un'ulteriore garanzia alle comunità libere e privilegiate, che si erano costituite o si stavano costituendo in tutta l'Europa Occidentale. L'importanza, anche storica, del fatto che un pensatore del prestigio di Guglielmo d'Ockham abbia formulato una teoria completa dei privilegi e delle «libertà», appare immediatamente. A differenza delle masse popolari amorfe, i cui diritti erano puramente teorici, le comunità e i collegi avevano i mezzi per imporre ai loro superiori laici ed ecclesiastici il rispetto dei loro «jura et libertates», ma erano anche in grado — e l'Ockham alla corte di Ludovico IV non poteva ignorarlo — di paralizzare l'autorità imperiale e regia. Da ciò la complessità della materia e i punti di vista differenti, da cui l'Ockham la considerò nelle sue varie opere.

Oraabbiamo già indicato come gli «iura et libertates» costituissero

a riceverli «non obstante quocumque humano statuto, sententia vel processu, prohibicione vel precepto, eciam si a vero summo pontifice emanaret». Solo il capitolo 8° di questo opuscolo tratta direttamente del diritto del principe a chiedere gli «auxilia», ma allora l'Ockham, rivolgendosi sempre agli ecclesiastici, scriveva delle parole molto significative: «Bonum commune est melius et divinius quam bonum unius» (*Eth. Nic.*, L. I, c. 2) *Ex quo infertur quod bonum tocus patrie est melius et divinius quam bonum pauperum illius patrie, ex quo concluditur, quod magis pium est subvenire toti patrie quam pauperibus patrie».*

⁽¹⁾ O.Q.D., Q. VIII, c. 4: «... quanto subiecti gaudent majori libertate, quae non est corruptio tranquillitatis et pacis nec repugnat bono communi subiectorum, tanto principatus est melior et nobilior».

uno dei limiti — in pratica forse il più importante — che il Principe doveva rispettare secondo la teoria occamista. Ci basterà quindi di aggiungere in proposito che, di fronte agli «iura et libertates» dei singoli cristiani e delle comunità cristiane avrebbe dovuto arrestarsi la stessa autorità pontificia⁽¹⁾. Ma in tale modo, in pratica se non in teoria, veniva meno l'«unitas principatus», un principio particolarmente caro ai pensatori delle correnti più differenti degli inizi del Trecento. Così della necessità dell'«unitas principatus», esaltata in termini che precorrevano quelli adoperati poco dopo da Marsilio da Padova, si era servito il tomista Haerveus Nedellec per proclamare la supremazia pontificia⁽²⁾, Marsilio stesso per negare alla Chiesa ogni autorità politica, mentre Durando di S. Porciano si era sforzato di dimostrare come tale «unitas» potesse essere salvata, pur mantenendo separati i poteri spirituali e temporali⁽³⁾. Ockham prese invece senza esitazioni una posizione antitetica. L'«optimus principatus» ammetteva, per Ockham, nel suo seno le più ampie autonomie, l'unico limite era dato dalla necessità di non pregiudicare il «bonum commune»⁽⁴⁾. Ma su questo principio del «bonum commune»

⁽¹⁾ Cfr. il D.I.R.I., L. I, c. 23 e sopra tutto il *De Imperatorum et Pontificum auctoritate*, c. 8 e 9, dove il concetto degli «iura et libertates» viene introdotto nella stessa definizione dei poteri papali e riceve poi una definizione precisa, ma valida evidentemente soltanto nel campo dei poteri spirituali della Chiesa:

«Omnia possibilia principi et rectori mortali, que sunt necessaria ad procurandum animarum salutem eternam et ad regimen et gubernationem fidelium, ad papalem pertinent principatum, ita tamen quod modus nullatenus excedatur enormiter, salvis rebus, iuribus et libertatibus aliorum, nisi quod potest a sibi subjectis suas necessitates exigere» (c. 8). Gli «iura et libertates» sono quelle «que nec bonis moribus nec hiis que in novo testamento docentur, inventiuntur adversa, ut ab huiusmodi nullus christianus sine culpa et absque causa rationabili et manifesta per papam valeat coerceri, nisi ad abstinentiam ab aliqua tali per votum, promissionem vel alium quamvis modum sponte obligaverit semet ipsum, vel per alium superiorem suum, cui debeat obediare astringatur, et hec est libertas evangelice legis, que in sacris litteris commendatur».

⁽²⁾ «*De potestate papae*»: «primum est quod in omni principatu debet esse unus princeps supremus, quia pluralitas principatus, quorum unus non subest alteri, repugnat bono reipublicae, quia unus posset destruere quicquid aliud faceret».

⁽³⁾ Cfr. «Circa originem potestatum et jurisdictionum, quibus populus regitur».

⁽⁴⁾ O.Q.D., Q. III, c. 6: «... optimo principatu non repugnat sed est comprensibile nonnumquam jurisdictionem seu potestatem alicuius vel aliquorum ex istis [funzioni] de communitate illa a supremo principe eiusdem communitatis minime dependere seu non institui ab eodem, dummodo per hoc nullus delinquens in illa communitate iustum debitamque ultionem non obviat. Nam illud quod non derogatur bono communis, licet aliquid de honore principatis vel potestate dirimeat,

Ockham seppe costruire tutta una teoria dei limiti, entro cui andavano contenuti gli «*iura et libertates*» delle comunità, le quali, allargando sempre più le loro «libertà» grazie ai privilegi, che strappavano ai principi ad ogni occasione favorevole, finivano per mettere in pericolo l'esistenza stessa delle autorità centrali. Il principe, ammoniva Ockham, era autorizzato a concedere privilegi unicamente quando, beneficiando alcuni membri della collettività, venisse a giovare indirettamente alla collettività stessa⁽¹⁾. Altrimenti «privilegia illa non sunt iusta sed iniqua et iniusta».

Ora nel sistema occamista questa non era una semplice condanna platonica. Ché, il principe che si era visto costretto a concedere privilegi ingiusti, o un suo successore, avrebbe avuto la facoltà di revocarli in sede d'interpretazione dei privilegi stessi, una materia su cui Ockham ritornò più volte, data l'importanza che rivestiva nella vita pratica dell'epoca, e per cui dettò alcune regole fondamentali ispirate sempre alla duplice preoccupazione di garantire le autonomie delle «*communitates et collegia*» e di salvaguardare ad ogni costo il «*bonum commune*». Così Ockham voleva che l'interpretazione dei privilegi fosse strettamente conforme al tenore dei documenti, con cui erano stati concessi⁽²⁾. Ove sorgessero dubbi, insegnava Ockham, «*privilegia et beneficia principum sunt latissime interpretanda in quantum tangunt iura specialia principum, ita tamen quod nullam iniquitatem contineant et illa excipiuntur, que principes in speciali nullatenus concessissent; in quantum vero tangunt iura communia et aliorum sunt interpretanda strictissime. Et sicut est de privilegiis ita est eciam de potestate, quam quis obtinet vel per concessionem*

non videtur optimo principatu repugnare, cum ille, qui optimo fungitur principatu, non potestatem propriam et honorem sed bonum commune et aliorum quaerere teneatur... Aliquam iterum iurisdictionem, praesertim a superiori, vel potestatem vel officium esse in aliqua communitate vel institui et non dependere a supremo principe communitatis eiusdem, dummodo per hoc nullus delinquens debitam non evadat ultionem, bono communi nec obviat nec repugnat».

(¹) D.I.R.I., L. II, c. 28: «... qualibet privata persona, quodlibet particulare collegium est pars totius communitatis, ideo bonum cuiuslibet personae et cuiuslibet particularis collegii est bonum totius communitatis et ideo illud ad bonum commune poterit redundare et ordinari valebit, quare si Imperator, concedendo specialia privilegia aliquibus personis vel collegiis particularibus ratione non errante contra bonum commune, privilegia justa sunt et ad bonum commune spectantia; si autem non intendit modo praedicto bonum commune, sed concedit huiusmodi privilegia amore privato vel alia causa minus justa, privilegia illa non sunt justa sed iniqua et iniusta».

(²) D.I.R.I., L. I, c. 30; *An Rex Anglie*, cap. XI.

principum expressam vel tacitam vel per consuetudinem racionabilem et prescriptam, quod strictissime debet intelligi in quantum tangit iura aliorum eis preiudicium enorme precipue generando»⁽¹⁾. Più in generale l'«interpretatio» avrebbe dovuto essere «benignior, humaniior, racionabilior et verisimilior», nel senso particolare però «ut res magis proposit presertim bonum commune et ut in nullius dampnum redudeat iniustum». In quest'ultimo caso infatti, il principe era autorizzato ad abrogare o modificare simili privilegi, «quia privilegium est privata lex; lex autem non est lex nisi sit iusta, sicut nec ius est ius nisi sit iustum»⁽²⁾.

L'evidente simpatia ed interesse, con cui Ockham guardava alle comunità costitutesi sulla base di questi privilegi, lo spinsero ad approfondire vieppiù le sue osservazioni e a dare una giustificazione del sistema interno di queste istituzioni, dove il potere si era concentrato invariabilmente nelle mani di ristrette oligarchie. Ora Guglielmo d'Ockham elaborò una teoria complessa, intesa a giustificare questo progressivo concentramento del potere, in atto alla sua epoca, e contro cui aveva protestato vigorosamente Marsilio⁽³⁾. Come base del suo sistema può essere considerata l'osservazione fatta nel *De Iuriibus Romani Imperii*, L. I, cap. 27 — e non senza importanza pratica in un periodo, in cui il principio maggioritario trovava ancora difficoltà ad imporsi — che «quoniam aliqui plures unum sunt collegium, quantum ad illa quae sunt de necessitate facienda sufficit quod a parte maiori fiant... sicut eciam si aliqua patria esset invasa ab hostibus, posset maior pars, etiam contradicentibus quibusdam, facere sibi unum caput pro defensione patrie», affermazione questa tanto più interessante, se, nella sua prima parte, attribuiva, come sembra, ad ogni gruppo la facoltà di costituirsi in un collegio e di autogovernarsi, siappure — ovviamente — nel rispetto delle autorità superiori. Ma risultando fisicamente impossibile in una comunità appena un po' numerosa che tutti i membri della stessa intervenissero all'elezione dei capi, Ockham proponeva anzi tutto che la moltitudine cedesse i suoi diritti a gruppi più ristretti⁽⁴⁾. Non, si badi bene,

⁽¹⁾ *An Rex Anglie*, c. XI.

⁽²⁾ *An Rex Anglie*, c. VIII.

⁽³⁾ Cfr. *Defensor Pacis*, I, 13 § 5, che analizzeremo in seguito.

⁽⁴⁾ D.I.R.I., L. III, c. 5: «Secundum rectam rationem electio praeficiendi semper debet concedi — si fieri potest — paucis, qui faciliter possunt convenire, ne, si concederetur multis qui non possent faciliter convenire, differretur electio in notabile detrimentum boni communis et eorum, quibus est rex praeficiendus».

che nominasse dei propri delegati, perchè, ed Ockham era categorico su questo punto, egli non riteneva in nessun caso conveniente, che la moltitudine possedesse il diritto attivo di voto⁽¹⁾. La moltitudine, e per moltitudine Ockham intendeva persino la popolazione di un piccolo comune, quale era all'epoca quello di Roma (la teoria che studiamo ci è esposta in quel III Libro del *De juribus Romani Imperii* che analizza fra l'altro l'elezione del Pontifice qualora, per ipotesi, il diritto di eleggerlo dovesse un giorno essere ritornato al popolo romano in seguito ad una adesione all'eresia da parte dello stesso Pontefice e di tutti i suoi cardinali) aveva tutt'al più il diritto di stabilire la persona o le persone degli elettori o persino soltanto di acconsentire tacitamente all'esercizio dei poteri elettorali da parte di quella o quelle persone⁽²⁾. E questa concentrazione di potere veniva ulteriormente garantita dal fatto che, nel sistema occamista, la negligenza ad esercitare il proprio diritto di voto ne comportava la perdita automatica e poteva persino portare ad una situazione, in cui i diritti elettorali di una intera comunità risultassero riuniti nelle mani di una sola persona⁽³⁾. Con ciò Ockham si era pronunciato inequivocabilmente per quella che era la pratica corrente nella società del Trecento, e lo faceva, giova rilevarlo, pur avendo individuato con esattezza, forse solo fra tutti i suoi contemporanei, quale fosse l'obiezione teorica più grave ad un tale sistema. Infatti, continuando la dis-

(¹) D.I.R.I., L. III, c. 8: «...saepe habet aliqua multitudo ius eligendi et tamen non expedit quod omnes eligant, quia multi moverentur malo zelo et saepe non possent in personam idoneam convenire. Aliquotiens etiam non possent in unum locum congruum convenire et ideo expedit quod ordinent qui debeat eligere, committendo uni persone vel personis paucis respectu totius multitudinis distinctis et zelum fidei ac boni communis habentibus ius eligendi».

(²) D.I.R.I., L. III, c. 12: Nel caso dell'eresia dei cardinali il diritto di eleggere il Papa ritornerebbe «ad populum et clerum, ita quod ad omnes Romanos reverteretur, non quod omnes eligant, quia, nisi essent valde pauci, hoc absque confusione, quae vitanda est in huiusmodi, fieri non possit, sed ut de consensu omnium expresso vel tacito ordinetur quod quis vel qui vicem omnium impleat vel implete episcopum suum eligendo. Possent in hoc casu Romani committere vices suas imperatori catholico, qui vice omnium eligeret pontificem catholicum».

(³) D.I.R.I., *ibidem*: «In tali casu (se cioè il diritto di eleggere il Papa fosse ritornato per colpa dei cardinali e dei Romani a tutta la Cristianità) provinciae seu dioceses aut multitudines et quaecumque personae diligentiam, quam deberent, minime adhibentes ad eligendum summum pontificem, eo ipso essent iure eligendi et potestate de electione facienda ordinandi privatae et ius eligendi devolveretur ad alios, ita ut si unus solus clericus vel laicus remaneret, qui ut deberet esse sollicitus de electione facienda, ius eligendi devolveretur ad ipsum».

cussione sul diritto dell'Imperatore ad eleggere il Pontefice in caso di eresia del collegio cardinalizio, il «*Discipulus*» osservava: «Si imperator non habet ius eligendi virtute iuris divini et iuris gentium nisi in quantum Catholicus et Romanus, igitur in hoc alii Romani pares sunt ei, ex quo infertur quod quoad hoc non plus est vocandus et requirendus aut expectandus Imperator quam alii Romani».

«*Magister*»: «Ad hoc respondeatur quod quamvis Imperator et alii Romani sunt quodammodo pares quoad hoc, quod qualem potestatem et quale ius habet Imperator in electione summi Pontificis, talem potestatem et tale ius habent alii Romani, tamen quando deberent eligere vel de electione vel de electoribus tractare, alii Romani deberent in multis imperatori deferre, *quemadmodum in aliis electionibus sapientioribus et potentioribus, melioribus et dignioribus est in multis ab aliis deferendum*. Et ideo sine Imperatore, quando zelat debito modo pro religione christiana, alii Romani, si convenienter potest haberi eius presentia, non debent ad eius electionem procedere; imo in casu debent omnes alii sibi soli ius eligendi committere» (*De Iuribus Romani Imperii*, L. III, c. 13).

Guglielmo d'Ockham, bisogna convenire con M. de Lagarde, aveva davvero compreso lo spirito della società della sua epoca, ne aveva anzi divinato le linee di sviluppo e, in un certo senso, aveva elaborato per i contemporanei le basi essenziali del sistema, che doveva più tardi sfociare nella creazione, accanto al «principans», di una Assemblea di Stati. Ma una tale Assemblea non era stato capace di prevedere o per lo meno non aveva pensato di proporla a Ludovico IV. A differenza di Marsilio da Padova, Guglielmo d'Ockham rimase per tutta la sua vita un uomo di scienza, un acuto osservatore della realtà, ma totalmente estraneo ad ogni piano di riforme politiche.

* * *

Abbiamo preferito parlare dapprima delle tesi di Guglielmo d'Ockham, perchè, fin da una prima lettura del *Defensor Pacis*, viene spontanea la domanda, se il suo Autore non precorresse i tempi, al punto di prevedere uno Stato non più basato sui privilegi degli Ordini e delle Arti e dove la sovranità avrebbe appartenuto veramente ai cittadini. Sarebbe persino lecito di chiedersi se Marsilio non abbia del tutto ignorato nella sua opera gli istituti corporativi. A questi interrogativi non è facile di dare una risposta e cercheremo di indi-

care i dati, sparsi attraverso l'opera, che permettono di intravvedere una soluzione. Anzi tutto possiamo dire con sicurezza che Marsilio si rendeva pienamente conto di come i regni medievali fossero costituiti da «*pays*» [provinciae], «*ordini*», «*communitates*» e «*collegia*». A ognuna di queste comunità egli era disposto a riconoscere delle funzioni pubbliche. Anzi ammetteva che le «*provinciae*» e le «*communitates notabiles*» costituissero delle «*universitates*» dotate di un proprio «*legislator humanus*»⁽¹⁾, di modo che riduceva implicitamente i «*regna*» a qualche cosa di molto simile ad uno «*Staatenbund*». O quanto meno bisognerà dire che, secondo Marsilio, l'unità statale riposava sulla «*numeralis unitas supremi principatus*», dato che di una consimile «*unitas*» del «*legislator*» non è mai fatta parola nell'opera. Agli «*officia*» superiori, per gli «*officia*» Marsilio usa alle volte il termine significativo di «*ordines*»⁽²⁾, egli attribuiva poi il diritto di intervenire con propri rappresentanti nella preparazione dei disegni di legge⁽³⁾ e, sembra almeno, di essere consultati dal «*principans*» a proposito dei problemi più gravi della politica⁽⁴⁾. Ancora le parole con cui Marsilio enunciava la necessità che, nell'ambiente di ogni stato, esistesse un unico «*supremus principatus*», implicano che fosse pronto ad accettare la presenza di autorità locali munite di poteri giurisdizionali di primo grado, ché le sue espressioni non sembrano potersi applicare a dei semplici funzionari del «*principans*»⁽⁵⁾. In-

⁽¹⁾ D.P., II, 20, § 2: «*Huic consequenter ostendo quod huius determinacionis auctoritas... solius sit generalis concilii Christianorum aut valencioris partis ipsorum vel eorum quibus ab universitate fidelium Christianorum auctoritas hec concessa fuerit; sic vid., ut omnes mundi provinciae seu communitates notabiles, secundum sui legislatoris humani determinacionem, sive unici sive pluris... eligant fideles... qui... vicem universitatis fidelium representantes, iam dicta sibi per universitates auctoritate concessa... convenient...».*

⁽²⁾ D.P., I, 4, § 5: «*Nam quia diversa sunt necessaria volentibus sufficienter vivere, que per homines unius ordinis seu officii procurari nequeunt, oportuit esse diversos ordines hominum seu officia in hac communitate, diversa huiusmodi exercentes seu procurantes, quibus pro vite sufficiencia homines indigent. Hii autem hominum diversi ordines seu officia non aliud sunt quam pluralitas et distincio parcium civitatis*».

⁽³⁾ D.P., I, 13, § 8.

⁽⁴⁾ D.P., II, 28, § 24 (ed. Scholz, p. 568).

⁽⁵⁾ D.P., I, 17, § 1: «... dicamus quod in civitate unica seu regno unico esse oportet unicum tantummodo principatum, aut si plures numero vel specie, sicut in magnis civitatibus expedire videtur et maxime in regno sumpto secundum primam significacionem, oportet inter ipsos unicum numero esse supremum omnium, ad quem et per quem reliqui reducantur et regulentur et contingentes in ipsis errores per ipsum eciam corrigantur». Cfr. anche D.P., I, 17.

fine Marsilio concedeva ai «collegia» il diritto di partecipare con propri periti ai tribunali del «principans»⁽¹⁾.

Sotto un altro aspetto infine la «civitas» marsiliana si avvicinava a quella che era la realtà del XIV secolo. Marsilio affermò indubbiamente, nel modo più esplicito, che la «causa effectiva prima» della «civitas» fosse il «legislator humanus», mentre il «principans» andava definito come la «causa secundaria quasi instrumentalis»⁽²⁾, e ripetutamente ribadì il principio che la «potestas» o «potencia coactiva» del «principans» fosse una potestà delegata⁽³⁾. Ciò nonostante non seppe mantenere sempre ferme le conseguenze logiche di questo principio⁽⁴⁾ e, alle volte, anche nel suo sistema, il principe appare come il titolare di una «potestas» concessa irrevocabilmente al «principatus», passibile di essere deposto unicamente se colpevole di violazione sistematica delle leggi⁽⁵⁾, una asserzione questa che, all'epoca, era sostenuta correntemente anche da filosofi, che non pensavano certo di attribuire la sovranità ai «cives», come per es. da Enrico di Gand⁽⁶⁾. In altre parole si ha spesso l'impressione che, nella pratica se non nella teoria, la «potestas» tendesse a scindersi anche nella concezione marsiliana fra due titolari, l'«universitas civium» e il «principans». Aggiungeremo ancora che, precorrendo Lupold di Bebenburg, Marsilio parlava già dei Principi Elettori del *Reich* come di un «officium principum eligencium», cioè di un collegio⁽⁷⁾.

Con simili premesse e poichè ammetteva senz'altro il principio della rappresentanza della volontà popolare, che egli sviluppò largamente nella sua teoria del Concilio Generale, Marsilio avrebbe dovuto caldeggiare la costituzione di un organo parlamentare, capace di esercitare, nell'ambito dei «regna», la funzione attribuita in via teorica al

⁽¹⁾ D.P., II, 10, § 8.

⁽²⁾ D.P., I, 15, § 4. Cfr. anche il D.P., II, 30, § 8.

⁽³⁾ Cfr. per es. le prime righe del D.P., I, 18, § 7: «Dictum est autem a nobis in prioribus, correpciones aut totaliter mutaciones principatum ad legislatorem pertinere, quemadmodum institutiones ipsorum», la fine del D.P., I, 12, § 6, l'espressione «ipsius (cioè del principans) armata seu coactiva potestas instrumentalis» in D.P., I, 15, § 7.

⁽⁴⁾ Cfr. D.P., I, 18, § 2 e le ultime righe del D.P., I, 1, § 5 dove si esprime la speranza in una riforma operata dalla «principatum coactiva potestas» senza nessun riferimento alla «potestas» del «legislator».

⁽⁵⁾ D.P., I, 18, § 3-7.

⁽⁶⁾ HENRI DE GAND, *Quodlibet XIV, Quaestio VIII*.

⁽⁷⁾ D.P., II, 30, § 8.

«legislator», cioè a tutto il popolo, ma che il popolo non era in grado di svolgere fuori dell'ambiente comunale. Ora, della necessità di un tale organo, Marsilio, — a differenza di Guglielmo d'Ockham — era certamente consci, prova ne sia quanto ebbe a scrivere nel *Defensor Pacis*, II, 38, § 8⁽¹⁾. In un caso particolare, l'eresia del «principans», indicò anzi esplicitamente quale sarebbe stato l'organo competente in un simile caso: il «concilium generale eorum qui sub imperiali regimine continentur»⁽²⁾, il quale concilio, nel sistema marziano che concedeva anche ai laici di parteciparvi con pieno diritto di voto, sarebbe stato un vero e proprio Parlamento.

Non manca dunque nel *Defensor Pacis* un esatto riconoscimento della struttura particolare dei «regna» e della società del Trecento. Diremo di più: nelle «provinciae», «communitates», «ordines», «collegia» Marsilio era riuscito a scorgere degli istituti suscettibili di servire a tradurre almeno parzialmente nella pratica le sue idee. Ma a queste comunità il Padovano non guardava con simpatia come Guglielmo d'Ockham. E non guardava con simpatia a queste corporazioni ed enti corporativi, perché mettevano in pericolo l'«unitas principatus», a suo giudizio l'unica garanzia efficace di pace civile, e anche perchè in un'epoca, in cui pensatori delle correnti più differenti come Godefroid de Fontaines, Enrico di Gand e Guglielmo d'Ockham⁽³⁾ giustificavano e approvavano tutti la restrizione del diritto di voto a gruppi ristretti in seno alle singole «communitates» e «collegia», egli insegnava al contrario che un tale sistema apriva fatalmente la via ai regimi oligarchici e accusava i «collegia»

⁽¹⁾ Dove si dichiara che, affinchè potesse essere considerata valida, «oportet translacionem aut institutionem jam dictam (cioè dell'Impero Romano e di un nuovo Imperatore) per ipsos (cioè il «Papa cum suo solo collegio clericorum) intelligere factam propter auctoritatem illis concessam ad hoc a Romani Imperi legislatore humano supremo per medium aut sine medio, vel ab eis quidem non factam simpliciter, sed modo quodam, ut publicatam vel pronunciatam auctoritate tamen predicta».

Forse più significativo ancora per questo argomento è il D.P., III, 2, § 10. Ci permettiamo di rinviare a quanto abbiamo scritto in proposito alla fine del nostro articolo: «L'elezione del 'Rex Romanorum semper Augustus' nel 'Defensor Pacis' di Marsilio da Padova», in *Rivista Storica Italiana*, Anno LXV, fasc. III.

⁽²⁾ D.P., II, 26, § 10.

⁽³⁾ Per Guglielmo d'Ockham cfr. i passi citati precedentemente, di cui alle note 4 di p. 44 e 1, 2 e 3 di p. 45. Per Godefroid de Fontaines e Enrico di Gand, cfr. rispettivamente il *Quodlibet XI*, *Quaestio XVII* e il *Quodlibet XIV*, *Quaestio VIII*.

di servire gli interessi di ristretti gruppi privilegiati⁽¹⁾. In presenza del pericolo di rivoluzioni sociali Marsilio era disposto a fare una sola concessione: il suo «legislator» avrebbe preso le decisioni ad una maggioranza qualificata⁽²⁾. Ora, in virtù di tale concessione, le classi superiori avrebbero posseduto una specie di diritto di voto, in nessun caso però il controllo dello Stato. Si trattava, è evidente, di una innovazione radicale per il Trecento, che discendeva direttamente dalla convinzione di Marsilio che ogni cittadino avesse diritto di partecipare attivamente alla vita politica, convinzione che Marsilio difendeva richiamandosi all'autorità di Aristotele, di cui svisava intenzionalmente l'asserzione «civitas est communitas liberorum»⁽³⁾, per dedurne il diritto di ciascun cittadino di partecipare all'elaborazione delle leggi.

Infine un altro principio fondamentale dello Stato corporativo era battuto in breccia nel *Defensor Pacis*. Sovrano, lo abbiamo detto,

⁽¹⁾ D.P., I, 13, § 5: «Secunda vero instancia parum urget, quoniam licet facilis sit concordare pauciorum sentenciam quam plurium, ex hoc non concluditur pauciorum seu partis prestanciorem esse sentenciam ea, que tocius multitudinis, cuius pauci sunt pars. Nam hii pauciores non eque bene discernerent neque vel lent commune conferens, quemadmodum universa civium multitudo. Quinimo insecurum esset... pauciorum arbitrio committere legislationem. Respicerent enim in ea fortasse magis conferens proprium, ut personarum vel alicuius collegii, quam commune, quod in hiis qui decretales clericorum tulerunt satis appetit... Ex hoc enim preberetur oligarchie via quedam, veluti dum uni soli legumlacionis potestas tribuitur, tyramnidni locus datur...».

⁽²⁾ D.P., I, 12, § 3: «... valenciorem inquam partem considerata quantitate personarum et qualitate in communitate illa super quam lex fertur...».

⁽³⁾ Da questa definizione Marsilio deduceva «quilibet civis liber esse debet nec alterius ferre despiciam, id est servile dominium. Hoc autem non contingeret si unus aliquis aut pauciores civium legem ferrent auctoritate propria supra civium universitatem, sic enim legem ferentes aliorum despotes essent. Et ideo reliqui ci-vium, pars amplior sc., talem legem quantumcumque bonam moleste ferrent aut nullo modo, et contra illam, contemptum passi, reclamarent et non vocati ad illius lacionem nullatenus observarent», cioè esattamente l'opposto di quanto Aristotele aveva insegnato nel passo citato (Pol. 1279 a 17-21). «Manifestum igitur quod quaecunque quidem politiae intendunt quod communiter conferens, ipsae quidem existunt entes secundum id quod simpliciter iustum, quaecunque autem conferens principum solum, vitiatae et omnes sunt transgressiones rectarum politiarum: despoticæ enim, civitas autem communitas liberorum» (Translatio vetus).

Per il problema sollevato dal modo con cui Marsilio ha abusato in questo passo dell'autorità del «Filosofo», ci permettiamo di rinviare al nostro studio: «Le rôle de l'aristotélisme dans le *Defensor Pacis* de Marsile de Padoue», in *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 1955, n. 3.

era nella teoria marsiliana solo il popolo, la «potestas» era però delegata più o meno completamente al «principans». Gli «Ordini» e i «collegia», sarebbero sopravvissuti soltanto in quanto «officia civitatis»⁽¹⁾ e cioè, e su questo punto l'Autore era categorico, come ordini e corporazioni istituiti e disciplinati dalle leggi votate dal popolo e applicate dal «principans». Di una teoria dei privilegi, dell'autonomia e dell'autogoverno degli «ordines» non vi è traccia nel *Defensor Pacis*, un'opera che preconizzava — riteniamo di poterlo ormai affermare senza tema di errori —, al di là delle concessioni fatte alla realtà dell'epoca, un sistema statale, in cui il «principans» avrebbe derivato i suoi poteri dall'Assemblea dei «cives», sarebbe sottostato esclusivamente al controllo di questa Assemblea e dei suoi comitati⁽²⁾ e in cui nessun diaframma si sarebbe frapposto fra il «principans» e i «cives» stessi.

M. GRIGNASCHI.

(¹) Cfr. D.P., I, 5, §§ 5 e D.P., I, 15, §§ 4-14.

(²) Cfr. D.P., I, 13, § 8 e D.P., I, 15, § 2 in genere le svariate osservazioni che ricorrono a traverso l'opera sulla facoltà del «legislator» di revocare i poteri legislativi ed elettivi concessi a singole persone o collegi, una teoria diametralmente opposta a quella difesa più tardi dall'Ockham.

III

Su alcuni passi di Giuristi italiani
del secolo XIV
riguardanti i Parlamenti provinciali,

DI

PIER SILVERIO LEICHT (†),
*Professore emerito dell'Università di Roma,
Membro della Accademia nazionale dei Lincei,
Vice-presidente della Commissione.*

I giuristi delle scuole di diritto romano non si sono gran fatto occupati dei problemi riguardanti le «assemblies di stati» o parlamenti dell'età medievale. Ciò, almeno, per quel che riguarda i secoli XIII e XIV. Juan Beneyto ci diede ampia notizia d'uno scrittore catalano del secolo XV Jaime Callis, il quale, nella sua opera cercò, come altri giuristi suoi contemporanei, d'adoperare i testi del Digesto o del Codice Giustinianeo e le loro glosse per risolvere problemi relativi ad istituzioni che il mondo romano non aveva conosciute e ad esso erano estranee: era il capo delle «Cortes». Callis si occupò delle assemblies di Catalogna. Il nostro Marongiu, il quale osserva come manchi una letteratura giuridica di quei secoli sui Parlamenti recordò a suo volta, uno scrittore di nascita Valenzan, il quale nel secolo XV, scrisse un trattato intitolato *«Speculum principum»*, dedicato al Re Alfonso il Magnanimo; seguendo le tracce del Callis, s'occupò delle Cortes dei regni di Castiglia e d'Aragona: questo ultimo trattato esercitò una certa influenza nei territori italiani soggetti ai Re Spagnuoli.

Non si deve dimenticare però che il principio fondamentale, sul quale, nella mente dei giuristi, s'appoggiavano le funzioni delle assemblies di stati, fu trovato sin dal secolo XIII, col solito procedimento di applicare al diritto pubblico massime sorte nel diritto privato, nel diritto romano.

Si tratta, come a tutti è noto, del dettame: *quod omnes tangit ab omnibus comprobari debet*, che si trova nel Codice Giustiniano ove regola l'esercizio della tutela quando ci sia il concorso di più tutori⁽⁸⁾. Ciò fu notato molti anni or sono da un illustre storico inglese, lo Stubbs, a proposito dell'invito rivolto dal Re Edoardo I ai prelati affinchè intervenissero alla riunione del parlamento d'Inghilterra del 1 ottobre 1295⁽⁴⁾. In una mia breve nota presentata alla

(¹) L'opera di J. Callis, scrittore che sta a cavaliere dei secoli XIV e XV, fu pubblicata a Barcellona nel 1552. Ved. su di essa JUAN BENEYTO PEREZ, *Historia de las doctrinas políticas*, Madrid, 1948, p. 157 e sg., ed A. MARONGIU, *L'istituto parlamentare in Italia*, Roma, 1949, p. 294.

(²) Su Pedro Belluga e la sua opera scritta per espresso desiderio del Re Alfonso, si veda oltre al libro di Marongiu cit. anche la *Historia de las doctrinas políticas* cit. di BENEYTO, p. 189.

(³) Il passo sta nel Cod. Iust. V, 59, 5, § 3.

(⁴) STUBBS, *Histoire constitutionnelle de l'Angleterre* (trad. Lefèvre), II, p. 151 e 380.

Reale Accademia dei Lincei nel 1920⁽¹⁾, additai la fonte dalla quale i giuristi del Re trassero probabilmente quel passo in una decretale del Papa Innocenzo III compresa poi nel Libro Extra, nella quale il principio enunciato nel Codice Giustinianeo per un caso di diritto privato era già stato applicato ad un argomento di diritto pubblico ecclesiastico: la procedura per la rimozione dei decani rurali.

Questo mio scritto non rimase sconosciuto a Vinogradoff che ne scrisse nel 1923 nella *Revue historique du droit*.

Ulteriori notizie furono poi additate da cultori della storia delle dottrine politiche medievali come i Carlyle, e la signora Clarke in Inghilterra ed il prof. Marongiu in Italia⁽²⁾, dalle quali risultò che il principio *quod omnes tangit...* era già stato adoperato prima ancora del 1295 come ragione dell'attività d'assemblee parlamentari: così si trova nella convocazione della dieta del regno germanico indetta dal Re dei Romani Rodolfo di Habsburg a Norimberga nel 1274. Nella mia nota già citata avevo però pure ricordato come la massima si trovi in una breve opera composta in Italia per scrivere ai podestà dei comuni nel loro governo che porta il titolo di *Oculus pastoralis*. L'opera è di data incerta ma si deve attribuire, credo alla prima metà del secolo XIII.

In essa si contrappongono i consigli ristretti che assistono i sovrani, a quelli numerosi delle *comunitates locorum* ed il principio: *quod omnes tangit...*, s'adopera per giustificare tale più ampia partecipazione del popolo al governo. Siamo qui nel campo dei comuni cittadini e non delle assemblee di stato; però si osserva che il principio derivato dal diritto romano per il diritto privato e trasportato da Innocenzo II nel diritto pubblico ecclesiastico, era divenuto già, nei primi decenni del duecento, un dettame del diritto pubblico generale.

Fra i pubblicisti non manca la convinzione della necessità per i sovrani d'avere il consenso del popolo nella loro opera di legislatori o nella stessa condotta dello Stato. Lupoldo di Babemberg, in particolare, sostenne questo legame valendosi del principio *quod omnes tangit...*

Diverso fu il giudizio dei giuristi delle scuole romanistiche e non

⁽¹⁾ P. S. LEICHT, *Un principio politico medievale*, in *Rendiconti della R. Acc. dei Lincei*, vol. XXIX, fasc. 1-10 (1920), ed ora in *Scritti vari*, Milano, 1943, I, pp. 129 e sg.

⁽²⁾ A. MARONGIU, *op.cit.*, p. 11. Vedi ivi pp. 68 e sg. le citaz. dell'opera della signora Clarke e dei Carlyle.

è difficile scoprirne la ragione quando si pensi alla sconfinata ammirazione che costoro ebbero per la struttura dell'impero romano, quale poteva de essi venire ricostruita sul fondamento del *Corpus Juris Giustinianeo*. Ora, in questo corpo di leggi il legislatore era l'imperatore romano col suo potere assoluto ed universale. Tale fu l'immagine che i glossatori tramandarono dalle loro cattedre nel XII secolo e nei primi anni del XIII alle generazioni di scolari che s'assiepavano nelle loro aule; tale dovette apparire ai loro occhi Federico Barbarossa, Enrico VI e lo stesso Federico II. È singolare che su tale immagine non esercitasse alcuna influenza il ricordo della dieta del regno d'Italia, nelle quali pure quei primi maestri ebbero una parte importante e neppure quello della dieta che Federico II convocò a Ravenna, dichiarando che tale riunione aveva per iscopo la «*promotio statut Imperii et tranquillitas totius Italiae*»⁽¹⁾.

Se i glossatori, anteriori ad Accursio non concessero la loro attenzione, immersi com'erano nel loro sogno imperiale, alle assemblee generali del regno (e del resto s'ostinaron a non riconoscere neppure l'importanza delle autonomie comunali che ormai s'affermavano rigorosamente), alquanto diverso fu l'atteggiamento della scuola romanistica più tarda, sorta dopo la glossa accursiana, nella quale si trova, come tutti sanno, uno spirito più proclive ad accettare i frutti dell'evoluzione che i tempi avevano portata in tutti i campi del diritto.

Una *quaestio* che interessa le assemblee di stati, come parlamenti provinciali, fu citato in un libro che il carissimo collega Giuseppe Ermini dedicò venticinque anni or sono ai Parlamenti dello Stato della Chiesa⁽²⁾. L'autore della *quaestio* fu Federico Petrucci, senese, en detto perciò spesso dai suoi contemporanei *Fredericus de Senis*. Egli si occupò, nei primi anni del secolo XIV, d'un problema riguardante i limiti del potere del rettore o governatore d'una provincia dello Stato della Chiesa, quanto alla convocazione dei membri del parlamento. Si trattava, nel caso, del Parlamento delle provincie chiamata del «*Patrimonio*», che aveva come capoluogo la cittadina di Montefias-

⁽¹⁾ Sulla importanza che, secondo il mio avviso, ha questo ed altri passi dei decreti di Federico II di Svevia, per lo svolgersi degli istituti parlamentari si può vedere il mio breve scritto *L'empereur Frédéric II de Souabe et les parlements*, pubblicato originariamente nella rivista olandese di Storia del diritto III (1922), pp. 408-18, e poi in *Scritti vari*, I, pp. 147 e sg.

⁽²⁾ G. ERMINI, *I parlamenti dello Stato della Chiesa*, Bologna, 1930, p. 49. Il *consilium* di Petrucci era già stato indicato da L. ZDEKAUER, *Gli atti del parla-*

ccone. Il Rettore di tale provincia aveva invitato la città di Interamne, l'odierna Terni, ad inviare un suo rappresentante ad un parlamento convocato a Montefiascone, comminando una forte multa qualora non lo facesse. Terni era fuori dei confini del Patrimonio, sia pure di poco, ma un provvedimento pontificio l'aveva temporaneamente sottomessa al governo del Rettore del Patrimonio stesso allora in carica.

F. Petrucci, come solevano fare i giuristi suoi contemporanei ligi al metodo scolastico, espone nella sua *questio*, dapprima le ragioni favorevoli al provvedimento preso dal Rettore che si fondavano sopra tutto sulla *unio locorum* fatta dal Pontefice. Altri argomenti si potevano trarre, secondo Petrucci, dal confronto coi poteri del metropolita. Il giurista senese, però, ribatteva tali ragioni asserendo che l'*unio locorum* provvisoria fatta dal Pontefice non poteva turbare lo stato di diritto di Terni, che non apparteneva alla provincia del Patrimonio sicché, concludeva, *per unionem locorum iura sua ubi cumque servari debent*.

Nella *quaestio*, pertanto, la figura giuridica del territorio si afferma vigorosamente di fronte al potere del sovrano.

D'altra materia, sempre relativa agli Stati provinciali, s'occupano inoltre alcuni passi che, per quanto mi consta, rimasero sin qui inosservati, delle *Lecturae* di Bartolo da Sassoferato sui *Tres libri*, oltre che sul *Vetus*.

Egli commentò un passo dei *Tres libri*⁽¹⁾, cioè la legge X de legationibus, nella quale l'imperatore rispondeva a quesiti che sorgevano dal caso d'un'assemblea di provinciali convocata dal Preside della provincia, il quale chiedeva il loro parere *super aliquo evenienti quod respiceret utilitatem provinciae*. Il capo della scuola dei commentatori non dubita di tradurre il termine *concilium provincialium* del testo romano con «parlamento», e di applicare, come esempio, le regole date dall'imperatore per l'invio dei legati che i provinciali inviavano

mento di Montolmo, del 15 Gennaio 1306, *Bollettino della commissione per la pubblicazione degli atti delle assemblee costituzionali italiane*, n. 2, Bologna, 1917, p. 45, il quale vide certamente l'opera: FEDERICI PETRUCCI SENENSIS. *Consilia*, Venetiis, 1576 e la citò: *Quaestio*, 146 a f. 72. Il numero della questione è però 132 e non quello indicato.

(¹) Tale commento deve essere consultato nella edizione di Nicolò Ienson, Venezia 1477, nella quale si trova il testo originale di Bartolo, mentre l'edizione di Lione del 1555, porta un testo con molte aggiunte ed interpolazioni del Parisio, così che il ragionamento originale del grande giurista umbro ne riesce incomprendibile.

alla Roma imperiale, a quelli che il parlamento della marca d'Ancona mandava alla Roma papale.

La principale questione trattata da Bartolo, per quel che riguarda le assemblee provinciali, è quella della validità degli statuti o costituzioni emanate dal governatore della provincia. Erano esse valide od era necessario che ci fosse una collaborazione del governatore coll'assemblea? Oppure sia nell'un caso che nell'altro era necessaria l'approvazione dell'autorità superiore?

Bartolo, nel commento ai *Tres libri* cita, su quest'ultimo quesito, l'opinione di un Guglielmo che credo possa essere il ben noto giurista francese quasi contemporaneo Guglielmo de Cugno. Questi poneva la distinzione se lo statuto riguardasse *principaliter* la pubblica utilità oppure l'utilità privata; nel primo caso riteneva necessaria l'approvazione superiore, nel secondo caso no.

Devo confessare che non ho trovato sin qui, nelle opere del giurista francese, il passo citato da Bartolo. Questi, per risolvere i quesiti proposti, si rifà al suo commentario alla *lex omnes populi*. Colà egli si chiede se i giudici possano fare statutti, ossia legiferare. Da certi passi delle fonti romane egli deduce che ciò possono fare di propria autorità, gli *iudices maiores*, cioè, secondo la sua opinione, i senatori i pretori, i prefetti del pretorio, *qui*, si noti il riferimento tutto bartoliano alla realtà contemporanea, «*equiparantur regibus qui sunt hodie*». Questi, come i dignitari romani, non hanno bisogno del concorso d'altri nella potestà legislativa.

Diverso, secondo Bartolo, è il caso dei *potestates et rectores territorialium*, i quali possono fare statuti soltanto limitatamente al tempo del loro reggimento. Quanto ai *praesides provincialium missi ab Ecclesia* (era il capo delle provincie dello Stato pontificio che il maestro aveva sotto gli occhi), costoro: *non possunt facere statuta vel constitutiones sine concilio provincialium*.

Qual'è la ragione di questa necessità d'una collaborazione fra il *praeses provinciae* e il Parlamento? Purtroppo non troviamo qui alcun passo dal quale si possa dedurre come Bartolo giustificasse la capacità legislativa degli «stati».

Nel commento alla *lex omnes populi* egli aveva fondato la capacità legislativa sulla *iurisdictio*⁽¹⁾ intesa come uno degli attributi della libertà e lo ricorda nel commentare il titolo *de legationibus* dei

⁽¹⁾ Ved. su questo punto F. CALASSO, *Medio evo del diritto*, I, *Le fonti*, Milano, 1954, p. 500.

Tres libri. Qui invece si limita a cercare nelle fonti romane la ragione per la quale i *praesides provinciarum* non hanno la piena capacità legislativa. Tale ragione, in quelle fonti, si additava nel fatto che non appartenevano ai *maiores iudices* ma erano dei semplici «*clarissimi*».

Piuttosto che questa infelice e lambiccate esplicazione romanistica di Bartolo, c'interessa vedere quale quadro si presentasse dinnanzi ai suoi occhi, quanto alle assemblee di stato, o parlamenti. Bisogna naturalmente tener presente, in quest'indagine che egli vedeva le cose dall'Italia. Per lui i Re avevano un potere legislativo amplissimo, senza che nell'esercizio di esso concorresse alcun'altra podestà. Nelle province v'erano invece governatori che avevano bensì la capacità di legiferare, ma col concorso d'un'assemblea provinciale. A Bartolo poterono essere noti anche atti parlamentari che non fossero quelli delle province dello Stato della Chiesa, ma questi ultimi gli stavano dinnanzi agli occhi ed egli li concepisce essenzialmente come assemblee di rappresentanti di città. Costoro erano gli «ambasciatori» o «sindaci», dei quali parla come di persone che le città inviavano ad assistere in vari negozi, oltre che nell'atto legislativo, il preside della provincia. Tale era, infatti, la fisionomia del parlamento della Marca d'Ancona.

Un'osservazione ulteriore ci offrono il modo di fare questi passi dell'opera del capo della scuola dei commentatori. Questi, dopo aver paragonato i Re del suo tempo ai maggiori magistrati dell'antico impero romano, perché dotato di pienezza di poteri nella legislazione, ed aggiunge: *idem potest dici de legato apostolico*.

Quest'ultima frase di Bartolo dovette essergli suggerita dall'opera legislativa dei vari legati pontifici che avevano, via via, emanate costituzioni nella Romagna e nelle Marche⁽¹⁾. Non potè però avere in mente quella del cardinale Egidio Albornoz, che culminò nel solenne parlamento riunito a Fano nel 1357, nel quale promulgò le *Constitutiones S. Matris Ecclesiae*. Ciò forse avrebbe suggerito altri pensieri all'eminente maestro, relativamente al fondamento delle assem-

(1) Per le costituzioni emanate nello Stato della Chiesa avanti quelle del Cardinale Albornoz si veda: L. ZDEKAUER, *Le costituzioni del Cardinale Bertrando pubblicate nel parl. di Montefalcone del 23 Aprile 1336*, nel *Bollettino cit.*, n. 3, Bologna, 1917; G. DIVIZIANI, *Ponti delle Costituzioni Egidiane*, Savona, 1923; P. SELLA, *Costituzioni dello Stato della Chiesa anteriori alle Albornoziane*, *Arch. Stor. Italiano*, ser. VII, vol. VIII, Firenze, 1927; ID. in *Riv. di St. del dir. ital.*, vol. II, 2, Roma, 1929. Altre indicazioni furono date da G. ERMINI, *op.cit.*, p. 89, n. 173, per il Ducato e per il Patrimonio.

blee parlamentari. L'eminente legato della Sede Apostolica, venuto in Italia per restaurare l'autorità politica della Chiesa così gravemente compromessa in quel tempo, credette opportuno, malgrado avesse pienezza di poteri, di fare partecipare tale grande assemblea all'atto legislativo. Sarà stato concepito dall'Albornoz tale partecipazione soltanto come un mezzo per dare notizia alle popolazioni del nuovo testo giuridico ed incitarle a prenderne conoscenza? Oppure l'eminente prelato e statista ravvivava in tale riunione un modo per dare maggior valore all'opera che egli stava svolgendo per pacificare gli animi, alla potestà pontificale una base sicura nel consenso delle popolazioni manifestato per mezzo dell'assemblea?

Purtroppo la scomparsa di Bartolo in quei mesi⁽¹⁾, gli tolse la possibilità di darci nel commento ai *Tres libri* il suo pensiero nella ragione profonda dell'atto compiuto dal Legato. Egli morì, infatti, a soli 43 anni, negli stessi mesi nei quali fu convocata l'assemblea di Fano.

PIER SILVERIO LEICHT (†).

(¹) Bartolo morì il 13 Luglio 1357 dopo una breve malattia: ved L. I. VAN DE KAMP, *Bartolo da Sassoferato*, trad. ital., nella *Rivista Studi Urbinati*, a. IX, n. 1-2, Urbino, 1935, n. 884. Il parlamento di Fano nel quale furono promulgate le *Constitutiones* dell'Albornoz è datato dei giorni 30 Aprile-3 Maggio 1357; ved. l'edizione di P. SELLA, *Costituzioni Egidiane*, nel *Corpus Statutorum Italicorum*, I, Roma, 1912.

IV

Les Théories représentatives du
XIV^e-XVe siècle et l'Église

PAR

GEORGES DE LAGARDE,
Docteur en Droit.

Etudiant les origines des parlements britanniques, M. Powicke écrivait: «*I do not think that we need look to the Church for inspiration in political thought and action*». Prononcés par une telle autorité, ces mots devraient nous décourager de chercher une correspondance quelconque entre les institutions du «régime des estats» et les doctrines ou institutions d'Eglise.

On constate pourtant que le «régime des estats» n'a existé qu'en Europe occidentale, donc en pays chrétien, que le mouvement conciliaire coïncide avec l'apogée de ce régime, que les théories sur la structure de l'Eglise précèdent au XIV^e et au XV^e siècle les premiers essais de philosophie de l'Etat.

S'agit-il d'une simple coïncidence?

Nous voudrions chercher la réponse en nous plaçant successivement à l'origine du mouvement, à son apogée et à son déclin.

* * *

Le «régime des estats» a un double aspect:

- cristallisation de la société en *estats* diversifiés revendiquant un statut propre et une représentation auprès du pouvoir;
- naissance d'institutions de solidarité entre estats de même rang, puis entre tous les estats, et aboutissant aux Jours, Diètes, Parlements et Etats généraux qui prétendront «représenter» le pays tout entier.

Nous croyons que l'Eglise n'a pas été étrangère à la formation du premier mouvement. M. Malyusz voit juste lorsqu'il constate qu'en Hongrie le clergé a été le premier à revendiquer une position à part, (*sonderstellung*) et que l'exemple de ses immunités et priviléges a entraîné les autres estats à se définir et à se grouper. Les voisins orientaux de la Hongrie qui n'ont pas connu les institutions canoniques n'ont pas suivi la même évolution.

Mais la remarque vaut pour toute l'Europe chrétienne. Le clergé y a été le premier à s'isoler et à se constituer en corps. C'est l'Eglise qui a popularisé l'idée d'une société constituée de deux ordres séparés formant les deux côtés d'un même corps. En son sein même, elle multiplie les corps et statuts particuliers. La théologie classique,

dès le XIII^e siècle, donne une extension qu'on pourrait juger excessive à la théorie des divers «*status*» et de leur degré de perfection. Voilà plus qu'il n'en faut pour créer un climat favorable à la cristallisation de la société civile en «*estats*» et en corps.

L'Eglise a d'ailleurs renforcé beaucoup de corps ou d'*estats* nés dans la société civile en leur donnant un support religieux (ordres de chevalerie, confréries etc.). Son influence a donc favorisé la consolidation d'un ordre social qui s'était pourtant souvent constitué en réaction contre ses propres institutions. C'est en effet souvent contre les évêques que se sont constituées les communes, et les nombreuses ligues de seigneurs du XIII^e siècle, préludes des solidarités futures, avaient pour principal objet de mettre un terme aux empiétements du clergé.

Que ce soit par action ou par réaction, la part prise par l'Eglise d'Occident dans la formation du régime des *estats* a donc été très importante.

En a-t-il été de même pour les institutions et les doctrines représentatives ?

Il semble bien que les canonistes et les théologiens aient été les premiers à employer le mot et à développer l'idée de représentation. Peut-être n'a-t-on pas suffisamment montré que le recours au mot et aux divers sens qu'il pouvait prendre s'explique par la difficulté qu'ils éprouvaient à expliquer et coordonner les diverses notes de la Société-Eglise.

L'Eglise est l'ensemble des fidèles. Un texte du *Décret*, qui sera abondamment commenté au XIV^e et au XV^e siècle, l'affirme sans ambages (*Ecclesia id est catholicorum collectio*, c. 8, *Ecclesia*, d. I, *De Consecr.*).

Mais pour définir l'Eglise, il faut également affirmer :

- le caractère essentiel de l'autorité pastorale au sein de l'Eglise-multitude (c. 7, *Scire debes*, C. VII, q. I, «*Episcopus in ecclesia et ecclesia in episcopo*» - Ep. de Pierre, I, 2, «*conversio ad pastorem*»).

- l'origine divine de l'autorité apostolique sur la multitude chrétienne (c. 2, *Sacrosancta*, D. 22, et c. 1, *Omnes*, *ibid.*).

- la nécessaire connexion de l'Eglise autour du siège de Pierre (c. 6, *Quodcumque*, C. XXIV, q. I, c. 9 *A recta* et c. 15 *Rogamus*, *ibid.*, c. 6, *Novatianus*, C. VII, q. I «*connexam et ubique conjunctam ecclesiae unitatem* ... «*ecclesiastici corporis compaginem*»).

- enfin la nature mystique du lien qui unit les chrétiens dans l'Eglise (vie de grâce sacramentelle, communion dans le Christ...).

(c. 18, *Loquitur*, C. XXIV, q. I, S. th., IIIa, q. 65: «*Per sacramenta quae de latere Christi pendentis in cruce fluxerunt DICITUR ESSE FABRICATA ECCLESIA CHRISTI*»).

C'est pour exprimer ces diverses notions que l'on emploie le mot de «*repraesentare*» sous les sens les plus divers.

Dans la mesure où l'Eglise est «mission», «tradition», «autorité» transmise par le Christ, on cherchera qui «remplace» dans le présent l'autorité initiale et l'on dira que le pape «*gerit personam Petri*», que les évêques «*repraesentant apostolos*», que les divers ministres de l'Eglise «*gerunt typum Christi*».

Dans la mesure où l'Eglise est «*conversio ad pastorem*», on dira que l'évêque «représente» son église, voire que le Pape «représente» l'Eglise universelle. St. Thomas l'explique de la manière la plus simple en disant: (*Comm. in Cant. Cant.*, c. I) «*quando aliquid nomen convenit omni congregatiōni tale nomen dicitur de parte superiori totius*».

Dans la mesure où le Concile général, convoqué, présidé et confirmé par le pape exprime l'union de l'ensemble des églises autour du siège romain (Alvaro Pelayo dira: «comme une grenade enfermant dans son écorce d'innombrables grains»), on dira qu'il «représente» l'Eglise universelle.

Enfin, la notion de représentation sera inépuisablement utilisée pour exprimer l'aspect mystique de la communauté ecclésiale. L'arche de Noë «représente» l'Eglise, l'Eglise «représente» le corps mystique du Christ, ou l'épouse du Christ, etc. Le concept s'applique aux figures les plus variées (*columba*, *soror mea*, *mater fidelium*, *regina*, *Domus Dei*, *Templum Dei*, etc...).

Le mot est rarement utilisé dans le sens de «délégation», et, lorsqu'il l'est, c'est pour affirmer que le pape ou les évêques «représentent le Christ».

Le pape n'est pas le délégué de l'Eglise, mais le canon *Quodcumque* que nous citions plus haut, dont abuseront les théoriciens conciliaires, dit qu'en recevant les clés, Pierre «figurait l'Eglise tout entière». L'Eglise fait donc corps avec le pape. D'où l'emploi indifférent des mots «*sedes*» et «*ecclesia*» pour désigner ce corps.

C'est cette idée d'un pouvoir s'exerçant en communion avec la multitude et dans son intérêt que canonistes et théologiens ont élaborée avant que les sociétés civiles en aient le moindre soupçon. C'est celle que manifestent solennellement les papes du XIII^e siècle en convoquant les grands conciles généraux (III Latran 1215, I Lyon 1245,

II Lyon 1274, Vienne 1311) associant l'ensemble de la chrétienté aux grandes orientations de la politique pontificale.

Or n'est-ce pas précisément en réaction contre cette politique, et en retournant contre elle ses propres armes, que les princes séculiers convoquent les premières réunions solennelles d'Etats généraux pour affirmer la solidarité de tous les «estats» du royaume ou de l'empire autour d'eux (Edouard 1^{er} 1297, Philippe le Bel 1302, Louis de Bavière 1338).

Il est donc difficile de nier à l'origine l'influence des doctrines et des institutions d'Eglise.

* * *

Franchissons maintenant un siècle et plaçons-nous au plein du mouvement conciliaire. La pratique des consultations d'assemblées d'estats s'est généralisée dans toute l'Europe chrétienne sous des formes d'ailleurs très diverses et c'est l'Eglise elle-même qui veut imposer à la papauté le contrôle d'une assemblée représentative. Quels sont les rapports entre les deux mouvements ?

Sur le plan doctrinal, ce sont encore des doctrines ecclésiologiques qui sont en flèche.

Elles affirment en effet sans hésitation la souveraineté de la communauté. La multitude des fidèles est souveraine, a dit Marsile de Padoue, parce qu'elle «représente» l'Eglise primitive des «apôtres, des anciens et des fidèles», et cette multitude est elle-même «représentée» par le concile général. (On notera le double sens du mot représentation dans le *Defensor Pacis*, II, 19 et 20). Dietrich von Niem traduit brutalement cinquante ans plus tard: «La papauté c'est la totalité des fidèles juridiquement associés en vue de leur commune utilité». La position plus modérée d'Ockham a plus de succès encore. Dieu a voulu la primauté de Pierre. Il a voulu une Eglise monarchique. Mais il a également remis à la communauté des chrétiens la défense du bien commun de l'Eglise. En cas de nécessité la multitude des chrétiens à qui le Christ a promis son assistance sans défaillance redevient souveraine pour se donner un nouveau chef.

Sans doute trouve-t-on l'équivalent de ces doctrines dans celles professées ici ou là au sujet du pouvoir civil. Aux époques de crises le populaire ou les «estats» invoquent eux aussi volontiers la loi de

nécessité. Mais on ne croit pas en l'inaffabilité du peuple alors qu'on proclame celle de l'Eglise assimilée à la multitude des chrétiens.

C'est un second point essentiel. L'assimilation de l'Eglise à la multitude des chrétiens dissout en une somme d'individus une société traditionnellement organisée en estats et en corps hiérarchisés. Le multitudinisme d'Ockham va à ce point qu'il refuse d'assimiler le concile général à l'Eglise universelle. Il la représente mais ne la remplace pas. Il n'a pas reçu les mêmes promesses qu'elle.

Ni l'Eglise ni la société civile du XV^e siècle n'étaient préparées à comprendre une pareille doctrine. Le grand maître du mouvement conciliaire ne croyait pas au concile. On a délibérément feint de ne pas comprendre. Tous les disciples d'Ockham au XV^e siècle professent l'inaffabilité du concile général.

Nous touchons au point de rupture entre la doctrine et les faits. Lorsque la doctrine ne trouve pas d'écho dans l'ordre des idées établies, elle est comme la semence sur la pierre. La société du XV^e siècle a entendu l'appel au changement mais, pour le réaliser, elle a préféré rester dans son cadre habituel de pensée.

Ce que l'on a retenu du message d'Ockham c'est que tous les chrétiens étaient également qualifiés pour participer au concile général, qu'un concile n'était pas l'affaire unique des évêques ni du clergé et que tous les estats de la chrétienté devaient y participer.

Sans doute, depuis le XIII^e siècle, les papes avaient-ils pris déjà l'habitude d'élargir les convocations. Les princes eux-mêmes étaient invités. Mais seuls les prélats avaient voix délibérative. Surtout le concile ne devait son universalité et sa légitimité qu'à la convocation et la confirmation du souverain pontife. A partir du moment où l'universalité du concile tient uniquement à l'universalité de sa composition, tout se retourne. Il faut que toute la chrétienté soit représentée au concile. Ce qui signifie, en langage du XV^e siècle, que le concile doit devenir les «Etats généraux» de la chrétienté.

Suivons les définitions successives du concile général au long du XIV^e siècle. Marsile de Padoue propose d'y représenter les diverses «universitates» ou «provincias»; Ockham appelle au concile toutes les «communautés ou paroisses»; Henri de Langenstein parle des «diverses parties de la chrétienté»; Conrad de Geldnhausen est le premier à donner la formule au goût du jour: «les divers estats et ordres de toute la chrétienté».

C'est bien dans cet esprit que l'on se prépare au concile à la fin du XIV^e siècle. Les préoccupations habituelles aux ligues ou assem-

blées d'estats se manifestent. Les estats laïques ne mettent pas en doute la nécessité de leur admission: principalement les princes et les villes souveraines. Mais les estats du clergé sont les plus intéressés. Les ordres religieux se considèrent comme de droit invités. Le clergé inférieur s'agit. Mais ce sont surtout les universités et leurs suppôts, estat nouveau et orgueilleux, qui mènent le jeu.

On parle d'un concile universel, mais chaque «nation» le prépare avec le souci de ses intérêts propres. En France, de 1396 à 1413, princes et parlement, conciles et universités élaborent le cahier des revendications gallicanes et mettent par avance l'Eglise de France «en saisine» de ses franchises. Il en va de même en Angleterre et en Allemagne. Aussi est-ce tout naturellement que le concile de Constance consolidera non seulement les délibérations par nations déjà pratiquées à Vienne, mais le vote par nations: bonne manière de faire pièce aux cardinaux et évêques italiens.

On parle de foi et d'union, mais peu à peu la collation des bénéfices et la suppression des taxes apostoliques devient la grande affaire. Pour parvenir au but souhaité, on suit les erremens habituels aux estats laïques dans leur tractation avec le pouvoir. L'université de Paris, grande prêcheuse de concile, négocie avec le pape, par dessus le concile pour obtenir les bénéfices qu'elle revendique pour ses suppôts. A Bâle, elle se fera octroyer les mêmes faveurs par le concile, pour faire pièce aux prélats qui veulent «attraire à leur plaine et franche disposition tous les bénéfices». Les princes en usent de même. A Constance, Martin V signe des concordats avec les «nations» qui ressemblent étrangement aux chartes aux Normands, chartes aux Bourguignons familières aux princes empêchés par leurs estats. Bientôt le pape préférera traiter directement avec les princes.

A l'intérieur des conciles, les compétitions entre estats sont aussi vives que celles entre nations. La grande affaire est d'abord de neutraliser les cardinaux en les noyant dans leurs nations respectives. L'Allemagne et l'Angleterre obtiennent voix délibérative pour les docteurs, les délégués des princes et des villes, ceux des universités. Les nations obtiennent l'adjonction de leurs délégués au conclave. A Sienne, nouveau progrès des universités: tous les licenciés, même de médecine ou de droit civil reçoivent le droit de vote. La participation des prélats diminue. A Bâle, ils ne sont plus que 30 sur 600 délégués. La parole est aux docteurs et au bas-clergé. Une fois en place, les nouveaux estats font place nette. On retire aux délégués des princes et des villes leur voix délibérative.

On voit que, peu à peu, toutes les pratiques habituelles aux assemblées d'estats ont été adoptées par les conciles.

Il est surtout symptomatique de constater qu'au lieu de conclure à la souveraineté pure et simple du concile, comme y invitait l'évolution doctrinale antérieure, les conciles tendent à définir une sorte de condominium entre le pape et le concile, très analogue à celui que certaines assemblées tentaient d'imposer aux princes.

Les extrémistes de Bâle eux-mêmes ne refusent pas au pape la plénitude de puissance, mais ils prétendent que le concile a lui aussi plénitude de puissance et à un titre plus éminent que le pape: «*ipsi universalis Ecclesiae data est ipsa potestas clavium in plenitudine etiam principalius quam papae*».

Mais c'est du côté des modérés comme Gerson et Pierre d'Ailly en France ou Nicolas de Cues en Allemagne que l'on trouve l'interprétation la plus subtile de ce condominium. Elle constitue une curieuse adaptation de la théorie représentative.

Le droit conjoint de l'Eglise et du pape est selon eux fondé sur le même texte. Comme le dit St. Augustin dans le texte reproduit au célèbre canon *Quodcumque* que nous évoquions plus haut (c. 6, C. XXIV, q. I), en recevant les clés «*Petrus... ecclesiam sanctam significavit*». On en conclut que l'Eglise a reçu les mêmes pouvoirs que Pierre et en même temps que lui.

Pour un Nicolas de Cues c'est ce pouvoir latent dans la multitude que l'élection libère en faveur du pape élu sans l'épuiser. Pour Pierre d'Ailly et Gerson, l'Eglise universelle détient la puissance «*in objecto causaliter et finaliter continentia*», le pape «*in subjecto eam recipiente et ministerialiter exercente*». Le concile général la détient «*in exemplo ipsam [Ecclesiam] repraesentante et regulariter dirigente*». Le pape n'est pas le délégué de l'Eglise. Mais il a reçu son pouvoir au nom de l'Eglise, il l'exerce pour elle et avec elle. Il ne saurait l'exercer contre elle.

Gerson fournit deux explications de ce dualisme.

La première est que le concile général est représentant et gardien du bien commun de l'Eglise et c'est à ce titre qu'il doit contrôler l'exercice que le pape fait d'un pouvoir dont on ne conteste pas l'origine divine immédiate.

La deuxième, plus curieuse, est que la «*congregatio ecclesiastica*» se compose de «deux parties intégrantes»: les personnes physiques qui la constituent et qui sont en perpétuel renouvellement d'une part, les charges qu'elles occupent et qui sont permanentes d'autre

part. L'Eglise universelle n'est pas maîtresse de modifier les secondes, mais elle peut contrôler et déposer les premières (*«Exemplum in papa et papatu»*). L'Eglise n'est donc pas une somme indifférenciée de fidèles comme le disait Ockham, elle est cette somme organisée dans le cadre d'une hiérarchie d'origine divine à laquelle l'Eglise universelle ne peut rien changer. Mais le concile général représentant le bien commun de l'Eglise universelle a tout pouvoir sur les personnes qui occupent leur charge contrairement au bien commun. Nous n'insisterons pas davantage. Il semble qu'au moment où le mouvement conciliaire atteint son apogée l'Eglise subit l'influence des sociétés civiles plutôt qu'elle les inspire.

*

* * *

Le concile de Bâle s'est dissous dans l'indifférence générale après s'être survécu dix ans, condamné par le pape, abandonné par les évêques et en définitive par les princes effrayés de ses outrances. Voici la restauration pontificale avec Eugène IV. Torquemada puis Cajetan s'en font les théoriciens et passent à nouveau au crible de leur critique la doctrine représentative.

L'intérêt de la critique de Torquemada est qu'elle utilise en les retournant la plupart des principes nominalistes qui étaient à la source doctrinale du mouvement conciliaire.

On peut, dit-il, définir l'Eglise de bien des façons mais nous ne retiendrons qu'une seule définition *«qua ecclesia collectio sive universitas dicitur fidelium...»*. Cette *universitas* peut être considérée *«in singulis suis membris divisim»* ou *«in omnibus membris suis conjunctim»*. Dans le premier sens elle est une somme d'individus, dans le second sens une abstraction. Car les individus réels sont en perpétuel flux et reflux. Ce qui fait l'unité et la permanence de l'Eglise c'est la permanence de la foi, des sacrements *«quibus formatur ecclesia»*, d'une loi commune, d'une même règle de vérité, enfin d'une même *«habitudo ad unum caput ecclesiae et unum finem ultimum»*.

Mais *«une universitas comme telle n'a pas d'âme rationnelle»*. Elle ne peut donc être le sujet d'un pouvoir qu'elle serait incapable de traduire directement en acte. Elle ne peut recevoir le caractère sacerdotal, ni le pouvoir sacramental. Va-t-on se confesser à une abstraction ? Le pouvoir des clés ne peut être exercé que par des personnes physiques. Le confier à tous les chrétiens c'est le nier, le confier à

l'ensemble des chrétiens «*conjunctionis*» c'est le remettre à une fiction. Dieu n'a pu vouloir cela.

Dieu a donné les clés à Pierre. Il a ainsi doté l'Eglise d'un gouvernement monarchique «*ut ideo in operibus suis Deus repreaesentaretur*». Il a voulu que le pape, successeur de Pierre, soit élu par l'Eglise «parce qu'on ne peut présider en justice à une multitude quelconque si l'on ne justifie pas soit de son consentement soit de la provision de son supérieur». Mais cela ne signifie pas, comme le disent les «*novelli doctores*» de Bâle, que Pierre a reçu les clés «*in figura ecclesiae*». Il les a reçues «*vere et non figuraliter*» et il les a reçues pour lui et tous ses successeurs.

Si l'on cherche à savoir ce qu'il «représente», nous dirons d'abord qu'il représente le Christ: «*Papa non dicitur caput nisi in quantum gerit vicem Christi et ejus personam repreaesentat*».

Nous dirons ensuite qu'il représente Pierre et que les cardinaux représentent les apôtres, conseils de Pierre, et les évêques les apôtres, missionnaires de Pierre auprès des églises particulières.

Nous dirons ensuite qu'il a la charge du bien commun de l'Eglise. On a mal interprété la règle «*Quod omnes tangit ...*» en disant que le bien commun était l'affaire de tous. Les individus sont compétents pour tout ce qui regarde leur bien particulier. Lorsque celui-ci est en jeu on doit les consulter et à tout le moins les entendre. Mais le bien commun n'est pas une somme de biens particuliers. Fiez-vous aux conciles, ne les avez-vous pas vus se transformer en syndicats d'intérêts particuliers? Il convient qu'ils soient dirigés et orientés par une autorité supérieure «*potestas regativa respectu boni communis*».

C'est parce que le pape est cette puissance que le pape «représente» l'Eglise. La Sagesse n'a-t-elle pas crié aux princes: «*Audite principes qui continentis multitudinem ...*». Oui, tous les fidèles sont contenus en Pierre: «*Omnis in Petro continentur, ipsum enim [Salvator] constituit caput ut pastor esset gregis dominici ... [et ideo] quod papa facit dicitur Ecclesia facere*».

Le concile devient-il donc inutile? Non pas, il sera la «congrégation des principaux pasteurs de l'Eglise convoquée par le pontife romain pour examiner en commun un sujet intéressant la religion chrétienne sous la présidence du pape ou de son légat...». Il est toujours inférieur au pape, sauf le cas d'hérésie de celui-ci que Torquemada tient à réserver. Auquel cas il doit pourvoir à la nomination d'un nouveau pape.

Telle est sommairement résumée la défense puissante, audacieuse parfois, habile toujours, de Torquemada.

Elle est habile au regard de l'Eglise car elle emprunte les arguments des novateurs pour mieux les combattre. Elle ne l'est pas moins à l'égard des princes séculiers avec l'aide desquels, par de prudents concordats, la papauté avait liquidé le mouvement conciliaire.

Loin de reprendre les thèses arrogantes d'un Gilles de Rome, Torquemada reconnaît l'indépendance de la puissance temporelle. On prétend, dit-il, que cette puissance n'a pas été concédée, mais seulement permise par Dieu. Il ne s'ensuit pas qu'elle n'ait pas été prescrite par lui.

Et il laisse entendre que tout ce qu'il dit des rapports du pape et des conciles l'est aussi de ceux du prince et des assemblées dites représentatives. Le prince n'est qu'un membre de la république, il ne possède pas toutes les vertus et tous les dons de tous les autres membres, il n'en est pas moins supérieur en juridiction à tous les autres et à l'ensemble de la communauté. Il est la puissance de la communauté et l'arbitre de son bien commun et c'est pourquoi il la «représente» *«Civitas dicitur id quod principalissimum est in ea»*. Il consulte les estats, il n'en dépend pas.

L'université de Paris a mis à l'index des livres anathématisés par elle la *Somme* de Torquemada. Mais les rois de France et beaucoup d'autres princes ont adopté pour ce qui concernait leur royaume ses conclusions.

Lorsque Le Bret traitera un siècle plus tard de la *Souveraineté roïale* il écrira:

«Dans un état roïal comme est celui de la France tant s'en faut que l'assemblée des estats affoiblisse ou diminue la puissance des rois qu'au contraire elle la fortifie et la relève au plus haut point... car les rois ne sont pas obligés de suivre leur avis, si la raison naturelle, la justice civile et le bien et l'utilité de leur royaume ne les y convient... L'on ne tient les estats que par la permission et le commandement de sa Majesté et l'on n'y délibère et l'on n'y résoud que par la forme de requêtes...».



Concluons qu'il est difficile de suivre l'évolution des doctrines représentatives dans la société civile en faisant abstraction de l'évolution des mêmes doctrines dans l'Eglise.

Il ne paraît pas douteux que l'idée de représentation, sous ses multiples formes a été formulée et élaborée initialement et principalement par des gens d'Eglise et à propos de réalités d'Eglise.

Lorsque ces idées éclosent en réalités concrètes, nous assistons à un curieux enchevêtrement d'influences. Les doctrines et les pratiques des gens d'Eglise nous paraissent avoir contribué au départ, à la lancée des institutions représentatives au début du XIV^e siècle. Au XV^e siècle, au contraire, c'est le régime des estats qui reflue sur l'Eglise et semble la conquérir. Mais avec la restauration pontificale s'élaborent des doctrines propres à retourner les idées représentatives au profit du pouvoir «représentant du bien commun» et ce courant nouveau a certainement exercé une influence sur l'évolution des Etats modernes.

G. DE LAGARDE.

V

La Représentation politique en Hongrie au Moyen Age,

PAR

JOSEPH HOLUB,

Professeur émérite de l'Université de Pécs⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Traduit du hongrois par R. REZSOHAZY, Docteur en Philosophie et Lettres,
Moniteur à l'Université de Louvain, et publié avec l'approbation de l'auteur.

Le chercheur désireux de connaître les assemblées d'états du moyen âge en Hongrie, se trouve dans une situation particulièrement difficile. La littérature juridique lui fait complètement défaut; les sources littéraires proprement dites sont peu nombreuses et peu prolixes. Seules les sources d'archives sont plus copieuses, mais elles proviennent des chancelleries — des chancelleries royales, des chancelleries des autorités centrales ou locales, des tribunaux et des soi-disant *loci credibilia*⁽¹⁾ — et, vu la rigidité de leur forme, elles apportent rarement des informations intéressantes. Leur nombre va en décroissant au cours des âges: d'une part, les guerres qui ont dévasté la Hongrie les ont décimées, d'autre part, les familles de la noblesse n'ont conservé que des documents importants pour la défense de leur titre de propriétaire. Des assemblées d'états mêmes, à part de lois et de quelques invitations, nous ne possédons que très peu de traces.

Découvrir le processus des notions et des pensées conçues par l'homme médiéval s'avère difficile même en possession d'une riche documentation; mais avec une documentation fort incomplète, cette démarche frôle l'impossible. Dans ces circonstances, le rôle du chercheur hongrois doit se limiter à l'interprétation des quelques passages dont il dispose et à l'éclaircissement de leur contenu spirituel. Mais ces difficultés ne nous dispensent pas du devoir de faciliter le travail de la *Commission* et de l'aider à réaliser un travail des plus fructueux. Notre modeste essai veut servir ce but. Il entrera parfois dans les détails, mais, peut-être, au point de vue de la comparaison, ces parties apporteront le plus d'intérêt⁽²⁾.

*

* * *

⁽¹⁾ «Loca credibilia sunt capitula et conventus, quae publicum tabularium et sigillum habent. Et olim quidem nulla citatio, nulla executio absque loci credibilis testimonio fieri poterat» I. FRANK, *Principia juris civilis Hungarici*, t. 1, Pestini, 1829, p. 111. — Cf. Fr. ECKHART, *Die glaubwürdigen Orte Ungarns im Mittelalter* dans *Mitteilungen des Instituts für österr. Geschichtsforschung*, IX. Ergänzungsband, 2. Heft, Innsbruck, 1914.

⁽²⁾ Abréviations employées dans les titres des ouvrages cités au cours de cet article:

Bártfa = B. IVANYI, *Bártfa sz. kir. város levéltára* [Archives de la ville libre royale de Bártfa], t. I, Budapest, 1910.

I

Quelques mots sur les Assemblées hongroises du Moyen Age⁽¹⁾

Le XIII^e siècle, le plus dynamique à l'Occident, connaît aussi dans tous les domaines de la vie hongroise, des changements rapides et profonds. Pendant les premières décades de ce siècle, la riche aristocratie se fortifie de plus en plus; en même temps une noblesse moyen-

Eperjes = B. IVANYI, *Archivum liberae regiaeque civitatis Eperjes*, Pars I, 1245-1526, Szeged, 1931.

Fejér = *Codex diplomaticus Hungariae ecclesiasticus ac civilis*, Studio et opera Georgii FEJÉR, t. I-XL, Budae, 1829-1844.

Jajcza = THALLÓCZY-HORVATH, *Jajcza története 1450-1527* [Histoire du banat, de la forteresse et de la ville de Jajcza], Budapest, 1915.

Mon. Strig. — F. KNAUZ, *Monumenta ecclesiae Strigoniensis*, I-II, Strigonii, 1874-1882.

Mon. Hung. Com. = FRAKNÓI-KAROLYI, *Monumenta Hungariae Comititia 1526-1606*, t. I-XII, Budapest, 1874-1917.

Sopron = J. HAZY, *Sopron város története*, I. rész [Recueil des documents relatifs à l'histoire de la ville de Sopron], P. I.

Suppl. = M. G. KOVACHICH, *Supplementum ad Vestigia comitiorum apud Hungaros*, t. I-III, Budae, 1798-1801.

Szabó = D. SZABÓ, *A magyar országgyűlések története II. Lajos korában* [Histoire des diètes à l'époque de Louis II, 1516-1526], Budapest, 1909.

Teleki = J. TELEKI, *Hunyadiák kora Magyarországon* [L'époque des Hunyadi en Hongrie], t. X-XII, Pest, 1853-1857.

Vest. = M. G. KOVACHICH, *Vestigia comitiorum apud Hungaros ab exordio regni eorum in Pannonia usque ad bodiernum diem celebratorum*, Budae, 1790.

Zala = I. NAGY, D. VÉGHÉLYI, J. NAGY, *Zalavármegye története. Oklevélár* [Histoire du comitat de Zala, Recueil de documents], t. I-II, Budapest, 1886-1890.

Zichy = *Codex diplomaticus domus senioris comitum Zichy*, t. I-XII, Budapest, 1871-1931.

Les lois citées dans cette étude se trouvent dans les diverses éditions du *Corpus Juris Hungarici*, ainsi que dans les *Vestigia* et *Supplementa* cités ci-dessus; elles ont été recueillies dans *Sylloge decretorum comitialium incliti regni Hungariae*, Pesthini, 1818, publié par J. N. KOVACHICH. — Les lois de 1397 sont éditées dans *Magyar Történelmi Tár* [Recueil historique hongrois], t. III.

⁽¹⁾ Cf. Fr. ECKHART, *La diète corporative hongroise dans L'Org. corp.*, t. III, p. 213-224. — S. DOMANOVSKY, *La formation de la classe nobiliaire en Hongrie dans Résumés des communications présentées au Congrès*, Varsovie, 1933, t. II, p. 32-35. — E. MALYUSZ, *Die Entstehung der Stände im mittelalterlichen Ungarn* dans *L'Org. corp.*, t. III, p. 15-30. — J. HOLUB, *A magyar alkotmánytörténelem vázlatá* [Esquisse de l'histoire de la constitution hongroise], t. I, Pécs, 1944.

ne est en voie de naître et une fermentation est sensible dans les couches inférieures de la société. La stratification sociale est encore accusée par le fait que les différences économiques et sociales sont renforcées par des différences juridiques.

Le dessin toujours plus marqué des contours des différentes classes devait nécessairement amener la transformation de la constitution. Il est vrai que la formation des ordres débutait sous les ailes du roi (il était la source des priviléges), mais les ordres prenaient bien vite conscience de leur puissance et tâchaient de se tailler une part considérable dans le gouvernement du pays; sous l'effet de ces tentatives, la constitution devait se plier aux réalités nouvelles. Dans la seconde moitié du XIII^e siècle nous trouvons déjà des signes indiscutables du rôle des ordres et nous pouvons, en conséquence, parler d'une *évolution prématurée*⁽¹⁾ concernant les ordres en Hongrie. Tandis que pendant les XI^e et XII^e siècles quelques rares notabilités remplissent le rôle de conseillers auprès du roi, à partir des années 1270, des assemblées nationales apparaissent où les ordres ont le pouvoir, outre de conférer avec le roi, de faire la loi; à la fin du siècle nous assistons même à l'organisation d'un conseil qui limite institutionnellement le pouvoir royal (art. 26, 1298).

Au XIV^e siècle, sous le règne des deux Anjou, l'évolution décrite ne fut pas seulement arrêtée, mais bien plus, les résultats atteints par les ordres furent en grande partie anéantis. Les rapports des forces se déplacèrent en faveur du roi. Charobert (1308-1342), pendant la première partie de son règne, tant que son pouvoir ne fut pas bien assis, recourut assez souvent aux assemblées d'états. Mais vers la fin de sa vie nous ne trouvons plus trace de ces recours. Louis le Grand (1342-1382), à notre connaissance, ne convoqua les ordres qu'une fois, en 1351. Le conseil organisé en 1298 semble également disparaître après 1300.

La situation fut d'un coup changée après la mort de Louis. Sa fille de 12 ans, Marie, lui succédait, mais le pouvoir réel était détenu par la mère de celle-ci. Le faible gouvernement de cette femme entraîna le pays dans des complications des plus graves, juste au moment où la progression des Turcs vers les frontières méridionales annonçait un péril encore jamais connu. Marie, ayant besoin des ordres, se vit forcée de convoquer une assemblée, en été 1384, et

(1) G. BÓNIS, *Hübériség és rendisége a középkori magyar jogban* [La féodalité et le corporatisme dans le droit hongrois du moyen âge], Kolozsvár [1947], p. 169. Cf. *Revue hist. de droit fr. et étr.*, 1951, p. 434.

d'y proclamer hautement leurs libertés. L'année suivante, lors d'une assemblée nouvelle, elle dut solennellement promettre aux ordres de laisser intacte la jouissance de leurs droits et priviléges.

L'avance rapide des Turcs vers la fin du XIV^e siècle montra clairement la gravité de la situation et la fragilité de l'organisation de l'armée hongroise. Aussi Sigismond, mari de la reine Marie, défunte en 1395, convoqua-t-il les ordres en 1397; il fixa comme objet principal de l'assemblée, la défense du pays. Il fallait traiter des questions vitales; il n'invita donc, imitant l'exemple de 1384, que quatre nobles de chaque comitat.

Plus tard, les assemblées se raréfièrent. Sigismond s'absenta souvent du pays et prit ses dispositions par des ordres élaborés dans son conseil, même quand il s'agissait d'affaires importantes traitées auparavant par la diète. Nous avons conservé les lois élaborées lors de l'assemblée de 1435, dont l'introduction dit que «unacum fidelibus nostris, prelatis videlicet et baronibus eiusdem regni nostri ad nostram maiestatem confluentibus certam conventionem nobilium *de singulis ipsis regni nostri comitatibus* convocari fecissemus», c'est-à-dire, semble-t-il qu'alors comme en 1397, seuls les députés des comitats furent invités.

Les guerres de Sigismond et le grand rôle joué par lui dans la politique européenne, absorbèrent beaucoup d'argent. Ensuite, ses prodigalités causèrent de sérieuses perturbations dans l'état de ses finances.

La source ordinaire de ses revenus était le *lucrum camerae* instauré par Charobert au début du XIV^e siècle, quand ce roi mit un terme au renouvellement annuel, économiquement si nuisible, de la monnaie, et au change qui l'accompagnait, et voulut remplacer la ressource ainsi abolie. De plus, Sigismond savait utiliser les ressources économiques des villes au moyen d'impôts extraordinaires et n'hésitait pas non plus à imposer l'Eglise. Tout cela ne suffit pas cependant à couvrir les charges militaires sans cesse croissantes. Il fallut recourir à l'impôt extraordinaire. Celui-ci, considéré comme une aide (*subsidiū*), dut être sollicité de la diète. Les lois de 1397 réglementent la façon dont il faut le gérer. La même année, les ordres arrachent au roi la promesse que, respectant leurs anciennes libertés, il ne frappera en aucune circonstance leurs serfs d'un impôt quelconque⁽¹⁾. Malgré ces faits, il est probable que, dans la plupart des

(1) «Nobilium etiam regni nostri et aliorum quorumvis iobagiones pro nullis factis regni nostri amplius dicari faciemus».

cas, le roi s'est contenté de l'accord de son conseil pour percevoir l'impôt extraordinaire⁽¹⁾.

La politique de grande puissance, poursuivie par Mathias Corvin (1458-1490), exigea un pouvoir royal fort. Sous son règne, l'importance des affaires militaires et financières grandit encore et la question de l'octroi des impôts se hissait à l'avant-plan. L'impôt extraordinaire fut accordé même sous les souverains faibles; il devait l'être d'autant plus sous le fort Mathias et spontanément («*ultra nobis obtulerunt*»). Les ordres s'attachaient de toutes leurs forces à ce droit formel parce qu'ils le considéraient comme une de leurs principales libertés et faisaient même promettre par le roi, à chaque occasion, qu'il ne leur demanderait plus d'argent⁽²⁾). Mathias ne voulut guère toucher à la constitution et aux priviléges; pendant 32 années de règne, il convoqua les assemblées plus de vingt fois, parce qu'il savait que les ordres décideraient comme il l'entendait; mais, un cas excepté, il n'invita jamais individuellement les nobles. Ceux-ci ne purent qu'envoyer leurs délégués.

Après la mort du grand roi, la noblesse moyenne ne tarda plus à s'afficher sur le terrain politique et à entamer contre les magnats la lutte pour le pouvoir; d'une part, elle s'efforça d'élargir la compétence des diètes et, d'autre part, elle désira donner un caractère institutionnel à ses cadres de fait. Dès 1495, la loi prescrit que le roi doit inviter à la diète personnellement et un par un, les membres du haut clergé, les barons et les nobles. Cette mesure est reprise en 1498 et, de fait, jusqu'en 1526, nous n'entendons plus parler de députations⁽³⁾.

II

«... *Totum regnum Hungarie representantes...*»

Puisque la dualité des existences personnelles est immanente à la notion de la représentation, nous devons d'abord répondre à la ques-

⁽¹⁾ En 1430 p.e. le roi Sigismond a invité deux membres du chapitre de Pozsony, parce que le conseil royal a formé le projet de discuter l'impôt (Arch. du chapitre de Györ, II, 24).

⁽²⁾ «Item quod nos de cetero nullam dicam sive taxam... a regnicolis... exigere faciamus preter voluntatem eorum et consensum» (art. 11, 1471).

⁽³⁾ J. HOLUB, *op.cit.* - J. HOLUB, *Ordinaria potestas, absoluta potestas* dans *Revue hist. de droit fr. et étr.*, 1950, p. 92-99.

tion que M. H. CAM posait récemment: «*What is represented and why?*» (*History*, 1953, n° 132, p. 11). Nous lisons dans l'introduction des lois de 1453, et cette formule reviendra sans cesse, que les ordres assemblés représentaient *totum corpus eiusdem regni* ou *totum regnum*⁽¹⁾. Qu'était ce *regnum*?

Le mot avait plusieurs significations⁽²⁾: il représentait le pays en tant que réalité géographique, il signifiait le pouvoir, le royaume et, aux XI^e-XII^e siècles, il désignait les notables qui conseillaient le roi dans la gestion de ses affaires⁽³⁾. Plus tard, après la formation des ordres et de la constitution qui correspondait à l'organisation nouvelle de la société, quand le souverain et les ordres s'opposèrent et les ordres devinrent une corporation capable d'agir, un «pays», un *regnum* — puisque les négociations se poursuivaient à la diète entre le *rex* et le *regnum* — on désignait aussi par le mot «pays»

(¹) P.e. 1439: «*Nos prelati, proceres et nobiles... totum regni Hungarie corpus representantes*» (*Vest.*, p. 229); 1440: «*Nos prelati, barones, milites, proceres et nobiles totius regni Hungarie cum efficacissima facultate communitatem representantes*» (*Vest.*, p. 235); 1441: «*totum corpus regni Hungarie representantes*», «*cum efficacissima representationis facultate omnium nostrorum*» (*Teleki*, X, p. 107-8); 1447: «*electi nuncii... totum corpus ac idem pitatem regnicolarum representantes*» (*A Héderváry-család oklevélétára* [Archives de la famille Héderváry], t. I, Budapest, 1909, p. 253); 1452: «*Nos Johannes de Hunyad, Dynonis archiepiscopus, ... ceterique milites, nobiles, cives et nuncii universitatis nobilium, civitatum et incolarum regni Hungarie ipsum totum regnum representantes*» (G. PRAY, *Annales regum Hungariae*, P. III, *Vindobonae*, 1766, p. 89); 1453: «*totum scilicet regnum nostrum Hungarie representantem*» (*Suppl.* II, p. 117); dans l'introduction des lois de 1459: «*prelati, barones, nobiles ac de unoquoque comitatu quattuor electi cum plena facultate missi totum regnum representantes*»; 1463: «*domini et inhabitatores regni regnum representantes*» (Aug. THEINER, *Vetera monumenta historica Hungariam sacram illustrantia*, t. II, *Romae*, 1860, p. 377); 1468, 1470: «*totum regnum representantes*» (*Vest.*, p. 379, 383); dans l'introduction des lois de 1481: «*totum hoc regnum nostrum Hungarie representantibus*»; dans les lois de 1486: «*cum eisdem una ceterisque de quolibet comitatu electis nobilibus et universis hic regnum representantibus*»; 1493: «*domini prelati et barones regni ac vestri et aliorum comitatuum nuncii et electi totum scilicet corpus regni representantes*» (*Sopron*, VI, p. 122); 1495: «*coram nobis ac dominis prelati et baronibus ac electis nobilibus totum scilicet corpus regni representantibus*» (*Oklevéltár a gróf Csáky-család történetéhez* [Recueil des documents pour servir à l'histoire de la famille des comtes Csáky], Budapest, 1919, p. 482).

(²) E. BARTONIEK, *Corona és regnum* [Corona et regnum] dans *Századok* [Siècles], 1934, p. 318 et suiv.

(³) P.e. 1121: «*in conspectu totius regni dicens hanc sententiam stabilivit*»; 1141-61: «*rex Bela inclitus in conventu Strigoniensi, ubi filio suo, Ladislao, communi regni consilio Boznensem ducatum dedit*».

l'assemblée des ordres. C'était la *congregatio regni* ou, bref, le *regnum*, l'*ország*⁽¹⁾.

Quand Sigismond sortait de la prison en 1401, faisait la paix avec son «pays» et promettait qu'il ne vengerait sur personne son évinement; dans le document émis à cette occasion, il définissait de plus près la notion de *regnum*: «*Nos cum regno nostro utputa omnibus et quibuslibet prelatis et baronibus, proceribus, nobilibus ac regnocolis nostris cuiuscunque preminentie, dignitatis, ordinis, status et conditionis existentibus... invicem sincere reconciliati sumus*» — et plus loin: «*contra et adversus prelibatos barones, prelatos, proceres, nobiles, civitates et generaliter omnes et singulas personas cuiuscunque preminentie, dignitatis, ordinis, status et conditionis existentibus*»⁽²⁾. En fait, Sigismond n'a traité qu'avec des grands seigneurs, dont sept ecclésiastiques et six laïcs, qui ont rédigé leurs conditions dans un document corroboré de leurs sceaux, mais ils représentaient le «pays», au moment où Sigismond promit sous serment d'observer le pacte⁽³⁾.

A la diète de 1453, les ordres demandèrent au roi Ladislas V le comitat perpétuel de Beszterce en faveur de Jean de Hunyade, ancien régent. Afin de donner plus de poids à leur demande, ils se présentèrent «*nos omnes, id est totum hoc regnum*». Le roi lui-même, dans sa lettre de donation, y fit allusion: «*ad omnium prelatorum, baronum et nobilium regni nostri Hungarie nunc hic Posonii congregatorum, totum regnum Hungarie representantium supplica-*

⁽¹⁾ 1294: «causam primo ad congregacionem regni nostri futuram prorogassemus» (*Cod. dipl. Arpad. contin.*, t. X, p. 137); 1299: «in generali congregacione domini regis et regni» (*Cod. dipl. patrius*, t. VI, p. 448); 1314: «ad congregacionem regni, ubi nos personaliter intererimus» (*Zala*, t. I, p. 144); 1322: «Unde nos pro maiore cautela misimus ad regnum et iudicaturis regni super ista pervidere» (*Recueil des documents pour servir à l'histoire du comitat de Bars*, p. 14). — Dans le verdict rendu par le *regnum* contre Félicien Zah nous lisons que les complices «*in regni presentiam adducantur*» (*Suppl.*, t. I, p. 275). — Dans le sens de diète, 1502: «*hoc regnum nostrum universum*» a offert un impôt de 1/2 fl., a écrit Vladislas II à la ville de Bártfa (G. PRAY, *Epistolae procerum regni Hungariae*, t. I, Budapest, 1799, p. 44); 1515: «*nolle contributionem regie maiestati iam primedem per totum regnum oblatas reddere*» (*Jajcza*, p. 246). — O. BRUNNER, *Land und Herrschaft*, 1939, p. 502.

⁽²⁾ *Vest.*, p. 194-5.

⁽³⁾ E. MALYUSZ, *A magyar társadalom a Hunyadiak korában* [La société hongroise à l'époque des Hunyade] dans les *Mélanges édités pour le 500^e anniversaire de la naissance du roi Mathias Corvin*, Budapest, 1940, p. 425.

tionis instantiam»⁽¹⁾. *Regnum* signifie donc les ordres réunis en diète. Si donc la diète s'assemblait, c'est le «pays»⁽²⁾ qui se réunissait, puisque la population rurale, en rapport féodal avec ses seigneurs, était représentée par ceux-ci. Ainsi l'ensemble des territoires représentés par des hommes ayant droit d'apparaître à la diète, était identique au pays même.

Vers le milieu du XV^e siècle apparaît une signification plus restreinte du *regnum*. Etant donné qu'aux diètes la noblesse moyenne, fournissant le nombre, jouait, au moins en apparence, un rôle décisif, on commence à la considérer comme le «pays»⁽³⁾. Pourtant, d'une part, le mot conservait en même temps sa signification englobant tous les ordres et, d'autre part, puisque souvent les grands seigneurs ecclésiastiques et laïcs, c'est-à-dire le conseil royal, étaient

⁽¹⁾ A. M. CZIRÁKY, *Conspectus juris publici regni Hungariae ad annum 1848*, Vienne, 1851, t. I, p. 187; Teleki, t. X, p. 353.

⁽²⁾ «Per litteras prelatorum et baronum dicti regni nostri Hungarie cognoscentes totum regnum nostrum pridem Bude congregatum», — a écrit le roi Sigismond en 1444 (*Suppl.*, t. I, p. 456). — Les députés des villes dans leurs relations allemandes se sont servis de ce mot hongrois pour désigner la diète; p.e. 1444: «wir lassen ew wissen, das dy Herrn vnsers tayls verwilligt habn ze cziehen gen Offn mit dem König von polen vnd Herrn prelaten etc. orzag pey im halten» (F. KNAUZ, *Az orzágos tanács és az országgyűlések története 1445-1452* [Histoire du conseil du pays et des diètes de 1445 à 1452], Pest, 1859, p. 116). — A l'occasion de la diète de 1508 quelqu'un informe, entre autres, la ville de Bártfa que les ordres sont contre le couronnement du petit Louis: «der ország ist ser darwyder» (*Bártfa*, t. II, nr. 4037). — A la fin du XV^e siècle un prélat italien a écrit de Bude à Hippolyte d'Este: «Vederemo che fara lorsago» (*Századok* [Siècles], 1899, p. 383).

⁽³⁾ Dans les lettres de convocation du roi Mathias à la diète de 1490 nous lisons: «super quibus dominos prelatos et barones ac idem regnum nostrum consulturi... dietam fieri decrevimus» (Teleki, t. XIII, p. 485). BONFINI, l'historien humaniste de Mathias Corvin, écrit, de la diète tenue en 1495 ce qui suit: «Deinde et inter nobilitatem [que universum regnum refert] et patres proceresque seva et imprimis memorabilis seditio excitata est, cum de tributis pendendis ageretur» (Dec. V, lib. 5). — C'était pour cela qu'on a appelé les nobles, les membres de la chambre basse: *regnicolae* (1454: «prelatos, barones ac regnicolas nostros de novo convenire iussimus» [Zichy, t. IX, p. 473]; art. 1, 1518: «Quum in dieta festi beati Georgii martyris proxime preteriti domini prelati et barones proceresque regni cum dominis regnicolis... tractare cepissent», art. 1, 1526: «universi domini prelati, barones et regnicole») qui était synonyme de la *tota nobilitas*, comme nous le montre l'intitulation du verdict rendu par la diète en 1526 contre le palatin Werböczy: «Nos prelati, barones proceresque et *tota nobilitas regni Hungarie*» (*Suppl.*, t. III, p. 62).

seuls à représenter le pays, le mot ne désignait que les notables⁽¹⁾.

Quand, vers les années 1440, les villes font leur apparition aux diètes, leurs rapports et lettres rédigés en langue allemande font mention du mot *Landschaft* dans son acception restreinte⁽²⁾.

Quel sens a-t-on donné à ce *regnum*, représenté par les ordres ? Les traces de la conception organique de l'Etat apparaissent fort tôt en Hongrie. En 1308, on dit du roi qu'il est «caput nostrum principale» et dans l'invitation à la diète de 1318 nous trouvons déjà la désignation *membrum*⁽³⁾. L'expression *corpus* naît plus tard. Nous la rencontrons la première fois dans le prologue des lois de 1435. Désormais, elle se fera plus fréquente⁽⁴⁾, ce qui prouve que, à partir des premières décades du XV^e siècle, la conception organique de

(¹) Dans le sauf-conduit donné par les magnats hongrois et polonais à la reine Elisabeth nous lisons ce qui suit: «nominibus et in personis communitatis regni Hungarie» (*Teleki*, t. X, p. 120); 1474: «Nos... ceterique prelati et barones totum regnum representantes», qui ont signé la paix entre Mathias Corvin et le roi de Pologne, Casimir (St. KATONA, *Historia critica regnum Hungariae*, t. XV, p. 676); en 1485 c'étaient «nonnulli domini prelati et barones ceterique nostri regni primores nobiles, totum regnum nostrum representantes» qui ont voté l'impôt (*Vest.*, p. 401); en 1490 «Nos Hypolitus Estensis... ceterique prelati et barones ac primores regni Hungarie ipsum totum regnum representantes» ont conclu l'arrangement avec Jean Corvin, le fils naturel de Mathias (*Jajcza*, p. 68). — Comme Jean de Thurocz le raconte dans sa chronique, le roi Sigismond a convoqué les personnalités comme les représentants de tout le royaume: «regni sui Hungarie principibus et proceribus quasi totum regnum representantibus... confluentibus» E. MALYUSZ, *Thuróczy János krónikája* [La chronique de Jean de Thurocz], Budapest, 1944, p. 19.

(²) 1444: «da gar ein grosse menng Der herrn vnd der Lanntschafft ist» (KNAUZ, *op.cit.*, p. 115); 1446: «also begerten dy landschafft vnd stett von den herrn des lannds antwurtt auf etlich ernstlich artikl» (*ibid.*, p. 65); «an dy land-herrn vnd auch an dy gemain» (*ibid.*, p. 63); 1498: «dy Landschaft... auf dem Rakusch» (*Bártfa*, II, nr. 3376); 1504: «das gemayne Lanndschaft (*Bártfa*, t. II, n° 3797); 1504: «Das die lantschaft sich allenthalben unnszer sachen angenomen hat vnnd vom Rakusch zu königlichen Gnadenn geschicket habenn» (*ibid.*, n° 3782).

(³) Zichy, t. I, p. 124; *Suppl.*, t. I, p. 226.

(⁴) P.e. 1439: «Nos prelati, barones et nobiles nunc in hac civitate Budensi constituti totum regni Hungarie corpus representantes» (*Vest.*, p. 228); 1441: «totum corpus regni representantes» (*Teleki*, t. X, p. 107); 1447: «electi nuncii... totum corpus ac idem pitatem regnicolarum representantes» (*A Héderváry-Család oklevélétára* [Archives de la famille Héderváry], t. I, Budapest, 1909, p. 253); 1495: «totum scilicet corpus regni Hungarie representantibus» (*Oklevélétár a gróf Csáky-család történetéhez* [Recueil des documents pour servir à l'histoire

l'Etat fait partie de la civilisation hongroise⁽¹⁾. Il est à remarquer cependant que, pendant la seconde moitié du siècle, l'expression *totum corpus* est remplacée, dans la pratique de la chancellerie, par les expressions *totum regnum* et *tota communitas*, pour ne réapparaître qu'à la fin du siècle.

On a désigné par d'autres mots encore cette communauté, cette personnalité collective, dont l'existence était indépendante des individus, et qui dès lors était représentable.

Quand le jugement eut été rendu contre Félicien Zách coupable d'un attentat contre la famille royale en 1330, la lettre, expédiée au nom du «pays», parla de «Pannonici regni universe nobilitatis *communitas*». Les magnats y furent mentionnés à part⁽²⁾.

La notion de la *communitas* était usitée en Angleterre dès le XIII^e siècle. Au XIV^e s'y forment les notions de *communitas Anglie*, de *community of the realm*, *the community of England*, de *la communalte de roialme*: la *communitas* reçoit un caractère fictif personnel⁽³⁾. Ce *community of the realm* est devenu les *Commons in Par-*

de la famille des comtes Csáky], p. 482); 1505: «de quolibet membro et quibuslibet partibus sacre corone subiectis nuncii et oratores convenire debeant» (*Vest.*, p. 448).

⁽¹⁾ F. ECKHART, *A szentkorona-eszme története* [Histoire de l'idée de la Sainte-Couronne], Budapest, 1941, p. 180.

⁽²⁾ *Suppl.*, t. I, p. 268. — Simon de Kéza qui a écrit sa chronique vers la fin du XIII^e siècle a développé ses conceptions sociales et politiques dans la première partie de son œuvre traitant de l'histoire des Huns. D'après lui, le possesseur du pouvoir, en face de l'individu, est la *communitas*, et il est très caractéristique qu'il se sert pour désigner la formation sociale et politique, de la forme latinisée du mot italien *comune* (P. VACZY, *A népfelség elvénék magyar birtoktöje a XIII. században* [Un propagateur hongrois du principe de la souveraineté populaire au XIII^e siècle] dans les *Mélanges Karolyi*, Budapest, 1933, p. 546 et suiv.; J. HORVATH, *Árpádkori latinnyelvű irodalmunk stilusproblémái* [Des problèmes de style de notre littérature latine de l'époque arpadienne, 1000-1301], Budapest, 1954, p. 356).

⁽³⁾ J. G. EDWARDS, *The Plena Potestas of English parliamentary representatives*, dans *Oxford Essays in medieval history presented to H. E. Salter*. Oxford, 1934, p. 151, 172; M. V. CLARKE, *Medieval representation and consent*, 1936, p. 166; H. CAM, *The theory and practice of representation in medieval England*, dans *History*, n° 132, 1953, p. 16; G. DE LAGARDE, *L'idée de représentation dans les œuvres de Guillaume d'Ockham*, dans *Bulletin of the Internat. Committee of Historical Sciences*, t. IX, 1937, p. 431. — Dans le *Modus tenendi Parliamentum* — écrit vers 1321-22 (Cf. *Bulletin*, t. IX, p. 146) — nous lisons ce qui suit: «per communitatem parliamenti concedi debent, quae ex tribus gradibus sive

liament; il a pris chez nous le même sens en 1330, sous la forme de *Communitas nobilium*. Au XV^e siècle, il continue à être employé. La motion de défense nationale, par exemple, que le conseil prépara sur les instances du roi Sigismond et au sujet de laquelle il s'enquit de l'opinion des comitats, contient: «*communitas regni Hungarie solet allegare, quod... non vult amplius citra metas seu confinia regni stare, quam per quindecim dies*»⁽¹⁾.

Une autre expression, employée pour souligner le caractère spécial du pays et dont l'origine peut être ramenée aux glossateurs, est l'*universitas*. Nous lisons dans l'introduction des lois de 1298: «*universitas nobilium Ongarorum, Siculorum*»; en 1299, l'évêque de Várad en appelle au pape en tant que «*procurator nomine et mandato domini Andree regis et universitatis nobilium totius regni Hungarie*»⁽²⁾. Quand, après la bataille de Varna (1444), le conseil royal prit en mains les affaires du pays, il fit graver sur son sceau: «*SIGILLUM UNIVERSITATIS REGNI HUNGARIE*». Selon le protocole des lois promulguées cette même année c'est l'*«universitas dominorum prelatorum, baronum et nobilium»* qui s'assembla en diète; les lois de 1447 furent

generibus parlamenti... qui representant totam communitatem Anglie et non de magnatibus, quia quilibet eorum est pro sua propria persona ad parliamentum et pro nulla alia» (HOLDSWORTH, *A history of English law*, t. II, 1936, p. 425). — Dans le statut de York de 1322: «*by the assent of the prelates, earls and barons and the community of the realm*» M. V. CLARKE, *op.cit.*, p. 155, 170).

⁽¹⁾ *Suppl.*, t. I, p. 396. — 1440: «*Nos prelati, barones, milites, proceres et nobiles totius regni Hungarie... communitatem eiusdem representantes*» (*Vest*, p. 235). — En 1442 Wladislas I et les ordres donnent sauf-conduit à la reine Elisabeth «*nominibus et in personis communitatis regni Hungarie*» (*Teleki*, t. X, p. 120). — A la fin des lois de 1444 nous lisons ce qui suit: «*communitatis totius regni Hungarie predicti nominibus et in personis*». — «*sigillo communitatis regnolarum*» (art. 6, 1453). — Dans la lettre du conseil royal, écrite en 1452 à la ville de Bárta: «*Itaque ad suam maiestatem duos prelatos, duos barones et quattuor nobiles de communitate, necnon alios quattuor de civitatibus regalibus mittendos instituimus*» (*Bárta*, t. I, n° 672). — Dans la lettre écrite par les ordres de la Hongrie et de l'Autriche en 1452 au pape: «*Presentes autem sigillis communitatum nostrarum, videlicet regni Hungarie ac ducatus Austrie fecimus consignare*» (*Teleki*, t. X, p. 325). — *Communitas regnolarum* = les nobles seulement (art. 2, 1458). — En 1448 le protonotaire de Jean de Hunyad a écrit de son maître: «*difficillime liberatus est per prelatos et barones ac communitatem regni*» (J. G. SCHWANDTNER, *Scriptores rerum Hungaricarum veteres ac genuini*, t. II, Vienne, 1746, p. 58).

⁽²⁾ *Mon. Strig.*, t. II, p. 462.

édictees «sub nostre *universitatis* et magnifici domini Johannis de Hunyad gubernatoris sigillis»⁽¹⁾.

Il est caractéristique qu'avant toute autre expression, nous rencontrons celle de *cetus*. Quand, en 1299, la diète accueillit au sein de la noblesse hongroise l'oncle d'André III, Albertino Morosini, le document rédigé à cette occasion portait: «placuit... nostre universitatis *cetui congregare*»⁽²⁾. *Cetus* désigne dans l'introduction des lois de 1351 la communauté des ordres, c'est-à-dire la diète: «baronum, necnon procerum et nobilium regni nostri *cetus* et universitatis ydemtitas». De ce texte il passa alors dans l'introduction des lois de 1384, la chancellerie l'employa en 1386 dans une lettre de donation et il revint dans les promesses d'élection du roi Albert, en 1439. D'ailleurs la notion de *cetus* n'était pas inconnue dans l'usage de la chancellerie: quand, avec la formation de la noblesse moyenne, une formule d'anoblissement s'élabora à partir du XIII^e siècle, la formule d'*«in numerum, cetum seu collegium regni nostri nobilium»* fut constamment employée.

Dans la lettre de jugement de Zách, 1330, nous lisons encore une expression intéressante qui mérite d'être examinée de plus près: «Pannonici regni universe nobilitatis communitas, baronum et procerum ac primatum *idemptitatis* conformitas de detestabili et inaudibili crimine lese maiestatis in sententiam proferendam eternumque duraturam congregati». L'intitulé est inaccoutumé, mais il était aussi inhabituel que la diète doive rendre justice dans un attentat commis contre la famille royale. Il ressort de tout le document que son auteur s'efforça de remplir sa tâche avec un soin spécial. Pour exprimer son indignation, il épousa tout son vocabulaire et employa toutes les nuances de son style exercé. Pour réprouver l'attentat infâme, il dévia même de la pratique de la chancellerie. Nous ne connaissons

⁽¹⁾ «Cancellario scilicet et conservatore sigilli nostre *universitatis*», — a écrit le conseil du pays en 1445 (Archives de la famille Héderváry, t. I, p. 228). — En 1447 le comitat de Zágráb s'adresse à la diète comme à l'*universitas nobilium* de faire rendre à un noble sa possession (Coll. Kaprinayana, t. 70, p. 440, Bibl. de l'Univ. de Budapest). — En 1458 le roi Mathias a écrit à Frédéric III: «ut etiam ab *universitate regni acceptentur, in hac congregatione generali... dabimus operam*» (Mátyás király levelei [La correspondance du roi Mathias], t. I, Budapest, 1893, p. 21). — Art. 49, 1459: «extunc *universitas regnicolarum* per singula capita cum equitibus et peditibus eorum surgere... debeant».

⁽²⁾ ZIMMERMANN-WERNER, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, t. I, Hermannstadt, 1892, p. 193.

pas l'auteur, mais il semble que le document ait été conservé dans la chancellerie pour servir de matrice à des documents ultérieurs. Comme nous l'avons déjà vu, l'expression *identitas* revient dans l'introduction des lois de 1351 et dans tous les souvenirs qui en dépendaient. Nous la rencontrons en 1403 et, pour la dernière fois, en 1447, quand les grands du pays, «totum corpus ac *idemphitatem* regnicolarum representantes», remettent la forteresse de Bude à Jean de Hunyade, régent⁽¹⁾. En 1330, elle ne fut employée que relativement aux notabilités du pays — les prélats ne pouvant pas collaborer au jugement. Le cas fut identique en 1403. Dans l'une et l'autre circonstance, elle voulait exprimer la *conformitas* d'un groupe restreint. En 1351 cependant, elle désigne déjà l'identité du *cetus* et de l'*universitas* des grands seigneurs et des nobles communs. Elle signifie donc, comme le *regnum*, la diète et le pays entier. Elle est l'instrument de ce désir qui voulait exprimer de la manière la plus plausible le caractère communautaire des seigneurs et puis celui du pays. Il est hors de doute que l'emploi du mot *identitas* cache l'influence d'Aristote qui devait être connu par l'auteur de la charte. Selon Aristote «est identique ce qui a la même essence; il est donc clair que l'identité exprime une unité quelconque ou l'unité d'être de plusieurs choses»⁽²⁾.

Les désignations *communitas*, *universitas* et *identitas* sont toutes caractéristiques de la conception de l'Etat. Il est vrai qu'elles sont des expressions empruntées, mais elles montrent clairement quelle idée on avait en Hongrie du *regnum*: celui-ci était plus que l'ensemble des nobles, il avait une existence, indépendante des éléments qui le compossait. Par une fiction on lui attribuait une personnalité réelle, le rendant ainsi capable d'être représenté. Nous savons que le mot *repraesentatio* usité depuis longtemps par des théologiens et des juristes, ne fut revêtu d'une signification nouvelle qu'à partir du début

⁽¹⁾ Voir p. 87, n. 4 — Lucas, évêque de Várad, et Etienne de Debrew, ancien trésorier du roi, somment en 1403 le couvent de Lelesz de reculer l'époque du serment que le prévôt Michel devait prêter, «quia fratres nostri precari — ont-ils écrit — utputa prelati, barones et *idemphitas procerum regni* propter presens ipsius regni disturbium universas et quaslibet causas regnicolarum generaliter iusserunt prorogari» (Arch. d'Etat, Dl. 53. 198).

⁽²⁾ *Métaphysique*, I. II, ch. IX, 1017 b. — Cf. le compte rendu par G. DE LAGARDE, du t. V de l'œuvre des CARLYLE dans *Revue hist. de droit fr. et étr.*, 1930, p. 344.

du XIV^e siècle. C'est alors que les juristes tentèrent de baser sur la «représentation» les droits de plusieurs organes de la vie collective. Depuis Bartole, le mot est couramment chargé de ce sens nouveau⁽¹⁾.

Ceux qui font des démarches pour remplacer le *regnum* qui n'est pas présent, le rendent par ce fait même présent. Désormais on pouvait prétendre que la représentation rend visible une existence invisible par un apparemment présent, qu'elle présente une existence difficilement perceptible par une réalité facilement palpable⁽²⁾.

En Angleterre on dit déjà vers le milieu du XIV^e siècle que «le Parliament represent le corps de tout Royalme»; c'est la même conception que nous avons rencontrée dans l'introduction des lois de 1435: les ordres «totum corpus eiusdem regni representant». La cause du retard de l'apparition de cette conception chez nous n'est nullement la lenteur de l'acheminement des idées occidentales jusqu'en Hongrie. L'influence étrangère s'est toujours très vite fait sentir chez nous, grâce à nos clercs étudiant surtout à Paris, à nos cisterciens qui fréquentaient les grands chapitres de l'étranger et à d'autres relations encore. La véritable cause réside plutôt dans l'arrêt de l'évolution constitutionnelle qui, comme nous l'avons vu, s'était produit à l'époque des deux rois de la dynastie d'Anjou. En 1435, la situation était déjà profondément modifiée: les ordres avaient repris des forces pendant le demi-siècle qui s'était écoulé depuis la mort de Louis le Grand. Les conciles œcuméniques du début du XV^e siècle avaient fait sentir leur influence. C'est au concile de Constance que l'on décrétait: «synodus legitime congregata, generale concilium faciens ecclesiam militantem representat».

Comment la diète a-t-elle représenté le pays? Les magnats, ecclésiastiques ou laïcs, recevaient une invitation individuelle et se présentaient à la diète personnellement⁽³⁾.

⁽¹⁾ G. DE LAGARDE, *op.cit.*, dans *Bulletin*, t. IX, p. 429.

⁽²⁾ G. LEIBHOLZ, *Das Wesen der Repräsentation unter besonderer Berücksichtigung des Repräsentativsystems* (Beiträge zum ausländ. öffentl. Recht und Völkerrecht, Heft 13), Berlin-Leipzig, 1929, p. 26.

⁽³⁾ 1397: «universos prelatos et viros ecclesiasticos ecclesiastica dignitate prefulgentes ac barones nostros, item de quibusvis comitatibus regni nostri singulos quattuor probos et nobiles viros.. litteris nostris medianibus convenire mandassemus». — Nous lisons la même chose dans le préambule des lois de 1435. — En 1457 le roi Ladislas V fait mention qu'il a invité un baron «sicut ceteros barones» (*Suppl.*, t. II, p. 133). — Art. 64, 1486: «deemptis tamen illis dominis prelatis et baronibus ceterisque possessionatis, qui tempore congregationis ad re-

En 1608, l'article 1 des lois portées après le couronnement du roi Mathias II, résolut les questions «*quinam status et ordinis dicuntur?* et qui locum et vota in publicis diaetis habere debeant?». Nous y lisons: «*absentium vero nuncius inter regnicolas locus et dignitas ac vota ipsorum [more antiquitus consueto] post comitatum nuncios et capitula eisdem tribuantur*». Nous n'avons aucune donnée du moyen âge rapportant l'existence de légats que les grands seigneurs auraient délégués comme remplaçants. Cette coutume s'est formée seulement après 1526 quand le partage du royaume en trois tronçons et les luttes continues contre les Turcs rendirent particulièrement difficile la présence aux diètes. En 1608 elle est déjà considérée comme ancienne⁽¹⁾.

La situation des villes est également claire et simple. Elles étaient des *communitates* véritables (cette expression apparaît pour la première fois en relation avec elles) et leur présence à la diète n'était même pas imaginable autrement que par voie de représentation. A partir du XIII^e siècle, les villes promulguent couramment des chartes. Nous lisons dans la corroboration d'une charte urbaine, en 1268, «*litteras nostras in testimonium sub munimine sigilli communitatis civium robatas*».

giam maiestatem nominatim et personaliter per litteras vocabuntur. — 1493: «*inter ceteros dominos barones et prelatos... Petrum archiepiscopum mediantibus litteris nostris et nuncio speciali ad eum misso nominatim vocassemus*» (*Vest.*, p. 421).

(¹) B. SCHILLER, *Az örökösi förendistége eredete Magyarországon* [Les origines de l'état des magnats en Hongrie], Budapest, 1900, p. 183. — Les *ablegati absentium* devaient être des nobles terriens, comme nous lisons dans l'art. 62, 1625: «*ut... domini magnates qui personaliter non intersunt comitiis, eiusmodi nuncios ad comitia mittant, qui possessionarii nobiles ac nobili prosapia orti dignoscuntur*». — L'art. 53, 1662 a infligé la peine édictée par l'art. 1, 1498 au magnat qui, invité à la diète, n'y était pas présent, ou qui n'y avait pas envoyé son *ablegatus*. Plus tard il fut admis par la coutume que plusieurs magnats pauvres ou les veuves des magnats pouvaient envoyer en commun un *ablegatus* à la diète; à cause de cela l'art. 51, 1681 décréta «*ut amodo in posterum unus ablegatus, cuiuscunque sit status, nonnisi duorum magnatum pauperiorum vel eorundem viduarum in legationibus vices agere possit*». — De l'article de la loi de 1608 cité ci-dessus nous pouvons déduire qu'en ce temps-là ils avaient droit de vote, tandis que plus tard ils n'en disposaient plus: «*ihnen weder eine consultative, noch auch nur ein Votum curiatum gestattet wird...* Ihre ganze Funktion besteht darin, dass sie Deputationen beigegeben werden» (A. VIROZSIL, *Das Staatsrecht des Königreiches Ungarn vom Standpunkte der Geschichte und der vom Beginn des Reiches bis zum Jahre 1848 bestandenen Landes-Verfassung*, t. III, Pest, 1866, p. 41).

Cependant le mot *communitas* désigne parfois aussi les habitants de la ville par opposition à l'autorité municipale. En 1255, nous rencontrons encore cette formule: «Nos J. maior ville ceterique *cives* de vico S.» — mais en 1295 nous lisons déjà: «iudices, iurati ac tota *communitas* ville C.». L'expression *universitas* peut aussi prendre cette signification restreinte: «iurati ac *universitas civium* de Monte Pestensi», écrivait-on en 1290⁽¹⁾.

Comment la noblesse était-elle représentée? Si les nobles étaient invités individuellement, *viritim*, la diète s'identifiait, au moins en principe, avec le «pays», bien que jamais tous les ayants-droit n'aient été présents. Nous pouvons donc dès ce moment parler de représentation parce que les présents ont aussi représenté les absents. Une véritable représentation ne n'est cependant élaborée que par après.

La noblesse était complètement formée pendant les premières décades du XIII^e siècle⁽²⁾. C'est alors qu'apparaît le nom qui désigne leur groupe: *nobilis*. Mais dès la seconde moitié du XII^e siècle, le roi octroie à certains une liberté véritable dont l'essence résidait dans le fait que le privilégié était désormais considéré comme membre de la maisonnée et de la famille du roi, qu'il pouvait vivre librement à la cour royale et y servir. Quand le roi éleva de plus en plus d'hommes à cette liberté, un groupe nouveau commença à se constituer basé sur le service du roi. Mais, devenus nombreux, ces hommes libres ne vécurent plus tous à la cour et leurs fonctions devinrent plutôt symboliques. Ainsi, avec le temps, le roi considéra tous les propriétaires libres qui lui devaient le service militaire, comme ses «serviteurs». C'est ainsi que leur nom est devenu *serviens regis* ou *serviens regalis*. Au commencement du XIII^e siècle, cette désignation

(¹) 1432: «iudex et iurati *cives* nec non *communitas* civitatis Budensis» (*A pannonhalmi Szent Benedek-rend története* [L'histoire de l'ordre des Bénédictins de Pannonhalma], t. VIII, Budapest, 1903, p. 478). — Dans la lettre de convocation de 1452 nous lisons ce passage intéressant: «Requirimus... quatenus aliquos tam de consilio, quam *communitate*... transmittere debeatis» (*Suppl.*, t. II, p. 116). — WERBÖCZY, l'auteur du *Tripartitum opus iuris consuetudinarii inclyti regni Hungarie*, publié en 1514, s'y occupe aussi des villes libres (P. III, tit. 8), et il est très intéressant ce qu'il en dit: «haec *civium pluralitas* unam *communitatem causat atque representat*», — et il désigne la ville comme une *collectiva communitas*.

(²) Voir p. 80, n. 1.

se mue en *nobilis*, dénomination abandonnée par les magnats qui commençaient à s'appeler «baron». Les mots *principes*, *primates*, *optimates*, disparaissent aussi en faveur de «baron».

La noblesse moyenne, — des *nobiles* —, s'organise petit à petit, dès le début du XIII^e siècle. Elle s'était créé une institution qui, plus tard, lui rendit possible la représentation aux diètes. C'était le comitat (*comitatus*) noble et autonome. Les comitats étaient, comme les *counties* anglais, les organes du *selfgovernment* local. S'étendant sur tout le territoire national, ils donnaient le cadre à la représentation des nobles.

Les comitats, organisés par notre premier roi, saint Etienne (1000-1038), étaient originellement appelés à gérer les domaines royaux; ils n'étaient donc pas des unités d'administration publique. A la tête du comitat se trouvait un *comes*, nommé par le roi, qui nommait lui-même son second (*vicecomes*) et ses fonctionnaires subalternes. Les domaines royaux se trouvaient parsemés un peu partout dans le pays, ils formaient des îlots plus ou moins grands. Le mot *comitatus* n'avait pas donc de signification spéciale; les domaines royaux groupés autour d'un centre fortifié formaient d'abord le comitat, mais bientôt son nom désigna (comme par exemple «comitat de Zala») le territoire entier, voire, les domaines privés environnants et tous les Hongrois libres qui y vivaient.

Il faut savoir que les Hongrois libres n'étaient pas encadrés dans le comitat, ils ne dépendaient pas de l'autorité du *comes*; mais il est compréhensible qu'avec le temps, ils prirent conscience de l'analogie de leur situation et de leur appartenance à un même territoire, et qu'ils pensèrent à s'organiser, institutionnellement même, autour de ce noyau qu'était le comitat. Ils y étaient poussés dans une certaine mesure par l'aristocratie qui, au début du XIII^e siècle, s'appuyant sur ses immenses propriétés, tâchait de dominer non seulement le roi, mais aussi les propriétaires de moindre condition. Sous le règne d'André II (1205-1235) le sort de ceux-ci devint toujours plus difficile. Ils furent incapables de tenir tête aux grands seigneurs: leur force était limitée et éparsillée et le pouvoir central semblait démissionner. Ils cherchèrent donc la solution dans l'organisation.

Malheureusement, le détail de ce processus intéressant nous échappe; tout au plus est-il possible d'évoquer un souvenir ancien sur les débuts d'une évolution qui aboutit au comitat autonome et noble. En 1232, les serviteurs royaux, c'est-à-dire des nobles, qui

vivaient sur le territoire du comitat Zala, s'étendant sur les deux rives du fleuve Zala («universi servientes regis ultra et citra Zalam constituti»), rapportent au roi que dans les environs beaucoup d'honnêtes gens sont opprimés par des gens méchants et que les juges qui devraient leur rendre justice demeurent trop loin, ils demandent donc de pouvoir redresser eux-mêmes leur situation. Ils obtiennent gain de cause et se réunissent immédiatement après, pour constituer un tribunal. C'est ainsi que débute l'organisation de la noblesse moyenne au sein du comitat royal. Elle fut encore promue par la politique démesurée d'André II qui découpa, du domaine royal, des territoires immenses pour en faire des donations; en de nombreux endroits, les comitats royaux devinrent par ce fait même des cadres vides.

Le *comes*, nommé par le roi, resta à la tête du comitat des nobles et continua à désigner lui-même son *vicecomes*; mais à côté de ces fonctionnaires royaux, les fonctionnaires autonomes firent leur apparition. La noblesse des comitats n'était pas, pour la plupart, dans l'état de se réunir systématiquement afin de régler ses affaires et dès lors élut quelques-uns de ses pairs, ordinairement quatre, pour agir en son nom. Les élus prirent le titre de *judices servientium*, plus tard de *judices nobilium*, parce que leur tâche la plus importante était de rendre la justice. Ces fonctionnaires autonomes constituaient avec le *comes* et le *vicecomes* le tribunal du comitat. En 1269, le roi écrit déjà aux «omnibus nobilibus de comitatu Zaladiensi» pour examiner le cas d'un assassinat et pour en demander le résultat sous le sceau du *comes*. Le roi fait donc appel aux nobles du comitat en tant que communauté vivant sur une unité territoriale et ceux-ci répondent en tant que «universi nobiles de comitatu Zaladiensi».

L'article 1^{er} de la Bulle d'Or (1222) prescrit obligatoirement la tenue d'une assemblée nationale annuelle le jour de la fête du premier roi (20 août) et assure aux nobles le droit d'y paraître librement («et omnes servientes, qui voluerint, libere illuc convenient»). Ce point subit un changement intéressant en 1267, lors de la confirmation des libertés des nobles: «Item ordinavimus, quod singulis annis in festo sancti regis unus ex nobis Albam venire debeat, et de quolibet comitatu duo vel tres nobiles debeant convenire, ut in eorum presentia de omnibus dampnis et iniuriis per quoscumque datis et illatis omnibus querulantibus satisfiat». Ces assemblées d'Albe Royale (Székesfehérvár) n'étaient certes pas des diètes, mais on y traitait sûrement des affaires du pays et elles devenaient ainsi un facteur

important dans l'évolution vers les diètes. Ce qui nous intéresse pour le moment, c'est que nous rencontrons pour la première fois à ces réunions, peu après l'exemple anglais, la représentation des comitats.

Il est compréhensible dès lors que le sentiment d'une cohésion étroite se soit élaboré au sein de la noblesse d'un comitat, condition sine qua non de la représentation politique⁽¹⁾. Les traces de ce processus peuvent aussi être retrouvées dans la terminologie de nos chartes.

La noblesse des comitats était considérée comme *communitas, universitas*, c'est-à-dire comme une unité politique. En 1232 et en 1269, les chartes parlent de *universi servientes regales* et de *universi nobiles*; au XIV^e siècle, quand le caractère communautaire de la noblesse des comitats fut universellement connu, les expressions mentionnées furent constamment usitées. En même temps, une véritable représentation s'exerça déjà⁽²⁾. A partir de la fin du XIII^e siècle, le *nádor* (*comes palatinus*) prenait l'habitude de visiter les comitats sur ordre royal et d'y tenir des assemblées judiciaires (*congregatio generalis*) dont la tâche était la poursuite des crimes d'ordre public et l'extermination des malfaiteurs et des larrons. A côté du *nádor* (palatin) prenaient place les fonctionnaires du comitat. Quoique la présence de tous les nobles ait été exigée, ceux-ci s'absentaient souvent ou quittaient la séance plus tôt. Pour satisfaire cependant à leurs obligations, ils élisaient parmi eux 12 jurés (*iurati assessores*) appelés à représenter la *communitas* du comitat⁽³⁾. L'idée

⁽¹⁾ «The first condition requisite for political representation, in the full sense of the term, is a coherent society, organised within its own frontiers and of considerable geographical extent» M. V. CLARKE, *op.cit.*, p. 291) : — «The 'county' is not a mere stretch of land, a governmental district, it is an organised body; it is a *communitas* . . . , it is a *corporation*» (POLLOCK and MAITLAND, *History of English law*, t. I, p. 534). — EDWARDS, *op.cit.*, p. 149.

⁽²⁾ En 1351 p.e. l'*universitas nobilium* du comitat de Valkó a comparu devant un *locus credibilis* par un procureur: «pro universitate nobilium comitatus de Walkow cum procuratoriis litteris capituli ecclesie Bachyensis» (*Cod. dipl. Andegav.*, t. V, p. 516). — 1357: «ab universitate nobilium predicti comitatus Zaladiensis» (*Zala*, t. I, p. 574). — En 1506 plusieurs nobles d'un comitat ont emprunté de l'argent pour des besoins de guerre de leur comitat «in persona universitatis nobilium comitatus Zaladiensis» (Arch. de l'abbaye de Zalavár, Prot. C, p. 282).

⁽³⁾ 1357: «que quidem communitas nobilitatis ipsius comitatus Zaladiensis pro iuratis assessoribus . . . de medio universitatis ipsorum nobis assignarunt» (*Zala*, t. I, p. 574).

de la représentation n'était donc pas étrangère à la noblesse⁽¹⁾.

Les villes, en tant que *communitates*, possédaient leur sceau dès leur fondation; cependant, nous ne rencontrons le premier sceau de comitat qu'à la fin du XV^e siècle. Jusqu'alors c'était le *comes* (*föispán*) ou le *vicecomes* (*alispán*) et les juges qui scellaient les documents du comitat avec leur propre sceau⁽²⁾. De la charte de 1232, comme le prouvent des coupures dans le parchemin, pendaient 6 sceaux. Aujourd'hui, hélas, ils sont tous perdus, mais à la fin du XVII^e siècle, quand on prépara une copie du document, cinq en étaient encore intacts et le copiste les a décris. Il disait de l'un d'eux: «*Tertium est servientium: Sigillum servientium de Szala; intus est crux rudis duplicita.*» Il nous est difficile de croire que déjà en 1232, quand la noblesse était à peine formée, elle ait eu son sceau communautaire. Mais il est encore plus difficile de supposer que le copiste, qui a copié des centaines de chartes, ait laissé courir sa fantaisie. L'image du sceau aussi milite en faveur de son authenticité: elle représente la croix doublée qu'Emeric III (1172-1196) a rapportée de Byzance et qui est devenue le signe du royaume de Hongrie⁽³⁾.

L'institution du comitat autonome s'est développée au cours du XIV^e siècle, sous les rois d'Anjou. Il était le berceau où la noblesse moyenne apprenait à s'occuper des intérêts politiques du pays. Cette société des provinces s'était lentement fortifiée, prenait conscience d'elle-même et devenait une *universitas nobilium* qui se sentait responsable de toute la Société.

Tandis que l'aristocratie terrienne ne montrait au début aucun sens communautaire, car ses membres étaient enclins à se replier sur eux-mêmes, la noblesse moyenne et surtout la couche plus fortunée

⁽¹⁾ «... dans ces comtés (*shires*) l'Angleterre des rois normands eut, de bonne heure, des divisions régulières et organiques, comprenant tous les éléments de la population et toutes prêtes pour fournir une représentation» (ESMEIN, *Le droit constitutionnel*, 1906, p. 52).

⁽²⁾ 1351: «Présentes propter maioris rei certitudinem, *quia notorio sigillo utenti caremus*, sub sigillo capituli ecclesie sancti Laurentii martyris de Hay vestre excellentie duximus destinandas» (Zichy, t. II, p. 447). — Art. 62, 1550: «Praeterea statutum est, ut pro evitandis diversis inconvenientiis, quae hactenus saepe numero in comitatibus contigerunt propter incerta ignotaque sigilla, imposterum in singulis comitatibus sub uno sigillo litterae nomine comitatus expedienda ex benigna concessione regiae maiestatis expediantur».

⁽³⁾ J. HOLUB, *Zala megye története a középkorban* [Histoire du comitat de Zala au moyen âge], t. I, Pécs, 1929, p. 100.

possédait toutes les aptitudes à s'organiser territorialement et à devenir un rouage du *selfgovernment*. Elle était la seule classe sociale à pouvoir jouer ce rôle, car sous cet aspect les villes ne purent entrer en ligne de compte que bien plus tard. Les circonstances étaient donc en Hongrie fort semblables à celles de l'Angleterre. Ceci explique le fait que deux pays si éloignés l'un de l'autre se soient donné des institutions aussi semblables que le *county* anglais et le *megye* (comitat) hongrois et que nous puissions trouver d'innombrables traits communs dans leur représentation politique⁽¹⁾.

Quand donc, à la fin du XIV^e siècle, la question se posa de savoir si les nobles devaient se présenter aux diètes personnellement ou seulement au nombre fixé par le roi, le caractère de *communitas* et de *universitas* des comitats s'offrit-il automatiquement pour résoudre le problème. Aussi le roi invita-t-il les comitats à choisir dans leur sein quelques nobles qui les représenteraient aux diètes.

III

Les représentants à la diète

En examinant de plus près la question de la représentation aux assemblées médiévales hongroises, nous nous occuperons principalement des représentants des comitats. La représentation des villes était claire et simple; de plus, les délégués urbains n'avaient pas grand rôle à jouer⁽²⁾, leur tâche se limitait plutôt à «ouïr et rapporter». Il est caractéristique que dans l'introduction des lois où l'on mentionne normalement les législateurs, il n'est jamais question des villes⁽³⁾.

⁽¹⁾ F. M. POWICKE, *Recent work on the origin of the English parliament*, p 137, dans *Etudes présentées à la Commission internationale pour l'Histoire des Assemblées d'états*, t. III, p. 131-140.

⁽²⁾ E. MALYUSZ, *Geschichte des Bürgertums in Ungarn* dans *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, t. XX, p. 393.

⁽³⁾ P.e. En 1496: Wladislas II aux frères de Kanizsa: «Et quia nos negotium huiusmodi in prima congregatione generali dominorum prelatorum et baronum ac nobilium regni revideri facere decrevimus» (*Sopron*, t. I, 6, p. 148). — 1504: «Que omnia domini prelati et barones ceterique proceres et regnicole huius regni nostri apud nos in presenti dieta festi beati Georgii constituti rite animadverentes certum nobis subsidium sponte et benevole obtulerunt» (*Sopron*, t. I, 6, p. 213).

Jusqu'à la fin du XV^e siècle, le roi n'appela plus individuellement les nobles à la diète; il invita les comitats à envoyer des représentants. Mathias Corvin (1458-1490) convoqua cependant une fois les nobles *viritim*, mais il s'agissait alors, en 1462, de questions particulièrement importantes: «quia ea, que ad publicam pertinent utilitatem, merito communi omnium consilio discutienda sunt et deciden-dā»⁽¹⁾. Après la mort de Mathias I^{er}, la noblesse ne tarda pas à introduire dans les lois l'obligation pour le roi de convoquer individuellement les nobles dans toutes les affaires importantes (art. 26, 1495 et art. 1, 1498).

Les représentants étaient élus par la communauté du comitat, probablement lors de son assemblée, et portaient le nom de *electi nobiles*. Au XV^e siècle, nous rencontrons souvent l'expression *nunciū*. L'article 2 de la loi de 1453 les appelle *deputati nobiles*, les lois de 1459 parlent de *electi missi*. Rarement, on les désigne sous le nom de *orator*. Il est connu que le verbe *eligere* était une expression très élastique au moyen âge, aussi ne pouvons-nous pas penser à des élections réglementaires. Le public du comitat comme celui des villes connaissait bien les membres de sa communauté, et il savait quels étaient les plus capables parmi eux. Cela ne signifiait certes pas que l'entente se faisait sans discussion. Nous parlons d'entente, parce que la désignation des représentants était bien plus le résultat des pourparlers que celui des élections.

Le nombre des députés n'était point fixe; il dépendait encore moins de l'extension des comitats et des villes ou du nombre de leur population. Une seule fois les comitats plus étendus furent invités à envoyer quatre et les comitats plus réduits à envoyer deux représentants⁽²⁾. L'invitation royale se limitait presque toujours à stipuler que les nobles du comitat devaient envoyer quelques-uns d'entre eux à la diète⁽³⁾. En général, on envoyait quatre dé-

— «primores ac nobilitatem fere omnes huius regni Hungarie Budam ad dietam convenisse», — a écrit en 1518 le cardinal Bakócz au pape (SZABÓ, p. 129).

⁽¹⁾ *Vest.*, p. 363. Cf. J. HOLUB, «Quod omnes tangit»... dans *Revue hist. de droit fr. et étr.*, 1951, p. 99.

⁽²⁾ 1455: «de singulis quoque comitatibus *maioribus* quattuor, *minoribus* vero duo nobiles... illuc mittantur» (Zichy, t. IX, p. 268).

⁽³⁾ Aliquot de medio vestri; certos ex vobis; de quolibet comitatu certis nobilibus; etlich aus eur.

putés, mais plusieurs fois on s'était contenté d'un chiffre moindre. Ainsi le nombre des représentants par comitat était de deux en 1452 et en 1490, de deux ou trois en 1473. Quand Vladislas II convoqua la diète au printemps 1494, étant à court de temps, il n'invita pas individuellement les nobles, mais il écrivit aux comitats d'envoyer 2-3-4 députés «prout iuxta exigentiam huius vestri comitatus vobis videbitur»⁽¹⁾.

La première condition pour être représentant d'un comitat était évidemment la noblesse (*nobilis*) et pour être représentant d'une ville la citoyenneté (*concivis*). Mais à côté de cette exigence nous en trouvons encore d'autres. Les lettres d'invitation ont insisté pour que les élus soient parmi les *potiores*. Il est à savoir qu'au point de vue économique les *communes nobiles* formaient un groupe bien complexe. Nous y voyons aussi bien des nobles cultivant un lopin de terre (*nobilis unius sessionis*) comme des serfs, que des nobles riches appelés plus tard *bene possessionati*⁽²⁾. Au fond, seule cette dernière couche pouvait se permettre de participer à la vie politique du comitat et de s'occuper des affaires de la nation. Il fallait donc choisir les députés parmi ces *potiores*⁽³⁾ pourvu qu'ils fussent aptes (*idonei*) à remplir leur tâche⁽⁴⁾. Dans la notion de *notabilis*, employée plusieurs fois, la distinction et la richesse sont sous-entendues, tout comme dans la notion de *potiores*⁽⁵⁾. Les lettres d'invitation adres-

⁽¹⁾ Arch. du Musée Nat. Hongr., 31, III, 1494. — D'après BONFINI, à la diète de 1472, dix nobles ont paru de chaque comitat (Dec. V, lib. 5), mais nous ne pouvons pas le contrôler. — A peu près 200-240 députés se sont rassemblés à la diète: «Tractavimus in conventione novissime habita — a écrit le roi Mathias en 1466 aux comitats — cum prelatis et baronibus ac electis ex vobis et ceteris nobilibus sexaginta comitatuum regni nostri et ad requisitionem eorundem ita concludimus, ut...» (Teleki, t. XI, p. 154).

⁽²⁾ «Idem decimatores nobiles pauperes, iobagionibus carentes... dicare non presumptum»; «minores autem nobiles iobagionibus orbati et privati», — lisons-nous dans les lois de 1397. — L'art. 1, 1498 parle des «potiores nobiles vel medios seu inferiores». — Cf. J. HOLUB, Les «Agiles» dans *Revue hist. de droit fr. et étr.*, 1955, p. 83-84.

⁽³⁾ 1385: «de singulis ipsius regni comitatibus quattuor potiores nobiles... convenire debuissent»; 1452: «potiores ex vobis» (Teleki, t. X, p. 320); etc.

⁽⁴⁾ 1433: «eligerentur de quolibet comitatu certi nobiles et idonei viri, qui attentiores haberent respectus et diligentiores considerationem ad procurandas communitatis utilitates» (*Suppl.*, t. I, p. 410); 1457: «certos ex vobis ydoneos... transmittere velitis» (Sopron, t. I, 4, p. 421).

⁽⁵⁾ 1490: «aliquot notabiles de vestro medio eligere et meliori quo fieri pote-

sées aux villes parlent plus abondamment de ces conditions. Les villes devaient envoyer en 1450 «quattuor aut duos viros prudentia et eloquentia predictos», en 1452 «aliquos tam de consilio, quam communitate maturi consilii viros», en 1461 «duos ex vobis iuratos cives»⁽¹⁾.

Les représentants devaient avoir une lettre de créance. Les comitats et les villes promulquaient des chartes dès le XIII^e siècle; ainsi leurs chancelleries, aussi rudimentaires qu'elles fussent, pouvaient délivrer les lettres de créance. Malheureusement, aucune de ces lettres ne nous est parvenue. Aussi sommes-nous sans information certaine concernant la considération que les comitats portaient à leurs délégués. Quand Mathias Corvin convoqua les villes, en 1458, à la diète où il fallait traiter de la reddition de la Sainte Couronne, il leur écrivit qu'il les invitait «cum sigillo vestre civitatis et dictas ceteras civitates similiter cum suis sigillis» et que tout ce qui serait décidé fût corroboré «praesentia vestri et sigilli vestri»⁽²⁾.

Le représentant politique, puisqu'il représente quelque chose d'encladré dans une sphère de valeur idéale, est lui-même une personnalité qualifiée⁽³⁾. C'est ce qui explique qu'un droit spécial de défense incombaît aux députés ainsi qu'aux nobles qu'ils représentaient au cas où ils se rendaient personnellement à la diète. Nous trouvons la trace de cette immunité dès la lettre d'invitation la plus ancienne. Charobert écrivait en 1318: «Nos enim omnibus et singulis ad eandem congregationem convenientibus fide nostra regia sub excommunicationis pena per eosdem prelatos lata... pronunciamus, quod ad eandem congregationem venire ibidemque consistere atque ad propria remeare valeant libere ac secure nullum per nos seu nostros damnum, iniuram aut iacturam aliquatenus accepturi»⁽⁴⁾. Il est vrai qu'à ce moment il s'agissait d'une situation spéciale: le pouvoir de Charobert n'était pas encore solidement assis et l'on tâchait justement d'arriver à une entente avec l'opposition. Sous certains

rit apparatu transmittere velitis» (*Sopron*, t. I, 6, p. 65). — Il est intéressant que nous retrouvions la même expression dans les lettres de convocation anglaises de cette époque; 1445: «the knights of the shires... shall be notable knights of the same counties» (STEPHENSON and MARCHAM, *Sources of English constitutional history*, 1938, p. 277).

⁽¹⁾ *Eperjes*, t. I, p. 157; *Suppl.*, t. II, p. 116; *Bártfa*, t. I, p. 204.

⁽²⁾ *Vest.*, p. 334.

⁽³⁾ G. LEIBHOLZ, *op.cit.*, p. 166.

⁽⁴⁾ *Suppl.*, t. I, p. 266.

aspects la situation était semblable en 1445, après la bataille de Var-
na, quand les nouvelles les plus contradictoires étaient colportées sur
le sort du jeune roi. Cependant, il s'avérait de plus en plus que
celui-ci n'avait pas survécu à la bataille. Le conseil royal prenait
le pouvoir en mains et convoquait la diète pour le printemps 1445.
Nous lisons dans la lettre de convocation: «ut autem quilibet cuius-
libet partis regnicola securum habeat iter, presentibus *salvum con-
ductum* prebemus omnibus vobis libere veniendi et redeundi sub fide
nostra et honore»⁽¹⁾. La protection spéciale s'étendait non seulement
à la personne des représentants, mais aussi à leurs domaines⁽²⁾.

Si la noblesse moyenne était convoquée individuellement, chacun
devait porter sur lui 1 e s c h a r g e s d u v o y a g e . C'était
un grand fardeau; on comprend donc pourquoi les nobles plus pau-
vres s'absentaient pour la plupart du temps. A la diète de 1498,
quand on réedita la loi de 1495 obligeant le roi de convoquer les
nobles individuellement, on déterminait la catégorie de ceux qui
étaient dispensés, mais on fixait aussi l'amende de ceux qui s'ab-
sentiaient d'autorité. Le montant des amendes servait alors, si le roi
n'en disposait pas autrement, à subsidier le voyage des nobles moins
fortunés (art. 28, 1518) ⁽³⁾.

⁽¹⁾ *Zala*, t. II, p. 525. — Dans les lettres de convocation, envoyées la même
année aux villes, nous lisons ce qui suit: «nunciis vestris ad id de medio vestri
eligendis *plenum nostrum salvum conductum* pro adventu, mora et iterato recessu
eorundem damus et concedimus sub fide nostra christiana» (*Teleki*, t. X, p. 181).

⁽²⁾ 1493: «unusquisque regnicolarum nostrorum..., postquam premisso modo
vocatus itineri se dederit, *iuxta veterem consuetudinem et antiqua statuta prefati
regni nostri* statim cum omnibus rebus et bonis suis sub regia tutela et protectione
sit constitutus, ita quod si quispiam hominum in hoc audacie genus irrepisset,
quod itinerantes ad tales dietam sive congregationem vel illius bona hostiliter in-
vaserit..., sicut reus criminis lese maiestatis notam perpetue infidelitatis incurrat
ipso facto» (*Vest*, p. 421). — Le *Tripartite* remarque aussi que les «occisores...
ad dietam et conventionem generalem de regio edicto celebrandam venientium et
accidentium» tombent dans le crime de l'acte de félonie (P. I, tit. 14, § 12). —
En 1518 les biens d'un noble qui a fait tuer un de ses parents, ont été dévolus au
roi, «ex eo quod his proximis precedentibus diebus, sub generali scilicet dieta...
idem Stephanus de Gwdowcz missis et destinatis nonnullis hominibus suis manibus
armatis et potentariis ad domum et curiam nobilitarem nobilis Laurentii Hor-
vath... istisque eundem... studiose et deliberate nece crudelissima interimi fe-
cisse dicitur, ad nos consequenterque collationem nostram regiam iuxta huius regni
nostri veterem legem et consuetudinem rite et legitime devoluta fore perhibentur»
(*Szabó*, p. 131).

⁽³⁾ 1487: «propter non solutionem illorum duorum denariorum, quos nobiles

Les frais des représentants étaient couverts par la communauté de leurs mandants. Cette pratique nous semble aussi vieille que l'institution de la représentation elle-même. En 1446, le représentant du comitat de Szabolcs porta plainte auprès du régent de ce que ses frais ne lui avaient pas été remboursés. Le régent, Jean de Hunyade, somma alors le comitat de payer son représentant, d'autant plus que cette année d'autres comitats avaient envoyé non seulement un ou deux députés, mais «*singuli singulariter et universi universaliter in presenti congregatione interfuerunt*» et ainsi leurs dépenses étaient particulièrement élevées⁽¹⁾. Il semble cependant que la noblesse ne portait pas volontiers ce fardeau, quoiqu'il n'ait pas été très lourd et que, en dernière analyse, il retombât sur les serfs. Ainsi, le roi Mathias Corvin dut aussi, en 1458, inviter un des comitats à payer les *dépenses habituelles* de ses envoyés⁽²⁾. La situation en était là quand la diète de 1486 réglementa la question en prescrivant aux nobles de contribuer aux frais des représentants proportionnellement à l'étendue de leurs domaines (art. 64).

IV

La nature juridique de la fonction des représentants

Nous lisons dans l'introduction des lois de 1397 que les représentants s'étaient présentés «*de plena potestate ceterorum consociorum ipsorum ad omnia ordinanda fungentes*». L'introduction des lois de 1435 souligne que les délégués des comitats participaient à la législation «*cum plena facultate absentium*». Ces deux expressions revien-

ciusdem comitatus pro expensis electorum nobilium de ipso comitatu transmissorum de medio iobagionum dare et solvere constituerunt» (*Történelmi Tár* [Recueil historique], 1902, p. 368.).

(¹) «Exponit nobis egregius Johannes de Kallo, quod vos ipsum in congregationem generalem prelatorum, baronum et regnicularum pro reformatio pace huius regni in civitate Pestensi factam et celebratam misissetis, nunc vero, ut ipse percepisset, expensas, quas istac laborando exposuisset, eidem minime reddere vellatis» (Arch. d'Etat, Dl. 55, 329).

(²) Gy. ALAPI, *Komárom vármegye levéltárának középkori oklevelei* [Documents du moyen âge conservés aux archives du comitat de Komárom], Komárom, 1917, p. 143. Malheureusement, l'original est perdu, nous n'en connaissons qu'un extrait; mais l'expression: «*solitas expensas*» montre que l'extrait est vraiment tiré de l'original.

nent toujours dans les documents des assemblées ultérieures. A partir du milieu du XV^e siècle la *plena facultas* est la forme la plus usitée, mais la *plena potestas* ne disparaît pas complètement. Les deux formules se reproduisent même souvent ensemble⁽¹⁾. Il est intéressant de rencontrer plusieurs fois l'expression *plena auctoritas* employée dans les lettres d'invitation anglaises, dès la fin du XIII^e siècle⁽²⁾. La *plena potestas* apparaît en Angleterre au XIII^e siècle et se généralise vers la fin de ce siècle et on l'emploie au début du XIV^e siècle en France. Sa source est le droit canon⁽³⁾, mais chez nous il est plutôt emprunté à l'usage occidental.

Ces expressions signifiaient-elles vraiment un plein pouvoir ? Nous lisons dans l'introduction des lois de 1397 que les représentants étaient convoqués *ad omnia ordinanda*; la lettre d'invitation de 1445 définit la tâche des représentants: «plenissimam habeant potestatem tractandi, disponendi et concludendi»; l'invitation de Ladislas V, datée de 1454, est encore plus détaillée: «quattuor ex vobis cum pleno mandato et facultate statuendi et ordinandi per totum illud regnum nostrum Hungarie secundum totas vires omnium terrigenarum generalem contra Turcos exercitum anno duraturum ac disponendi et mittendi ad imperatorem predictum... Johannem comitem Bistriensem... cum plena informatione et facultate respondendi nomine totius regni illius oratoribus principum predictorum»⁽⁴⁾; Mathias invita les députés en 1458, «ad tractandum et concludendum». Ce-

⁽¹⁾ 1445: «quatenus vos prelati et barones personaliter, vos vero nobiles et alii certos ex vobis plena omnium vestrum facultate mittendo» (*Zala*, t. II, p. 524); 1458: «cum plena facultate vestra ad tractandum et concludendum» (ALAPI, *op.cit.*, p. 79); dans l'introduction des lois de 1459: «cum plena facultate»; 1490: «cum plena facultate et potestate» (*Teleki*, t. XII, p. 487); 1490: «cum plena informatione et potestate» (B. IVANYI, *Archivum Gyömröense gentis comitum Teleki de Szék*, Szeged, 1937, p. 180); 1491, 1505: «cum plena omnimoda facultate» (*Vest.*, p. 415; *Suppl.*, t. II, p. 331).

⁽²⁾ 1450: «plena auctoritate et mandato suffulti» (*Eperjes*, t. I, p. 156); 1452: «plena potestatis vestre auctoritate fulcitos» (*Suppl.*, t. II, p. 116); 1452: «cum plena potestate et auctoritate» (*Teleki*, t. X, p. 320); 1490: «cum plena vestra facultate et auctoritate» (*Vest.*, p. 407); 1494: «cum plena informatione et auctoritate atque facultate vestra» (Arch. du Musée Nat. Hongr.).

⁽³⁾ EDWARDS, *op.cit.*, p. 146-150; ESMEIN, *Cours élémentaire d'histoire du droit français*, 1921, p. 476, note 49; H. CAM, *The theory and practice of representation in medieval England* dans *History*, 1953, n° 132, p. 11, 21.

⁽⁴⁾ ZICHY, t. IX, 471. — Dans la préface des lois de 1464 nous lisons: «prelati et barones regni nostri ac nobiles potiores, qui ad concludendum in negotiis regni nostri in congregacione generali... deputati fuerunt».

pendant, sachant que nous ne pouvons pas nous baser sans restriction sur les expressions de nos sources, il faudrait les compléter par les données des instructions.

Les représentants ne recevaient des instructions qu'au cas où le public des comitats connaissait à l'avance les points soulevés à la diète. Or les lettres d'invitation restaient pour la plupart muettes sur les détails du programme des assemblées. Il est vrai que les nobles savaient d'ordinaire quelles questions seraient soulevées à la diète, ils les discutaient et les représentants pouvaient s'en aller en connaissant l'opinion publique. Exceptionnellement, la lettre d'invitation informait plus amplement les ordres des tâches de la diète; ainsi l'invitation à la session de 1450 résumait en cinq points l'ordre des discussions, mais elle ajoutait: «*Sunt quoque alia nonnulla ultra premissa huius regni facta perardua, que tandem vobis in unum convenientibus poterunt et debebunt pro commodo huius regni appetiriri*»⁽¹⁾.

Au moyen âge, les représentants ne recevaient donc pas d'instructions écrites; mais par suite des réunions préalables, ils étaient au courant des désirs de leurs mandants et s'en allaient avec des instructions orales. Nous sommes éclairés sur cette question par un document du roi Sigismond dans lequel il prescrit aux comitats le procédé à suivre dans la discussion préalable aux projets militaires de 1433. Après la discussion «*a tota communitate nobilium... eligerentur de quolibet comitatu certi nobiles et idonei viri, ... quos de huiusmodi opinionibus et totali intentione eorum plene informatos ad prelatos et barones regni congregatos pro facienda in omnibus conclusione futuris semper temporibus destinarent*(2).

Mais puisque à partir du milieu du XVI^e siècle jusqu'à la fin de l'ancien régime hongrois (1848), les représentants des comitats reçurent des instructions qui étaient des *mandats impératifs*, nous en dirons quelques mots, ne fût-ce que pour mieux comprendre les circonstances spéciales qui régnaienr en Hongrie.

La lettre d'invitation à la diète de 1542 oblige les représentants à venir «*cum plena instructione et mandato*»⁽³⁾. Les premières ins-

⁽¹⁾ *Eperjes*, t. I, p. 155; *Zichy*, t. IX, p. 267.

⁽²⁾ *Suppl.*, t. I, p. 398, 410. — 1454: «*cum plena informatione et facultate respondendi nomine totius illius regni oratoribus principum predictorum*» (*Zichy*, t. IX, p. 471); 1494: «*cum plena informatione et auctoritate atque facultate*»; 1495: «*cum plena informatione et potestate*».

⁽³⁾ *Mon. Hung. Com.*, t. II, p. 422.

tructions connues datent de 1547 («Articuli per comitatum Sáros pro informatione dati egregiis... eiusdem comitatus... nunciis»); mais celles-ci étaient plutôt une *informatio* qu'un *mandatum imperativum*⁽¹⁾. A partir de ce moment cependant, jusqu'en 1848, les députés reçurent des instructions dont ils ne pouvaient s'éloigner et si une question imprévue se posait, ils devaient demander des instructions additionnelles. S'ils ne votaient pas conformément aux instructions, on pouvait les révoquer⁽²⁾.

La cause de ce grand changement résidait dans le fait que la perte de la bataille de Mohács (1526) et l'accession au trône de la maison de Habsbourg transformaient complètement la situation du pays. Le roi habitait désormais à Vienne et la Hongrie, mutilée par les conquêtes turques, ne figurait plus au centre de ses préoccupations. La défense contre les Turcs était devenue une affaire commune entre la Hongrie et les provinces du trône impérial. Le souverain siégeant à Vienne réglait les affaires intéressant tous ses pays par l'intermédiaire des autorités de sa cour et souvent même il traduisait devant ces autorités des dossiers qui n'intéressaient qu'un seul pays. Cette nouvelle situation transformait évidemment la structure de nos ordres. Les ordres hongrois se rendirent rapidement compte du péril que cet état de choses comportait pour l'indépendance de leur pays et pour leurs libertés. Aussi saisirent-ils tous les moyens propres à faire respecter par le roi les lois du pays et les libertés. Le principal moyen en était les diètes. Là, les nobles se refusaient de discuter les propositions royales tant que leurs griefs (*gravamina*) n'étaient pas redressés et leurs demandes (*postulata*) écoutées. Comme moyen de pression, ils employaient avant tout leur droit de voter les impôts. Dans ces circonstances, les instructions aux représentants avaient acquis une importance particulière, parce qu'elles constituaient des

⁽¹⁾ «Meminerint domini nuncii pro se et cum aliis dominis fratribus et amicis in eo diligenter delaborare»; «agant domini nuncii in eo, ut»; «instent et laborent domini nuncii, ut»; etc. (*Mon. Hung. Com.*, t. III, p. 129).

⁽²⁾ Cf. E. LOUSSE, *La formation des ordres dans la société médiévale* dans *L'Org. corp.* t. II, p. 89; E. LOUSSE, *La société d'ancien régime*, t. I, Louvain, 1943, p. 236, 361. — Art. 7, 1553: «Quandoquidem si quid etiam in his ipsis vellent innovare, nullam comitatum nuncii ea de re auctoritatem sibi a suis fratribus, ex quibus hunc sunt delecti, concessam habent». — Art. 17, 1556: «Comitatus vero, qui circa Tibiscum tam citra quam ultra sunt, nullam oblationem ad huiusmodi munitiones locorum facere poterant, quum nuncii eorum tale mandatum vel instructionem secum non attulisse asserant a suis comitatibus».

bastions dans la défense de la liberté nationale et nobiliaire contre l'absolutisme royal⁽¹⁾.

Si nous nous demandons maintenant comment déterminer la nature juridique de la fonction des représentants, notre question sera mieux formulée ainsi: comment considérait-on les représentants au XV^e siècle? Car, même si nous voulons résoudre le problème à l'aide des notions juridiques modernes, nous ne pouvons nous en approcher qu'à l'aide des notions de l'époque.

Nous avons vu que le comitat de Szabolcs ne voulut pas rembourser les frais de son envoyé à la diète de 1446 et que le lésé porta plainte devant le régent affirmant avoir été délégué *in persona huius comitatus* et avoir droit, par conséquent, au remboursement. Voici un autre cas, non moins intéressant. Les représentants de la ville de Pozsony, ne pouvant pas se rendre à la diète décrétée pour le 1^{er} janvier 1454, à cause de l'inondation du Danube, se présentèrent devant le chapitre de Pozsony et demandèrent un document attestant les causes de leur abstention⁽²⁾. Les trois représentants, le bourgmestre et deux échevins, déclarèrent qu'eux, se représentant eux-mêmes ainsi que le juge de la ville et les autres échevins, «in congregacione proxima personaliter interesse et eorundem personas proprias representare debuissent, fuissentque in eorundem personis ad premissa peragenda penitus et omnino parati». Il est à remarquer qu'on ne faisait aucune mention du public de la ville; on ne parlait que de la représentation des autorités. Quand Mathias Corvin convoqua les villes à la diète de 1490, il écrivit: «eosdem nomine universitatis vestre transmittere velitis»⁽³⁾.

Il ressort de ces données que les députés se considéraient comme les représentants des comitats et des villes et qu'ils étaient considérés comme tels par leurs mandants.

Au mois de janvier 1452, le régent Jean de Hunyade convoqua la diète à Pozsony. La plupart des présents poursuivirent leur route jusqu'à Vienne, et là ils se lièrent avec les ordres autrichiens, tchèques et moraves en vue de libérer le petit Ladislas des mains de l'em-

⁽¹⁾ Cf. E. LOUSSE, *op.cit.* dans *L'Org. corp.*, t. II, p. 90.

⁽²⁾ «Super huismodi autem protestationes prenominati magister civium ac iurati cives nominibus quibus supra presentes nostras sibi ipsis dari petierunt litteras protestationales» (Arch. d'Etat, Dl. 44, 718).

⁽³⁾ Teleki, t. XII, p. 485.

pereur Frédéric. La lettre dans laquelle la Croatie fut avertie de ce dessein, commence ainsi: «Prelati, comites, barones, proceres, milites, nobiles et cives et *comitatus regni Hungarie ac ducatus Austrie nunc Vienne constituti*»⁽¹⁾. Le mot *comitatus* désigne, sans aucun doute, les représentants élus des comitats, et il traduit fidèlement la conception selon laquelle, en la personne des représentants, ce sont véritablement les comitats qui sont présents à la diète. Le mot a la même signification dans une des chartes de Vladislas II adressée à la ville de Sopron, en 1501, et où les *comitatus* sont opposés aux *domini*: «in proxima preterita dieta Tholnensi universis quoque dominis atque etiam *comitatibus* huius regni in eadem ipsa dieta nobiscum constitutis promisissemus»⁽²⁾. Si la noblesse avait été convoquée individuellement à cette diète, la chancellerie aurait sans doute employé le mot *nobilibus* au lieu de *comitatibus*. Ce qui prouve une fois de plus qu'on considérait les comitats comme présents à la diète en la personne de leurs délégués.

Cette interprétation semble être contredite par quelques expressions, comme *mandatum* ou *nominibus et in personis*, qui ne désignent pas la qualité de représentant, mais seulement celle de procuration dans la personne des députés⁽³⁾. Mais nous ne devons pas oublier, que l'homme du XV^e siècle, fût-il un membre expérimenté de la chancellerie, ne se souciait guère des distinctions juridiques subtiles et que, en même temps, ses conceptions juridiques étaient largement influencées par le mot *mandatum* si souvent reproduit dans le droit privé, dans le droit canon et dans la procédure⁽⁴⁾.

En fait, dès le XIII^e siècle, la représentation dans les procès s'exerçait par la personne d'un *procurator*. Celui-ci se pourvoyait de *litterae procuratoriae* dont il se justifiait dans le procès. La partie centrale d'un tel document disait: «constituit et ordinavit verum et legitimum suum procuratorem, ratum et firmum habiturus, quid-

⁽¹⁾ *Teleki*, t. X, p. 326.

⁽²⁾ *Sopron*, t. I, 6, p. 197.

⁽³⁾ 1450: «plenaque auctoritate et mandato suffulti»; 1454: «quattuor ex vobis... cum pleno mandato mittere velitis»; 1457, 1458: «cum pleno mandato vestro»; 1522: «plenum mandatum plenamque facultatem».

⁽⁴⁾ P.e. 1288: «predicti abbas et sui officiales et iobagiones nomine suo et vice totius conventus ac omnium aliorum iobagionum absentium predicti monasterii habentes ex parte eorum plenum mandatum residuum eiusdem terre Urkuta prenotato altari sancte Lucie reliquerunt» (*Mon. Strig.*, t. II, p. 244).

quid in ipsa causa per eundem... actum fuerit vel ordinatum». Le fondé de pouvoir (*procurator*) procédait toujours *in persona necnon vice et nomine alicuius* et puisque la fonction du représentant à la diète était semblable à celle qu'il exerçait, il est compréhensible que le rédacteur d'une charte voulant parler des représentants aux assemblées, recourrait à une expression de la procédure.

Nous ne pourrions omettre les lettres diplomatiques, car la conception qu'on avait d'eux et les expressions qui désignaient leurs fonctions, ne restèrent pas sans influencer les formules employées dans les mandats des représentants à la diète. En tout cas, bien que les agents diplomatiques aient reçu un *mandatum*, dans leurs lettres de créance nous trouvons souvent la formule *plena facultas*. La conception de la chancellerie est clairement définie par la formule *cum plena informatione et facultate* employée dans la lettre de créance de l'ambassadeur envoyé en 1454 auprès de l'empereur et en 1468 auprès du Saint-Siège, ainsi que dans la lettre d'invitation à la diète de 1467. La formule «*omnem facultatem tractandi et concluendi*» est également commune aux deux sortes de documents. Le roi Louis II écrit en 1522 dans une lettre de créance: «*eidem plenum mandatum plenamque et omnimodam facultatem dedimus*».

Notre problème sera éclairé par un autre côté si nous examinons la façon dont on considérait le régent et le gouverneur. Après la mort de Vladislas I^{er} dans la bataille de Varna (1444), puisque des difficultés surgissaient autour de la succession, le pays élut un régent en 1446, en la personne de Jean de Hunyade. Les ordres reconnaissent finalement Ladislas, fils puiné du roi Albert, mais l'empereur Frédéric qui le retenait, ne voulut pas le libérer, et la fonction de régent demeura nécessaire. Le régent est un *repraesentans* et non pas un *mandatarius*, car il ne remplace pas, mais représente l'organe souverain de l'Etat; il exerce le pouvoir royal, si le roi, pour une cause ou pour une autre, est incapable de régner. Jean de Hunyade cependant, tant qu'il y avait une lueur d'espoir pour le retour du petit Ladislas, n'exprima dans ses chartes que le caractère de remplaçant de la dignité de régent. Ce n'est qu'à partir de l'été 1447, quand il devint apparent que Frédéric ne lâcherait pas Ladislas, que Jean de Hunyade abandonna cette conception⁽¹⁾. Bien qu'il fût un repré-

⁽¹⁾ «*In persona... Ladislai infantis, electi regis Hungarie, etc. gubernator*»;

sentant avec *auctoritas*, il se disait, pendant un certain temps du moins, un simple *mandatarius*.

Le *gouverneur* est le remplaçant du roi empêché partiellement ou complètement dans ses fonctions et cela pour un temps et pour des activités déterminés; ainsi derrière la volonté du gouverneur se cache toujours la volonté du roi. Il procède *allo nomine*, il est donc *mandatarius*, son mandat laisse inchangé l'ordre des compétences. Toutefois, nous trouvons le mot *repraesentans* employé pour la personne du gouverneur. Le palatin Pierre Perényi qui était le gouverneur du roi absent en 1509, écrivait à propos de quelques domaines dont il faisant don: «*in absentia sue maiestatis ad nostram, tamquam personam eiusdem sue maiestatis representantem collationem...* devolute esse dicuntur»⁽¹⁾. Ce que Mathias écrivait en 1474 quand, entrant en guerre avec les Turcs, il laissait Eméric Zápolai comme gouverneur, est aussi incompatible avec la notion de gouverneur: «*reliquimus loco nostro cum plena nostra facultate... Emericum de Zápolya... eumque tamquam personam nostram propriam audire et revereri ac ea que vobis nomine nostro facere iusserit, modis omnibus exequi debeatis*»⁽²⁾, car le gouverneur ne peut pas recevoir de pleins pouvoirs⁽³⁾.

*
* *

Concernant la représentation politique, nous devons encore répondre à une question: est-ce que les commissions des assemblées étaient des représentants? Aux XV^e et XVI^e siècles, nous rencontrons plusieurs fois ces commissions et si nous parvenons à éclaircir leur nature juridique, nous comprendrons davantage aussi le sens accordé alors à la représentation.

Après la mort inopinée du roi Albert (1439), un groupe consi-

«pro Ladislao... electo rege gubernator generalis»; «nomine et in persona...: Ladislai regis Hungarie... gubernator» (I. HAJNAL, *Kivonatok Hunyadi János kormányzói okleveleiből* [Extraits des chartes délivrées par le régent Jean de Hunyade] dans *Levéltári Közlemények* [Bulletins des Archives], 1923, p. 102).

⁽¹⁾ R. BÉKEFI, *A pásztói apátság története* [Histoire de l'abbaye de Pásztó], Budapest, 1898, p. 464.

⁽²⁾ TELEKI, t. XI, p. 547.

⁽³⁾ Mais H. TRIEPEL nous rappelle que «ein Mandat kann der Delegation sehr nahe kommen» (*Delegation und Mandat im öffentlichen Recht*, Stuttgart, 1942, p. 31).

dérable de grands seigneurs, eu égard au péril turc, voulut inviter au trône le roi polonais Vladislas, quoique la reine fût enceinte et que l'on pût s'attendre à la naissance d'un garçon. Ce parti était si fort que la reine Elisabeth dut s'incliner devant lui et donner son accord à l'élection de Vladislas. La diète réunie au début de 1440 envoya une commission de 7 membres à Cracovie pour discuter avec Vladislas les conditions de l'élection et si celui-ci acceptait les stipulations de la diète, la commission avait le droit de l'élire. Ce qui fut fait. Quand Vladislas arriva à Bude, ses partisans rassemblés confirmèrent cette élection. Ils furent d'autant plus obligés de la ratifier qu'en trente temps le petit Ladislas avait vu le jour et que la reine et ses fidèles considéraient comme illégale l'élection de Cracovie.

A première vue, nous songerions à une représentation indirecte, car la commission exerçait à Cracovie le droit d'élection représentant la diète qui représentait, à son tour, le pays. Mais si nous regardons la chose de plus près, nous voyons qu'il ne s'agit pas ici d'une transmission de compétence, car la commission n'obtenait qu'un *mandatum imperativum*, sous la forme des conditions d'élection minutieusement élaborées. Quoique nous disions aujourd'hui que la représentation indirecte est impossible⁽¹⁾, il est fort probable que la diète considérait vraiment la commission envoyée, comme sa représentation propre. Dans leur lettre de créance, les sept ont été autorisés à faire un arrangement avec Vladislas, au nom du pays et de tous les sujets, tandis que les ordres se sont obligés à accepter le pacte conclu.

Le roi et ses partisans auraient voulu mettre un terme à la guerre civile qui s'était déclarée après l'élection. En 1441, Vladislas et la diète donnaient, chacun pour sa part, aux agents envoyés vers Elisabeth le mandat — «cum efficacissima representationis facultate omnium nostrorum» — de se mettre d'accord avec la reine. Selon leur lettre de créance, ils recevaient «plenissimum mandatum facultatemque et auctoritatem», mais ils étaient seulement des *mandatarii*, car ils devaient faire l'arrangement «secundum mentem et intentionem nostram eis cognitam»⁽²⁾.

(¹) «Kurzum — écrit LEIBHOLZ — man kann nicht zwischen unmittelbarer und mittelbarer Repräsentation unterscheiden. Es gibt nur unmittelbare Repräsentationen», — et «Ein Repräsentant kann in seiner Eigenschaft als Repräsentant nicht wiederum von anderen Repräsentanten repräsentiert werden» (*Op.cit.*, p. 130).

(²) *Teleki*, t. X, p. 108.

De même en 1462, la diète élit une commission avec la charge de conclure la paix avec l'empereur Frédéric; ses membres ont obligé «*vigore mandati ipsis traditi*» le roi et les ordres à accepter la paix signée par eux⁽¹⁾. C'est encore une commission de la diète qui porta à Vladislas II, en 1490, le pacte conclu avec Jean Corvin, fils naturel du roi Mathias; les membres de cette commission étaient seulement des *procuratores* «*incolarum regni Hungarie nominibus et personis*»⁽²⁾.

Dans aucun des cas cités il ne s'agit de représentation indirecte, quoique les ordres aient considéré la commission élue dans leur sein comme leur représentant. Cependant, nous connaissons des cas où les commissions ont un caractère nettement représentatif⁽³⁾.

Le roi Ladislas V, séjournant à Vienne, convoqua une diète pour le mois de février 1454, où il ne se rendit pas, mais envoya ses délégués. Les instructions données à ceux-ci comprenaient entre autres, l'élection par la diète de conseillers en grand nombre afin de permettre au roi de les consulter dans les affaires graves que ses propres conseillers ne sauraient guère traiter. Ces conseillers «*plenam facultatem habeant super omnibus rebus nomine totius regni respondendi et concludendi*, et hoc ideo, quia non semper de facili universitas regnicolarum convocari possit»⁽⁴⁾. Elus par la diète, ils représentaient vraiment le *regnum* auprès du roi, hors des frontières.

En 1490, après la mort du roi Mathias, la diète fut convoquée le 17 mai pour élire le roi. Les magnats s'assemblèrent lentement et la noblesse moyenne, à court d'argent et de vivres, exigea bruitamment que l'élection eut lieu. Mais les chefs du parti parvinrent à persuader les mécontents de transporter leur droit de vote à deux nobles élus par les comitats, et de rentrer chez eux sans attendre la fin des tractations⁽⁵⁾. Selon le rapport de l'ambassadeur de Milan, à peu près 120 nobles restèrent sur place. On peut donc les considérer comme les représentants des nobles individuellement convoqués à l'élection. On recourut à la fiction; on agit comme si tous les no-

⁽¹⁾ Teleki, t. X, p. 65.

⁽²⁾ Suppl., t. II, p. 270.

⁽³⁾ «... in Revolutions- und Übergangszeiten sind echte Delegationen an parlamentarische Ausschüsse nicht ganz selten» (TRIEPEL, *op.cit.*, p. 98).

⁽⁴⁾ Gy. GÁBOR, *A kormányzói méltóság a magyar alkotmányjogban* [La dignité de régent dans le droit constitutionnel hongrois], Budapest, 1932, p. 83.

⁽⁵⁾ V. FRAKNÓI, *A magyar kirdlyválasztások története* [Histoire des élections royales en Hongrie]. Budapest, 1921, p. 122.

bles étaient présents à la diète et c'est là que la noblesse des comitats élut ses représentants.

Nous connaissons encore plusieurs cas semblables. Quand l'empereur Maximilien apprit que l'adhésion de la Hongrie à la Ligue de Cambrai relevait de la compétence de la diète, il décida d'envoyer des légats auprès de l'assemblée hongroise, tout comme le roi de France l'avait fait. Ces légats arrivèrent vers la mi-juin 1510 avec une lettre de créance adressée aux ordres réunis à Székesfehérvár (Albe Royale). Or, à leur arrivée, la noblesse avait déjà été dissoute. Le roi et les magnats ne désiraient pas que la masse de la noblesse moyenne participât aux négociations. Aussi l'avait-on priée de se dissoudre après avoir élu 2-3 représentants par comitat. Les nobles protestèrent d'abord, mais finirent par élire 40 députés et par rentrer chez eux. Ces représentants tinrent leur séance à Tata où séjournait le roi⁽¹⁾.

Les ordres ne réfléchissaient pas beaucoup aux aspects juridiques de la situation; ils ne regardaient que ce qui était le plus pratique. Et puisqu'ils étaient convaincus de représenter le pays, ils se croyaient libres de se faire représenter à la diète par des députés élus.

A la diète de 1519, convoquée pour élire le palatin, le nombre des membres présents de la noblesse moyenne atteignait 3000. Ceux-ci ne tardèrent pas à se dissoudre, mais élirent d'abord des députés munis de pleins pouvoirs qui participèrent alors à l'élection⁽²⁾.

En 1523, la diète choisit dans son sein une commission de 42 membres en vue de négocier avec le roi⁽³⁾. Malheureusement, nous ne connaissons pas les circonstances de cette affaire. Il se peut que la délégation se constitua uniquement pour faciliter les entretiens, mais il se peut aussi que, comme en 1490 et en 1510, la diète se fit représenter par une commission. La dernière hypothèse est confirmée par le fait que le jour même dont notre document porte la date, il n'y avait encore qu'une assistance très peu nombreuse; il n'avait donc pas été nécessaire de former une commission pour éloigner la masse.

⁽¹⁾ V. FRAKNÓI, *A Hunyadiak és Jagellók kora (1440-1456)* [Epoque des Hunyade et des Jagellon], Budapest, 1896, p. 388.

⁽²⁾ V. FRAKNÓI, *op.cit.*, p. 426; SZABÓ, p. 40.

⁽³⁾ «Sunt ex spiritualibus et baronibus et nobilitate electi quadraginta duo, cum quibus incipiet rex cras tractare», Herberstein à Salamanca, 5, V, 1525 (*Jahrbuch des Wiener Ung. Hist. Instituts*, t. I, 1931, p. 89).

Conclusion

Comme nous l'avons vu, la dualité de l'existence personnelle est immanente à la notion de la représentation. Mais nous avons vu aussi que la représentation est uniquement possible dans une sphère de valeurs à caractère spirituel et c'est pourquoi il est impossible de représenter les personnes naturelles et juridiques dans le droit privé et dans la procédure. On ne peut que les remplacer (*vertreten*)⁽¹⁾.

Puisque le «pays», le *regnum*, représenté à la diète par les ordres, était une unité spirituelle, politiquement déterminée, douée d'une autorité et d'une dignité spécifiques, il contenait les deux éléments essentiels de la représentation et nous avons pu énumérer de nombreux exemples pour prouver que les ordres réunis s'étaient et étaient considérés comme les représentants de la nation.

Mais quand les ordres assemblés à la diète de 1453 demandèrent à Ladislas V le comitat perpétuel de Beszterce en faveur de l'ancien régent, Jean de Hunyade, ils écrivirent: «Nos omnes, *id est totum hoc regnum*»⁽²⁾. N'ont-ils donc pas songé plutôt à l'identité qu'à la représentation? Il y a des avis selon lesquels les ordres se considéraient comme *identiques au pays*⁽³⁾ — mais nous ne pouvons pas adhérer à cette conception. Quand les ordres prononcèrent les paroles citées plus haut, ils avaient pour seul but de donner plus de poids à leur demande, en soulignant qu'ils présentaient une demande appuyée par tout le «pays». Il ne s'agissait donc nullement de l'analyse juridique de la situation; les contemporains ne s'occupaient guère de pareils problèmes.

Nous devons cependant poser la question de savoir si le peuple ne peut être représenté dans la sphère politique qu'en tant qu'unité spirituelle, c'est-à-dire si les représentants doivent avoir égard aux inté-

⁽¹⁾ G. LEIBHOLZ, *op.cit.*, p. 33. — 1454: «sigillum nostre maiestatis personalem presentiam representans appressum» (*Teleki*, t. X, 419).

⁽²⁾ A. M. CZIRAKY, *Conspectus iuris publici regni Hungariae ad annum 1848*, t. I, Viennae, 1851, p. 187.

⁽³⁾ «Trotzdem galten die Landstände nicht als Vertreter ihrer Sonderinteressen, aber auch nicht als Vertreter des Volkes, sondern als die des Landes, sie waren 'das Land'» (SCHRÖDER-KÜNNSBERG, *Lehrbuch der deutschen Rechtsgeschichte*, 1919-22, p. 671); «die Stände sich als das Land, die Landschaft betrachteten» (O. BRUNNER, dans *Mitt. d. Inst. für österr. Geschichtsforschung*, XIV. Ergänzungsband, p. 526; O. BRUNNER, *Land und Herrschaft*, 1939, p. 502).

rêts de tout le peuple, au bien public, — est-ce que nous pouvons parler de représentation au temps des ordres ? Souvent on objecte que les ordres s'intéressaient aux seuls droits et priviléges d'une partie de la population, alors même qu'ils pouvaient disposer dans des questions d'intérêt général, comme l'impôt ou la défense nationale, parce que le bien public s'identifiait avec leurs intérêts propres⁽¹⁾.

En Hongrie, les paysans étaient des serfs; les propriétaires terriens considéraient donc les gens vivant sur leurs terres comme les leurs et ils étaient convaincus de représenter les intérêts de leurs serfs aussi quand ils parlaient du bien du pays⁽²⁾. «Les députés qui composent les assemblées, représentent directement les ordres majeurs dont la vitalité est la plus forte; d'une manière moins directe, ils assument la représentation des ordres mineurs et de toute la population du pays, cantonnés de gré ou de force dans la passivité»⁽³⁾. Ce que nous pouvons dire des députés des villes aussi, car étant élus et envoyés par le conseil, ils n'assumaient que d'une manière moins directe la représentation d'une grande part de la population de leur ville.

Il est naturel que les représentants des comitats à la diète devaient être des nobles. Non seulement parce que nous sommes à l'époque des ordres, mais aussi parce qu'une affinité spéciale devait exister entre représentant et représentés⁽⁴⁾. Aussi les représentants des comitats devaient-ils posséder des valeurs personnelles spéciales. C'est pourquoi il fallait les choisir parmi les *potiores et notabiles*. Il aurait été impossible chez nous que le député soit, comme le *procureur français*, d'un statut juridique différent, roturier p.ex.⁽⁵⁾; même

⁽¹⁾ G. LEIBHOLZ, *op.cit.*, p. 53-54.

⁽²⁾ P.e. 1385: «pro bono communi utilitateque eiusdem regni... congregacionem generalem celebrassemus»; 1386: «commodum reipublice et utilitatem regni ac sacre corone commune»; 1435: «pro debita, ordinata et conformi iustitie administratione incolis eiusdem regni equaliter omnibus de cetero exhibenda necnon quieto et tranquillo statu eorundem regnicolarum»; 1445: «Nos... in presenti congregacione Pestensi pro reformatanda pace et reipublice utilitate eiusdem regni insimul congregatis»; 1464: «pro communi utilitate»; 1481: «super bono communi et reformatione status omnium tam spiritualium, quam secularium personarum, maiorum scilicet et minorum eorundem»; 1495: «quedam statuta sive decreta pro comodo et utilitate dicti regni nostri edidissemus»; etc.

⁽³⁾ E. LOUSSE, *op.cit.*, p. 364.

⁽⁴⁾ G. LEIBHOLZ, *op.cit.*, p. 38.

⁽⁵⁾ J. DECLAREUIL, *Histoire générale du droit français*, Paris, 1925, p. 514;

les *legati absentium* devaient être des nobles propriétaires.

En dehors de l'*auctoritas* et de la dignité propre du député, il fallait encore que sur le plan de sa compétence concrète il put prendre des décisions indépendamment de la volonté de tierces personnes⁽¹⁾. Cette exigence excluait chez nous, au moyen âge, le *mandatum imperativum*, incompatible avec la représentation véritable.

Les représentants des comitats s'étaient donc fort rapprochés, au moyen âge hongrois, de la notion de la représentation véritable. Les causes en étaient multiples. Le rôle des comitats y était grand, mais l'unité juridique de la société nobiliaire hongroise était aussi un facteur puissant. Tandis qu'en Occident la société des états se subdivisait en plusieurs cellules divergentes et, au lieu d'être une société, se composait plutôt d'un amas de sociétés⁽²⁾, en Hongrie il y avait une seule société, celle de la noblesse. Le nombre de nos villes était réduit; leur vie économique égoïste a empêché, par dessus le marché, que le sentiment de l'union se fortifiât dans la bourgeoisie. C'est seulement à partir du milieu du XV^e siècle que les villes voisines commencèrent à s'organiser entre elles et à constituer un état indépendant⁽³⁾. Mais leur rôle aux diètes resta encore longtemps secondaire. La lettre d'invitation qui leur était adressée en 1458 par le roi Matthias Corvin, le prouve: «*preterea mittere poteritis certos ex vobis cum pleno mandato ad conventum generalem..., ut tandem accipere possitis ab eis ea, que in eadem concludentur omni voto*»⁽⁴⁾. Par contre la noblesse, quoiqu'elle ait été constituée de couches différentes, présentait une communauté bien unie. Dans cette société la conscience qui ressoudait les membres pouvait facilement naître. Il s'ensuivait que la représentation de la noblesse était à caractère aussi collectif que la représentation rencontrée aux conciles universels. Elle n'était pas aussi dispersée qu'aux assemblées d'états occidentales.

La structure spécifique de la société nobiliaire hongroise se reflète dans les coutumes quotidiennes. Ainsi, il est à noter que les nobles se considéraient comme *fratres* et s'appelaient de ce nom, et non seulement les membres de la noblesse moyenne entre eux, mais aussi les magnats traitaient les nobles moyens de *fratres et amici*⁽⁵⁾. Le *frater*

CHÉNON, *Histoire générale du droit français*, t. I, Paris, 1926, p. 832.

(¹) G. LEIBHOLZ, *op.cit.*, p. 73.

(²) G. DE LAGARDE, *op.cit.*, p. 427-428.

(³) MALYUSZ, *op.cit.*, (voir p. 99, n. 2), p. 393.

(⁴) *Vest.*, p. 297.

(⁵) P.e. 1373: «*Emericus palatinus, vester verus frater*»; 1445: «*fratri nostro*

avait dans l'ancienne terminologie juridique hongroise une signification plus étendue que celle de «frère»: il désignait les descendants des hommes nés d'un même père; de là son correspondant hongrois, le *atyafi* (les fils d'un père) qui désignait les membres d'une même *gens*⁽¹⁾. Mais il dépassait même cette signification, il servait à désigner des rapports plus éloignés et était finalement employé par les nobles qui se considéraient tous presque comme parents et voulaient exprimer par là l'amitié et les rapports cordiaux⁽²⁾. Le même usage peut être retrouvé dans la société nobiliaire polonaise, très semblable à celle de Hongrie (*Panie bracie ! Ponowie bracia !*).

Auparavant nos historiens du droit ne se sont guère occupés de la nature juridique de la fonction des représentants. C'est Georges Bartal, savant de grand mérite, qui aborda le premier cette question, dans son ouvrage paru en 1847. «Ad comitia huiusmodi — écrivait-il — ex adulta consuetudine comitatus singuli quattuor probos et nobiles viros, qui ceterorum quoque personam sustinherent, delegare tenebantur, potiorum, seu quod usitatus procerum nomine intellectos»⁽³⁾. Bartal touchait à la racine du problème. Il est vrai que l'expression *personam sustinere*, employée p.ex. par Cicéron pour désigner le rôle de l'acteur de théâtre et du magistrat⁽⁴⁾, n'est pas tout à fait adéquate à la fonction des représentants, elle s'en rapproche toutefois beaucoup.

Eméric Hajnik fut le second à s'occuper de cette question. Dans une dissertation académique en 1873, il examine comment la noblesse cessa de paraître individuellement aux diètes. Il est d'avis que, malgré

carissimo salutem et fraternitatis charitatis augmentum»; 1452: «Egregie vir, frater noster charissime»; «Vestra Fraternitas»; 1454: «ut cum illis et aliis fratribus vestris congregandis... tractare et concludere valeamus»; 1511: «Nos prelati et barones... cum universitate nobilium et regnicularum huius regni, fratribus et amicis nostris»; 1506: «ut etiam ipsi se ipsos ceterosque omnes fratres et amicos eorum, tam maiores, quam minores in eodem comitatu existentes ab incursione huiusmodi pene defendere possint».

(¹) Comme nous lisons dans le *Tripartite* (1514): «Per fratrem autem et sororem hoc in loco intellige quemlibet generationis sue hominem in iuribus possessionariis secum equaliter succedentem» (P. I, tit. 39, § 1).

(²) M. KERTÉSZ, *Az udvarias magyar beszéd története* [Histoire du langage poli hongrois], Budapest, s.a., p. 29-31.

(³) G. BARTAL, *Commentariorum ad historiam status juris publici Hungariae aevi medii libri XV*, t. III, Posonii, 1847, p. 126.

(⁴) Cf. E. COSTA, *Cicerone giureconsulto*, I, Bologna, 1927, p. 269.

la présence *viritim* rare de la noblesse à partir de 1450 jusqu'à la fin du XV^e siècle, pendant toute cette époque la conscience resta nette que chaque noble était appelé à être membre de la diète. Les *electi nobiles* ne faisaient que suppléer à la présence des nobles absents. Pour Hajnik, les députations des comitats n'étaient qu'une institution auxiliaire⁽¹⁾.

Akos Timon, dans son *Histoire du droit et de la constitution hongrois* (publiée en magyar), reprend la thèse de Hajnik. Il pense même que les *electi nobiles* et la députation des comitats étaient deux institutions différentes et que la seconde différait, sinon en fait, du moins en droit, de la première. Les *electi nobiles*, écrit-il, étaient simplement les remplaçants et non pas les représentants des nobles restés chez eux; à côté d'eux n'importe quel noble conservait son droit de se présenter; ils étaient seulement destinés à assurer la présence d'un nombre minimum de nobles⁽²⁾.

Etienne Zsindely, dans son ouvrage intitulé *La constitution hongroise sous les Anjou et sous Sigismond*, prend les thèses de Hajnik et de Timon pour point de départ. A la thèse de Timon, selon laquelle les représentants sont des simples remplaçants de ceux qui restaient chez eux, il ajoute la constatation de Bartal que nous venons de citer. C'est-à-dire, d'après lui aussi, que la présence des plus fortunés n'était nullement limitée et que le but de l'institution était seulement d'assurer la tenue des assemblées au cas où la réunion de toute la noblesse aurait rencontré des difficultés économiques et financières⁽³⁾.

Un point spécial des opinions relevées doit nous préoccuper particulièrement: n'importe quel noble avait-il le droit de se présenter à la diète s'il y avait déjà des députés élus et convoqués qui le représentaient? Une réponse aussi définitive que celle de Peterka concer-

⁽¹⁾ *A nemesség országgyűlési fejeként való megjelenésénck mogaiznája*, Budapest, 1873, p. 10.

⁽²⁾ 5^e édit., Budapest, 1917, p. 610. En traduction allemande: *Ungarische Verfassungs- und Rechtsgeschichte mit Bezug auf die Rechtsentwicklung der westlichen Staaten*, 2^e éd., Berlin, 1909.

⁽³⁾ *Magyar alkotmány az Anjouk és Zsigmond alatt* [La constitution hongroise sous les Anjou et Sigismond], Sárospatak, 1899, p. 140. — Dernièrement G. BÓNIS a évoqué cette question dans son ouvrage cité plus haut (voir p. 81, note 1), dans le chapitre intitulé «La constitution corporatiste du pays» (p. 504-547). Mais il n'a fait qu'ébaucher la question, quoiqu'il donne des renseignements précis sur la représentation en général.

nant les diètes tchèques, dépasse nos forces. Chez les Tchèques les députations n'avaient aucun caractère de représentation. Indépendamment d'elles, les chevaliers pouvaient se présenter individuellement. Les députations servaient uniquement à empêcher qu'un des districts demeurât sans représentation⁽¹⁾. Nous avons cependant une donnée qui nous permet de croire qu'en dehors des députés, d'autres nobles pouvaient aussi venir aux diètes hongroises. Nous avons vu qu'en 1446 quand le comitat Szabolcs ne remboursa pas les frais de son représentant, celui-ci porta plainte devant le régent. Le régent invita alors le comitat à payer, d'autant plus que pour d'autres comitats ce n'était pas un ou deux représentants qui s'étaient présentés, mais «*singuli singulariter et universi universaliter*»⁽²⁾. Malheureusement, la lettre d'invitation des grands du pays nous est inconnue, et ainsi nous sommes incapable de constater si la noblesse moyenne avait été invitée *viritim* ou par ses députés. Mais nous savons que, le sujet principal de la réunion étant l'élection du régent, l'assistance avait été nombreuse⁽³⁾. Nous lisons à la fin des lois adoptées par cette assemblée: «*Datum in amplissima prelatorum, baronum et regnicolarum congregatione generali in campo Pestensi celebrata*». Il se peut que l'invitation ait été adressée individuellement aux nobles, mais eu égard à la situation troublée du pays, on avait permis aussi l'envoï des délégations. Sous Mathias Corvin cependant, croyons-nous, les lettres d'invitation sont tout à fait explicites: elles ne permettent que la présence des représentants. A cette époque, l'idée de la représentation s'était déjà suffisamment ancrée et, de plus, Mathias, cherchant à installer un régime plus absolutiste, désirait la seule présence des députés. Il voulait observer les formes; aussi convoquait-il souvent la diète, mais il n'était pas disposé à traiter avec des masses trop nombreuses⁽⁴⁾.

Nos spécialistes du droit public se sont aussi penchés sur le problème de la nature juridique de la fonction des représentants; cela

⁽¹⁾ *Rechtsgeschichte der böhmischen Länder*, II, 1928, p. 367.

⁽²⁾ Voir p. 104, note 1.

⁽³⁾ 1446: «*Et quia nobiles dicti comitatus Posoniensis ... universaliter in dicta congregatione nostra generali constituti hoc ... unanimiter attestati extiterant et affirmarant*» (Arch. d'Etat, Dl. 13, 990).

⁽⁴⁾ Par contre, la lettre du roi Mathias de 1466 — citée ci-dessus (voir p. 101, note 1) — laisse supposer qu'à part des députés des comitats, d'autres nobles pouvaient prendre part aussi à la diète.

se comprend, car la constitution hongroise était une constitution historique, elle s'est formée *usu et vetustate*. Mais puisqu'ils n'ont pu s'informer de la situation médiévale, faute de travaux consacrés à ce sujet, ils ont étudié les diètes plus connues des temps modernes et ont été portés à voir même dans les représentants médiévaux, des mandataires qui recevaient un *mandatum imperativum* et qui pouvaient être révoqués par leurs mandants.

J. HOLUB.

VI

Representative Assemblies of mediaeval Sweden

BY

ERIK LÖNNROTH,
University of Göteborg.

In the leading countries of mediaeval Europe, the assemblies in which the commons are represented, grew out of the change of social balance, which was determined by the growing economic and military importance of the cities, especially of the leading class of merchants. This fundamental condition was lacking in Sweden, whose boroughs and whose merchants were dominated by the influence of German trade and of the merchants houses of Lubeck and other Hansa towns. In spite of this, the Swedish parliament of Estates was created in the later middle ages. The causes of this development are fully discussed by Swedish historians, and so is the moment of birth of the Swedish parliament. In this lecture the common viewpoints and the enduring results of the discussions will be stressed rather than the differences still existing.

As postulates you have to remember two facts of fundamental importance in Swedish mediaeval history. First: we never had a feudal system in the continental sense of the word. Second: fourteenth century Sweden was a federal kingdom and remained legally so to the end of the middle ages. In the thirteenth century the federal units of Sweden, the «*landskaps*» — corresponding to provinces or counties in other countries — still elected the king separately, although the nucleus of the Swedish state, Uppland, had the first and leading choice. The electoral bodies were the things of the *landskaps* presided over by the doomsday men and consisting of all free men of the respective *landskaps*, who were present at the meeting. But from the beginning of the fourteenth century, whenever the throne fell vacant all the doomsday men, each with twelve free men of a certain intellectual standard prescribed by law, had to assemble at the sacred place of king-taking in Uppland, the stone of Mora, and elect the new king. This assembly recognized no distinction of noble or of ecclesiastical status; it represented the undifferentiated agrarian society of old. As a newly created electoral body of the fourteenth century it was an anachronism, but it certainly was a representative assembly functioning for a social purpose.

Why came this assembly into being? Not as a result of a social development, of a levelling of the estates and classes or of an increase in power of the Swedish yeomen. The beginning of the fourteenth

century saw the high tide of aristocratic dominance in Sweden. We know that all real decisions when a king was dethroned or created were made by the «proceres» and «meliores» of the country: the bishops and the nobility. From the middle of the thirteenth century a «parlamentum» clearly is mentioned, a consultative assembly of the aristocracy summoned by the king when important decisions of state were to be made. From the year 1280 a special royal council existed with a limited number of members and special privileges, representing a loyal, governing group of the aristocracy. These two assemblies, the parlamentum and the council, had real power. The electoral assembly at Mora stone existed on the presumption that it had only to confirm decisions already made and that its members followed the lead of the aristocratic dooms-men. Its creation stressed in the first place the territorial unity of the kingdom, which had been dangerously imperilled during a long dynastic struggle ended by civil war. But it also gave a useful legal form backed by traditions, to the very act of election and thus served the constitutional principles of the aristocracy against the hereditary claims of the ambitious king of Earl Birger's family.

This does not mean that the opinion of the Swedish commons even at this time was totally insignificant. The peasants and their servants constituted the great majority of the people. Although their active influence on the policy of the Kingdom was very small there was the possibility of passive resistance and even of local military action, which could not be neglected. Their legal rights were considerable. The geographical realities of the vast, sparsely populated country made local popular opinion a power. But their interests as a special class were in no important way opposed to those of the aristocracy. The yeomen were masters of their own soil, and the noblemen kept only a loose hold on their tenants. The manors were few, the burden of daywork was relatively easy. The tenants paid their masters fixed rents and their management of the farm was difficult to control. On the other hand the taxes claimed by the king's bailiffs gave rise to real irritation among the peasants. They had no reason to long for strong and active kings, whose need of income always tended to be considerable. This means that peasants and noblemen had fundamental political interests in common. Swedish society of the beginning of the fourteenth century lacked the conditions for the genesis of a representative assembly, where the commons would stress opinions of their own against the aristocracy.

But all the same such an assembly was born in the later middle ages. The beginning of the «riksdag», the Swedish national assembly of four estates, was the product of a development of constitutional theory but also of a significant change in Swedish society. The theory of representation of estates, was imported from abroad. In the early half of the fourteenth century Sweden was remarkably open to international influence in legal and political theory. In 1332 the Danish province of Scania went over to the Swedish king by a *coup d'état* by the Archbishop of Lund and some noblemen of the province. As a legal excuse for this transaction was claimed the spontaneous will of the people of Scania, «domini Petri, archiepiscopi lundensis, capituli sui lundensis, militum armigerorum, monasteriorum, ciuitatensium ceterorumque incolarum terre nostre Scanie, clericorum et laicorum». Those were the members of the corporative unit of the Scanian people, which made use of its sovereign right to change king and nation by a unanimous decision. This right was of course accepted by King Magnus of Sweden and his counsellors, who reaped the benefits of the Scanian transaction. And so the theory of the sovereign power of a people composed of cooperating estated entered Swedish political debate.

In 1356 King Magnus' eldest son, the king elect Erik, rebelled against his father with the help of the aristocratic faction and addressed the people of each diocese in a proclamation by enumerating the estates, claiming that he had been elected king by the people's grace. When King Erik died three years later, King Magnus tried to get himself accepted by his followers, and summoned a national assembly of a new king to Kalmar to decide how the country should be ruled: there should meet four men of the common people of each landskap, two men of each borough, the bishop with two canons from each diocese and all the king's and all the kingdom's men, that is all knights and squires who had to serve the king as his sworn vassals. We don't know if this assembly ever came into being. There are different opinions expressed among the scholars. But we know that some weeks later King Magnus made decisions of state at another meeting where only the bishop and the nobility are mentioned as present. And we know that during dynastic disputes in the 1360th and 1370th the estates of the Swedish people were referred to in important decisions but without any mention of a representation of the commons. The council and the nobility acted in their name and claimed to perform the will of all the people. The theory was

generally used, but Swedish society still lacked a basis for a real representation of all the estates. And the theory served the political aims of the aristocracy, whose real representation was the council and who by every means disputed the king's claim to the right to decide on matters of government without interference from his subjects.

The idea, that the commons had the right to take part in important decisions about the government of the kingdom was, however, vivid in Sweden all through the fourteenth century, and the idea was not without a touch of reality. It had the support of the national tradition of constitutional law. It corresponded, somehow, to the role of the peasants as a passive but not negligible power in domestic politics. In the civil wars the aristocratic combatants made up their mind to appeal to the common people in their propaganda. It was only a matter of time before one or other group of the commons would be sufficiently politically minded to demand opportunities of giving voice to their opinions in the representative assemblies.

But at the end of the century, the royal power asserted its dominance in the United Scandinavian Kingdom of Queen Margaret. Neither the aristocracy, nor any other estate of her Swedish subjects, got opportunities to take part in governmental decisions. Half a century of autocratic royal leadership brought constitutional life in Sweden to a standstill. Not until the country rebelled against King Erik of Pomerania, in 1434, was there again need of a constitutional form for selfgovernment of the people. In the revolt, nobility, clergy and peasants fought together against the bailiffs and loyalists. The council, no longer of the king but of the kingdom, functioned as a governing body, and vital decisions were made by general meetings at which all the estates were supposed to be present. The decisions of these meetings were signed and probably formulated by the council, which during the rebellion swelled to a representative assembly of the whole nobility.

Were the commons really represented in the general meeting of the 1430th? Scholarly debate had focussed on this question: arguments have been stressed for and against. We must remember that the Swedish peasantry had taken an important part in the rebellion, especially in its first phase, and that the leader of the popular movement, the mine-owner Engelbrektsson, had been recognized as commander of the whole rebel army and as member of the governing council. We know that at least some boroughs sent representatives to some meetings and that a representation of the common peasantry,

at least, was planned at a provincial meeting. Certainly, crowds of common people from the rebel army and from the peasantry often acclaimed the decisions of the meetings. But the sources never mention names or actions of delegates of the commons. Their known leaders belonged to another social class, the gentry. Even if we consider the men of the common people who were present at the meetings as representatives of their estates, we may assume that they acted rather as an audience than as negotiating members of the meetings.

The leaders of the popular revolutionary movement were killed by enemies belonging to the high aristocracy, in the years 1436 and 1437, and the general movement of the peasantry ebbed out. But the principle of the participation of all estates in general meetings had been confirmed. During the years of conflict between Erik of Pomerania and his Swedish subjects the whole people of Sweden was theoretically responsible for the government. The political leaders of the country, bishops and noblemen, proclaimed themselves as champions of constitutional freedom. When the nobility of Denmark had also turned against King Erik, the Swedish leaders discussed a plan for general meetings of the united Scandinavian kingdom for an election of the common king, where all important boroughs and all landskaps of Denmark, Sweden and Norway should be represented together with the clergy and the nobility. The plan was never realized, and when the interregnum was over no need of national assemblies was felt except in connection with the traditional ceremony at Mora stone, when Christopher of Bavaria was elected in 1441, Karl Knutsson in 1448 and Christian I in 1457.

In the 1460^{es}, however, a triangular conflict between the rival kings Karl Knutsson, Christian and the archbishop of Uppsala, Johannes Benedicti, caused a new interregnum and incessant civil war. In August 1464 King Karl was acclaimed in Stockholm by common peasantry from six landskaps, enumerated by the king in a later proclamation. And two years later in a meeting at Västerås the same king was surrounded by gentry, townsmen, mineowners, peasant warriors from Dalecarlia and official delegates from the common peasantry in nine landskaps. In the following year 1467 the council of the kingdom, the magistrates of Stockholm, nobility, townsmen, peasantry of three landskaps, the two last categories probably represented by delegates, met in Stockholm and swore allegiance to King Karl. And then, when after the battle of Brunkeberg in 1471 the interregnum in Sweden was made permanent and the country

for half a century was governed by the council, headed by a regent, the general assembly of estates again and again was summoned to discuss and decide on important matters, especially in connection with the repeated claims of the kings of Denmark and Norway to be allowed to enter their kingdom of Sweden and reign there according to law and treaties.

The representative assembly of estates had been born, but what had happened to stabilize the practice of delegated spokesmen from boroughs and peasantry? It is easy to prove that in the middle ages the representation of the commons never became strictly and numerically regular; the national assemblies were always rather chaotic and the peripheral provinces never had a chance to keep in constant touch with the high policy of the government junta. But certain categories of the commons always had a very strong representation: the mineowners of Västmanland and Dalecarlia and the merchants of Stockholm. In 1504 the national assembly consisted of 15 members of the council, nobility from Uppland and Södermanland, the overseer of the big copper mine at Falun, delegates from the copper and silver mines and the mayor, the aldermen and 48 delegates from the city of Stockholm. The mineowners and the merchants of Stockholm represented a new social group of considerable economic and military power and with few interests in common with the landowning aristocracy. They would equip trained and mailclad soldiers and they controlled the famous bowmen of Dalecarlia, who did seasonal work at the mines. The regent and the council depended on them as allies.

Already in 1434 the first upheaval of the peasantry had been led by a mineowner and headed by Dalecarlians. In the general agitation of the 1460's, when the conflicting parties of the aristocracy were wooing the common people to get their support, especially for the paying of taxes and supplying of forces, the leaders of the mining district again took the lead of the popular movement. They and the merchants were capable of political as well as military initiative. For mainly economic reasons they were bitter enemies of the Danish kings. They gave the regent the nucleus of a national army, independent of the nobility and its followers, and the regent's subtly organized propaganda among the peasantry in the provinces kept together a body of popular opinion to support his own government. The assembly of estates served from the beginning the policy of the Sture regents. It rallied the forces of national resistance against the

kings and the other Scandinavian nations and it neutralized the power of the aristocracy when in the last decades of the middle ages the government of the Sture regents showed dictatorial tendencies. It gave the Stures the moral support of the people's general will, when they discussed the privileges of the church. By its very nature it was a revolutionary creation. Logically its importance faded when at last a national kingdom had been stabilized in Sweden in the reign of Gustavus Vasa.

The riksdag was created out of quite disparate impulses: the international conception of a corporative state, the old federal origin of the Swedish kingdom, long periods of interregnum, and a social and economic development which, at last, gave the commons a natural leader-group. The story of the Swedish representative assemblies in the middle ages confirms the knowledge of the vital importance to Swedish cultural and social life of the intellectual and economic connections with the nations on the European continent and in the British isles. But on the other hand the role of the peasantry in Swedish constitutional life is unthinkable without the specific background of a long legal tradition where the peasantry was more or less identified with the Swedish people.

E. LÖNNROTH.

VII

Sul Braccio reale nei Parlamenti
sardi del Periodo aragonese,

DI

ALBERTO BOSCOLO,
Professore all'Università di Cagliari.

Arrigo Solmi, in uno dei suoi pregevoli studi, ha messo in rilievo, non molti anni fà, il sistema usato dal re Pietro IV di Aragona per la convocazione del primo Parlamento sardo, tenutosi a Cagliari nel 1355 con la procedura delle Corti catalane, ed ha notato come dei tre bracci, che formavano il Parlamento e che erano, come è noto, l'ecclesiastico, il feudale e il reale, quest'ultimo fosse quello più degno di studio, in quanto, rappresentando le città, organizzate a vita municipale, e le ville dipendenti dalla Corona (*universitats*), avrebbe potuto offrire alcuni dati molto interessanti, sia sullo sviluppo di vari centri dell'isola e sulla loro decadenza, sia sul sistema di rappresentanza usato a difesa e a tutela degli interessi cittadini e comunali⁽¹⁾.

Mentre i componenti del braccio ecclesiastico (arcivescovi, vescovi, abbatì) e quelli del braccio feudale (nobili, feudatari) venivano convocati direttamente dal re con una lettera personale, ad eccezione dei rappresentanti dei capitoli cattedrali, nominati per elezione del clero, quelli del braccio reale venivano eletti direttamente da alcune assemblee popolari, che si tenevano all'uopo nelle città e nelle ville reali e che concedevano con uno speciale mandato ai prescelti «*facultatem consentiendi et firmandi*». Gli uomini delle città e delle ville, convocati con un suono di campane o con un suono di tromba, si recavano nella chiesa o nella piazza principale (*platea*) della città o del comune e lì, riuniti in assemblea (*congregati*), eleggevano i loro rappresentanti, detti sindaci o procuratori (*sindichs, procuradors*), da inviare nella capitale dell'isola, dove il Parlamento veniva stabilito e radunato secondo quanto fissato dal sovrano e comunicato per lettera alle singole città e alle singole ville. Ne conseguiva una situazione migliore degli abitanti di queste ville in confronto a quelli delle ville feudali, che venivano rappresentati dai loro signori, e ne conseguivano anche per le stesse ville reali una maggiore autonomia e una migliore difesa dei propri interessi.

Il Solmi ha giustamente notato che l'Aragona diminuì in Sardegna nel tempo il numero delle ville reali, che, organizzate all'epoca pisana con il sistema di comune rurale sotto il governo di un «*rector*» o di più «*rectores*», avevano propri giurati e un proprio consiglio e gode-

⁽¹⁾ Cfr. A. SOLMI, *Le costituzioni del primo Parlamento sardo del 1355* in *Archivio storico sardo*, vol. VI, fasc. 1-3, p. 193 e segg.

vano, infine, di una propria amministrazione. Primo atto del governo aragonese fu proprio quello di infeudare le ville reali, le quali, infeudate, perdevano il diritto di partecipazione ai Parlamenti, venendo rappresentate dal loro feudatario, e perdevano altresì la loro autonomia amministrativa con vantaggio dello stesso governo, al quale era più facile controllare l'isola con pochi feudatari ligi alla Corona che con molti funzionari corrotti o indigeni di poca lealtà. Così, mentre nel 1355 il braccio reale contava i rappresentanti di tutte le città dell'isola, eccettuate quelle sotto i Doria e sotto i giudici d'Arborea, e di tutti i comuni rurali, che erano numerosissimi (Sanluri, Cabrioli, Quartu, Mandas, Assemini, Sepont, Orroli, Cepolla, Decimo, Tratalias, Arenis, Samassi, Pula, Segussi, Giba, Gesico, Maracalagonis, Sicci, Quirra, Furtei, Solanas, San Sperate, Domusnovas, Gesico), nel 1421, nel Parlamento presieduto da Alfonso il Magnanimo, il braccio reale era rappresentato soltanto dalle città, perchè le ville reali erano state pian piano assoggettate, sotto i regni di Pietro IV e dei suoi successori, al vincolo feudale⁽¹⁾.

Questo primo passo del governo aragonese, che ai primi del secolo XV aveva un Parlamento formato soprattutto da feudatari di origine iberica (Berengario Carroz, Francesco Carroz, Giovanni de Sena, Rambaldo de Corbaria, Giovanni Siviller, Giovanni Marquets, Marco Gonery, Ludovico Aragall, Pietro Gomez, Galcerando de Santa Pau, Garcia de Ferrera) e in minor numero da ecclesiastici (gli arcivescovi di Cagliari e di Arborea, i vescovi di Bosa, di Terralba e di Santa Giusta), portò così il braccio reale a una ben misera consistenza, essendo in esso rappresentate soltanto le città di Cagliari, di Sassari, di Alghero, di Iglesias, e di Bosa, e portò anche, come conseguenza, dato che le città più importanti erano controllate ed in mano degli aragonesi e dei catalani (Cagliari ed Alghero), alla soppressione dell'elezione dei rappresentanti del braccio mediante l'assemblea cittadina o rurale e alla sostituzione di questa elezione con una nomina effettuata città per città dai consiglieri delle stesse città (consellers, prohomens), i quali spesso non erano sardi, ma della nazionalità dominante.

Come ha notato il Solmi e come si può comprovare oggi attraverso i documenti dell'Archivio della Corona d'Aragona, concernenti il Parlamento del 1421, da poco pubblicati⁽²⁾, e i documenti dello stes-

⁽¹⁾ Cfr. A. Boscolo, *I Parlamenti di Alfonso il Magnanimo*, Milano, 1953, p. 12.

⁽²⁾ Cfr. A. Boscolo, *op.cit.*, p. 63 e segg.

so Archivio, concernenti l'amministrazione pisana in Sardegna e ancora inediti⁽¹⁾, che offrono dati interessantissimi sulle ville, sulla loro popolazione, sulla loro produzione e infine villa per villa i nomi degli abitanti con diritto di voto, ci fu per l'Aragona un interesse politico; l'Aragona mirava infatti ad abolire quanto restava ancora di consuetudini e di tradizioni pisane o giudicali nell'isola, ad averne in mano le città ed infine ad esercitare un controllo capillare su tutta la Sardegna, che mal sottostava al dominio aragonese. Il passaggio dal sistema elettivo popolare dei rappresentanti del braccio reale a quello di scelta vincolata ai soli consigli, attuato anche in Catalogna per un maggiore controllo delle città, ne è chiara dimostrazione. Se si seguono infatti le fasi di questo passaggio si vedono i risultati ottenuti in breve tempo dalla Aragona, che giunse a convocare dei Parlamenti, in cui i sardi erano minimamente rappresentati e in cui la maggioranza (si tenga presente che ogni persona intervenuta o per diritto proprio o per rappresentanza disponeva di un solo voto) era formata da catalani, da aragonesi, da valenziani, da persone cioè che dipendevano dal regno d'Aragona e per le quali era già stato firmato il privilegio di possedere le roccaforti di Cagliari e di Alghero escludendone i sardi: passo politico anche questo, compiuto per un efficace controllo della Sardegna.

Nel Parlamento del 1355 i rappresentanti del braccio reale erano stati eletti dunque mediante le assemblee popolari. Gli uomini delle città e delle ville reali (sarebbe oggi interessante pubblicarne i nomi, sia per la storia delle famiglie sarde, sia per l'onomastica, sia infine per uno studio più particolare delle assemblee anzidette), si erano riuniti «vel tali ecclesia vel tali loco ad sonum campane seu tubicelle, ut moris est in dicta civitate vel villa consilium congregari»⁽²⁾, ed avevano eletto i loro rappresentanti. Al Parlamento avevano così partecipato molti sardi, soprattutto provenienti dalle varie ville reali, come rilevano i cognomi delle persone presenti (Porcho, Staca, Tuqui, Desori, Spano, Staraqui, Falchi, Aceni, Serra, Coni, Meli, Lochi, Stagno, Pisci, Farchi, etc.) e pochi aragonesi (Giovanni Gobà, Francesco Roig, Raimondo de Banchs, Pietro Madir, Guglielmo Alguisen),

⁽¹⁾ Archivo de la Corona de Aragón, *Rentas de Cerdanya*, n. 42 e n. 43. I documenti saranno presto pubblicati, preceduti da uno studio introduttivo, da un giovane assistente dell'Università degli Studi di Cagliari, il dott. Francesco Artizzu. La documentazione è posseduta in microfilms dalla Deputazione di Storia Patria per la Sardegna.

⁽²⁾ Cfr. A. SOLMI, *op.cit.*, p. 271, doc. 1.

i quali erano stati destinati soprattutto a rappresentare le grandi città, dove il ceto, che si andava affermando, per i privilegi anzidetti, era quello aragonese (mercanti, artigiani, ufficiali regi, uomini d'arme e così via). Di fronte ai feudatari e agli altri ceti catalani i sardi avevano potuto sostenere così nel 1355 le proprie regioni e servire da elemento moderatore⁽¹⁾. Nel Parlamento del 1421 i rappresentanti del braccio reale erano invece in buona parte persone di nazionalità o di origine iberica, come i componenti del braccio feudale, numerosissimi e presenti o personalmente o attraverso un procuratore, anch'esso non sardo. La tradizione delle assemblee era stata soffocata con la soppressione delle ville reali. I sardi erano divenuti o vassalli o ribelli, nella parte aragonese dell'isola i sovrani da Pietro IV in poi avevano attuato una lenta penetrazione di lingua, di costumi, di usi, atta a far dimenticare il passato.

Nel Parlamento del 1421 Cagliari era rappresentata così dai catalani Iacopo Xarch, Pietro Salzet, Pietro de Banchs; Alghero dai catalani Pietro Guglielmo de Steull e Pietro de Ferreres. Erano rappresentate da elementi sardi le città di Sassari, di Iglesias, di Bosa. Per designare i rappresentanti di Cagliari e di Alghero venivano ancora usate le formule «los sindichs dels prohomens e universitat del castell de Caller» e «syndici et procuratores ville Alguerii», ma in realtà gli interessi tutelati dai sindaci non erano più quelli della comunità, che rappresentavano, bensì quelli dell'ambiente aragonese. Tuttavia i sindaci di Bosa «comparents, en nom de aquella ciutat e lo poble de aquella» tutelavano ancora gli interessi dei sardi e della loro «università», nei limiti del possibile mantenevano vive le tradizioni dell'isola; chiedevano il rispetto delle franchigie «haguts dels jutges passats» e dei loro statuti, cioè della loro «carta de loch». Così quelli di Sassari, che parlavano per «la ciutat de Sacer e poble de aquella» e che domandavano, ottenendola, la conferma dei loro statuti⁽²⁾.

Al contrario i sindaci di Cagliari e di Alghero si preoccupavano di rendere più efficienti le due città come capisaldi della dominazione e della penetrazione aragonese nell'isola, di renderle più ricche attraverso i traffici, in modo da ricavarne essi stessi e i loro concittadini dei vantaggi immediati, di diminuire il potere degli ufficiali regi, in modo da avere meno controlli e meno fastidi, e infine di ottenere dal sovrano una maggiore concessione di franchigie e di privilegi.

⁽¹⁾ Cfr. A. SOLMI, *op.cit.*, p. 254 e segg., docc.

⁽²⁾ Cfr. A. BOSCOLO, *op.cit.*, p. 63 e segg., docc.

Oltrechè attraverso i rappresentanti di Bosa e di quelli di Sassari che chiedevano la libertà dalla prigionia per i «sarts e sardes», che in seguito alle guerre tra i sardi e gli aragonesi erano «en terres e lochs de domini» del re d'Aragona la voce degli isolani si faceva sentire attraverso il rappresentante di Iglesias, Pisconte Gessa, che parlava a favore della sua gente «pobles pobres e miserables» (¹). Ma questa voce del braccio reale, l'unica che potesse far sentire le esigenze dei sardi, era destinata a scomparire nel tempo, sicchè il Parlamento doveva diventare non l'espressione dei sardi, sui quali tuttavia gravavano sempre i donativi, ma uno strumento, atto a tutelare gli interessi aragonesi e del re d'Aragona (²).

A. BOSCOLO.

(¹) Cfr. A. BOSCOLO, *op.cit.*, e *loc.cit.*

(²) L'edizione dei Parlamenti aragonesi successivi al 1421, la cui documentazione e i cui capitoli sono in possesso della Deputazione di Storia Patria per la Sardegna, è attualmente in corso di pubblicazione a cura di A. Boscolo, A. Era, F. Loddo Canepa, B. R. Motzo. Ugualmente in corso è l'edizione dei Parlamenti spagnoli a cura di A. Marongiu, profondo conoscitore dell'istituto parlamentare. Cfr. *Archivio storico sardo*, vol. XXIV, p. 482 e segg.

VIII

The
States General of the Netherlands
before the Revolt,

BY

H. G. KOENIGSBERGER,
University of Manchester.

Parliaments and representative assemblies, the basis of modern democratic institutions, have had an unbroken history in only two countries of Europe; yet, in the later middle ages, they played important parts in the political life of nearly every European country outside the Italian and Swiss city states. In some kingdoms, as in Sicily, they survived up to the eighteenth century as respectable guardians of ancient privileges without, however, seriously rivalling the powers of the monarchy. Elsewhere, they either disappeared altogether, like the States General of France, or they lost all real power and influence, like the Cortes of Castile or the *Landtag* of Prussia. Only the English Parliament, the States General of the Netherlands (and perhaps, though with some serious interruptions, the *Riksdag* of Sweden) established themselves permanently as equal, or superior, partners of the monarchy in the control of ultimate power in the state. Of these the States General of the Netherlands maintained itself only in the seven northern provinces of the Burgundian dominions; but there its victory was so decisive that, at least formally, it displaced the monarchy altogether.

These events are well-known; they have generally been studied as aspects of the revolt of the Netherlands in the latter part of the sixteenth century. Not so well-known is the history of the States General before the great revolt. Although, from the time of Gachard, Belgian historians and archivists have made sporadic attempts to collect material for such a history⁽¹⁾, it has not yet been written⁽²⁾. Yet this history is essential to the full understanding of later events; for the States General of the Netherlands played a most

⁽¹⁾ One volume has been published: J. CUVELIER, *Actes des Etats Généraux des Anciens Pays-Bas*, I, (1427-1477), in *Commission Royale d'Histoire, Recueil des Actes des Etats Généraux*, (Brussels, 1948).

Mme Renée De Bock-Dochaerd has very kindly allowed me access to the transcripts of documents from provincial archives, collected by Gachard and his successors. To her, and to the rest of the staff of the Archives Générales du Royaume, and of the Bibliothèque Royale, of Brussels, I would like to express my thanks for their great helpfulness during my two visits to these archives.

⁽²⁾ Exception should be made for the small book of J. GILISSEN, *Le Régime Réprésentatif avant 1790 en Belgique*, (Brussels, 1952).

important rôle for more than a century before the days of Calvinism, the Water Beggars and William the Silent. Most of the claims put forward by the States General during the revolt against Philip II had precedents during the previous hundred years. Twice, in 1477 and in 1488, the States General became the instrument of revolutionary movements, claiming powers and performing actions which were traditionally reserved to the monarchy. If its successes were short-lived, on these occasions, it remained a potential centre of opposition to the monarchy, an alternative focus of power in the state; and while its members might, for long years, remain almost unaware of this, it was never entirely forgotten — least of all by the monarchy.

The present communication attempts no more than to discuss some of the more important aspects of the relations between monarchy and States General before the revolt against Philip II. This it is hoped, will be followed in due course by a fuller account of the subject, as part of a projected comparative study of European representative assemblies during the period of their decisive struggles with the monarchies.

The States General of the Burgundian provinces *de par deça*, later to be called the Netherlands, had no definite date of birth. Each of the provinces which the house of Burgundy added successively to its possessions had its own provincial estates with its own well-established powers and traditions⁽¹⁾. In 1430, Philip the Good summoned the estates of Brabant, Flanders and Holland to a joint assembly at Malines in order to discuss the high price of English wool, a question in which all three provinces were vitally interested⁽²⁾. Following repeated requests by the towns of Brabant, Flanders, Holland and Zealand, the duke summoned another joint assembly of the towns of these provinces at Ghent, in 1434, to discuss English

(¹) Some of them, notably the estates of Holland and Hainault, already possessed a tradition of cooperation which continued for a time as a special relationship, even after the States General had become a recognised institution. P. A. MEILINK, *Berichten uit de Staten Generaal van October-December 1482 te Aalst*, in *Bijdragen en Mededeelingen van het Historisch Genootschap... te Utrecht*, 57, 1936, p. 322, n. 2.

(²) J. CUVELIER, *Actes I*, p. 8 ff. It is somewhat doubtful whether the assembly of the estates of Hainault, Flanders and Picardie, of 1427, which was to discuss Philip the Good's claim to the succession of Hainault, may be regarded as a forerunner of the States General. *Ibid.*, p. 1 ff.

competition in the cloth industry⁽¹⁾. There followed further assemblies to which varying groups of provinces were summoned to deal with problems of trade, the reform of the coinage or other matters which concerned more than one of the provinces under the duke's rule⁽²⁾. In the history of these assemblies there is no evidence that Philip the Good deliberately set out to create a States General as a new institution designed to give greater unity to his dominions. The joint assemblies were summoned because it suited all parties concerned to discuss specific common problems in this way, and these problems were nearly all questions of economic policy. At no time during his reign did Philip ask these joint assemblies for financial help — he did, of course, ask for *aides*, or *beden*, from the separate provincial assemblies — and not until 1464 did an important political question appear on the agenda. Only thirteen years later, at the death of Charles the Bold in 1477, the States General acted not only as a recognised and self-conscious institution but as the claimant to the ultimate control of political authority in the Burgundian dominions⁽³⁾.

For much of the rest of the fifteenth century, however, the States General preserved many of the characteristics of a largely functional and *ad hoc* institution. Right through the sixteenth century it remained primarily an assembly of the delegates of provincial estates, reflecting the varying composition and interests of these latter bodies and especially their particularism. Thus Flanders, the richest and most powerful of the provinces, was generally represented in its provincial estates by its «four members», the cities of Ghent, Bruges, Ypres and the *Franc* of Bruges, the important country district of western Flanders where political control was largely in the hands of the lower nobility⁽⁴⁾. In Holland the voice of the «six large

(1) *Ibid.*, p. 12 ff.

(2) *Ibid.*, p. 17-52.

(3) From this point of view it is possible to accept Pirenne's view of the assembly of 1463-64 as representing the beginning of the States General, although PIRENNE does not appear to have known of the earlier joint provincial assemblies. *Histoire de Belgique*, 3, (Brussels, 1907), p. 191.

(4) The *Franc* as the «fourth member» of Flanders had been created by the medieval counts of Flanders to counterbalance the overwhelming influence of the great towns. Cf. J. DHONDT, *Les Origines des Etats de Flandre*, in *Anciens Pays et Assemblées d'états; Sect. Belge de la Commission Internat, pour l'Histoire des Assemblées d'états*, I, (Louvain, 1950), p. 45.

towns», Dordrecht, Amsterdam, Haarlem, Leiden, Delft and Gouda, was equally overwhelming. The nobles had only one vote against their six, and the clergy had long since ceased to attend the Holland assemblies altogether⁽¹⁾. In Brabant, Artois and Hainault all three estates were represented but, especially in matters of taxation, the consent of the towns was most important for the government, and most difficult to obtain; for the towns, unlike the nobility, could not shift the burden of taxation onto other shoulders. In Hainault this meant, in practice, the towns of Mons and Valenciennes⁽²⁾ and in Brabant always the four «capitals», Brussels, Louvain, Antwerp and Bois-le-Duc⁽³⁾.

The representatives who attended the meetings of the provincial estates were, in fact, little more than delegates of the towns who sent them to the assemblies, who paid their salaries and expenses and whose instructions they had strictly to follow. The nobles and prelates could either attend in person or also send representatives. The powers of the representatives at the meetings of the States General were similarly limited: in consequence no clear-cut distinction can be made between the history of the States General and the history of the provincial estates. Many of the problems which had faced the dukes in their dealings with the estates of their separate provinces therefore reappeared immediately in the States General. Successive governments tried hard to induce the provincial estates to grant their representatives to the States General full powers so that agreements on taxation and other matters might be reached quickly. But the estates clung stubbornly to the system of limiting their delegates' powers. The delegates themselves — burgomasters, aldermen or pensionaries (i.e. salaried law officers) of the towns — saw no cause

⁽¹⁾ R. FRUIN, *Geschiedenis der Staatsinstellingen in Nederland*, ed. T. COLENBRANDER (The Hague, 1922), p. 79 ff.

⁽²⁾ Valenciennes, at times, claimed representation at the States General on her own account, apart from Hainault.

⁽³⁾ This is not the place to discuss the organisation of the provincial estates in detail. Cf. C. HIRSCHAUER, *Les Etats d'Artois de leurs origines à l'occupation française, 1340-1640*; I, (Paris-Brussels, 1923), *passim*; L. DEVILLERS, *Participation des états de Hainaut aux assemblées des Etats généraux des Pays Bas (1438-1790)*, in *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, 74, (Brussels, 1905), p. 27 ff; J. CRAEYBECKX, *Aperçu sur l'histoire des impôts en Flandre et au Brabant au cours du XVI^e siècle*, in *Revue du Nord*, 29, 1947; F. RACHEFAHL, *Wilhelm von Oranien*, I, (Halle, 1906) p. 527 ff; F. H. J. LEMMINCK, *Het Ontstaan van de Staten van Zeeland* (Roosendaal, 1951).

to diminish the powers of their town councils. Moreover, this very limitation could prove very useful in defensive tactics against the financial demands of the crown which could often be delayed for weeks and months by the obligation to refer back to the provincial estates and, beyond them, to the towns. In the assembly of May 1476, Charles the Bold's chancellor, Hugonet, driven to exasperation by the stone-walling tactics of the delegates, finally asked sarcastically whether their authority was also limited in the number of times they might drink during their journey. «Ce que ne fut pas bien pris par les Estas», one of the delegates wrote afterwards, «disant les dits au chancellier: aller, aller, dites ce que vous voulez, l'on vous respondra ce que l'on vouldra avoir respondu»⁽¹⁾.

The meetings of the States General therefore had the appearance of a congress of delegates from quasi-autonomous powers, rather than that of an institution representing the country as a whole. During the fifteenth century it was never definitely established which particular provinces should attend, and membership varied a great deal. Gradually, however, conventions for membership hardened. When, in 1534, Charles the Fifth's government proposed a defensive union and a standing army for the provinces, the States General objected that these proposals were unacceptable while some of the provinces who would have to be part of the union never attended the assemblies⁽²⁾. The provinces which were now regularly summoned were Holland, Zealand, Flanders, Brabant, Malines, Namur, Lille-Douai-Orchies, Artois, Tournai-Tournaisis and Hainault with Valenciennes⁽³⁾.

The two problems, that of the membership of the States General and that of the powers of the delegates, were both aspects of a more fundamental problem: the divergence of interests between ruler and subject. It was the aim of successive Burgundian and Habsburg rulers of the Netherlands to weld their dominions together into a greater political unity and to provide them with more efficient and power-

(1) CUVELIER, *Actes...*, p. 256.

(2) States General of Malines, July 1535. Brussels, ARCHIVES GÉNÉRALES DU ROYAUME, *Papiers de l'Etat et de l'Audience*, 1228, f° 35. The provinces in question were Friesland, Utrecht, Overijssel, Pays d'Outremeuse, Luxembourg and Chiny, as well as a few small lordships under the Burgundian crown.

(3) L. P. GACHARD, *Lettre à MM. les Questeurs de la Chambre des Représentants... concernant les anciennes Assemblées nationales de la Belgique*, (Brussels, 1841), p. 8.

ful government. Against these centralising policies prelates, nobles, towns and provinces set their traditional privileges and autonomies. Heavy and steadily increasing demands for money by the government, on the one hand, and unwillingness of the subject to pay, on the other hand, were the key to this relationship. At the same time, neither side pursued its policy consistently; all were fundamentally interested in carrying on the government of the country as peacefully and as harmoniously as possible. The right of the «natural prince» to govern was never seriously questioned until traditional loyalties had become frayed by years of bitter civil and religious war, in the second half of the sixteenth century. Thus, contrary to all reason and experience, the citizens of Ghent preserved a blind and pathetic trust in the emperor when they rebelled against his governor-general in 1537-40⁽¹⁾. On the other side, the rulers never made a frontal attack on the liberties of the country. It was a matter of pride or, at least, an effective propaganda point, that the Netherlanders lived in greater freedom than the subjects of the king of France, and that their prince did not arbitrarily impose taxes on them⁽²⁾. Despite Charles the Fifth's occasional reluctance to summon the States General, no serious attempt was made to dispense with it altogether until the reign of Philip II and even then no less an autocrat than the duke of Alva tried to have his proposed taxes approved by the assembly⁽³⁾.

Nevertheless, the relationship between crown and estates was ultimately a question of power. The claims of both sides had finally to be resolved by the victory of one or the other and, until that happened — as it happened sooner or later everywhere in Europe — there was bound to be a shifting balance of power. This became apparent at the very beginning of the career of the States General in the dispute over its claim to assemble independently of a ducal summons. On December 15th, 1463, Philip the Good had declared his intention of going on a crusade. Only shortly before, his bad relations with his son had issued in an open breach. This situation induced Brussels and the towns of Holland, at the end of December,

⁽¹⁾ Ghent, ARCHIVES DE L'ETAT, MS. Varia, No. 265, *passim*. J. DE JONGH, *Maria van Hongarije*, 2, (Amsterdam, 1951), p. 108 ff.

⁽²⁾ E.g. discourse by Hugonet to the States General of Bruges, January 1473; J. CUVELIER, *Actes...*, p. 185. Mary of Hungary's proposals to the States General of Jan. 1552; Brussels, ARCH. GEN., *Papiers d'Etat*, 1228, f° 161 ff.

⁽³⁾ CRAEYBECKX, *Aperçu...*, p. 98.

to propose a meeting of the delegates of their own provinces, as well as those of Flanders, Zealand, Artois and Hainault. Both Philip and his son, the count of Charolais⁽¹⁾, answered this proposal by summonses of their own. There ensued a fortnight's confusion, with delegates hurrying to different meeting places, until, on January 9th, 1464, all assembled at Bruges⁽²⁾. Philip was furious. «We are marvelling greatly», he wrote to the towns, «how the inhabitants of our towns of Holland dare to be so presumptuous as to assemble on their own authority and to desire our subjects to assemble, seeing that it is by no means up to them to do this in our province of Holland, nor in Flanders, nor anywhere else; but that this right belongs only to us, as your prince and lord, and to no one else»⁽³⁾. The estates, having achieved their main object in the reconciliation of the duke and his son, were unwilling to start a quarrel on a point of principle at that precise moment and asked Philip's forgiveness.

This dispute, however, was bound to recur. If the estates could establish the right of assembly without ducal summons, then their independent authority was assured. Nevertheless, they were rarely willing to quarrel with the government over this point unless they had other reasons for quarrel as well. In the general revolt against the political system of Charles the Bold, in the early months of 1477, the States General claimed the right of independent assembly, as article 13 of the famous *grand privilège* forced on Charles's daughter Mary⁽⁴⁾. During the first regency of Maximilian of Austria, after the death of Mary of Burgundy in 1482, the estates of Flanders continued to press this claim at times of crisis. Willem Zoete, the pensionary of Ghent, declared that «all our provinces are privileged, by express privileges, to assemble at all times as they may choose, to conclude confederations and alliances for the advantage and good order of the provinces, and to make certain that they suffer no let or hindrance in the exercise of their rights, privileges and liberties; and all this without having to ask the consent of the

⁽¹⁾ The later Charles the Bold.

⁽²⁾ CUVELIER, *Actes . . .*, p. 53 ff.

⁽³⁾ Philip to the towns, 31st Dec. 1463. *Ibid.*, p. 72.

⁽⁴⁾ H. PIRENNE, *Le Rôle Constitutionnel des Etats Généraux des Pays-Bas en 1477 et en 1488*; in *Mélanges Paul Frédéricq*, (Brussels, 1904), p. 277 ff. The point was also incorporated in the separate privileges granted to the different provinces at that time; e.g. in the privileges of Holland, Zealand and Friesland it forms paragraph 15. *Handvesten ende Privilegien van Vrouwe Maria aengaende Hollandt, Zeelandt, ende Vrieslandt . . .*, (The Hague, 1662), p. 9.

prince»⁽¹⁾. But, from the time of Philip the Fair until the revolt, there is little evidence of the estates maintaining their claim to independant assembly. During the first half of the sixteenth century, both provincial estates and States General were summoned with sufficient frequency to satisfy the provinces and to make such a claim seem rather academic⁽²⁾. For the government, however, the question remained one of vital importance and it was clearly recognised as such, since the prince must at all costs maintain that the existence of the States General depended on his will. Maximilian consistently upheld this view, even though he had signed the proed the right of independent assembly⁽³⁾. Mary of Hungary held that the confederation of the prelates of Brabant, in 1544, was illegal precisely because she denied such a claim⁽⁴⁾.

Much less clear-cut was the attitude of both States General and government towards the problem of joint debates and discussions between the various delegations. The provinces and estates represented by these delegations were deeply jealous of their autonomy and, in general, insisted on reference back, rather than on discussions with other delegations. In practice, however, common discussions between the representatives of at least two or three provinces were unavoidable if agreement was to be reached at all, especially on the government's demands for *aides*. The deputies of the smaller provinces were often instructed to follow the lead of Flanders and Brabant and to discuss a common policy with the deputies of these provinces⁽⁵⁾. The attitude of the government was also ambivalent.

⁽¹⁾ Declaration of Willem Zoete, 28 April, 1488; I. L. A. DIEGERICK, *Correspondance des Magistrats d'Ypres députés à Gand et à Bruges pendant les Troubles de Flandre sous Maximilien etc.*, (Bruges, 1853), Annex G, p. XL f.

⁽²⁾ In Holland the estates met independently in the so-called «Little dagvaarten» to discuss questions of trade and finance. But, perhaps because they did not discuss questions of high policy, the government does not seem to have objected. H. TERDENGHE, *Zur Geschichte der holländischen Steuern im 15. und 16. Jahrhundert*, in *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 18, 1925, p. 163 ff.

⁽³⁾ J. MOLINET, *Chroniques*; ed. G. DOUTREPONT, I, (Brussels, 1935), p. 618.

⁽⁴⁾ P. GORISSEN, *De Prelaten van Brabant onder Karel V (1515-1544)*, in *Antiquus Pays...*, VI, (Louvain, 1953), p. 118 ff.

⁽⁵⁾ E.g. at the States General of April 1482, when the question of the guardianship of Maximilian's children was discussed, the representatives of Namur declared that they would vote with Brabant, Hainault and Holland, «que estoit

Common discussions meant more rapid decisions on the government's proposals, and this was convenient. Moreover, if an important delegation had been persuaded to give a favourable vote, that would set a good example to the others. On the other hand, the resistance of Flanders or Brabant to a grant might equally well persuade others to resist too. This was one of Mary of Hungary's constant worries. On January 4th, 1536, for instance, she wrote to her brother: «I hope that with the other provinces the difficulties will not be too great, unless indeed they follow the example of Brabant; for there are always those who will put it into other peoples' heads [*gens qui embouchent des autres*] that promises made to them in the past have not been kept; this is causing me great difficulties»⁽¹⁾. Already in 1473 Charles the Bold had prohibited common discussions⁽²⁾. Charles V was so afraid that those who opposed his policy might find in the States General an opportunity to organise that, on one occasion at least, he preferred not to assemble the States General at all. «You have done well», he wrote to Margaret of Austria in 1519, «to have told the estates of Brabant that a general assembly of the estates of our provinces is not at present necessary. We wish and desire you expressly not to consent to the meeting of the said general assembly, so that no league or confederation may be formed to the detriment of our pre-eminence, nor cause resistance to our officers»⁽³⁾. This decision remained an isolated incident.

But at the beginning of Philip the Second's reign, when the political system of the Netherlands was beginning to break down, government policy began to oscillate violently between the two approaches to the problem of common discussions. The strain of the seemingly unending French wars, economic depression and famine prices, the quarrels between the estates and the higher nobility over the latters' claim to exemption from payment of the *aides* — all these combined to make the subject more unwilling than ever to grant the king's financial demands. Finally, the government despaired of coming to terms with either the States General or with the estates of Brabant

(sic) quasi d'une condicion, et en toutes assamblées d'estas s'estoient toujours riglez li uns selon l'autre». *Relation de Jeannet de la Ruyelle*; ed. L. P. GACHARD, *Bul. Com. R. Hist.*, ser. 3, I, (Brussels, 1860), p. 325.

(1) Mary to Charles V. Brussels, ARCH. GÉN. DU ROY., *Pap. d'Etat*, 49, f° 4.

(2) CUVELIER, *Actes* . . . , p. 215.

(3) Charles V to Margaret, 9 April 1519. VAN DEN BERGH, *Gedenkstukken tot Opheldering der Nederlandsche Geschiedenis*, 3, (Utrecht, 1894), p. 219.

and, in September 1556, sent high government officials to the Brabant towns to negotiate with each separately for an *aide*⁽¹⁾. But this attempt at by-passing the estates altogether met with no success and, a year later, the policy was completely reversed. In November 1557, the deputies appeared at the States General, for once with full powers and the government decided to allow them to meet in joint session to discuss the financial position⁽²⁾. The result was indeed a compromise on the *aide* demanded, but it was coupled with a long list of grievances and petitions on matters of high policy⁽³⁾. Thereafter Granvelle, and probably Philip II as well, became convinced that the States General could no longer be trusted.

It was over taxation that the interests of crown and States General were most clearly opposed. Throughout this period it was generally accepted that the prince had a right to expect financial help for the defence of the country. When, however, wars continued for years on end, when defence, turning into aggression, demanded ever greater sacrifices, the loyal subjects not only resisted the demands for money but began to question the conduct of the government's foreign policy: when Charles the Bold's wars which had demanded such heavy sacrifices ended in the catastrophe of Morat and the duke's death at Nancy, the Netherlanders rose in revolt and the States General claimed for itself the control of foreign policy⁽⁴⁾. But neither by its tradition nor its constitution was the States General fitted to carry on the tasks of government; its control over foreign policy broke down within a few months⁽⁵⁾. The conflict with the government, however, continued. Minorities and regencies gave the estates their chance. Charles the Bold, the «natural lord» of the Netherlands, had been able to propound a theory of the divine right of princes. «Since his subjects [he said] had not wanted to be governed by him as children are governed by their father», so runs the report of one of his characteristically forceful speeches, «therefore they could be disinherited, as the son could be disinherited of his father's property for his misdeeds; and that, from thenceforth, they

⁽¹⁾ K. J. W. VERHOFSTAD, *De Regering der Nederlanden in de jaren 1555-1559*, (Nijmegen, 1937), p. 96.

⁽²⁾ Brussels, ARCH. GÉN., Manuscrits divers 327, f°^os 39-56.

⁽³⁾ VERHOFSTAD, *De Regering*..., p. 119.

⁽⁴⁾ J. CUVELIER, *Actes*..., p. 270-334.

⁽⁵⁾ Eg. I. STRUBBE, *Staatsinrichting en Krijgswezen*, in *Algemene Geschiedenis der Nederlanden*, 4, (Utrecht, 1952), p. 125 f.

would be governed and live under him as subjects of their lord who held his lordship by the grace of God, his creator, and from no one else; and that he would remain prince as long as it pleased God, in despite of the beards of all those who did not like it»⁽¹⁾. Against this, Maximilian of Austria, the husband of Charles' daughter, might claim as a natural right to act as the regent for his son, but in fact he owed his position to the consent of the estates. Nor would the estates allow him to forget this. Those of Flanders tried to force him to keep the unfavourable peace of Arras (1482) with France, even at the cost of civil war. In this they had the sympathy of some of the other provinces, notably of Brabant. When in 1488 the burghers of Bruges took Maximilian captive, the States General was much more anxious to mediate between him and the Flemings than to rescue their ruler from ignominious imprisonment by his son's subjects⁽²⁾.

Not until 1576 did the States General make similarly determined forays into a sphere of government normally reserved to the prince; but the fundamental problems persisted through the sixteenth century. During the reign of Charles V there was only one open revolt, that of Ghent, 1537 to 1540, and that was more in the nature of a tax-paying strike than of revolutions such as those of 1477 or 1488. But the interminable, destructive and apparently senseless wars with Guelders, and the increasingly expensive and dangerous wars with France, produced an intermittent, but gradually swelling, rumble of dissatisfaction with the emperor's foreign policy. Twice, in 1512 and in 1522, Margaret of Austria feared the imminent outbreak of rebellion⁽³⁾. Complaints continued that the Netherlands

⁽¹⁾ Report of an address by Charles the Bold to the estates of Flanders, 12 July 1475. L. P. GACHARD, *Collection de Documents Inédits concernant l'Histoire de la Belgique*, I, (Brussels, 1833), p. 257.

⁽²⁾ L. P. GACHARD, *Lettres inédites de Maximilien, duc d'Autriche... sur les affaires des Pays-Bas de 1478 à 1508*, in *Bull. Com. Roy. d'Hist.*, l.c., ser. 2, vol. 2, 1851, *passim*. - KERVYN DE LETTENHOVE, *Histoire de Flandre*, 5, Brussels, 1850), *passim*, and especially the documents printed in this volume.

⁽³⁾ Margaret to Maximilian, November 1512: «Et sont les pays en si maulvaise voulenté, et le peuple plain de maulvaises parolles, que ay grant peur, qui n'y trouvera quelque expedient, que mal n'en advienne...» This passage appears only in the draft of the letter and was erased by the advice of Margaret's secretary, Marnix. It is all the more significant for that. A. WALThER, Hubert Kreiten, *Der Briefwechsel Kaiser Maximilians I. mit seiner Tochter Margareta*, in *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 170, 1908, p. 266. Instructions to Jehan de le

were made to conquer Italy for the emperor and Denmark for the Count Palatine⁽¹⁾. The joint session of the States General, in November 1557, was particularly outspoken on these points⁽²⁾.

More effective than their intervention in foreign policy were the attempts of the provincial estates and, later, of the States General in its turn, to control the collection and expenditure of the taxes they voted. Since, as everywhere else in Europe, there was at that time a chronic shortage of efficient and reasonably honest civil servants, successive governments were not in principle opposed to a development which relieved them of the onerous and unpopular task of collecting taxes. More and more the estates insisted on such control before they would grant any *aides* at all. In 1513, Margaret herself suggested that the States General should appoint its own commissioners to supervise the government's collection and expenditure of the taxes they should vote. The offer was rejected at that time; for the States General insisted on peace with Guelders⁽³⁾. But in the 1520's and 1530's, the estates of Flanders, Brabant and Holland all built up their own machinery of control⁽⁴⁾. In 1558, the States General took the first step towards creating a unified financial institution under its own control for the whole of the Netherlands by appointing the Antwerp banker, Antoon van Straelen, as superintendent of taxes for all the provinces⁽⁵⁾.

Sauch, for Charles V, 11 June 1522: It is absolutely necessary to find money... «sinon bien facilement se pourroit elever une conjuration et une mutinerie ès pays de pardega. Sentant leur prince absent et non si prêt à revenir, voyant leur biens diminués, par suite de la guerre, les vivres fort chers et les récoltes de mauvaise apparence, si Dieu n'y pourvoit, ils seroient tous portés et prêts de ce faire». A. HENNE, *Histoire du Règne de Charles-Quint en Belgique*, 3, (Brussels, 1858), p. 267.

(¹) A. JACORsz., *Prothocolle van alle de Reysen... gedaen zedert ick de Stede Aemstelredamme gedient heb gehadt...*, MS in AMSTERDAM STADSARCHIEF, transcript by E. VAN BIENNA, pt. 2, f° 232. Entry for assembly of estates of Holland, 6-8 April, 1536. I would like to thank Dr. P. A. Meilink for drawing my attention to this most important source for the history of the estates of Holland and for sending me the transcript.

(²) Brussels, ACH. GÉN. DU ROY., *Manuscrits divers* 237, f° 39.

(³) HENNE, *Histoire...*, 1, p. 311.

(⁴) J. CRAEYBECKX, *De Staten van Vlaanderen en de gewestelijke Financiën in de XVI^e eeuw*, in *Handelingen der Maatschappij voor Geschiedenis en Oudheidkunde te Gent*, nieuwe reeks, dl. 4, afl. 2, 1950, where the history of this development is described in detail.

(⁵) RACHFAHL, *Wilhelm v. Oranien*, I, p. 566 ff.

While the monarchy was not entirely averse to such developments it was distinctly hostile to the growing habit of the estates of demanding redress of grievances and the acceptance of petitions before they would grant *aides*. In vain, provincial governors and governors-general tried to reverse this procedure⁽¹⁾: the estates knew that without such insistence their power was broken, and they remained adamant⁽²⁾. Mary of Hungary even said that the estates preferred the emperor to be poor so that they should be more powerful, «for, through their privileges, they wanted to be masters and not servants»⁽³⁾.

Even when the patrician deputies themselves were willing to meet the government's financial demands, fear of their constituents at home often prevented them from doing so. In Brabant and, before 1540, in Flanders, the petty bourgeoisie of gilds and craftsmen were represented in the town councils and had to approve all financial decisions. They were perfectly capable of holding up agreements of the whole States General, as did the gilds of Brussels and Louvain in the early years of the reign of Philip II⁽⁴⁾. Charles V pursued a consistent policy of excluding the more democratic elements from the government of the Netherland towns⁽⁵⁾; but even where the

⁽¹⁾ E.g. Hoochstraten, governor of Holland, and the estates of that province, May, 1537. A. JACORSZ., *Prothocolle . . .*, pt. 2, f° 304.

⁽²⁾ Articles proposez a l'Empereur . . . de par Madame [Margaret of Austria], July 1530: «Que pour eviter la langueur que lesdicts des Estas de Brabant et des autres pays ont accoustumé tenir toutes les fois que lon leur demande ayde, et ce soubz umbre et couleur de diverses leur requestes et demandes, et ne veulant accorder ayde que prealablement l'on ne les accords; Il soit requis et tres necessaire, soit par edit ou par particulier pratiques et inductions en chacun pays apart, de pourveoir que les Estatz desdicts pays en l'advenir, apres que lon leur ait fait demande, ne feissent requestes ou demande al Empereur de quoy que ce soit que premier ilz n'ayent consenty a l'ayde, advisant sa Majeste que il semblera a madicte Dame que ce se pourra mieux conduire en la presence de sa dicte Majeste que icelle absente». Charles did not answer this. Brussels, BIBLIOTHÈQUE ROYALE, MS. 16068-16072, f° 135 f.

It should be noted that petitions accepted by the prince were a form of legislation initiated by the estates.

⁽³⁾ Mary to Charles V, 4 Jan. 1536. Brussels, ARCH. GÉN., *Pap. d'Etat*, 49, f° 2 f.

⁽⁴⁾ RACHFAHL, *Wilhelm v. Oranien*, I, p. 562 ff. VERHOFSTAD, *De Regering . . .*, p. 93 ff.

⁽⁵⁾ In Tournai in 1522, L.P. GACHARD, *Extraits des Registres des consaux de Tournai, 1472-1490, 1559-1572 etc.*, (Brussels, 1846), p. 10 ff. Brussels in 1528, K. LANS, *Correspondenz des Kaisers Karl V.*, I, (Leipzig, 1844), p. 279. Ghent in

lower classes were thus excluded there was the constant fear of riots and open revolts. The great towns of Flanders, in particular, were the centres of popular revolutionary movements. Since these movements often started as revolts against heavy taxation, and since those aldermen and burgomasters who were held to be too accomodating to the government's demands were liable to lose their heads, these popular movements tended so strengthen the estates in their resistance to the crown and were generally responsible for the more extreme parliamentary claims. This happened in 1477 when popular movements broke out all over the Netherlands⁽¹⁾. It happened again in Flanders during the rebellions against Maximilian, in 1485 and 1488.

Nevertheless, the patrician oligarchies usually remained in firm control of the towns and, in consequence, also of the States General. Their interests were local and sectional; the privileges they defended against encroachments by the crown were equally local and sectional — often diametrically opposed to the interests of other towns and provinces. Such was the case, for instance, when Holland claimed to export grain freely while there was famine in the rest of the Netherlands⁽²⁾. In the absence of a general cause for opposition, it was therefore most unlikely that the government would ever be faced by a general revolt of the States General, and, in fact, no such movement occurred during the whole long reign of Charles V. The States General remained a conservative force, capable of blocking important government policies disliked by the majority of provinces, such as the proposed union and standing army of 1534-35⁽³⁾, but unable and unwilling to challenge the crown's control of government. Yet the political situation remained unstable and tended to deteriorate, especially after about 1530. The Brussels riots of 1532; the revolt of Ghent of 1537-40; the confederation of the abbots of the great Brabantine monastic houses, formed to resist the financial demands of the crown; the increasing friction between

1540, J. CRAEYBECKX, *Maria van Hongarije*, in *Algemene Geschiedenis* 4, p. 107.

⁽¹⁾ P. VAN USSEL, *De Regeering van Maria van Bourgondië over de Nederlanden*, (Louvain, 1943), p. 67 ff.

⁽²⁾ Debates in the estates of Holland, 1527. A. JACOPSZ, *Prothocolle . . .*, 1, f°^os 200 ff.

⁽³⁾ L. VAN DER ESSEN, *Les Etats Généraux de 1534-1535 et le projet de confédération défensive des provinces des Pays-Bas* in *Mélanges d'Histoire offerts à Ch. Moeller*, 2, (Louvain and Paris, 1914).

the estates of Holland and the governor, the count of Hoochstraten⁽¹⁾ — all these were signs that Charles the Fifth's imperial policy was overstraining the resources of the Netherlands and the goodwill of his subjects⁽²⁾.

During the first years of Philip the Second's reign, the States General became the mouthpiece for grievances which had now become general; excessive taxation and the presence of Spanish troops in the Low Countries. During the governor-generalship of Margaret of Parma, the king became convinced that, if summoned again, the States General would become the mouthpiece of the movement to moderate the placards against the heretics and the activities of the Netherlands inquisitors. Philip was undoubtedly correct in his estimate of the situation; yet it was not the States General which initiated or organised the revolt. The economic changes of the sixteenth century had upset the social equilibrium of important areas of the Netherlands and had thus created a revolutionary situation: among the artisans and wage-earners of the industrial belt of Wallloon-Flanders Calvinist preachers found a fertile field for their propaganda, and they were similarly successful among the middle and lower classes, alike in the thriving port of Antwerp⁽³⁾ and in decaying old textile towns like Ghent and Leiden. The country-nobility saw their incomes dwindle with rising prices and their local influence curtailed by the extension of the activities of the central government⁽⁴⁾: many hundreds joined Louis of Nassau's and Brederode's Compromise. Calvinism, working on social and economic discontent, created forces and organisations which transcended provincial boundaries. These forces saw in the States General a convenient weapon and called aloud for its summons — and this at the very mo-

⁽¹⁾ A. JACOPSZ., *Prothocolle . . . , passim.*

⁽²⁾ Mary of Hungary was well aware of the position. Early in 1536, when war with France was about to break out again, she asked Charles whether the Netherlands could not remain neutral. The emperor's reply was sympathetic but negative. Charles to Mary, 2nd March 1536, Brussels, ARCH. GÉN., *Pap. d'Etat*, 49, f°^o 24 f.

⁽³⁾ Antwerp was traditionally the most loyal supporter of the monarchy from whose favour its merchants had received great benefits. It is a measure of the discontent created by the policies of Charles the Bold and Philip II that it was only in 1477 and in 1566 that the town had any experience of revolutionary movements.

⁽⁴⁾ H. A. ENNO VAN GELDER, *Bailleul, Bronkhorst, Brederode*, in *De Gids*, C, 1936, p. 217.

ment when the king's policy had antagonised some of the most powerful members of the high nobility. Thus the stage was set for the series of revolts which began in 1566. The subsequent collapse of the crown's authority left the States General in the centre of the political stage as the only legitimate political authority. But internal divergencies of interest and aim, and insufficient control over those external forces which had created the revolutionary movements, prevented the States General from keeping the Netherlands united.

Rulers of Netherlands

Philip the Good	1419-67
Charles the Bold	1467-77
Mary of Burgundy (married Max. of Austria)	1477-1482
Philip the Fair	1482-1506
Charles V	1506-1555
Philip II	1555-1598

Regents and Governors General

Maximilian	1482-1494
Margaret of Austria	1507-1515
dowager duchess and of Savoy.	1518-1530
Mary of Hungary	1531-1555
Emanuel Philibert of Savoy	1555-1559
Margaret of Parma	1559-1567
Duke of Alva	1567-1573

H. G. KOENIGSBERGER.

IX

La fine del Parlamento
di Saluzzo nel secolo del
Capitalismo feudale,

DI

LUIGI BULFERETTI,
Professore all'Università Governativa di Pavia.

Il Parlamento, o, meglio, le Congregazioni dei comuni del marchesato di Saluzzo, non attirarono sinora la particolare attenzione degli storici, che hanno preferito soffermarsi su altre antiche assemblee rappresentative piemontesi, come quelle dei tre stati del Piemonte o della Valle d'Aosta o del Monferrato. Neppure ricordate dal Cibrario⁽¹⁾ e dal Marongiu⁽²⁾, per citare gli estremi di una serie di grandi studiosi di tali istituzioni, ebbero il maggiore illustratore ed editore delle dirette testimonianze rimasteci nel Bollati⁽³⁾, e uno storico quasi marginale nello Sclopis⁽⁴⁾.

Poco c'interessano ora le origini (notizie sicure del loro funzionamento datano dal 1444, ma già ai primi del sec. XIII, e più precisamente al 1202, risale la notizia di congregazione di «uomini» rappresentanti di quelle comunità), perchè vorremmo invece approfondire qualche punto circa la loro scomparsa praticamente avvenuta ai tempi della minore età di Carlo Emanuele II, nel 1643, anche se l'ultima riunione nota è del 9 dicembre 1699. Sopravvissute all'incorporazione avvenuta nel 1549 del Saluzzese nel Delfinato sotto il re di Francia, dal quale, anzi, ottennero, di formare una specie di giunta permanente di amministrazione e di sorveglianza attraverso un ristretto numero di *Eletti ad defensionem iurium et onerum totius patriae*, quantunque quegli si opponesse a una indipendenza giudiziaria del territorio⁽⁵⁾, non sopravvissero, invece, a pochi decenni di do-

⁽¹⁾ Vedine *l'Origine e progressi della monarchia di Savoia sino alla costituzione del regno d'Italia*, Firenze, 1869.

⁽²⁾ Mi riferisco al fondamentale volume *L'istituto parlamentare in Italia dalle origini al 1500*, nelle *Etudes présentées à la Commission internationale pour l'histoire des Assemblées d'états*, IX, Roma, 1949.

⁽³⁾ Vedine, oltre agli *Atti e documenti delle antiche assemblee rappresentative* in *Historiae Patriae Monumenta*, T. XIV e XV, Torino, 1879, 1884, *Le Congregazioni dei Comuni nel Marchesato di Saluzzo*, Torino, 1880, vol. III.

⁽⁴⁾ Questi non se occupò nella prima e meditatissima opera *Degli Stati generali e d'altre istituzioni politiche del Piemonte e della Savoia*, Torino, 1851, ma nelle *Considerazioni storiche intorno alle antiche assemblee rappresentative del Piemonte e della Savoia*, Torino, 1878.

Allusi all'istituzione nelle mie *Considerazioni generali sull'assolutismo mercantilistico di Carlo Emanuele II (1663-1675)*, in *Annali delle Facoltà di Lettere e filosofia e di Magistero dell'Università di Cagliari*, vol. XIX, (1952), p. II.

⁽⁵⁾ A.S.T., Sez. I, Marchesato di Saluzzo, Cat. X, n. 12: Patenti di Carlo Re

minazione sabauda nonostante che i privilegi e le concessioni ottenuti dal marchesato il 24 gennaio 1604 a seguito del trattato del 1601 ricalcassero articoli richiesti dalla congregazione del 22 settembre 1589 prevedenti implicitamente il loro mantenimento. A parte le formule generiche a pro degli usi, consuetudini, costumi antichi ecc., l'art. 15 aveva addirittura previsto «che nelle congregazioni del detto paese et Consegli generali delle Comunità che potran farsi per capi di casa possino congregarsi inanti alli signori governatori o scenesciale, vicescenesciale, podestà, giudicenti o altri cappi, et qual si voglia di loro solo, a elettione di detto Paese marchionale et comunità, senza intervento d'alcuno fiscale generale nè altro».

Quali i motivi della rapida fine? Già il Bollati ne aveva sinteticamente riassunti alcuni: «in uno stato retto a monarchia assoluta non era possibile che si mantenesse un'Assemblea deliberante, costituita dal solo ceto popolare; ed in effetto, a cominciare dall'annessione del Marchesato, e quando, sedati i rivolgimenti di guerra, poté il duca di Savoia applicar l'animo agli interni ordinamenti, la congregazione dei comuni vide scemare man mano o mutarsi le antiche sue ingerenze, e sottentrare per essa, come già per l'abolito Magistrato degli Eletti, un Prefetto di nomina ducale, fornito di ampia giurisdizione; le convocazioni divennero men regolari e di breve durata; la rappresentanza dei comuni si restrinse pel numero sempre crescente delle terre che si davano in feudo dalla nuova signoria; ed anche quando i deputati di queste terre pigliavano parte all'adunanza, la loro opposizione... infirmava spesse volte parecchie delle risoluzioni adottate dagli altri rappresentanti; cessarono infine per mancate attribuzioni le primarie cariche del Marchesato, sulle quali la Congregazione aveva diritto di nomina e di controllo».

Effettivamente la politica absolutistica di C.E. I, che proseguiva quella più nota di Emanuele Filiberto, portò subito gravi colpi a un'istituzione che rifletteva il vecchio spirito particolaristico, sebbene non possa parlarsi, nei suoi confronti, né di particolarismo feu-

di Francia, per cui nonostante le rappresentanze fattegli dagli Abitanti del Marchesato di Saluzzo di stabilirvi un Parlamento, dichiara non farsi luogo alle dette domande, volendo, che detto Marchesato debba essere perpetuamente unito al Parlamento del Delfinato dell' 22 ott. 1563.

Per la storia politica generale del Marchesato vedi D. MULETTI, *Memorie storico-diplomatiche appartenenti alla città ed ai Marchesi di Saluzzo*, Saluzzo, 1829-33, e i cenni nella *Statistica della provincia di Saluzzo* (Saluzzo 1833-35) di G. EANDI.

dale (la Congregazione aveva schietto carattere popolare) né di particolarismo comunale (superato appunto dallo spirito di Congregazione di più comuni), bensì, di quel particolarismo che potremmo dire «patriottico» provinciale, o, meglio, nella fattispecie, marchionale, perchè i comuni del Saluzzese si consideravano tutti appartenenti a una piccola patria che aveva visto la sua unità giuridica formale pubblica nella signoria marchionale (quindi «patria marchionale») abbracciante le quattro terre principali (Saluzzo, Dronero, Revello, Valdimayra) e altre prossime (terre aperte). Vera e propria signoria quella dei marchesi di Saluzzo atta di per sé a limitare l'importanza dell'elemento feudale: i pochi feudatari, finchè durò il marchesato autonomo, erano imparentati coi marchesi di Saluzzo o da essi investiti. Infatti nel 1413 noi vediamo congregarsi separatamente per giurare fedeltà ad Amedeo VIII da una parte i signori di Paesana, Castellaro, Crissolo, Ostana, Oncino, Brondello (tutti sottoposti a rami dei Saluzzo), di Cartignano (i suoi feudatari, Berardi, furono investiti dai Saluzzo), di Valfenera e di Isolabella, e dall'altra i rappresentanti dei comuni di Saluzzo, La Manta, Verzuolo, Alpiasco, Venasca, Brosasco, Melle, Frassino, San Pietro, Dronero, Paglieres, San Damiano, Val di Maira, San Front. Appartenenti a classi od ordini diversi i membri della feudalità e quelli dei comuni, anche se si congregavano contemporaneamente nella stessa località formavano stati diversi. Nel Marchesato l'elemento feudale era composto essenzialmente dalla famiglia marchionale nei vari rami coi suoi agnati e cognati; non era pertanto il caso che richiedesse un apposito organo rappresentativo. Ad essa si contrapponevano i «particolari» dei comuni, che nominavano le cariche comunali, e i loro rappresentanti si congregavano formando il noto organo che vegliava, di fronte al marchese, sui diritti dei suoi sottoposti, nominava varie cariche di particolare interesse nell'esazione dei tributi e nell'amministrazione della giustizia. Teoricamente, subentrati i Savoia all'antica famiglia dei marchesi di Saluzzo, la Congregazione conservava le antiche prerogative, ma altra cosa era farle valere di fronte a un duca-principe anelante a trattamento regio e aspirante a rigoroso e sistematico assolutismo o, in parole povere, al maggior potere possibile. Incompatibile con esso un organo parlamentare come la Congregazione. Par disfarsene C.E. I e Vittorio Amedeo I procedettero con varie manovre (di soppressione diretta di uffici dell'organo⁽¹⁾, di svuo-

⁽¹⁾ Gli «eletti» furono soppressi nel 1604 col pretesto che gravassero, colle

tamento delle sue prerogative⁽¹⁾, di opposizione alle sue richieste⁽²⁾, p. es.), e si servirono di forze politiche ad esso contrarie. Questo punto è quello che più c'interessa come il più adatto a mostrarsi concrete forze storiche politico-economiche in atto.

Per spezzarne la compattezza nelle località come il Monregalese (studiatò dalla Morozzo) o il Saluzzese, dove l'elemento popolare o comunale era particolarmente forte, i Savoia ricorsero all'espedito di appoggiarvi la feudalità locale o d'introdurla mediante infeudazioni dove non esisteva o era troppo scarsa. Espediente non pericoloso alle velleità assolutistiche del principe perchè circoscritto localmente e contenuto da un'opposta direttiva politica generale contro la vecchia feudalità tenuta a bada sia incoraggiando e rafforzando contro di essa la nuova nobiltà sia appoggiando i «particolari» al di fuori delle loro organizzazioni comunali o in queste qualora dessero

loro rimunerazioni, sulle finanze dei saluzzesi, e furono sostituiti da un funzionario ducale amministrativo e giudiziario a un tempo, il prefetto.

⁽¹⁾ Sostituendosi alle magistrature tipiche del marchesato, che era di competenza delle congregazioni eleggere e designare, nuove magistrature (per lo più comuni a tutto il Piemonte), tipiche della nuova amministrazione «provinciale» accentratà, le congregazioni venivano a perdere diritti tradizionali, a trovarsi innanzi magistrati che anzichè riconoscersi loro creature apparivano creature del duca perchè da lui investite di autorità per difendere o tutelare i suoi interessi anzichè quelli della «patria marchionale». Esempio i direttori provinciali, che ebbero competenze precedentemente attribuite agli ambasciatori delle Congregazioni nel campo fiscale, dal quale prese le mosse, com'è noto, l'organizzazione burocratica del moderno stato assoluto. Alle antiche tasse, che era compito di particolari magistrati curare, furono sostituiti imposti nuovi, di carattere generale, dei quali poté essere concordata, con patti leonini, la prima imposizione. Ai tempi di C.E. II, col pretesto del disordine delle finanze comunali, ai computatori o revisori dei conti locali e ai sistemi locali di esazione furono sostituiti sempre più accentuati metodi. Effettivamente il disordine e gli abusi dovevano essere gravissimi nelle finanze comunali a pro' dei capitalisti indigeni che si valevano, a proprio vantaggio, degli organi locali: né dovevano fare eccezione le congregazioni saluzzesi troppo frequentemente invocanti indulgenza verso i mutuanti a usura e per lo più solidali con i tenuti alla resa dei conti (p. es., nel 1618). Nel 1633 si opposero a che gli elenchi delle taglie comunali fossero preventivamente firmate dal duca.

⁽²⁾ Nell'imposizione del tasso, p. es., nel 1605, le congregazioni pretendevano che al marchesato non fosse accollato un contingente o quota superiore a un ventesimo di quella stabilita per il Piemonte, mentre il duca pretese il dodicesimo. Nel 1618 tentarono vanamente pratiche per esentarsi dal macinato, dall'imposto del 2% sul raccolto, dal giogatico. Nel 1624 dovettero accettare, sia pure provvisoriamente, un prefetto direttamente designato dal principe, F. Piscina. In altri casi il duca rifiutò, come nel 1634, sino a due rose o terne di prefetti proposti.

garanzia di sicura sottomissione al principe. E' impressionante il numero delle località del Saluzzese infeudate da Carlo Emanuele I: San Damiano nel 1601 a G. A. Idiáquez (nel 1616 passerà a E. Maillard), Dronero nel 1604 a F. De Charamont (nel 1645 la prima Madama Reale, la reggente Cristina, lo infeuderà a Margherita di Savoia sposa di Filiberto d'Este), ma già nel 1590 aveva infeudato Cissone a M. A. di Saluzzo (nel 1592 Oncino era stata data dal Marchese di Saluzzo al tesoriere G. Sexto), e Baldissero a G. Salinas d'Hermosa nel 1598, Venasca con Piasco e Brossasco erano stati venduti (furono poi infeudati al Flotte, al Paillard, al De Wauteville, e, nel 1622, Venasca fu infeudata con Sampeyre al col. G. Porporato), e Valfenera infeudata al Benso e sin dal 1589 San Front era stata infeudata all'ing. E. Negri e Mombarchero al Vidalba. Nel 1605 C.E.I infeudò a Michel Antonio di Saluzzo, conte della Manta, Verzuolo, mentre aveva investito nel 1603 il protomedico Vacca di Frassino (Bonvicino era passata nel 1601 al Dal Pozzo). Nel 1611 fu la volta di Villanova infeudata ai fratelli Cravetta, e di Castelmagno infeudata a Sp. Delfino, nel 1613 quella di Dogliani infeudata a Ludovico Solaro, nel 1617 quella di Isasca data a Ludovico della Chiesa, che aveva imprestato denaro al duca. Se si hanno presenti le località già *ab antiquo* infeudate, e se si pensa che anche Belvedere era stata frazionata in numerose infeudazioni (sorte toccata anche ad altre terre) dai marchesi di Saluzzo, che altre località di montagna (come quelle della Val Mayra: Celle, Paglieres, Stroppo, Elva, Acceglie, Canosio, Marmora, Prazzo, S. Michele, Ussolio, S. Damiano, Alma, Cartignano) o già erano infeudate o poco contavano causa la loro piccolezza, che Pagno dipendeva dai priori di quel monastero e che Carignano, poi appannaggio dell'omonimo ramo principesco sabaudo, rivaleggiava e litigava con Saluzzo, si comprende come fosse ridotto a mal partito l'elemento popolare-comunale nell'antico marchesato proprio in relazione alla deliberatamente accresciuta fortuna dell'elemento feudale rivaleggiante da tempo con esso. Invano la Congregazione dei comuni protestò contro alcune infeudazioni, p.es., nel 1602 contro quella di Dogliani al Porporato; miglior esito ebbero altre resistenze contro i nobili: p.es., nel 1565 i nobili avevano chiesto di partecipare alle congregazioni dei comuni, ma queste si erano rifiutate perché «il paese non intende che in modo alcuno intrano in tali congregazioni si faranno del paese, atteso che non è il solito che li introvengono e che il paese non ha cossa alcuna comune con loro, massime che in esse non si tratta di alcuno [loro] interesse». Nel

1606 ripetutamente congregazioni si opposero a che vi entrassero nobili per designare la terna per la nomina del prefetto invocando ancora le «raggioni di detto paese», l'«antiquo solito»⁽¹⁾, ossia considerazioni di principio, che, però, avvertivano vacillanti perché sentirono il bisogno di aggiungere una considerazione puramente d'opportunità e contingente ossia la spesa di una nuova congregazione alla quale partecipasse la nobiltà per ripetere la designazione della terna. L'assemblea tenne duro, e s'oppose con buon risultato anche alla pretesa ducale del 1609 di designare egli uno dei tre nominativi per la nomina a prefetto: dal momento che il duca avrebbe poi scelto chi più gli garbava nella terna, simile designazione principesca avrebbe praticamente tolto qualsiasi valore a una delle poche prerogative rimaste al parlamento saluzzese⁽²⁾. Nel 1627 la congregazione rifiutò che il principe ne designasse il segretario, e nel 1629 che il duca nominasse con proprie patenti il prefetto. Il duca facendo intervenire alti magistrati suoi nelle contese locali con pretesto d'arbitraggio⁽³⁾ accresceva la propria influenza anche in quegli affari del marchesato teoricamente sottratti alla sua diretta competenza. Ma non bastando simili espedienti a una diretta assimilazione del marchesato e a rompere le pretese delle congregazioni ai suoi ambasciatori presso la corte di Torino già facevano concorrenza i direttori provinciali di nomina ducale, Vittorio Amedeo I infeudò nel 1632 al segretario O. Claretto parte di Castiglion Faletto (punti di giurisdizione vi avevano avuto nel 1595 il Collino, nel 1603 il Ruffino, nel 1609 il Damilano, nel 1612 il Ferrero, nel 1617 il Santi) e, soprattutto, rimaneggiò — contro le proteste della congregazione — le circoscrizioni provinciali: mentre scorporò dalla provincia di Saluzzo Dronero e la Val Mayra passate a quelle di Cuneo e Carmagnola, all'incontro vi aggregò Scarnafigi, sottoposta alla potente famiglia feudale degli Scaglia, e Cavour, che sarà infeudato nel 1649 al Benso signore di Santena. Insomma l'elemento feudale continuava a penetrare nell'organismo saluzzese trasformandolo. Nella congregazione del 1638 troviamo, infatti, alcuni nobili feudatari, come il conte Fr. Torre per Saluzzo e il signore d'Elva. Costoro, è vero, vi sieudevano non in quanto nobili ma in quanto rappresentanti di Saluzzo e di altre località, ma vi sieudevano pur sempre e l'osservazione

⁽¹⁾ BOLLATI, *op.cit.*, pp. 49-52.

⁽²⁾ C.E. I rinnovò il tentativo nel 1616.

⁽³⁾ Nel 1617-18 il presidente della Camera dei conti, dopo quello del Senato, intervenne nelle liti tra Saluzzo e Carmagnola.

dello Sclopis che la «nobiltà rimase... esclusa tanto che durarono le congregazioni»⁽¹⁾ va interpretata come riguardante la partecipazione a titolo di rappresentanza di classe o di corpo. Siamo giunti al 1638, quando divampa la lotta civile tra la reggente e i principi cognati, aspetto della contesa tra Francia e Spagna in Piemonte: l'elemento feudale ne avrebbe tratto nuova forza. Quantunque quella guerra civile non sia stata finora studiata nei suoi aspetti sociali, alcuni di essi appaiono immediatamente nelle polemiche del tempo, sia pure confusamente, tra le reciproche accuse. Tra i seguaci della reggente, tra i madamisti, ossia nella parte vincente, troviamo schierata molta nobiltà feudale vecchia e recente e molti aspiranti nobili. Secondo il Tesoro⁽²⁾ «allora incominciarono ad impremere nell'animo della reggente, assai per se proclive alla munificenza, che la sicurezza sua consistesse nel donar molto ai Suoi Servidori, colmandoli di tali ricchezze et honori, che potessero formare un gagliardo partito contra i principi, in difesa di lei et del Pupillo. Quinci sotto colore di deprimere i Principi del sangue, si videro pompeggiar et risplendere con fasto da Principi: et da quel tempo, alcun cominciò ad ostentare con apocrite genealogie et cognationi con la casa di Savoia, e di Francia; se essere scaturito da famiglia altrettanto nobili, et più, che i Principi di Savoia. Biasimavano pertanto a Madama nel duca Vittorio d'antica memoria, come vitio plebeo, nonchè fallo politico d'essere stato scarso nel donare ai suoi Servidori, et nel far risplendere la Nobiltà: recitandole quella predica, la quale per far animo a lei, et a Regii Figliuoli, a prodigaleggiar verso loro... [asserivano che V.A. I] defferiva troppo a gente di finanze: ... usava troppe circospettioni nel distribuir le sue gratic e beneficij; et nel ricompensare i valenti et virtuosi. Et benchè facesse presenti di gran consideratione; ne faceva però così pochi, ch'egli era stimato un Ciccia (cioè spilorcio) il che faceva dir di lui, ch'egli era migliore per gli suoi Popoli, che per gli suoi Servidori».

Dal canto suo la fazione avversa, quella dei principisti, anche proprio perchè contraria alla precedente, sostenitrice della feudalità, doveva atteggiarsi a popolare e vantava di riscuotere consensi nella maggior parte della popolazione. Le stesse misure fiscali prese da Maria Cristina favorivano la nobiltà contro il popolo. Già la Congre-

⁽¹⁾ *Considerazioni storiche ecc.* cit., p. 377.

⁽²⁾ *Origine delle guerre civili del Piemonte. In seguimento de' campeggiamimenti del Principe Tommaso di Savoia* descritti dal conte et cavalier di Gran Groce D. Emanuele TESAURO. Colonia, 1673, p. 72.

gazione di Saluzzo aveva avversato l'editto del due per cento sui raccolti; ora era la volta dell'imposto di egual misura sui censi provvisoriamente istituito, per fronteggiare le spese della guerra durante la quale Saluzzo rivide i francesi, da Vittorio Amedeo I. Ebbene, Maria Cristina perpetuò il tributo del 2 % sui censi e ne esentò i nobili, come le rimproverò il Tesauro⁽¹⁾: i soliti nobili o aspiranti nobili, egli scriveva, «indussero la Reggente a pubblicare un Editto [7 dic. 1637] favorevole a nobili, ma odioso a tutto il popolo: privilegiando quelli delli due per cento de' censi... Cominciava l'Editto con questo proemio: Noi che volentieri eseguiamo gli egregii instituti di questa Real Casa, che sempre mai sono stati de onorare, et beneficiare la nobiltà: et che sollecitamente pensiamo in che modo esser con essa liberale, et accrescerle splendore etc.. Molto più odioso agl'ignobili fu questo Editto per il Proemio, che per l'effetto. Non considerarono que' Consiglieri la invidia, che in quelle circostanze de' tempi accendevano nel popolo già malcontento per l'esclusione del Principe. Quel tributo cominciò a pesare agl'ignobili, quando i nobili ne furono alleggeriti. Allora maggiormente sospirarono la presenza de'Principi, i quali avrebbono sconsigliata la Reggente da così odiosa inequalità. Perochè i tributi con la generalità si soffrono; con la partialità sono insoffribili: ascrivendosi quella alla necessità, questa alla malevolenza. Le quali esclamationi con la copia dell'Ordine furono mandate al Principe per commuoverlo: dolendosi che la giustitia distributiva da que'Direttori fosse tanto mal maneggiata; ch'essendo finita la guerra et la lega; quel temporaneo gravame, al misero Popolo sottoposto a tanti carichi, diveniva eterno».

Insomma l'elemento popolare avrebbe tenuto pei principi Tommaso e Maurizio, poi in pratica soccombenti nonostante che la lotta si fosse conclusa con una serie di accordi e di compromessi attraverso varie mediazioni. E alle istituzioni parlamentari parvero voler far ricorso i principi perchè decidessero della controversia sorta sul punto a chi spettasse la tutela del duca durante la minore età ossia la reggenza. Certo da fonte madamista fu diffusa una voce del genere, se nel biglietto del 26 agosto 1639 al segretario del Senato, Tommaso di Carignano, asseriva che madama reale «havuto notitia ch'il principal fine della venuta nostra era per proceder agl'abusi et disordini che seguivano nell'amministratione et governo e per procurare l'adunanza e congregazione degli Stati, avanti quali, proposte

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 74.

e conosciute le cause legittime di sospitiare cuncto lei nella tutela, rimanendo ella remossa, restasse a noi soli la detta tutela e reggenza, ci impedì l'ingresso in questi paesi a mani armata»⁽¹⁾. Voce propalata ad arte, forse per impressionare la feudalità — cui quelle congregazioni non dovevano troppo garbare causa la nota prevalenza in esse dell'elemento popolare, come analizzarono il Perrero e la Daviso — o per inasprire la contesa (come forse premeva al Richelieu) ? Confesso che una serie di asserzioni dello Sclopis non mi pare sufficientemente provata. Questi scrisse che «nelle guerre civili sorte poco dopo in Piemonte per le discordie levatesi tra Cristina di Francia... ed i principi di Savoia... intorno alla tutela del duca pupillo, non mancò chi lasciasse intravedere come anzichè continuare una contesa sanguinosa meglio fosse il deferirla alla decisione degli stati generali, che, rappresentando il paese intiero, avrebbero pronunziato a maggior soddisfazione dell'Universale... Vi pensarono... gli uomini più assennati e gravi, e singolarmente que'che tenevano per la causa dei principi. Tra questi un fidatissimo loro consigliere, uno scrittore, all'uso di quella età sovra ogni altro piemontese eloquente Emmanuele Tesauro...»⁽²⁾. Ma ignoro quali fossero quegli «uomini più assennati e gravi» e l'interpretazione del passo del Tesauro citato dallo Sclopis, mi pare dubbia assai, anche se esaminato nella sua interezza⁽³⁾. D'altra parte lo stesso Sclopis parlava più di una «sensazione»⁽⁴⁾, di un'impressione, che di un'interpretazione sicura an-

⁽¹⁾ Cfr. F. SCLOPIS, *Considerazioni storiche*, ecc. cit., pp. 423-4.

⁽²⁾ F. SCLOPIS, *Degli Stati generali e d'altre istituzioni* ecc. cit., pp. 61-2. Cfr. le mie *Considerazioni generali* citt., pp. 70-2.

⁽³⁾ Alle righe riportate dallo Sclopis, bisogna aggiungere queste altre: «Perocché chi volesse dire, che un Tutore sia stato autorizzato dal Tribunale degli tre Stati: perchè le persone di ciascuno stato l'hanno riconosciuto, et honorato come Tutore; sarebbe un fallace paralogismo dal senso distributivo al collettivo. Essendo evidente, che nel contrasto fra due Principi pretensori della Regia Tutela il più forte, come si è detto, forzerà i Voti de' particolari: et i Vescovi andaran con la Croce à ricevere ciascun che ha vinto: et i Popolari canteranno l'Eugio (sic) a chi meglio potrà gratificarli: il che di quel Tribunale, che havea forze e potestà sopra il Sovrano, et i Tutori non poteva facilmente avvenire».

⁽⁴⁾ «Non so se poi i lettori proveranno la sensazione medesima che io ebbi nello studiare questo passo, e fu d'intravedere come un gusto che avesse il Tesauro a ricordare quegli istituti, tuttoché ne lodasse la distruzione. Ma l'idea di veder temperati i poteri eccessivi, qualunque ne sia la provenienza, sorride sempre agli uomini generosi, e forse il ricordo del grado maggiore tenuto in quell'assemblea dall'ordine della nobilità, cui era affezionatissimo il Tesauro, non tornavagli neppure affatto indifferente» (*Ibid.*, p. 63).

che perchè il Tesauro pubblicava queste considerazioni in anni nei quali l'assolutismo ducale aveva nettamente prevalso e tirava aria tanto grama pei parlamenti, congregazioni e simili organi rappresentativi, popolari o no, che i fautori parevano colpevoli di lesa maestà, come si verificò fino ai tempi di Carlo Alberto se ancora lo Sclopis dovrà attendere il 1851 per pubblicare la sua opera famosa, come osservò il Bollati (*Le congregazioni dei tre Stati della Valle d'Aosta*, Torino, 1877, I, p. VII), composta da anni. Questi ricordava le parole dei magistrati G. Manno, F. Sclopis, L. Cibrario che erano stati eletti nel 1835 da P. Balbo a membri di una giunta che si esprimesse sull'opportunità di pubblicare i documenti dei vecchi parlamenti. Come magistrati avevano la «speciale obbligazione di difendere e mantenere illesse le prerogative della Corona» e infatti sostennero che i tre Stati «non partecipavano all'esercizio del sovrano potere e non avevano che il diritto di petizione». Lo Sclopis da molti anni nutriva simpatia per i vecchi organismi parlamentari, difensori delle antiche libertà tanto lodate dai conservatori moderati e quindi può darsi che attribuisse analoghi sentimenti al Tesauro che gli era caro per avere difeso la causa dei principi cognati; non si dimentichi che lo Sclopis appartiene al periodo nel quale se ne fece la riabilitazione per antipatia alla Francia rivoluzionaria discendente da quella Francia che attraverso la propria figlia Maria Cristina, aveva attentato all'indipendenza del Piemonte. Logica dell'«interesse contemporaneo» e del ritorni storici⁽¹⁾ !

Sta di fatto che proprio dal 1643, cioè dalla fine della guerra civile, incomincia il lungo silenzio della congregazione saluzzese evidentemente sopraffatta dalla vittoria dei madamisti, cioè della feudalità. Nel 1645 Martiniana, che già nel 1617 era stata smembrata da Revello, uno dei baluardi dell'autonomismo comunale saluzzese (infeudato nel 1643 a F. M. Broglia di una delle più ricche famiglie feudali piemontesi), fu infeudata al senatore Filippa; dopo che era stata del Porporato signore di Brosasco, Sampeyre e Venasca, Pagliero nel 1650 passò al famoso G. B. Truchi, e nel 1660, C. E. II (almeno nominalmente, chè solo nel 1663 incominciò a governare effettivamente dopo la morte della madre) infeudò Villar San Constanzo a V. E. Pallavicino. Tre tipici rappresentanti il Filippa, il Truchi, il Pallavicino, specie il secondo, del capitalismo feudale nei suoi diversi

⁽¹⁾ Precedente saggio dello Sclopis sull'argomento: *Documenti raggardanti alla storia della vita di Tommaso Francesco di Savoia principe di Carignano*. Torino, 1832.

ceti e tendenze, ossia di quel vastissimo fenomeno storico che anche nel Piemonte del sec. XVII si sviluppò su ampia scala e che vide affaristi e mercanti mutati in nobili, come i Canera e i Turinetti, e nobili mutati in capitalisti imprenditori come gli Scaglia e tanti altri.

Già G. Claretta⁽¹⁾ scrivendo che «il feudalesimo, che in questo secolo si restaurava ed estendeva, non era più quello dei secoli precedenti» aveva intravisto il fenomeno della restaurazione feudale nella età della Controriforma e della rivoluzione dei prezzi, ma anche che si trattava di una feudalità di nuovo tipo. Soltanto recentemente il complesso e vasto fenomeno è stato delineato nella sua portata, tale da informare di sé un secolo e mezzo di storia d'Italia, e nelle sue caratteristiche fondamentali che danno il tono alla storia sociale di un'età⁽²⁾. Favorito dalla corsa alla terra nella sua prima fase, dall'investimento negli affari mercantili della rendita feudale e fonciaria in genere nella sua seconda fase (ma i due momenti presentano molti tratti comuni e talvolta s'intrecciano) e da circostanze locali, come la necessità di denaro dei duchi sabaudi disposti — come altri principi — ad alienare e ad infeudare a prezzo tutto lalienabile e l'infeudabile, originò ceti capitalistici varî in lotta con altri ceti sociali generalmente esprimenti più vecchi schemi sociali: la vecchia nobiltà d'armi, la vecchia borghesia comunale artigiana o agricola. Questa s'appoggiava a istituzioni, come la congregazione saluzzese, che il capitalismo feudale doveva ovviamente avversare, disposto com'era a favorire certe velleità assolutistiche e accentratrici del duca (anch'esse, poi, manifestazioni di una tipica concentrazione capitalistico-feudale) a quelle opposte.

Non occorre spendere molte parole per spiegare come in una realtà storica e sociale siffatta il parlamento saluzzese dovesse dissolversi in un ambiente completamente nuovo e avverso e soffocato all'interno dalle forze estranee e nemiche che vi erano penetrate. Nell'ultima congregazione nota, quella del 9 dic. 1699, si trovano nobili come il conte C. M. Saluzzo signore di Castelare, conte di Paesana, Oncino, e Crisolo, il Cav. C. G. Saluzzo di Monterosso, N. A. Hospitalieri di Costigliole, ufficiali camerali come il referendario L. F. Maruchi, individui che rappresentano da soli più comunità (un Rica ne rappresenta tre, G. A. Eando tredici, G. S. Carignano

⁽¹⁾ *Storia della Reggenza di Cristina di Francia*. Torino, 1868, I, 209.

⁽²⁾ L. BULFERETTI, *L'oro, la terra, la società. Un'interpretazione del nostro Seicento*, in *Archivio storico lombardo*, S. VIII, vol. IV, 1953.

due) forse perchè unite da qualche legame feudale o più probabilmente perchè né le comunità né i loro preposti sentivano più l'utilità dell'istituzione, tanto che parecchie non risposero neppure all'invito di convocazione: «legittimamente avisate et aspettate non si sono currate di comparer». Evidentemente la congregazione era diventata una pura formalità per designar prefetto persona gradita al duca. Non valeva neppure la spesa di un breve viaggio: i nobili avevano ben altri mezzi per farsi ascoltare dal principe e così i comunisti. Mezzi non formalmente definiti e che consistevano essenzialmente nel far leva sul bisogno che il principe aveva degli uni e degli altri per indebolirli ponendoli in lotta tra loro, al fine di acquisire sempre più assoluto potere, rispecchiato da organismi giuridici da esso dipendenti e non collocantisi di fronte o, peggio, in contrapposizione ad esso, sia pure col dovuto ossequio; come gli oramai antichi e superati organismi parlamentari.

Non fu necessario, nella scena finale, alcun gesto di forza da parte del re: V.A. II, anzi, quando si trattò di nominare un nuovo prefetto di Saluzzo la cui designazione era oggetto unico dell'ultima convocazione, preferì non nominare alcun prefetto effettivo; ma soltanto un prefetto «provvisionale» come suona il biglietto 1 aprile 1700 da lui inviato al Senato per l'interinazione della nomina⁽¹⁾. Ciò lo dispensava dal menzionare un organismo, quantunque morto. Ma, col silenzio, si sarebbe fatto in modo che i più non ricordassero neppure che fosse esistito un tempo.

L. BULFERETTI.

⁽¹⁾ A.S.T., Sez. III, Registro interinazioni Senato 1700-1702, vol. 38: «Havendo noi giusti mottivi, di non provedere per hora all'Ufficio di Preffetto della Città, e Provincia di Saluzzo, ne volendo per altro, che d. ta città, e sua Provincia, resti sprovvista, di persona, che d'ordine nostro, somministri luoro giustitia... vi ordiniamo di far spedire al dett'Avvocato Carlo Filippo Matuetto di Saluzzo Lettere deputatione di Preffetto Provisionale di d. Città, e Provincia».

X

Il «Conseil des Commis»
del Ducato d'Aosta,

DI

MARIA ADA BENEDETTO,

Libera docente di Storia del Diritto italiano nell'Università di Torino.

L'origine, le competenze e le modalità stesse del funzionamento del *Conseil des Commis* valdostano sono così intimamente ed essenzialmente connesse con l'ordinamento politico, sociale ed economico della Valle che parlarne, tentando di risolvere i vari problemi relativi, senza dare un previo accenno, sia pur rapido e sommario, della struttura della regione tutta, equivarrebbe a presentare l'istituzione che forma l'argomento di questa relazione⁽¹⁾ da un punto di vista statico ed incompleto, come un organo inerte ed amorfio perchè staccato dall'ambiente che gli ha dato vita e sviluppo.

Molteplici sono i problemi sorti a proposito della Val d'Aosta e della sua storia più remota, ma si potrebbero in realtà riassumere in uno solo, pregiudiziale e fondamentale: l'origine e la natura della dominazione sabauda; opinione condivisa tanto dai Valdostani e dai funzionari regi quando, due secoli fa, si trattò di raccogliere tutti i titoli che potessero dimostrare a Carlo Emanuele III la fondatezza della giurisdizione e delle competenze del *Conseil des Commis*, quanto dagli studiosi d'oggi che affrontano il problema dell'origine delle manifestazioni politiche, giuridiche e storiche della Val d'Aosta in genere e di quelle parlamentari in specie⁽²⁾. È un problema che si presenta però assai complesso ed arduo per la mancanza quasi totale di documenti fino al sec. XIV e per l'incertezza sull'autenticità e sulla datazione dei pochi esistenti. Si è perciò costretti a rimanere, soprattutto nei confronti dell'origine e della natura della dominazione sabauda sulla Valle, nel campo delle deduzioni e delle ipotesi confor-

(¹) Venne comunicata in occasione del XXXI Congresso storico subalpino tenutosi in Aosta il 9-11 settembre 1956; è tratta dalle mie *Ricerche sul «Conseil des Commis» del ducato d'Aosta* ed. a cura della Deputazione Subalpina di Storia Patria, Torino, 1956, ed è integrata dalla *Nota sul «Conseil des Commis» del ducato d'Aosta*, inserita nel vol. degli *Atti del Congresso*, e dalla *Nota sulle Assemblee dei domini sabaudi*, pubb. nella *Collana di studi in onore di E. Crosa* in corso di stampa presso l'ed. Giappichelli di Torino.

(²) Cfr. l'Appendice di documenti delle mie *Ricerche* ecc.cit. in corso di stampa, doc. XLI, *Mémoire raisonné pour démontrer l'origine, la nature et l'étendue de la jurisdiction du Conseil des Commis du Duché d'Aoste, les fondements de cette jurisdiction, et les cas dont ledit Conseil doit connoître*, del 1756, Preambolo, e la p. I, p. 3 e seg.; cfr. pure *Le Udienze dei conti e duchi di Savoia nella Valle d'Aosta, 1337-1351*, a cura di A. LANGE, Paris, 1956, p. XX e seg.

tate, d'altra parte, da un susseguirsi di vicende, da un'evoluzione di istituti così singolarmente coerente e logica da fornire la prova migliore alla maggior parte di esse.

Si è voluto vedere nell'appellativo di vescovo e conte attribuito al massimo dignitario ecclesiastico della Valle, in certe sue *redevances* feudali e nell'atteggiamento mantenuto con costante fermezza nei confronti dei Savoia la dimostrazione che anche in Aosta la giurisdizione comitale spettò in origine al Vescovo; ma anche se esistesse o venisse alla luce un diploma o un qualsiasi documento che suffragasse tale ipotesi potrebbe anche non essere decisivo per porre in chiaro la questione, e sarebbe tutt'al più un dato di fatto che servirebbe ben poco a districare la fittissima rete di interferenze di giurisdizioni feudali esistenti tra i due massimi «superiores» della Valle.

Nell'alto Medioevo l'impero e la chiesa sono le sole autorità depositarie della tradizione, della legalità e dell'ordine; il feudalesimo è invece un fenomeno eminentemente politico e sociale che scaturisce dalla debolezza e dall'inerzia del potere centrale e dall'autonomia dei feudatari; le conquiste nel campo feudale non avvengono pertanto grazie ad investiture o diplomi, che si limitano molto spesso a riconoscere e sanzionare uno stato di fatto, ma al prestigio della persona ed alla pressione diretta delle circostanze storiche. La signoria feudale, soprattutto ai primordi, non viene quindi conferita solo dall'investitura, ma molto più di frequente, e specialmente nel caso di territori di difficile attribuzione ed amministrazione per la loro posizione geografica, come è il caso della Valle d'Aosta, può aver origine da un'occupazione temporanea che, esaurito lo scopo militare e politico, diventerà permanente assumendo tutti i caratteri d'una vera e propria signoria. Quindi, anche se in origine fu «dominus» del capoluogo della Valle il vescovo-conte, erano i valichi ad attirare il maggior interesse e ad assumere la maggior importanza agli occhi dell'imperatore o dei re di Borgogna; e furono essi a costituire il nocciolo originario dei domini sabaudi, dapprima prevalentemente alpini e formatisi sia per mezzo di legami di parentela stretti con vecchie dinastie locali della regione, sia grazie a concessioni imperiali e regali. Pur dovendosi pertanto ammettere che la potenza degli Umbertini fu dovuta in parte alla protezione di prelati, vescovi ed abati, occorre sempre tener presente quanto fu già osservato, che cioè i Savoia non divennero conti e duchi solo in virtù di un'infeudazione o di un diploma, ma perchè rappresentavano l'impalcatura so-

ciale e politica della regione, più che nell'astrazione giuridica, nella concretezza storica⁽¹⁾.

Altro punto controverso, ma intimamente connesso a quello ora accennato, è rappresentato dalla natura delle *Chartae libertatis* concesse dai Savoia ai Valdostani. E' noto che Jean Baptiste De Tillier, Segretario degli Stati durante il primo cinquantennio del sec. XVIII, il cui instancabile zelo e prodigiosa attività nel trascrivere documenti, fermare il ricordo di avvenimenti, raccogliere notizie di ogni genere ha ben meritato la riconoscenza della sua terra natale, è reputato essere stato il primo⁽²⁾ ad attribuire alla *Charta libertatis* concessa ad Aosta dal conte Tommaso I di Savoia nell'ultimo decennio del sec. XII⁽³⁾ la natura di un *pactum dediticum*, di una *patente de dédition*. Dedizione volontaria dunque, libera scelta del *dominus* e del massimo *superior feudal*⁽⁴⁾, al quale si presta l'omaggio ed il giuramento di fedeltà e che si impegna, a sua volta, pure con giuramento a rispettare le libertà e le franchigie concesse ai sudditi.

Ora, sebbene si debba necessariamente ammettere che l'origine della Signoria sabauda sulla Valle non può richiamarsi al carattere di un *pactum dediticum* in quanto tale *Charta libertatis*, come pure lo *Scriptum de libertate civitatis* redatto qualche anno dopo, venne concessa quando il dominio sabaudo vi si era già imposto stabilmente, e

(¹) F. COGNASSO, *Umberto Biancamano*, Torino, 1929, p. 147.

(²) L. MÉNABREA, *Les origines féodales des Alpes Occidentales*, Turin, 1865, p. 424; cfr. pure le mie *Ricerche*, ecc. cit. Appendice, doc. XXXII, *Mémoire* del vicebalivo R. De Fesson posteriore al giugno 1733, dove a proposito della «Charta» si dice che «le secrétaire des Etats De Tillier a temerairement intitulé Patente de deditio faitte par les trois Etats du Duché d'Aoste au comte Thomas et qu'il ne cesse dinsinuer que ce pays sest volontairement donné, contre les propres termes de la Patente qui sont formellement opposés a ce principe et tout ce qui résulte de l'histoire qui nous apprend que ce pays na iamais ete république, mais que depuis les commencements il a été soumis aux Roys de Bourgogne, ensuite aux Empereurs, et que de ces derniers il a passé sous l'heureuse domination de nos Souverains».

(³) Per la sua attribuzione agli anni 1195-6 cfr. C. W. PREVITÉ-ORTON, *The early history of the house of Savoy (1000-1233)*, Cambridge, 1912, pag. 359, n. 1; lo stesso De Tillier è incertissimo; l'attribuisce «1191; ou 92 environ» e «1200 ou environ» (cfr. *Le Livre Rouge de la cité d'Aoste*, a cura di A. LETEY VENTILATI, Deputaz. Subalp. di Stor. Pat. Torino, 1956, ill. 8 e pag. 133); e gli autori della *Mémoire* cit. nell' Appendice delle mie *Ricerche*, doc. XLI, l'attribuivano environ l'an 1190, mentre il vicebalivo de Fesson nella *Mémoire* cit. la considera environ l'an 1200.

(⁴) A. LETEY VENTILATI, *Le Livre rouge* ecc. cit. Introduzione, p. XIII.

per di più riguarda non l'intera regione, ma il solo capoluogo, al quale venne rilasciata in realtà dal Conte sabaudo per allearsi piccola nobiltà e rustici al fine di reprimere gli abusi e la potenza di Bosone di Challant, visconte, vidonno e mistrale d'Aosta, e degli altri *majores viri e capitanei*, è ovvio che tale concessione, per la prassi invalsa posteriormente e sempre fedelmente seguita, di accordare i donativi in cambio della riconferma dei privilegi *ab antiquo* ottenuti e della concessione di nuovi, venne estesa a tutti i domini sabaudi e considerata alla stregua di un vero e proprio *pactum* tacitamente rinnovato e riconfermato in occasione della concessione di ogni donativo e che assumeva così, per il suo carattere di corrispettività ed obbligatorietà, la forma di un contratto sinallagmatico ed a titolo oneroso, propria a tutte le stipulazioni medioevali di tal genere⁽¹⁾.

D'altronde, chi potrebbe negare che un *pactum dediticium* abbia veramente avuto luogo nel febbraio del 1536 quando la Valle, sola tra gli aviti possessi risparmiata dall'invasione francese, nella drammatica seduta della Assemblea dei Tre Stati decise di mantenersi fedele al suo duca ed alla religione dei suoi avi, e tutte le classi sociali, indistintamente, si tassarono senza limiti di sorta per conseguire questo duplice scopo e per fornire tutto l'aiuto occorrente al giovane principe Emanuele Filiberto perchè, mantenendo il decoro che esigeva il suo rango, potesse ricuperare dominio e potenza? Occorre infatti tener presente che sebbene i Valdostani mirino comprensibilmente a far risalire i loro titoli di benemerenza verso la casa Sabauda e l'origine dei loro privilegi ai più antichi tempi, è negli avvenimenti successi nel sec. XVI che bisogna ravvisare l'origine vera e prima della benevolenza memore e grata dei loro Principi, il riconoscimento e la riconferma dei privilegi *ab antiquo* goduti come la concessione di

(1) La «charta» concessa ai Valdostani veniva considerata come «un vray contract correspactif et obligatoire par lequel le Prince laisse la liberté au Duché en moyennant qu'icelluy luy prête la fidelité et autres condicions et pacts correspactifs et favorables pour le dit Prince et ses successeurs, auquel cas telle concession est pour toute sorte de droit irrevocable nonobstant toute cause d'utilité ou de nécessité qu'on pourroit alleguer, parce qu'alors le Prince n'est considéré que comme une personne privée qui contracte avec un'autre personne privée... Les dites libertés et franchises sont d'autant plus irrevocables qu'elles sont été aussy confirmées à titre honereux par les reponses aux Memoriaux jusques ici présentés à nos Souverains, en retour et correspектив des donatifs que les Etats avoient l'honneur de leurs offrir, ce qui s'est même pratiqué à l'egard de S.A. aujourd'huy glorieusement regnant [intendi Carlo Emanuele III]»; cfr. le mie *Ricerche*, Appendice doc. XLI, *Mémoire* del 1756, Première partie.

nuovi, ampiamente giustificati dalla maturità politica, dalle doti di autogoverno, dallo spirito di sacrificio e di fedeltà dimostrate dalla Valle in contingenze così critiche e drammatiche. Essa era cioè diventata per circostanze naturali quali la posizione e la configurazione geografica, e storiche, quali il graduale estendersi della Signoria sabauda, il fortissimo nucleo preesistente di feudatari locali, il carattere tenacemente e prettamente feudale di tutto il suo ordinamento, simile, sotto molti aspetti, a quei *pays d'Etats* che troviamo in numerose regioni, dal Delfinato alla Normandia, dalla Navarra alla Alsazia, che circondano la Francia come una cinta di protezione e di difesa⁽¹⁾. E la consapevolezza, nei Valdostani, che la loro Valle non solo era «un *Pais d'Etat*, qui depuis tems immémorials s'est toujours gouverné par luy même sous l'agrément» del sovrano⁽²⁾, ma che era chiamata altresì ad assolvere un particolarissimo compito protettivo e difensivo è così sentita da far loro preferire all'espressione di *patrie* quella di *pays*, che solo nel sec. XVIII comincerà ad essere sostituita, nei documenti, da quella di *province*.

Avendo pertanto, e per lungo tempo, costituito un'unità politica dai caratteri ben distinti e sotto dinastie signorili particolari — chè tali possono considerarsi i numerosissimi feudatari, grandi e piccoli, in essa esistenti —, anche la Val d'Aosta adottò e conservò condizioni di vita del tutto proprie sul terreno del diritto privato come di quello pubblico; e pur col venir meno della potenza delle signorie locali per l'estinzione graduale delle famiglie detentrici dei possessi più estesi e per il frazionamento fondiario, il *pays* continua a sussistere, ed il sovrano non può disconoscerne l'individualità, estrinsecantesi in una lingua diversa ed in un regime giuridico particolare⁽³⁾.

⁽¹⁾ Fr. OLIVIER-MARTIN, *Histoire du droit français des origines à la Révolution*, ed. Domat Montchrestien, 1951, p. 360 e seg., 387, 399 e 563 e seg.

⁽²⁾ Cfr. le mie *Ricerche*, Appendice, doc. XLI. Première partie.

⁽³⁾ Cfr. *ibidem*, doc. II, *Lettere patenti* di Emanuele Filiberto del 24 luglio 1578, par. 8, in cui vieta «que l'on publie beaucoup de nos Edits au dit pays qui n'ont estés faites proprement pour eux, et des quels la mesme raison ne s'entend jusques vers eux qui sont, et pour leurs coutumes, et par distinction d'Estat et diversité de langage séparé des autres, considéré qu'il Nous plaise déclarer une fois pour toutes quil ne sera loisible à aucun de quelle qualité que ce soit de publier, ny faire publier au dit pais aucunes Edits, ny commandements procédants de nos Magistrats tant de Savoie, comme de Piémont, si non ceulx que Nous estimeront pour le bien de nostre service se devoir publier au dit pays, les quels néantmoins se feront à part, et tout exprés pour iceluy signé de nostre main propre, et en langage et termes de parler françois et non ytalien pour estre entendu dung chacung».

Egli deve pertanto limitarsi ad un compito di coordinamento, rispettoso dei privilegi per *bonne politique*, ma sempre pronto ad approfittare delle circostanze favorevoli per uniformare il più possibile la situazione del *pays* con quella dello Stato.

Tra le prerogative più notevoli proprie del *pays* va annoverata quella di potersi servire di Stati particolari che continuaron a sussistere pur dopo la soppressione di quelli generali per la necessità del sovrano di doverne ottenere l'assenso ai donativi che, sebbene avessero perso ormai il carattere originario di un *don gratuit, gracieux*, per assumere quello di *aide, subside*, continuavano tuttavia ad essere deliberati dall'Assemblea in base alle esenzioni ed ai privilegi *ab antiquo* concessi⁽¹⁾.

L'Assemblea dei Tre Stati valdostani, chiamata anche Consiglio generale, quale ci si presenta nel 1531 — chè i più antichi verbali da noi finora conosciuti risalgono solo a quest'epoca —, appare ovviamente con caratteri e funzioni ben definite e, si può dire, al vertice della sua evoluzione in quanto solo cinque anni dopo, nel 1536, assumerà l'iniziativa di eleggere quel *Conseil des Commis* che, con la periodicità e l'automaticità delle riunioni, costituisce il requisito tipico delle più evolute forme parlamentari. L'assenza di documenti anteriori ci pone purtroppo nell'impossibilità di seguire quest'evoluzione e tanto meno di determinare l'origine dell'istituzione. L'esame della sua composizione ci pone però in grado di attenerci ad un'ipotesi che offre un notevole grado di attendibilità, soprattutto nei confronti dell'Assemblea valdostana. Essa, con molta probabilità, ebbe origine dallo sdoppiarsi e dallo stabilizzarsi *in loco* della Curia comitale del

(1) Cfr. *ibidem*, Appendice, doc. XXI tris, *Lettres patentes* di Vittorio Amedeo II dell' 11 gennaio 1700, che la *Mémoire* del 1756, Partie première, chiama «fameuse», ed in cui dichiara che il ducato d'Aosta pretende «destre exempt de toutes gabelles et impositions sauf du payement de donatif et gabelle du sel a l'accoustumé pretendant d'établir son droit sur une patente du Prince Thomas tenorisée dans celle du comte Aymon...»; cfr. pure la *Mémoire* del 1756, Partie première, in cui si dice che «par la bonté et clemence de nos Souverains, ce Duché s'est toujours gouverné par lui même, et suivant ses usages, libertés, et coutumes jusques là, que les donatifs aux souverains ont toujours été résolus et déterminés librement par les Etats du Duché, qui en passe même obligation aux finances pour marquer qu'il a été volontaire dans sa fixation, sans qu'il ait jamais été soumis à aucune imposition de la part de son Souverain pour ce regard; bien loin de la le duc Louis par Lettres patentes 26 may 1456 a même ordonné à ses officiers de rendre et restituer au dit Duché de certaines subsides qu'ils en auroient exigés sans avoir été accordés par les Etats d'icelluy mandant à la Chambre des Comptes de rayer les Registres desdites exactions comme indues»; cfr. anche *ibidem*, doc. XXII, *Decreto* del Co-

Principe. In regioni lontane ed isolate, poste tra montagne, e perciò di difficile accesso per lunghi periodi dell'anno, in cui la povertà delle risorse era un ostacolo insormontabile per il maggior numero dei feudatari ad affrontare spese di viaggio e di lunghi soggiorni altrove — il che è anche dimostrato dall'esiguo numero di nobili Valdostani che compaiono al seguito di Umberto II e di Tommaso I di Savoia⁽¹⁾ —, è più che ovvio che il Consiglio ambulatorio del Principe abbia avuto tale tendenza, ed assai per tempo. Ed invero, non sapremmo scorgere una difficoltà tanto grave nello spiegare come sia avvenuto che questo consiglio primitivo, che ebbe un naturale svolgimento nel Consiglio residente col Principe⁽²⁾ ne abbia avuto un altro altrettanto naturale in un Consiglio locale⁽³⁾, tanto più necessario per deliberare i donativi che nel caso della Val d'Aosta costituivano il suo più conspicuo ed essenziale contributo alle entrate dello Stato sabaudo, e per la concessione dei quali occorreva l'approvazione dei sudditi, giusta il contenuto della prima *Charta libertatis*. Dovettero quindi verificarsi necessariamente delle consultazioni, anche se episodiche e saltuarie, ma già per tempo, tra il Principe ed i rappresentanti dei suoi sudditi, come pure tra di questi solamente, che gradualmente persero il carattere di un *consilium*, di un *colloquium privatum*, per assumere quello di un *parlamentum*.

La derivazione dell'Assemblea dei Tre Stati valdostani dalla curia comitale può inoltre essere dimostrata dall'aver conservato al pari, d'altronde, delle altre assemblee medioevali, una composizione nettamente ispirata alla struttura gerarchica dell'ordinamento feudale e giurisdizionale; e ciò malgrado il mutamento della sua denominazione, da *consilium generale tocius patrie*, *consilium omnium antique commissorum... deputatorum huius patrie*, a *consilium trium statutorum, conseil soit évocation générale de tout le pays et duché daouste*

mandante della Valle e del *Conseil des Commis* dell' 1 marzo 1700 con la ratifica dell' obbligazione contratta dal tesoriere in cui questa è definita un «contract obligatoire».

⁽¹⁾ C. W. PREVITÉ-ORTON, *op.cit.*, p. 271 e 437.

⁽²⁾ A. TALLONE, *Il Parlamento Sabardo*, Bologna, 1928..., p. 1, *Patria clementare in Italia dalle origini al 1500*, Roma, 1949, p. 128 e seg., e 186 e seg.; e XLI.

⁽³⁾ C. W. PREVITÉ-ORTON, *op.cit.*, p. 271 e 437; A. MARONGIU, *L'istituto parlamentare in Italia dalle origini al 1500*, Roma, 1949, p. 128 e seg., e 186 e seg.; G. DE VERGOTTINI, *Il diritto pubblico nei secoli XII-XV* (Lezioni dell' anno accademico 1950-51) Bologna, 1951, II, p. 179, 184, 202, e A. LANGE, *Le Udienze*, ecc. cit. p. XXIX.

et troys Estatz, ed infine assemblée générale, conseil général, assemblée du conseil général. Essa presenta cioè assai più evidente il carattere di corpo giudiziario anzichè politico ed ispirato alla tripartizione tradizionale, per quanto nei verbali si parli di *nobles, gens d'Église et bourgeois*. I primi erano rappresentati dai *banneretz*, cioè *tous Seigneurs ayans droict de Châtellaine*, e perciò *fondes d'avoir és metes de leurs Seigneuries toute justice, haute, moyenne, et basse, et tous droicts y appartenans, cognissance de toutes causes és matières tant civiles, que criminelles, et mixtes en première instance* (*Coutumes générales du duché d'Aoste*, chez L. Pomar, Chambéry, 1588, I, II, 1); i secondi dal vescovo, che però ne faceva parte nella sua qualità di pari e feudatario e non di ecclesiastico, da un membro di ogni ordine e comunità religiosa, ed anche dai curati, ma solo quando non si trattasse di deliberare circa i donativi, le taglie e questioni di ordine militare, cioè quasi mai; i *bourgeois* poi designavano i rappresentanti del borgo per antonomasia, quello di S. Orso, perchè, nella sua accezione generale, la *bourgeoisie* indicava delle consorterie tra gli abitanti dei *bourg*s contrapposte a quelle degli abitanti della *montaigne*. Le varie comunità, che facevano tutte parte di feudi più o meno estesi, erano rappresentate dal loro *dominus*, secondo il principio feudale, o dai loro castellani e sindaci, se si trattava di grandi domini, cioè dai funzionari feudali dotati di poteri giurisdizionali; accanto ad essi troviamo anche qualche *coutumier*, che veniva assimilato alla piccola nobiltà. Gli altri deputati delle comunità, designati come *peuple* o *populace*, che avrebbero potuto essere il portavoce dei veri interessi dei sudditi, venivano raccolti nel chiostro del convento di S. Francesco in attesa che qualche prelato o gentiluomo venisse ad annunziar loro i risultati della discussione, e cioè l'entità del donativo che avrebbero dovuto offrire al sovrano.

Il carattere giurisdizionale dell'Assemblea dei Tre Stati valdostani si riflette anche nel posto occupato dai suoi membri, *nature receptionis*, cioè determinato dal grado di nobiltà, dall'importanza della carica ricoperta e dall'essere, o meno, dipendenti feudali immediati dei Savoia; i primi due Stati votavano *per capita*, il Terzo per Stato, per cui si trovava sempre impotente di fronte alla schiacciatrice massa dei feudatari e dei loro funzionari, strettamente unita sia per motivi di parentela — chè tutta la nobiltà valdostana finiva per essere imparentata —, sia per comunanza di interessi. Assistiamo, è vero, a discussioni vivaci e spesso violente tra i rappresentanti dei Tre Stati, e talvolta ad interventi diretti e decisivi della *populace* nella determi-

nazione del donativo; il che era ovvio, dato che proprio i *roturiers* ne dovevano sopportare tutto il peso; ma, in effetti, erano sempre i feudatari a subornarla per mezzo dei sindaci e castellani ed a determinarne la condotta, nonostante il contrasto fortissimo di interessi che solo di rado riusciva in manifestazioni imponenti, non insolite in un'età in cui le passioni spesso concilate prorompevano in modo violento ed incontrollato. Tale contrasto, nel caso della Val d'Aosta, assumeva un aspetto più evidente e facilmente avvertibile al vertice della scala gerarchica e sociale per il punto di vista del tutto antitetico con cui veniva considerata, come si è già accennato, l'origine del regime politico ed amministrativo goduto dalla Valle: da un lato in base a *grâces et concessions* benevoli dovute unicamente al *bon vouloir* del concedente e riconfermate di volta in volta in occasione dei donativi, ma sempre revocabili e per nulla vincolanti la volontà dei successori; dall'altro, in base ad un vero e proprio contratto fonte di prestazioni reciproche liberamente e volontariamente assunte e solennemente giurate; contrasto che si ripercuote e si rinnova in tutti i gradi della scala feudale per lo sfruttamento spietato dei *roturiers* e des *hommes de corps taillables haut et bas* e la costante tendenza di questi ad alleviarlo per mezzo di concessioni di franchigie, di riduzioni e di delimitazioni delle *redevances* feudali, sotto qualsiasi forma dovute, e dal quale ha origine quella «forza centrifuga»⁽¹⁾ che è la principale causa del frazionamento del dominio e del venir meno del feudo.

Questa forza, questa tendenza incessante a rompere le strettoie degli obblighi feudali che si ripercuoteva in tutti i gradi della scala gerarchica, dall'ultimo dei vassalli, *la molécule intégrante de la féodalité* al più potente feudatario, si constata anche nel carattere dell'attività svolta dalla Assemblea valdostana, che nell'ambito di ciò che concerneva la Valle può dirsi illimitata. Tale spirito di autonomia, che era stato proprio anche delle Assemblee degli altri domini sabaudi soprattutto durante il corso del sec. XV e per buona parte del XVI grazie all'inerzia del potere centrale, indebolito dalle numerose reggenze e dal frequente avvicendarsi dei sovrani, si manifesta spiccatissimo nella Valle nel primo cinquantennio del sec. XVI. Abbandonata praticamente a se stessa durante il regno di Carlo III, l'invasione francese e la lontananza di Emanuele Filiberto, insidiata dalla propaganda

⁽¹⁾ F. CALASSO, *Lezioni di storia del diritto italiano. Gli ordinamenti giuridici del Rinascimento*, Milano, 1947, p. 80.

luterana, devastata dalla peste, anche se non le mancò mai la guida ed il consiglio del rappresentante del sovrano nella figura del suo governatore, una delle più cospicue e significative figure valdostane, il maresciallo Renato di Challant, che per primo indicava con l'esempio la via più conveniente da seguire per conciliare la fedeltà al *dominus* con gli interessi e l'amore della *patrie*, questa potè dimostrarsi all'altezza della situazione grazie alla maturità politica acquistata dalla sua Assemblea e difendersi dalle insidie esterne stipulando contratti di alleanza e neutralità, e provvedere alle più impellenti esigenze di ordine interno, che erano per il momento rappresentate dalla sorveglianza dei valichi onde impedire l'ingresso a truppe straniere ed il dilagare della propaganda luterana, e dal controllo della situazione sanitaria, creando il *Conseil des Commis*. Questa istituzione sorse pertanto per rispondere ad esigenze prevalentemente tecniche, di convocazione e di deliberazione, e con una subitanità e naturalezza da far scaturire ovvia la deduzione che l'Assemblea dei Tre Stati dovette richiamarsi a modelli preesistenti che le permettessero di adottare l'istituzione e la prassi ad essa inerente senza timore di affrontare le pericolose incognite di una tale innovazione.

I precedenti infatti non mancavano, sia negli Stati vicini, sia nello stesso Stato sabaudo: a prescindere da quelle emanazioni degli Stati provinciali francesi che con un'attività permanente e continuativa vegliavano alla esecuzione dei deliberati dell'Assemblea maggiore in collaborazione coi funzionari regi e che chiamati *Chambre des Elus* in Borgogna, *Procure du Pays* in Provenza, *Abregé des Etats* nel Béarn, *Commission intermédiaire* in Bretagna, *Assemblée des Commis* nel Delfinato, furono pure introdotte nel Piemonte verso il 1540, si riscontrano notevolissime analogie tra il *Conseil des Commis* valdostano e quel *colloquium domini patriarchi* della «*patria*» del Friuli (¹), che in piena efficienza già nel terz'ultimo decennio del sec. XIII e composto da *consiliarii* di nomina in effetti esclusivamente parlamentare, appare come l'organo moderatore, intermediario tra il Principe ed il *Consilium generale colloqui*, e con attribuzioni dalla natura del tutto simile a quelle deferite alla competenza del *Conseil des Commis* valdostano. Questo sorse, come si è detto, per venire

(¹) A. MARONGIU, *L'istituto parlamentare*, ecc.cit., p. 134 e seg., 176 e seg. e soprattutto 221 e seg.; lo stesso P. S. LEICHT, in *Il parlamento friulano nel primo secolo della dominazione veneziana*, in *Riv. stor. dir. ital.*, XXI, 1948, p. 14, accenna ad influenze venute nel Friuli dal Piemonte, e da lui il MARONGIU, *L'istituto*, ecc. cit., p. 230.

incontro a circostanze contingenti e temporanee; ma i membri dell'Assemblea maggiore, nel crearlo, non intesero nominare una semplice commissione parlamentare quale gli Stati generali dei domini sabaudi avevano tentato a più riprese, nel 1468, 1479 e 1490, di aggregare al *Consilio cum domino* per vigilarne il funzionamento e perseguire più agevolmente e sicuramente l'esecuzione dei deliberati degli Stati generali, soprattutto nel campo giudiziario⁽¹⁾, o la stessa Assemblea valdostana aveva già nominato nel 1531, *pro apponendo bonum remedium et prouidendo tam super superfluis processum, debitis minutis et manifestis*⁽²⁾. La prima elezione dei *Commis* presenta invece evidenti analogie con quella dell'*Assemblée des commis* definitiva, *fille nécessaire et presque noble des Etats*, che aveva anch'essa degenerato in una véritable *assemblée des commis*⁽³⁾; settantuno furono infatti i *Commis* eletti a tutta prima, con un'elezione che lo stesso De Tillier definisce *toute informe*⁽⁴⁾. Ed anche nei riguardi della loro designazione si constata molta incertezza: essi sono indicati in latino come gli *electi*, espressione resa in francese con *esleus et commis du pays*, oppure con una perifrasi che è da porsi in relazione con la natura delle loro competenze: *viri experti super premissis agibilibus*. Essi erano cioè incaricati di occuparsi delle *agibilia*, delle «cose da farsi», in merito alle quali avevano avuto l'incarico di agire; ed anche il nome di *Commis* che li designò in seguito comunemente, deriva dalle incombenze che l'Assemblea aveva deciso di *committere* alla loro esperienza e probità.

Sappiamo indirettamente che Carlo III, a Vercelli, ratificò l'avvenuta elezione⁽⁵⁾; ma il più antico provvedimento sovrano nei

(¹) E. BURNIER, *Histoire du Sénat de Savoie et des autres compagnies judiciaires de la même province*, Chambéry, 1864, t. I, p. 65; G. C. BURAGGI, *Uno statuto inedito di Amedeo IX duca di Savoia*, Torino, 1905, p. 14; A. TALLONE, *Parlamento Sabaudo*, cit. *Patria cismontana*, p. I, vol. I, Introduzione p. CCL e seg.; M. VIORA, *Su un memoriale del parlamento piemontese al duca Amedeo IX di Savoia*, in *Studi in onore di E. Besta*, III, Milano, 1937, p. 545, n. 2, e M. C. DAVISO, *Considerazioni intorno ai tre Stati in Piemonte*, in *Bollett. Stor. Bibl. Subalp.*, anno XLV, Torino, 1947, p. 25 e seg.

(²) E. BOLLATI, *Le congregazioni dei tre Stati della Valle d'Aosta*, Aosta, 1878-1844, vol. I, doc. III, p. 10 e seg.

(³) A. FAUCHÉ-PRUNELLE, *Essai sur les anciennes institutions autonomes ou populaires des Alpes Cottiennes Briançonnaises*, Grenoble, 1857, t. II, p. 614-615.

(⁴) J. B. DE TILLIER, *Historique de la Vallée d'Aoste*, Aoste, 1888, p. 331.

(⁵) Arch. di Stato di Torino, sez. I, *Cité et Duché d'Aoste, pacco d'add. 8 n. 9, Recueil de plusieurs sortes de lettres*, ecc. di J. B. DE TILLIER, p. 75-76, Lettera del Conseil al Governatore della Valle marchese di Lullin del 29 agosto 1611.

confronti del *Conseil* risale al 1570 ed è costituito dalle *Lettere patenti* con cui Emanuele Filiberto lo riconferma nelle sue funzioni e prerogative di *Conseil d'Etat et Magistrat*, senza però precisarle. Anzi, nessun provvedimento sovrano circoscrisse e definì mai le competenze del *Conseil des Commis* fino all'*Edit* del 18 gennaio 1758; come *représentatif du général et chargé de l'exécution de ses délibérations* era bastato il riconoscimento da parte del duca di Savoia della sua esistenza perchè ne conseguisse anche quello delle sue attribuzioni.

L'indeterminatezza, l'imprecisione in cui vennero lasciate le competenze del *Conseil* minore valdostano, conseguenza di quella mancanza di «sistematicità» tipica delle assemblee medioevali⁽¹⁾, si dimostrarono però un requisito quanto mai positivo per la conservazione delle franchigie e dei privilegi concessi alla Valle. E' stato infatti giustamente osservato come il regime consuetudinario, elemento che sotto certi aspetti può essere considerato un motivo di regresso, nel caso delle istituzioni parlamentari può rappresentare invece un coefficiente d'incremento⁽²⁾ per far sorgere quell'unione di intenti, quello spirito di solidarietà, quell'accordo che contribuì potentemente ad incrementare lo spirito associativo e corporativistico che è pur sempre alla base delle assemblee medioevali. La mancanza di una redazione scritta delle varie consuetudini, il godimento di molte franchigie da parte di più comuni contemporaneamente, la necessità di aver sempre sottomano o facilmente e frequentemente consultabili esperti in materia, i *coutumiers*, e di poter consultare non solo quelli del proprio comune ma anche quelli dei comuni vicini, generarono necessariamente una continuità di rapporti, una comunanza di interessi da cui vennero se non originate, certo potentemente rafforzate le istituzioni parlamentari. E non è chi non veda come la redazione scritta ufficiale del *Coutumier valdôtain*, avvenuta verso la fine del sec. XVI, abbia inferto il primo colpo all'autonomia della Valle per cui, venuta meno quella specie di reverente ossequio, per lo meno formale, che il governo centrale non poteva non provare per l'arcaicità delle sue *coutumes* che affondavano radici rigogliose e profonde nel vigoroso *humus* del diritto franco-burgundo, non solo venne offerta la possibilità di conoscerle con certezza e di ricorrervi

⁽¹⁾ A. MARONGIU, *L'istituto parlamentare*, ecc. cit., p. 225.

⁽²⁾ A. TALLONE, *Parlamento sabaudo*, cit., p. II, *Patria Oltramontana*, vol. I, Introduzione, p. CXV, CXCVII e seg.

ogniqualvolta se ne presentasse la necessità, ma altresì di contestarne la legittimità e la validità quando risultassero d'ostacolo alle mire del sovrano.

Anche nei confronti delle istituzioni parlamentari valdostane, quando il governo centrale decise di por fine all'autonomia fino allora goduta dalla Valle, si addivenne necessariamente alla delimitazione e definizione delle varie competenze delle assemblee, in particolare del *Conseil des Commis*, che era ormai divenuto l'organo parlamentare più efficiente ed attivo dopo che, col sec. XVIII, l'Assemblea dei Tre Stati era stata convocata solo più ogni sei anni. La stessa difficoltà che riscontriamo noi, studiosi d'oggi, nel cercare di definire l'origine, o quanto meno la natura del Consiglio minore valdostano, l'incontrarono pertanto gli stessi Valdostani quando due secoli fa cercarono di definirla con le basi della sua giurisdizione. In effetti, esso si presenta come un'emanazione, un *abrégé* dell'Assemblea dei Tre Stati che giunta, si può dire, al culmine della sua evoluzione dimostra il grado della maturità politica e dell'efficienza da essa ottenuta conseguendo uno dei requisiti tipici delle più evolute forme parlamentari: la creazione cioè di una giunta che negli intervalli tra una sessione e la successiva la rappresenti, ne curi l'esecuzione dei deliberati e ne continui l'attività in periodi particolarmente difficili e calamitosi.

Seguire le sue vicende, non solo a noi relativamente vicine, ma soprattutto documentate, grazie alla recente scoperta dei *Registres du Pays*⁽¹⁾, da una serie completa ed ininterrotta di verbali che ce le fanno conoscere dall'origine dell'istituzione — cosa più unica che rara nella storia delle nostre assemblee parlamentari —, ci pone in grado di constatare ancora una volta non solo come queste ultime abbiano avuto origine e sviluppo da un processo eminentemente consue-

(¹) È una serie di 33 voll. in-folio, contenenti i verbali delle sedute del Consiglio comunale di Aosta e del suo borgo di S. Orso dal 1531 al 1554, di quelle dell' Assemblea dei Tre Stati dallo stesso anno al 1766, e del *Conseil des Commis* dall' anno della sua creazione, 1536, al 1771 (altri tre voll. di verbali del *Conseil*, dal 1771 al 1784, si trovano all' Archivio civico di Aosta). Tale fonte preziosissima ed insostituibile per più di tre secoli di storia della Val d'Aosta e per la massima parte inedita, è stata recentemente ritrovata in seguito alle ricerche da me iniziata, nella Biblioteca dell' Arch. di Stato di Torino, sez. III, o Camerale, dopo che se n'era persa ogni traccia da quando, circa un secolo fa, E. BOLLATI aveva iniziato negli *HIST. PAT. MON., Comitiorum pars prior et altera, XIV e XV. Aug. Taur. 1878-84*, e nei 4 voll. ed. a parte, *Le congregazioni*, ecc. cit., la pubblicazione dei verbali delle sedute dell' Assemblea dei Tre Stati valdostani.

tudinario, ma indubbiie analogie nella genesi delle loro attribuzioni.

L'attività del *Conseil des Commis* si presenta di doppia specie: da un lato è un organo del Consiglio maggiore, dall'altro è organo di governo. Sotto il primo aspetto agisce per delega generica o specifica, cioè per definire tutto ciò che l'Assemblea dei Tre Stati non ha potuto fare per ristrettezza di tempo, o per argomenti e compiti precisamente determinati; e talvolta viene pure munito di pieni poteri. Come organo di consiglio e di governo assiste il balivo della Valle, e in sua assenza il vicebalivo, nell'esame, nella discussione e nell'emanazione di tutti i provvedimenti necessari, politici, militari ed amministrativi d'ogni genere⁽¹⁾. Detiene inoltre due armi che non è esagerato definire formidabili: il diritto di interinare le Ordinanze e gli Editti sovrani destinati alla Val d'Aosta⁽²⁾ e quel *droit de remontrance* che in Francia possedeva solo qualche Parlamento; e nelle materie che sono riconosciute di sua esclusiva attribuzione, quali la difesa del *pays* e la sanità, può emanare Decreti e Manifesti con valore di legge anche senza l'approvazione del sovrano e comminare ed aggiudicare ai trasgressori pene che vanno dalla galera ed esilio a vita alla tortura ed alla semplice oblazione. L'origine delle sue competenze dimostra la giustezza dell'osservazione secondo cui tra le funzioni politiche «fondamentale ed originaria, è senza dubbio quella relativa alla concessione e determinazione dei contingenti militari che poi si muta... nel diritto a partecipare, se non piuttosto a provvedere alla difesa militare dello stato»⁽³⁾.

Il principale ed originario compito affidato al *Conseil minore* val-

⁽¹⁾ Esso aveva «l'autorité d'ordonner, commander, et faire soit en mattieres de finances, politique, santé, soit autres d'Etat, ainsy et comme il jugerait être convenable, et principalement en matiere de guerre; même de pouvoir faire des gratifications, sans autre astiction que simplement pour les tailles et donatifs»; cfr. le mie *Ricerche*, ecc. cit., *Appendice*, doc. XLI, *Mémoire* del 1756, Première partie.

⁽²⁾ Cfr. *supra*, p. 180, n. 1; cfr. pure le *Lettre patenti* di Emanuele Filiberto in data 1 maggio 1588 (F. A. DUBOIN, *Raccolta per ordine di materia di leggi*, ecc., Torino, 1818-69, t. XXIII, p. 262) in cui constatava che la Val d'Aosta era «une province separée qui ne depend de nos aultres provinces deca ny delà des monts et qui a ses loix et impositions à part»; e A. LETEY VENTILATICI, *Le Livre Rouge*, ecc. cit., doc. XLIV, *Lettere patenti* di Carlo Emanuele I dell' 1 marzo 1582 in cui dichiara che i «plusieurs beaux privileges, franchises, et libertés, lesquelles nauront jamais este interinees, daultant que pour estre ledict pais Daouste une proins (sic; = province) separee...»; cfr. A. LATTE, *L'interinazione degli editti* in *Atti Acc. Scienze di Torino*, XLIII, 1907-8, p. 195.

⁽³⁾ P. S. LEICHT, *Parlamento friulano*, Bologna, 1917, vol. I, p. I, p. CXVI, e A. MARONGIU, *L'istituto parlamentare*, ecc. cit., p. 223.

dostano era stato infatti quello di provvedere alla sicurezza ed alla sorveglianza dei valichi, oltre al controllo della situazione sanitaria, attribuzione però strettamente collegata con la prima in quanto le epidemie erano causate per lo più dalle soldatesche. Essendo la Val d'Aosta il più frequentato *couloir* delle Alpi Occidentali non solo da mercanti e pellegrini ma da truppe di ogni genere, si spiega la grandissima importanza dell'attribuzione, riconosciuta di esclusiva competenza del *Conseil*, di sovraintendere alle *étapes* delle truppe di passaggio, con tutte le incombenze che vi erano connesse e ne derivavano, quali la manutenzione delle strade, ponti ed opere di fortificazione, direzione e controllo delle squadre di *pionniers* e *mancœuvriers* adibite all'esecuzione coatta di opere di utilità pubblica; rifusione di danni causati a fondi ed abitazioni private; repressione e punizione di tutti gli atti di indisciplina, insubordinazione, ribellione e diserzione delle truppe locali; e soprattutto ripartizione delle taglie occorrenti all'accuartieramento e vettovagliamento delle truppe di passaggio a cui tutti i comuni dovevano ovviamente contribuire in egual misura. Da tali competenze conseguiva la conoscenza di tutte le questioni concernenti le ripartizioni delle taglie in base alle circoscrizioni territoriali ed ecclesiastiche, comuni, consortili e parrocchie, le divisioni catastali, la località delle *barrières*, o argini da costruirsi lungo la riva della Dora e degli altri corsi d'acqua a difesa dei fondi dei rispettivi comuni.

Dal controllo dei valichi onde impedire l'ingresso a spie, malviventi, sospetti di eresia o elementi comunque indesiderabili, conseguiva la repressione del contrabbando del sale e di tutti gli altri prodotti soggetti a gabella e di quelli locali, formaggio, burro, carbone, la cui tutela era rigorosamente esercitata; anzi, la repressione del contrabbando del sale e di tutte le infrazioni a questo importante e delicato settore della vita economica medioevale era riconosciuta di così esclusiva competenza del *Conseil des Commis* che persino gli omicidi commessi sulle pubbliche vie, ed anche solo indirettamente connessi ad un reato di contrabbando, erano deferiti alla sua competenza; e ben si sa come gelosamente venisse avocata dal sovrano la competenza a giudicare di crimini commessi sulle pubbliche strade⁽¹⁾.

Altra vastissima competenza deferita al *Conseil* era quella relativa alla sanità pubblica, anch'essa intimamente collegata a quella origina-

(1) Cfr. le mie *Ricerche*, ecc. cit., Appendice, doc. VIII, e A. LANGE, *Le Udienze*, ecc. cit., Introduzione, p. XXIII.

ria, come si è visto, della difesa; essa andava dal controllo dei valichi onde impedire l'ingresso a uomini ed animali sospetti di portare contagi, e dall'ispezione dei titoli richiesti per l'esercizio della medicina, chirurgia e farmacia e dei prodotti farmaceutici, alla repressione dell'esercizio abusivo di tali professioni e dell'attività degli untori.

Il *Conseil* doveva quindi necessariamente esercitare vastissimi poteri anche nel campo finanziario e derivanti da una manifestazione altrettanto originaria e fondamentale della funzione parlamentare come quella militare, per cui non solo viene giustificato il controllo esercitato sul tesoriere della Valle, sugli auditori dei conti e sugli esattori delle taglie in genere, compresi i sindaci, che spesso vengono costretti ad adempiere tale funzione, ma anche l'apparente anomalia per cui l'obbligazione che si assumeva il tesoriere in nome del ducato d'Aosta di pagare il donativo al sovrano ed in seguito al mandato dell'Assemblea dei Tre Stati, doveva essere ratificato dal *Conseil*⁽¹⁾.

Questo nella sua struttura, riproduceva poi perfettamente quella del Consiglio maggiore in quanto tra i suoi ventiquattro membri, oltre al Segretario, ripartiti proporzionalmente tra i banneresi, Aosta ed il suo borgo, e gli otto mandamenti più importanti, il vescovo era considerato primo membro nato, ed i signori di Challant, Vallaise, Nus e Pont S. Martin pretendevano di farne parte di diritto in base al fatto che nelle *Lettere patenti* del 1570 Emanuele Filiberto aveva nominato specificatamente solo essi, e si consideravano pertanto esenti dal giuramento e dalle formalità cui dovevano sottostare gli altri *Commis*. Ma in definitiva il più delle volte erano i membri scelti tra gli abitanti del capoluogo e del suo borgo, piccoli nobili, ricchi mercanti, causidici e dottori in legge, e raramente un dottore in medicina, ad assistere al maggior numero di sedute, soprattutto a quelle straordinarie, per ovvie ragioni tecniche di convocazione. Si nota cioè come anche nel *Conseil des Commis* venisse riprodotta la particolare struttura dell'Assemblea dei Tre Stati, per cui presentava una composizione più ispirata dalle funzioni giurisdizionali che da quelle politiche. Il vescovo aveva amplissimi poteri giurisdizionali, i banneresi erano *seigneurs ayans droit de Châtelaine*, i rappresentanti degli otto mandamenti erano in genere i loro castellani, e quelli d'Aosta e del suo borgo erano quasi sempre i quattro sindaci ed altri abitanti dotati di poteri giurisdizionali più o meno ampi, o esperti di leggi e consuetudini. Il *Conseil des Commis* aveva pertanto struttura e funzioni di

(1) Cfr. *supra*, p. 180, n. 1.

un vero e proprio tribunale di prima istanza, al pari della *Cour des Connaissances*, per tutte le materie riconosciute di sua competenza; esso era chiamato a conoscere della legittimità degli appelli al Senato in base al divieto, antico e rinnovato nel 1625, di appellare dapprima contro le sentenze interlocutorie e definitive nelle cause civili non eccedenti i 50 scudi d'oro ed in tutte le condanne criminali, eccetto le capitali e per reati di lesa Maestà, ed in seguito, che non comportassero un arresto definitivo «ou portant grief irreparable en definitive au préjudice des dictz privilèges»⁽¹⁾; come organo di governo aveva inoltre la precedenza, nelle ceremonie pubbliche, sulla *Cour des Connaissances*, sul Consiglio della città e del borgo, e sul Tribunale del baliaggio⁽²⁾.

I *Commis* venivano proposti dai vassali e dalle comunità, su designazione dei banneresi, dei castellani, dei sindaci e degli altri *Commis* già in carica, al balivo, presidente del *Conseil* stesso e rappresentante nella Valle del sovrano, e quindi eletti dall'Assemblea generale a pluralità di voti ma con voto segreto. I neo-eletti giuravano — il vescovo *sur sa poitrine à manière de religieux*, i nobili *more nobilium*, sollevando il pollice della mano destra, gli altri toccando gli Evangelii nelle mani del balivo e del Segretario degli Stati —, di osservare inviolabilmente e di difendere ad oltranza le franchigie e le consuetudini del *pays*, di adempiere ai doveri della loro carica senza concussioni, estorsioni o parzialità, di tenere segrete le deliberazioni del *Conseil* pena la destituzione dalla carica, di servire fedelmente il sovrano, e di adoprarsi per il benessere della Valle. La carica fu a vita fino all'*Edit* del 1758, nel quale si sancì che ogni sei anni, e cioè ad ogni assemblea ordinaria dei Tre Stati, i due consiglieri più anziani sarebbero usciti di carica allo scopo evidente di rinvigorire e rinnovare l'istituzione e di sottrarla al tempo stesso ai vasti intrighi ed alla fittissima rete di interessi venutasi a creare necessariamente attorno a cariche così importanti e delicate ed occupate, per di più, spesso per periodi di tempo lunghissimi.

Ne era presidente il balivo, o governatore della Valle, o, in sua assenza, e cioè sempre da quando il balivo non fu più tenuto a risiedere nel ducato d'Aosta e non vi si recò che per presiedere gli Stati generali, il vicebalivo, la cui carica era così intimamente connessa con

⁽¹⁾ Cfr. le mie *Ricerche*, ecc.cit., p. I, p. 109, n. 2.

⁽²⁾ *Ibidem*, Appendice, doc. VI, *Lettre à cachet* di Cristiani di Savoia del 14 maggio 1645.

il *Conseil des Commis* che era uso designarlo come *le Conseil des seigneurs vybally et commis du duché d'Aoste*, secondo le *Patenti* del 1570 di Emanuele Filiberto che, a ben considerarle, pare che ritengano il *Conseil* alla stregua di un consiglio privato del balivo, o vicebalivo, e cioè del rappresentante dei Savoia nella Valle. Le sedute si tennero per un certo periodo alternativamente nella dimora del Governatore e del Vescovo, che mirò per lungo tempo a considerarsi Presidente nato del *Conseil des Commis*, quindi in un locale del convento di S. Francesco, accanto alla sala dove si tenevano le sedute degli Stati, ed infine nella *maison du pays*. Fino al 1645 non si ritenne opportuno fissare un giorno determinato per le sedute ordinarie, che venne scelto nel 1662 nel lunedì di ogni quindicina; il *Règlement* del 1773 ridusse poi le ventiquattro sedute annuali a due, da tenersi una alla metà di giugno, l'altra alla metà di dicembre. Dapprima i *Commis* non ricevevano alcun compenso, e l'Assemblea dei Tre Stati ed il sovrano si limitavano pertanto a prendere atto delle *peynes, labeurs, dépenses* che sopportavano per il benessere del *pays*, tanto che la contessa di Challant, nel 1565, richiese almeno il rimborso delle spese sostenute per i quattro giorni di taverna occorsi per assistere alle sedute, diversamente sarebbe stata costretta a continuare ad assentarsi; nel 1621 si decise allora di esonerare i *Commis* da tutte le taglie, finchè nel 1662, e cioè contemporaneamente alla determinazione del giorno fisso per le sedute, si stabilì un onorario, completato nel 1687 da un donativo annuo di sale, anche per ovviare all'inconveniente dell'esenzione dalle taglie lamentato da parte del *peuple*.

Ma l'istituzione che si era mostrata così vitale e rispondente alle esigenze, che aveva rappresentato, in tempi calamitosi, il più valido ed intelligente aiuto del sovrano, e che aveva saputo circondarsi, anche col ceremoniale esterno, di prestigio e d'autorità quando, indossati i mantelli viola bordati d'oro, tutti i consiglieri muovevano alla volta della dimora del balivo o vicebalivo per accompagnarlo alla sede del Consiglio, conteneva in sè i germi della decadenza. Essendo a vita, e per di più gratuita per quasi un secolo, ma pur sempre comportando, anche dopo che le sedute ordinarie vennero fissate ogni quindici giorni e regolarmente retribuite, più oneri che onori data la frequenza delle convocazioni, che in certi periodi avvenivano giornalmente e persin di notte, poco alla volta la carica di *Commis* era stata monopolizzata da un cerchio assai ristretto di grandi e piccoli feudatari e di poche famiglie del capoluogo. I fitti legami di parentela esistenti

tra tutta la nobiltà valdostana e la comunanza di interessi avevano così fatto sorgere un potente *clan* di famiglie che per aver ricoperto per mezzo dei loro membri per un lunghissimo periodo di tempo la carica di *Commis*, e per di più delicatissime mansioni come auditori di conti o *grands voyers*, e per godere forte prestigio e larga risonanza come avvocati di grido, avevano fatto divenire la carica si può dire ereditaria; il vicebalivo era stato nel sec. XVIII gradatamente estromesso dalle sedute, l'Assemblea generale aveva visto ridotte le sue attribuzioni alla deliberazione dei donativi ed alla nomina del Segretario e del tesoriere del ducato, la *Cour des Connaissances* perdeva ogni giorno frammenti della sua giurisdizione; neanche i due Senati, le autorità ecclesiastiche ed il governo stesso erano al sicuro degli attacchi del *Conseil des Commis*, che pareva mirasse ad instaurare una repubblica oligarchica. Il provvedimento preso nel 1682 di estromettere dalle sedute quei consiglieri che facessero *des propositions qui regardent les intérêts du Tiers et les leurs propres, et les soutiennent avec trop d'attachement et de partialité*⁽¹⁾ denuncia più la preoccupazione di un'istituzione cristallizzata di conservare tutti i privilegi di classe e difendere ad oltranza i propri interessi, anziché di frenare e disciplinare l'intemperanza oratoria di qualche giovane avvocato ambizioso e deciso a mettersi in mostra ed a progredire nel *cursus honorum* facendosi paladino delle classi più misere ed oppresse.

Altri seri inconvenienti avevano inoltre aggravato ulteriormente la condizione di indebitamento generale diffusissima ed ormai endemica della Val d'Aosta⁽²⁾: la cattiva amministrazione, l'abuso nella nomina di Commissari, le spese eccessive ed ingiustificate in delegazioni presso il sovrano che offrivano l'opportunità ai *Commis* di compiere viaggi e soggiorni gratuiti nella capitale, per cui dalle casse del *pays* sempre vuote non si potevano più attingere i mezzi indispensabili ai lavori pubblici ed alla manutenzione delle strade e ponti, con conseguente diminuzione nel commercio di transito che forniva così cospicue entrate per i numerosi dazi. Si aggiungono gli abusi lamentati già da tempo nel campo giudiziario per la sua organizzazione rigidamente e tenacemente feudale per cui pullulavano i giudici scelti senza garanzia di onestà e capacità, si moltiplicavano i processi in appello, so-

⁽¹⁾ Arch. di Stato di Torino, sez. III, *Registres du Pays*, vol. XIX, anni 1680-89, f° 140.

⁽²⁾ A. LANGE, *Le Udienze*, ecc. cit., Introduzione, p. LXVIII.

prattutto le cause *comme d'abus*; per sopperire alle condizioni di vita sempre più difficili e misere aumentavano i reati di contrabbando, specialmente di sale, e di conseguenza le repressioni spietate, a base di multe fortissime e di lunghe detenzioni in galera. Di qui la necessità, di ricorrere agli usurai, di vendere beni mobili ed immobili ad acquirenti che erano per lo più esenti da taglie, come nuovi nobili o enti ecclesiastici. Dal 1582 al 1737 si era pertanto avuta una diminuzione di 226 fuochi; vi avevano indubbiamente contribuito le inondazioni della Dora, i danni provocati dalle truppe di passaggio e dalle guerre, da incendi e da altre calamità naturali; ma la situazione dei *taillables et corvéables à merci* diveniva sempre più dura e si imponeva non solo la perequazione delle taglie, ma un intervento radicale, soprattutto circa le competenze e le modalità di funzionamento del *Conseil des Commis*.

Già nel 1725 il sovrano gli aveva rivolto l'invito d'inviargli i titoli su cui poggiava la sua giurisdizione; fu rinnovato nel 1733 e nel 1754, ed in seguito alla *Mémoire* del 1756 si ebbe l'*Edit* del 1758 che ne fissò le modalità e le competenze; ma il primo colpo di grazia gli era stato già inferto dal potere centrale con l'*Edit des bois* dell'anno precedente, che aveva trasferito al vicebalivo l'amministrazione del patrimonio forestale della Valle; e l'opera venne perseguita con i vari *Règlements* del 1762.

Nel 1766 ebbe luogo l'ultima Assemblea dei Tre Stati e si rese pertanto necessario un nuovo provvedimento sovrano in quanto l'elezione dei *Commis* ai posti vacanti era stata mantenuta dall'*Edit* del 1758 di spettanza del Consiglio generale. Dopo la breve parentesi del *Règlement particulier* del 1770, l'*Edit* del 1758 venne del tutto abrogato e sostituito dal *Règlement particulier* del 1773 che con i suoi cinque brevissimi capitoli del tit. II annientò praticamente del tutto il *Conseil des Commis*; contemporaneamente venivano soppressi balivo e vicebalivo e sostituiti con l'Intendente; la Valle, già annessa nel 1770 al Senato di Savoia, venne definitivamente incorporata nel 1792 a quello di Torino. Il *Conseil* vegetò ancora fino alla morte del suo ultimo membro, avvenuta nel 1859, dopo d'aver subito, sembra, una temporanea soppressione tra il 1802 ed il 1814 ed esser stato ri-confermato da Carlo Alberto nel 1845 in occasione della nascita del principe Amedeo creato duca d'Aosta.

Concludendo, potremmo affermare col De Tillier che *tout ce que l'on vient de dire des assemblées générales et du Conseil des Commis est une preuve que le Duché d'Aoste a toujours été un Etat formant*

un seul et même Corps?⁽¹⁾. Indubbiamente, pur dovendosi ammettere che la Valle era in possesso dei requisiti più necessari per conservare e potenziare le sue istituzioni parlamentari, quali la particolare posizione e configurazione geografica, il potente ed agguerrito nucleo di feudatari locali, la diversità del regime giuridico seguito per cui poteva vivere in certo qual modo isolata e separata dagli altri domini, bisogna egualmente ammettere che le sue Assemblee, a differenza delle altre consimili Piemontesi, hanno potuto conservare germi così vitali di autonomia ed un senso così spiccato e profondo dei limiti delle loro attribuzioni per una limitazione *volontaria* dei suoi poteri da parte del massimo *superior* feudale della Valle e per la sua costante condotta di larghe concessioni. Nulla avrebbe potuto infatti opporsi che i Principi sabaudi, anche prima della seconda metà del sec. XVIII, iniziassero quell'opera di centralizzazione che doveva condurre alla fine delle convocazioni dell'Assemblea maggiore e ad una morte lenta, ma naturale, del *Conseil des Commis*.

Fu dunque la forza di circostanze naturali ed intimamente connaturate alla regione, o storiche, contingenti e temporanee, ma tali da mettere a repentaglio la sua stessa esistenza, ma soprattutto la limitazione *volontaria* dei suoi poteri da parte del sovrano, a far sorgere, conservare e potenziare le istituzioni parlamentari valdostane, ponendole in grado di giovarsene efficacemente per il loro affermarsi, e offrendo loro l'opportunità di affrontare il banco di prova dell'effettivo esercizio del potere. Contro l'obiezione che esse fanno il loro ingresso tardi nella storia delle assemblee medioevali, quando cioè quelle degli altri Stati italiani hanno cessato di esistere, o hanno cambiato già del tutto carattere, e che per la mancanza dei documenti si rimarrà sempre all'oscuro, non solo dell'origine dell'Assemblea valdostana dei Tre Stati, ma della fase certo più significativa ed interessante della sua evoluzione, giova ricordare che se nelle regioni montane lo sviluppo delle istituzioni in genere, e di quelle giuridiche in specie, è oltremodo lento, nella Val d'Aosta è addirittura lentissimo ed arretrato di secoli rispetto agli altri domini sabaudi. Se la vallata principale è di comodo e facile accesso, quelle laterali, tanto numerose quanto impervie, costituiscono un ostacolo pressoché insormontabile alla penetrazione di elementi nuovi ed estranei; la posizione e la configurazione geografica costituirono quindi un requisito decisivo per conservare e rafforzare un regime che altrove, in epoche coeve,

⁽¹⁾ J. B. DE TILLIER, *Historique*, ecc. cit., p. 342.

poteva già apparire anacronistico e superato. Non sembri quindi azzardata l'affermazione che la Val d'Aosta fu in possesso dei requisiti più favorevoli per l'evoluzione e la cristallizzazione delle istituzioni parlamentari medioevali nella loro forma più schietta e genuina, sì da conservarcele fino ad epoca a noi assai vicina con i caratteri più peculiari dell'organizzazione feudale e medioevale. Esse potrebbero quindi considerarsi meritamente il prototipo delle assemblee medioevali, per quei loro caratteri così spiccati, schietti e tenaci di organi corporativi dello Stato a struttura feudale. Giustamente quindi i «corporativisti» pongono in rilievo la corrispondenza delle assemblee medioevali alla struttura corporativa della società, accentuando pertanto l'elemento strutturale che attribuisce loro il comune carattere di organi o corpi sociali distinti e differenziati⁽¹⁾, senza per questo, a parer mio, sottovalutare l'elemento funzionale o istituzionale⁽²⁾ in quanto l'istituzione si identifica con la corporazione stessa, ed i membri delle assemblee si presentano muniti di una «rappresentanza corporativa o istituzionale, che li differenzia dai parlamenti moderni, organi di rappresentanza politica generale della collettività»⁽³⁾.

La mancanza di disposizioni scritte che circoscrivessero o comunque definissero le competenze delle assemblee contribuì indubbiamente ad allargare il campo delle loro attribuzioni fino a renderlo pressoché illimitato, ma al tempo stesso offrse la possibilità al sovrano di interferire *ad libitum*ogniqualvolta lo ritenne opportuno, volutamente ignorando la prassi cui s'era ispirata in precedenza la condotta delle istituzioni parlamentari grazie alla forza della tradizione ed alla tacita acquiescenza del sovrano stesso. Non è chi non veda la fondamentale importanza che può assumere quell'elemento volontario e psicologico già accennato⁽⁴⁾ in un campo in cui tutto è affidato non solo alla consuetudine, ma ad un sottile e complesso intreccio di interessi, di concessioni incessanti e reciproche, di azioni e reazioni controllate

⁽¹⁾ E. LOUSSE, *Parlementarisme ou corporatisme? Les origines des assemblées d'états* in *Rev. hist. dr. fr. étr.*, 1935, t. XIV della IV serie, p. 683 e seg., e *La société d'ancien régime. Organisation et représentation corporatives*, Nuova ediz. Louvain - Bruges - Parigi, 1952, I, p. 1-40.

⁽²⁾ A. MARONGIU, *L'istituto parlamentare*, ecc. cit., p. 52 e seg., e *Parlamenti e governi nella storia costituzionale d'Italia*, in *Studi dir. cost. in mem. di L. Rossi*, Milano, 1952, p. 301 e seg.

⁽³⁾ G. ASTUTI, *La formazione dello stato moderno in Italia*, Torino, 1956, p. 85.

⁽⁴⁾ A. MARONGIU, *L'istituto parlamentare*, ecc. cit., p. 44, 53 e seg., 137, 176, 219 e soprattutto 55 e seg., e 269.

e previste, ma egualmente tentate e talvolta con successo, ad un groviglio di rapporti insomma quale si può trovare solo nel mondo medioevale, in cui si confondono e sovrappongono a vicenda elementi pubblicistici-giurisdizionali e privatistici-patrimoniali determinando il venir meno di ogni distinzione tra diritto pubblico e diritto privato, tra sovranità e proprietà. All'opposto di quel che si verifica nello Stato moderno, nel Medioevo il dominio signorile si annette molte prerogative della sovranità ed il feudo implica un'organizzazione particolare, al tempo stesso, dei due elementi. Si ha pertanto una grandissima diffusione, se non usurpazione, di concessioni o alienazioni, di potestà di carattere pubblico, di diritti regali, di beni demaniali da parte dei sovrani a favore dei privati; concessioni che a loro volta subconcesse ad altri o a comunità intere mediante carte di franchigia e di privilegio, danno luogo a quel «processo di frazionamento e di polverizzazione della sovranità, attraverso la creazione di un sistema di rapporti di concessione che conferiscono, in varia misura, a quanti appartengono ai diversi gradi della gerarchia feudale, l'esercizio di poteri giurisdizionali di diritti d'ordine pubblico, o implicanti potestà d'impero»⁽¹⁾ che diventa il carattere fondamentale del regime feudale; e la stessa considerazione vale per le assemblee medioevali in genere e per quelle valdostane in specie, che sono sorte, hanno avuto vita e sviluppo adattandosi ai tempi, «come i secoli e le varie situazioni politiche hanno voluto, indipendentemente da una regola fissa, o generale, per intimo, empirico e non sempre visibilmente graduale processo»⁽²⁾.

Nessuna meraviglia desti quindi il fatto che il sovrano abbia posto fine alla loro attività semplicemente non convocandole più, senza alcun provvedimento in proposito e senza alcuna giustificazione alla quale non era per nulla tenuto in quanto ogni assemblea, per avere carattere ufficiale, doveva essere convocata col consenso del sovrano ed alla presenza del suo rappresentante⁽³⁾; e d'altro lato, quale convinzione ed efficacia avrebbe potuto avere la protesta da parte di assemblee nei cui membri era viva e diffusa la consapevolezza di pôter esercitare dei poteri di cui pure erano depositari, ma soltanto fino a quando l'autorità sovrana si fosse indebolita o fosse venuta meno del tutto, e quindi in modo saltuario, eccezionale ed occasionale?

⁽¹⁾ G. ASTUTI, *La formazione*, ecc.cit., p. 71.

⁽²⁾ A. MARONGIU, *L'istituto parlamentare*, ecc.cit., p. 258.

⁽³⁾ E. BURNIER, *Histoire du Sénat*, ecc.cit., p. 270.

L'affermazione del De Tillier deve pertanto ritenersi ampiamente giustificata: la Val d'Aosta potè considerarsi a ragione uno Stato nello Stato, e le sue istituzioni parlamentari godettero una lunga ed insolita autonomia. Ma queste sue peculiarità che la distinguono nettamente dagli altri domini di casa Savoia non sono dovute ad una priorità dell'origine delle istituzioni, e tanto meno ad una loro esclusività da parte della Valle. Come si è visto, manifestazioni e tentativi del genere sorsero frequenti e numerosi in tutto lo Stato sabaudo; e se le assemblee valdostane prosperarono e godettero d'un'esistenza particolarmente lunga e florida ciò fu dovuto essenzialmente alle particolari circostanze per cui nella Valle si conservò a lungo il regime feudale e favorì, si può dire in tutti i campi, il perdurare di fenomeni prettamente medioevali. Essa offre pertanto un vastissimo, quasi inesauribile campo di ricerche ai cultori delle discipline più disparate, dal diritto all'economia, dall'archeologia alla glottologia, che presentano tutte, accanto ad una preziosa arcaicità e ad una fedele tradizione di consuetudini e procedure giuridiche, di forme ed attività economiche, di manifestazioni artistiche e culturali, contrasti così stridenti e profondi da riuscire quasi inspiegabili. Ma non per questo l'interesse dello studioso si fa men vivo, anzi, vieppiù si acuisce dinanzi alla complessità ed alla vastità dei problemi che non possono non destare l'attenzione e la considerazione di chi sa ravvisare nel *pay*s il fiero e vigile difensore delle tradizioni più preziose e gelose della propria terra.

M. A. BENEDETTO.

Why the English Parliament
survived the Age of Absolutism.
Some Explanations offered by
Writers of the 17th and 18th Centuries,

BY

CAROLINE ROBBINS,
Bryn Mawr College.

Introduction

The twentieth century may well envy the assurance of the Enlightenment. Montesquieu's confidence prompted the title of this paper rather than my own. He states:

«The occasions which produce great changes are different, but the causes are always the same. As Henry VII of England increased the power of the commons for the purpose of humbling the aristocracy, Servius Tullius before him, had extended the privileges of the people in order to humble the senate. But the people — become at once more bold — overthrew the one and the other monarchy»⁽¹⁾.

Examples could be multiplied. Europeans of that age were intensely conscious of the great changes that had occurred since the restoration of learning in so many areas of human interest and activity. Science had provided answers to questions, themselves undreamed of a couple of centuries ago. Historians were certain that the whys of history — about revolutions in government and about the rise and fall of empires — could be as satisfactorily answered as inquiries about laws governing heavenly bodies or human physical mechanics. Dangers to which society had hitherto been subject, might be averted, with a fuller understanding of the past. Even Bishop Bossuet, serenely assured of the ultimate benevolence of Providence, nevertheless sought to prepare his royal pupil for his future duties, by instruction in those characteristics of Roman institutions which were responsible for the decline of that mighty state⁽²⁾.

Before 1789, two great transformations of the European scene were obvious to men of the Enlightenment: the decline of the ancient civilizations of Greece and Rome⁽³⁾ and the alteration re-

⁽¹⁾ C. L. DE S. MONTESQUIEU, (1689-1755), *Considerations of the Causes of the Grandeur and Decadence of the Romans* (1734), (tr. J. BAKER, New-York, 1882), p. 23.

⁽²⁾ Bishop J. B. BOSSUET, (1627-1704), *Discours sur l'Histoire universelle*, (Paris, n.d., Garnier Frères), p. 406.

⁽³⁾ E.g. works on ancient history by L. ECHARD, (1670-1739), G. B. DE MABLY, (1709-1785), E. MONTAGU, (1713-1776), W. MOYLE, (1671-1721), G. M. DE SAINT-

cently brought about in the medieval Christian and political systems. What had caused this latest revolution? The answer must be found in history. A study of England's past in particular, as well as of her present institutions, might well throw light on reasons for survival or annihilation. Everywhere but in the island Kingdom, the old Gothic governments, cortes, diets, estates and parliaments, had ceased to have effective existence. Traces might indeed be found both in the individual states of the Empire and in the imperial constitution itself. Poland still boasted her liberty but it was pretty generally regarded as decadent and anarchical. Switzerland and the United Provinces had much of what was called democratic in their societies, but had hardly ever been characteristically feudal. The Venetian aristocracy again was unique both in its organization and in the undue admiration it excited⁽¹⁾. Analysts of revolutions in government were chiefly concerned with the appearance of absolute monarchy in France, Spain, Denmark, at times even in Sweden, and with the contrast afforded by English developments⁽²⁾ both with their history and with that of the classical systems. There were, of course, prophets who foretold the end also of England's parliament and of her empire, in the not too distant future, but their pronouncements cannot be considered here.

Material used

This paper offers a somewhat arbitrary synthesis of suggestions gathered from works about history and government written roughly between the English civil wars and the French Revolution. Their authors were seldom directly interested in explaining the survival of the English Parliament. They were often partisan. Parliamentary history and constitutional analysis, for example both in England and in France, owed much of its inspiration to party, to injured privilege, to the necessity for defending this or that system. Some wished to overcome civil commotions by the erection of new authorities

EVREMOND, (1613-1703), R. A. DE VERTOT, (1655-1736).

(¹) E.g. R. L. F. DE V. DE P. ARGENSON, (1694-1757), *Considérations sur le gouvernement de la France* (Amst., 1764), chapter III.

(²) ALGERNON Sidney, (1620-1683) or THOS. RYMER, (1641-1713), *A General View of Governments in Europe*, slightly differing versions with differing attribution of authorship in catalogues, London, 1689, 1704, 1744, 1774, etc), *passim*.

and disciplines. Others, who adored Tacitus, Charlemagne and Alfred, wished to bolster protests at royal encroachments by precedents from an unbelievably noble past. Many wanted to learn from experience and to discover a natural law in history.

The books are legion. Bibliography, here largely relegated to footnotes, must even there be selective. The character of this literature, however, may be briefly summarized. Any student of English parliamentary debates may gather in them references to continental institutions and their fortunes⁽¹⁾. Polemical tracts and treatises abound in comparisons and the morals to be drawn from them. Constitutional writers from Petyt to Sullivan, over a century and a half, devoted much attention to Gothic estates outside of their own country⁽²⁾. Beside these, many books in English on the Spanish Cortes, the government of Germany, the revolutions of 1660 in Denmark were written and apparently widely read. Translations of the works of Mariana, Boulainvilliers and of more ephemeral tracts were common⁽³⁾. Scotch scholars were very cosmopolitan in their interests and well aware of the contrast between their own and England's history. Fletcher wrote a brief but acute study of general changes in the European state system in his discourse on Militia. The Chevalier Ramsay popularized and adapted the political ideas of Fénelon. John Millar, a Glasgow professor, wrote a most valuable compendium of English constitutional history, and Sir John Dalrymple

⁽¹⁾ E.g. the most famous perhaps may be found in Philipps speech in *Debates in the House of Commons in 1625*, ed. S. R. GARDINER, (London, 1873), p. 109-110, or see J. SOMERS, (1651-1716), *Judgment of Whole Kingdoms* (1709-1771), p. 39-44, and A. ELLYS, (1693-1761), *Tracts on the Liberty, Spiritual and Temporal of Subjects in England* (London, 1765), II, p. 133-186, (comparative parliamentary history).

⁽²⁾ See n. 5. ANON, *Discourse upon the Modern Affairs of Europe* (1680), (*Harl. Misc.*, London, 1810 v. VIII, 336-353) and standard works on parliament and the constitution by Sir. J. PETTUS, (1613-90), Wm. PETTY, (1636-1707), Sir H. SPELMAN, (1564-1641) (in *Eng. Works*, 1723), Sam. SQUIRE, (1714-1766), Edw. KING, (1735-1807), F. SULLIVAN, (1719-1776), Wm. BLACKSTONE, (1723-1780) in bk. four c. 33 of his famous works. (Phila., 1890), «Of the Rise, progress and gradual improvements of the Laws of England», traces some of the great revolutions which affected the constitution, in bk. I, chap. 2, par. 159 he cf. London and Stockholm and their parl. representation.

⁽³⁾ E.g. Michael GEDDES, (1650-1713), *Tracts* (Lond., 1735, 3 v); R. MOLESWORTH, *An Account of Denmark* (London, 1693), «A Person of Quality». *The Present State of Germany* (London, 1690). Translations, e.g. H. DE BOULAINVILLIERS, (1658-1722), *The Ancient Parliaments of France*, tr. by CHAS. FORMAN

wrote on aspects of it in his work on feudal property⁽¹⁾. French historians, analysts and travellers were legion⁽²⁾. Italian diplomats and travellers cannot be neglected⁽³⁾, nor German observers and compilers like the learned Edward Totze⁽⁴⁾. Two of the most brill-

(London, 1739), R. F. F. J. DE MARIANA, (1536-1624), *The General History of Spain*, tr. J. STEVENS (London, 1699), C. F. DE CUSTIN NECKER, (fl. 1741), *Governement of Germany*, tr. S. WHATLEY (London, 1745)..

(¹) And. FLETCHER, (1655-1716). *Discourse concerning Militia* (1697), A. M. RAMSEY, (1686-1743), *Essay on Government according to the views of Fenelon*, (Eng. tr. 1722), Sir J. DALRYMPLE, (1726-1810), *An Essay towards a General Hist. of Feud. Prop.* (London, 1757), John MILLAR, (1735-1805), *An Historical View of the Eng. Constit.* (1787).

(²) A. F. DE MOLEVILLE BERTRAND, (1744-1818), *Hist. of Gt. Brit.* (London, 1818).

M. DE DU BOCAVE (tr. 1750), *Letters* (1750), ed. 1771.

Ph. DE COMINES (1445-1511), *Memoirs*, tr. UVEDALE (London, 1712, 2v).

J. B. LE BLANC (1707-1781), *Letters on the Eng.* (tr. London, 1747).

L. C. F. GALARDIE (fr. 1670), *Séjours* (Paris, 1672).

P. J. GROSLEY (1718-1785), *Tours* (tr. London, 1765).

A.G.R. DE MIRABEAU (1749-1791), *Essai sur le Despotisme*, (1774), *Oeuvres*, ed. MERILHOU, Paris, 1835, Vol. 8, 5-197.

H. DE MISSON, *Memoirs* (1650-1722) (London, tr. 1719).

PAUL DE RAPIN THOYRAS (1661-1725), *Hist. of Whigs and Tories* (London, 1717), «*Essay on Eng. Government*», in preface IV-VI of N. TINDAL, tr. of *History of Eng.* (London, 1732).

G. T. F. RAYNAL (1713-1796), *Hist. du Parl. d'Angleterre* (tr. London, 1744).

C. I. CASTEL DE SAINT PIERRE (1658-1743), *Observations . . . in Ouvrages Pol. and M. XI*, (Rotterdam, 1738), 141.

C. DE SAUSSURE (b. 1705), *A Foreign View* (London, 1702).

S. SORBIÈRE (1615-1670), *Voyage* (Fr. 1669, Eng., tr. 1709).

F. M. A. DE VOLTAIRE (1694-1778), *Letters on the English* (1730) ed.

C. ELIOT, New-York, 1910 — letters on Parliament, on Government, on Trade, *Phil. Dict.* (1731), tr. A. KNEELAND (Boston, 1863), II, 198, *Art in Encyclopaedia* (ed. 1780, XXIV, ii, 213 f, DE JAUCOURT).

(³) *Cal. of State Papers Venetian*, ed. ALLEN B. HINDS, (1659-1672) (London). 1931-9) passim *Cosmo of Tuscany, Travels in 1669* (London, 1812, written by L. MAGALOTTI). Scipione MAFFEI, (1675-1755), in *Consiglio politico* described the cabinet system: see L. ROSSI, *Un precursore di Montesquieu* (Milano, 1941) and G. SILVESTRI, *Un Europeo del Settecento* (Treviso, 1954), p. 69-182.

(⁴) C. P. MORITZ, (1757-1793), *Travels* (Lond., 1795) in *J. Pinkerton Coll.* (London, 1809), 2, 489-573.

C.L. POLLNITZ, (1713-36), *Memoirs* (London, tr. 1737, 4 v).

J. K. RIESBECK or RISBECK (1754-1786), *Travels 1780* *J. Pinkerton Coll.* VI (1809). Compares England with Germany.

E. TOTZE or TOZE (1715-1789), *The Present State of Europe*, tr. T. NUGENT, II, p. 169-336 (London, 1770, 3 v).

liant books on England were written by Swiss, Muralt and de Lolme⁽¹⁾.

General value of these texts

None of these volumes will provide modern scholars with a satisfactory narrative of early constitutional history, nor with reliable information about parliamentary origins, early procedures, or indeed about the public spirit of our ancestors. They have, however, considerable interest for the curious reader. *First* of all, as I shall hope to show, they offer a reasonable answer to queries about the survival of the English Parliament. *Secondly* they reveal much about the nature and reputation of such institutions in their own time. Perusal should sharply limit our use of words like democracy, representative, the people. In the *third* place, these authors more consistently than ourselves, assumed the common heritage, problems and experience of Europeans, and maintained that «thoughts of Parliament should be above prejudice, not confined to one age or country»⁽²⁾. *Finally*, in their many reflections on the fate of nations and governments undertaken for the most part with the present fortunes of their own beloved countries in mind, these writers contribute something of value to the student of historical causation.

Arrangement

Considering the question late in the eighteenth century, Archdeacon Paley declared that:

«The Constitution of England, like that of most countries in Europe, hath grown out of occasion and emergency; from the various policy of different ages; the contentions, successes, interests and opportunities of different orders and parties of men in the community».

He pointed out that frequently «it is from the silent and unobserved operation; the obscure progress of causes, set at work for

⁽¹⁾ B. L. MURALT, (1665-1749), *Letters* (tr. Lond., 2nd ed., 1722).
J. L. DE LOLME (1740-1806), *The Constitution of Eng.* (London, 3rd., ed., 1781).

⁽²⁾ *A General View*, p. 2.

different purposes, that the greatest revolutions take their rise»⁽¹⁾. His excellent scheme cannot be followed here where there is time only for a cursory treatment. First character and situation will be noticed. Then a few events and personages singled out as most frequently cited. Some economic, social and political developments, which were regarded as peculiar to England, will next be described. Lastly, a brief reference must be made to coincidence of time and circumstance — that is to say, what is familiar to all of us — the moment at which certain crises occurred or at which fateful decisions were made, may in itself have determined the fate not only of parliaments but of nations.

I. THE ENGLISH CHARACTER AND GEOGRAPHICAL SITUATION.

Contemporaries provide a vivid portrait of the English character in the days of Stuarts and early Hanoverians. This has often been studied and needs only a summary here⁽²⁾. Temperament cannot alone explain English institutions, but must be regarded as an element in their working. The English looked on themselves as natural asserters of liberty, less frivolous than the French, less tractable than most other people. Their self esteem and their passionate patriotism were noticed with varying degrees of tolerance or irritation by their visitors⁽³⁾. A general interest in politics and a taste for discussion were invariably remarked, as was free speech and free criticism of great and important people. Whether this was, however, a cause or a result of the continued existence of parliament was not decided⁽⁴⁾. Theological disputation and a propensity to extreme diversity in religious matters were regarded by both domestic and by foreign commentators as conductive to popular political ideas⁽⁵⁾. The Ve-

⁽¹⁾ Wm. PALEY (1743-1803), *The Principles of Moral and Political Phils.* (London, 1785), p. 465-7.

⁽²⁾ E.g. G. ASCOLI, *La Grande Bretagne devant l'opinion française au XVII^{me} siècle*. Paris, 1930, 2v., also 1929 on XVIIIth century. W. D. ROBSON SCOTT, *German Travellers in England, 1400-1800* (Oxford, 1935). N. McWILLIAM, *French Impressions of English Character, 1663-1695*, Fr. Quar., Dec. 1920, p. 176-184.

⁽³⁾ MAGALOTTI, in COSMO's *Travels*, p. 336; TOTZE, II, 202; d'ARGENSON, 3, 37; MORITZ, 65; LE BLANC, letter 2; MIRABEAU, 13.

⁽⁴⁾ MURALT, 85; MORITZ, 62-3; LE BLANC, I, 382-3, II, 366. note E. KING on French Character (1767), p. 142 .Venetians (c. 1660-7), often comment on this.

⁽⁵⁾ P. J. d'ORLEANS, (1641-1698), *Revolutions in England* emphasizes the role

netians in the days of Charles II explained the disloyalty of the English by their fickleness of character⁽¹⁾. Variability of opinion was according to some, due to the climate. Others credited the even then famous weather with producing mildness, moderation and good sense amongst the islanders⁽²⁾. Certain travellers detected laziness in the English. Avarice was noticed, and was indeed regarded as a clue to that corruption which began increasingly to threaten the continuance of parliamentary institutions⁽³⁾.

The security afforded by the seas around England was particularly stressed⁽⁴⁾. On the other hand, the Roman, Saxon, Danish and Norman conquests as often referred to, would seem to weaken the argument from isolation and invulnerability. At certain times, however, this freedom from continental wars was all important. Furthermore, the relations between the various nations under the British crown were described. English kings were never able to use Scotland or Ireland to advantage against recalcitrant parliaments, as Philip II of Spain had so successfully used Castille in his war on Aragonese liberties. Charles the first's failure in this was a major factor in parliamentary victory⁽⁵⁾.

II. EVENTS AND PERSONAGES.

Certain events and personages were given perhaps an exaggerated emphasis. England, equally with her neighbors, owed freedom to

of sect in popular government. cf. ASCOLI, I. 76 who quotes Guy Patin (1601-1672) to same effect. BOCAGE, I. 49 (*Letters*. tr. 1771); LE BLANC, II. 368.

(¹) CAL, S. P. VEN., (Vol. 33) 20. (35. 119, RAPIN, *Hist.* (London, 1732) I. iv. «Fickle and restless temper».

(²) SIDNEY, *Discourses* (Lond., 1772) 431. A *Gen. View*, p. 5; MURALT, p. 6; MONTESQUIEU in the sixth chap. of XIth book of the *Spirit of the Laws* (reprinted London, 1781 as *A View of the Eng. Constit.*). MISSON, 72-7.

(³) D'ARGENSON, 42; LE BLANC, II, 371; MURALT, 13.

(⁴) SORBIÈRE, p. 46; LE BLANC, I, 3, and also MILLAR, MURALT, SULLIVAN, etc.

(⁵) NEVILLE, (1620-94), *Plato Redivivus*, (Lond. 1680), dialogue II throughout. cf. a tract «The Ghost of Trenchard», *Northern Revolutions* (Dublin, 1757), p. 99. On the interest of Eng. in the fate of Aragon see Wm. ROBERTSON (1721-1795), *A View of the Progress of Society*, prefaced to Charles V. (Works, London, 1826, III n to p. 185) on Aragon's oath of allegiance. Robertson is extraordinarily interesting on the governments of France and Spain in this State of Europe. NEVILLE on Spain p. 155-161, Charles, 1612.

the invaders from the forests of Germany and developed similar feudal institutions. Three things, however, were thought to have distinguished the Franks from the Saxons: they were noble, unmixed with plebian strain; they retained for long a noble independence; they were never conquered. The Saxons were both conquerors and settlers. Distinction between lord and man was never so marked. Later conquests at the hands of Danes and Normans further reduced differences of rank⁽¹⁾.

Norman tyranny in England accomplished two things important in the history of parliament. The Normans unified the country. The unity thus painfully acquired made possible combined action amongst all sorts of men at Runnymede and the continued cooperation against tyrannical rulers so noticeable thereafter. Magna Carta reasserted old German liberties and strengthened further resistance in the thirteenth century. Edward I was provoked into seeking the support of the Commons to balance his obstreperous nobles. He thus built up the Lower House, all important in the preservation and extension of parliamentary powers⁽²⁾.

The period of the Hundred Years War was decisive both in English and in French history. In France the great opportunity which seemed open in 1356 was lost. Continuing crises occasioned by English successes led to the establishment of a permanent tax with which to pay a standing army. These two advantages in the hands of the subtle and designing Louis XI led rapidly to absolutism. In England the story was different. Early success needed money to pay for it and Parliament strengthened its control of the purse and, by dividing into two houses, improved its procedure. During defeat and eventual expulsion from the continent the need for an army lessened and permanent grants were not asked for. In the civil wars that followed the disasters in France the ranks of the nobles were decimated but parliamentary powers not substantially decreased⁽³⁾.

The Tudors were almost as absolute as the Stuarts wished to be. Nevertheless, we are frequently reminded that Henry VII fatally

⁽¹⁾ The absence of a noblesse and various explanations for this mentioned in nearly all books about England. NEVILLE stresses it, MISSON, 193-201; GROSLEY, III, 175; SORBIÈRE, 50.

⁽²⁾ DE LOLME, chap. 1; MIRABEAU, 53-4; SORBIÈRE, 56-8.

⁽³⁾ Ph. DE COMINES, *Memoirs*, (1812), I, 509; BOULAINVILLIER's letters IX-XIII. A. WIGHT on *Parliament (of Scotland)* (Edin., 1784). MIRABEAU, 138, 169/170, etc.

weakened the aristocracy. These themselves indeed unwittingly petitioned for the 'downfall of their order' by asking for liberty of alienating their estates⁽¹⁾. Henry VIII brought about the Reformation, and by his extraordinary distribution of monastic lands, not only secured the protestant religion, but by increasing the wealth of his subjects weakened the hold of his successors upon them⁽²⁾. The Stuarts, even their supporters felt, lacked the ability of the Tudors. They had the additional disadvantage of a parliament strongly entrenched, a people naturally contentious and now more than ever tenacious of their rights in things both political and religious, and an aristocracy only faintly distinguished from the rest of the country and in no way dependent upon the court⁽³⁾. Seventeenth century civil wars like earlier disturbance, as Voltaire pointed out, secured further the free institutions of England instead of destroying them⁽⁴⁾.

The heroes of this over-simple guide to history require no more than mention. Alfred was the father of parliamentary liberties. William was a useful usurper since he destroyed provincial differences and evoked national spirit. Edward the First's decision to emphasize the Commons, like the Tudor use and enrichment of them, was all important. The Stuart fate was in part due to circumstance and in part to character. Even Cromwell who successfully established dictatorship with the aid of a large standing army only reinforced England's love of her old constitution and her distrust of mercenary troops⁽⁵⁾.

III. ECONOMIC AND SOCIAL PECULIARITIES.

In this premarxist age economic and social considerations were much to the fore. Over and over again the wealth of the English, the existence of a large middle class and of many traders and towns were mentioned in explanations of constitutional privileges. A few contrasted the lot of the English peasantry with those of continental

⁽¹⁾ PALEY, 467-7; MONTESQUIEU, see n. 1; MILLAR.

⁽²⁾ RAYNAL, II. p. 2; RAMSAY, 140-148; DALRYMPLE, 338; NEVILLE.

⁽³⁾ NEVILLE, Dialogue II, *passim*.

⁽⁴⁾ VOLTAIRE, Letter on the Parliament, echoed in *Encyclopaedie* (Lausanne 1750), XXIV, II, 218.

⁽⁵⁾ GROSLEY, I, 217; cf. Cromwell to Louis XI; LE BLANC II, 346-7.

lands, but even these admitted that all Englishmen, whatever their class, thought of themselves as free⁽¹⁾. Moreover, the absence of rigid class lines, and the flexibility of social ranks were in great contrast to societies like that of France. There was no noblesse. «With us», boasted Baynes in 1656, «It is estates that make men lords and esteemed in the country»⁽²⁾. Englishmen seemed able to acquire both wealth and recognition more easily than many of their neighbors. Continental observers as well as men like Neville rightly emphasize the close connection between persistent parliamentary privilege and these economic and social facts — which not only made 'the way of advancement plain' for many individuals but also served to lessen those social divisions and the poverty of certain sections of the population which had so often afforded an excuse for a royal *coup d'état* elsewhere⁽³⁾.

IV. CONSTITUTIONAL AND LEGAL CHARACTERISTICS.

1. — Commentators chiefly emphasize some half dozen constitutional characteristics which served to strengthen parliament. Mild laws, the jury system and a considerable respect for the rights of the individual, together with the continuing parliamentary tradition itself always associated with a rule of law, continued to attract the admiration of strangers and the affection of Englishmen at home and overseas⁽⁴⁾. More specifically the persistence in England of a mixed policy with a division of power between its component parts made difficult the assumption of undue authority by any one of its three elements, King, Lords, Commons. Undue power was prevented by this balance but each estate had its share. The king as chief executive was able to preserve order and ensure continuing

⁽¹⁾ On wealth all commentators agree, especially NEVILLE; COSMO, 403. VOLTAIRE (especially *Letter on trade*); MILLER (see below); DALRYMPLE, 338-40; RIESBECK on peasantry, p. 177; LE BLANC, II, 122 all letter XXXVIII, and I, 106; SORBIÈRE, 45-46.

⁽²⁾ T. BURTON, (fl. 1756), *Diary* (of debates in the Commons), ed. J. T. RUTT, (London, 1828) IV, 31, 5 March 1659.

⁽³⁾ As in MOLESWORTH'S *Account of Denmark* (1694), Chap. VII, and BOSUET, see p. 201, n. 2.

⁽⁴⁾ MURALT, 62; GROSLEY, III, 207, 97; VOLTAIRE and many others on English Laws.

policies. The failure of such schemes as Fletcher's *limitations* made unlikely the chaos of Polish or Swedish monarchies. On the other hand, the absence of any clearly marked division between the nobles and the commoners impeded royal intrigue with one against the other as so fatally succeeded in Denmark in 1660. Since the strength of the king was realized, the legislative body had carefully preserved their own rights in enactments like the Bill of Rights, unwilling to imperil either the power of the King or of themselves⁽¹⁾.

2. — As the highest authority in the realm, the parliament of King, Lords and Commons had the power to amend and rectify errors. This gave a flexibility lacking in the Roman constitution and successfully preserved the English⁽²⁾.

3. — Party.

The famous English fondness for «Babbling», as one German dubbed it⁽³⁾, found expression not only in religious disputation so intimately connected with anti-monarchical politics, but also in party wrangles⁽⁴⁾. It may seem, however, surprising in view of the acres of paper spent in condemning party quarrels, to discover that parties were thought also to help the maintenance of a wholesome equilibrium in the state.

Though many people look on these different parties which divide England as a misfortune, others, on the contrary, think they contribute to the maintenance of the liberties and the privileges of the people. For, say they, were there in the country neither Whigs nor Tories, the tendencies of the court would be blindly followed and the fundamental laws of the state would suffer seriously by this state of things. Despotism would soon be established in England as it is in France⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ DE LOLME, p. 402; VOLTAIRE, *Philos. Dict.* (ed. A. KNEELAND, Boston 1836), II, 198.

⁽²⁾ MONTESQUIEU, *Grandeur*, 173.

⁽³⁾ RIESBECK, (*Pinkerton*, VI, 174).

⁽⁴⁾ J. TOLAND, (1671-1722) *A State Anatomy*, (London, 1716) preface ii - (cf., p. 27) — «Every Division, however, is not simply pernicious; since Parties in the State are just of the like nature with Heresies in the Church; sometimes they make it better, and sometimes they make it worse, but held within due Bounds, they always keep it from stagnation». MOLESWORTH, chap. XVI. cf. BERTRAND DE MOTTEVILLE, 3, 396.

⁽⁵⁾ SAUSSURE, 351 cf. RAPIN, *The Whigs and the Tories*. GROSLEY, III, 87-9.

4. — A Standing Army.

From Philip de Commynes up through the eighteenth century the absence of a large mercenary force in England was regarded as a sheet anchor of her liberty together with her fundamental laws, and her taxes imposed on all but controlled not by King but by parliament. The translator of the *Ancient Parliaments of France* — Charles Forman — underlines this as a moral for English readers of French history. Famous essays by Fletcher and by Trenchard see in these forces and in the power they gave a chief explanation of the disappearance of Gothic liberties in Europe⁽¹⁾.

V. COINCIDENCE IN TIME.

Millar, lecturing and writing in the last quarter of the 18th century, contrasted the periods at which England, France and Spain established standing armies — most recently in England, earlier in the others. He emphasized the operation of two principles which had an opposite tendency — opulence and independence which tended to produce popular governments, and the introduction of mercenary forces which contributed to the power of the crown. Accidental and peculiar circumstances determined the predominance of crown or parliament.

«From these observations (he concluded) it will not appear surprising that the fate of the English government was different from that of most other feudal governments upon the continent. At a period when the Commons had imbibed a higher spirit of liberty, and acquired an increase of power and influence from the increasing opulence and independence of the people, the sovereign was not provided with an army sufficient to maintain his pretensions».

The early Stuarts envied their neighbours' absolutism but, lacking a threat from abroad sufficient to justify increased taxes and to support an army, they were powerless. They failed. Earlier feudal kings had seen no path to power but by undermining the aristocracy. Later commercial sovereigns to retain a part of the prerogative, relinquished the rest⁽²⁾.

(¹) FLETCHER, *Discours* (in *Works*, London, 1737, p. 8-9). Forman's preface to his translation of BOULAINVILLIER's *Ancient Parliaments*, and in letter XII, etc. MIRABEAU, 110-112, etc.

(²) MILLAR, *An Hist. View*, III, 123-125 and *passim*; cf. DALRYMPLE.

The fate of institutions thus depended not only on a variety of situations and of persons, but on the hour, day or year in which decisions must be made. Statesmen may not be able to choose the conditions under which they labor, but their actions may change those which their successors must endure. «Good counsels which are the chief agents in the bringing about the felicity of a state, are themselves enforced by necessity with which virtue is almost always associated. For by the operations of choice, empires — and we may add parliaments to Vico's reflection — are often ruined but never founded»⁽¹⁾. England was fortunate in a conjunction of many circumstances both in the preservation and in the development of her ancient parliaments and in the continuance of that flexibility of constitution and of character which enabled her to reform and revivify them just as the luxury and corruption which long ago had brought disaster to Rome seemed likely to overwhelm her too. There are no simple answers in history in spite of the confidence of the eighteenth century philosophers. These recognized many factors which worked for survival though neither they nor ourselves have entirely explained the extraordinary «occasion and emergency» which produced the unique character of the English Lower House. All, however, can agree with a wise French observer who said «What liberty England has preserved, is indisputably due to the House of Commons»⁽²⁾. *Esto perpetuo.*

C. ROBBINS.

(¹) G. VICO, (1668-1744) *Caraffa*, 1725, in *Opere a cura di Fausto Nicolini* Naples, 1953 — *La Letteratura Italiana*, v. 43), p. 976.

(²) LE BLANC, II. Letter LXVIII, 156; cf. MURALT, 5; *Harl. Misc.* (1811) XII, 239-246. *Reasons for an Annual Parliament* (c. 1700) is an interesting item relevant to this paper — the qualifications, sense, courage and integrity for an M.P. The anonymous author writes:

«It cannot be denied, (he says, p. 244), but that the comparing the history of other nations, the reading over the systems of policy, and the lives of the great and exemplary patriots of liberty in all countries, mightily enlarge their understanding... but, if a man has not reduced all that to the use of this island, he has not the sense requisite for this post».

XII

Les Etats de Languedoc et
les Routes royales au XVIII^e siècle,

PAR

EMILE APPOLIS,
Agrégé de l'Université,
Docteur ès lettres,
Montpellier.

La monarchie a fait au XVIII^e siècle un vigoureux effort pour doter la France d'un réseau routier d'intérêt général. Elle a créé en 1736 une Administration et en 1747 une Ecole des Ponts et Chausées. Vers la fin de l'Ancien Régime s'achevaient ou s'amorçaient ces magnifiques routes royales, qui ont assuré jusqu'à nos jours une circulation aisée et rapide à travers toute la France.

Dans les pays d'Etats, cette action des ingénieurs des Ponts et Chaussées s'est heurtée, jusqu'à l'époque révolutionnaire inclusive-ment, à l'hostilité la plus tenace. Les assemblées provinciales, généralement soutenues par l'opinion, avaient tendance à considérer l'en-tier contrôle des travaux publics comme une de leurs attributions essentielles. C'était le cas en Languedoc, où les Etats ne purent cependant empêcher les réalisations remarquables des ingénieurs royaux.

Bien qu'il subsiste de nombreuses obscurités de détail, les résultats obtenus par les Etats de cette province, dans le domaine des voies de communication, sont aujourd'hui assez bien connus dans leurs grandes lignes. Par contre, l'attention des historiens ne s'est guère portée jusqu'ici sur les travaux des ingénieurs des Ponts et Chaussées en Languedoc. Comment l'administration royale a-t-elle été amenée à se charger de certaines routes ? Quelles réactions ses initiatives ont-elles suscitées de la part des Etats, si jaloux de leurs prérogatives dans le domaine des travaux publics ? Autant de points qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire générale et sur lesquels nous nous proposons d'apporter quelques clartés.

*

* * *

Dès la première moitié du XVIII^e siècle, la traite des sels permet au gouvernement royal de soustraire aux Etats de Languedoc le contrôle de certains travaux publics.

Depuis longtemps les importantes salines de Peccais, sur la côte du Bas-Languedoc, approvisionnent les greniers du sud-est et du centre de la France. Le transport des sels est facilité par les canaux de Silveréal, du Bourgidou, de la Radelle, des Graus du Roi et

d'Aigues-Mortes — tous sur le territoire de cette ville —, ainsi que par le canal de Roquemaure.

Le 5 juillet 1723 — pour faire face à l'entretien de ces canaux et à la construction d'une nouvelle voie navigable, voisine des autres, mais sur le territoire d'Arles en Provence, le canal des Launes —, le Conseil d'Etat du roi ordonne qu'il sera perçu une crue de cinq sols par minot⁽¹⁾ de sel, dans tous les greniers et chambres, en Languedoc, Auvergne, Rouergue, Provence, Dauphiné, Lyonnais, Vivarais, Forez, Beaujolais, Mâconnais, Bresse et Bugey. La recette en sera faite par les receveurs particuliers des gabelles, qui, par l'intermédiaire des receveurs généraux des fermes de leurs départements, la feront parvenir à la caisse générale des fermes, à Paris. Les sommes ainsi perçues, dont le montant variera naturellement avec les ventes des sels, seront employées chaque année aux dépenses des canaux, aux payements des appointements des ingénieurs, aux salaires des ouvriers, aux pensions qui leur seront accordées par le roi. Ces différentes dépenses seront acquittées sur les ordonnances de l'intendant de la généralité intéressée⁽²⁾.

Quelques années plus tard, c'est par le même procédé que le gouvernement royal va faire construire une importante route, dans le Languedoc occidental. Profitant de la pente naturelle qui facilite la montée, un chemin est depuis longtemps esquissé entre Toulouse et le Rouergue, par Gaillac et Albi. Mais les transports continuels des sels, de Toulouse vers les greniers de l'Albigeois, du Rouergue et de l'Auvergne, ont causé toutes sortes de dégradations le long de cette voie. Dès 1721, une plainte est adressée par «M. Grimod, fermier général, qui est à Toulouse, à M. le Marquis de la Vrillère, sur le mauvais état des chemins de Toulouse à Gaillac et sur la nécessité de les réparer». L'intendant de Languedoc, Bernage, renchérit, dans une lettre du 28 novembre 1721: «Les chemins de Toulouse à Gailiac... sont fort mauvais et... il n'est pas possible d'y voiturer les sels pour la fourniture des chambres de l'Albigeois, Auvergne et Rouergue, non plus que les blés et autres denrées nécessaires à la vie... Ce sont ces mêmes voitures dont la quantité, jointe aux pluies presque continues qu'il a fait, a rendu ces chemins impraticables»⁽³⁾. A la suite de ces plaintes, le gouvernement attire l'attention des Etats de Languedoc sur la nécessité de réparer la première

⁽¹⁾ Le minot vaut 38 litres 064.

⁽²⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 4587.

⁽³⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3197.

partie de la route, depuis Toulouse jusqu'à la Pointe Saint-Sulpice, où elle atteint le Tarn. L'assemblée s'occupe de la question au début de 1722. Elle constate que le total des frais est évalué au moins à 265.000 livres⁽¹⁾, sans espérance pour le Languedoc d'en retirer des avantages proportionnés. Aussi le roi est-il supplié «de consentir que les Etats n'entrent point dans la dépense»⁽²⁾.

Devant ce refus de l'assemblée provinciale, le Conseil d'Etat se décide à rendre, le 24 septembre 1726, un arrêt qui ordonne «le rétablissement des chemins de Toulouse jusqu'à Saint-Sulpice», dans le but de faciliter «le transport des sels pour le fournissement de l'Albigeois, du Rouergue et de l'Auvergne, sujets à la gabelle... Il sera levé et perçu, dans tous les greniers et chambres du Languedoc, Auvergne et Rouergue, cinq sols par minot par augmentation sur tout le sel qui sera vendu au peuple, laquelle augmentation aura lieu jusqu'à l'entier et parfait remboursement des sommes qui auront été payées pour les réparations et travaux des dits chemins».

Le 17 janvier 1727, l'intendant Bernage prend une ordonnance pour l'exécution de cet arrêt. Il commet l'ingénieur Jean Clapiès, directeur des travaux publics de la province, pour dresser le plan et les devis des ouvrages à faire⁽³⁾. Les travaux sont adjugés le 6 octobre 1727⁽⁴⁾. Sous la haute autorité de l'intendant, Clapiès dirige les ouvrages et signe les certificats qui permettent aux entrepreneurs d'obtenir leur payement, au fur et à mesure de la confection des travaux.

En 1737, la partie de route de Toulouse à la Pointe Saint-Sulpice est achevée⁽⁵⁾. Mais on ne va pas s'en tenir là. Le 30 décembre 1737, les fermiers généraux présentent au contrôleur général Orry un «mémoire sur la nécessité de continuer, ... jusqu'à Rabastens et à GAILLAC, la réparation qui a été faite... Suivant les mémoires... remis par l'entrepreneur des voitures des sels, ce chemin est tout à fait impraticable à plusieurs endroits, ... ce qui est d'une extrême conséquence pour les voitures des sels, qui ne sauraient emprunter d'autres routes que celle-là... Comme la crue de cinq sols, établie pour le chemin de Toulouse à Saint-Sulpice, continue à se percevoir quoique

(1) ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3198.

(2) ARCHIVES DE LA HAUTE-GARONNE, c 2366; ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3198.

(3) ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3199.

(4) ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3203.

(5) ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3249.

ce chemin soit fini, il conviendrait d'en employer les fonds pour réparer celui de Saint-Sulpice à Rabastens et à Gaillac, qui n'est pas moins nécessaire».

Alerté par Orry, l'intendant Bernage charge une fois de plus l'ingénieur Clapiès de dresser le devis général des ouvrages à exécuter, en remontant la vallée du Tarn⁽¹⁾. L'ingénieur présente ce travail le 19 mai 1738⁽²⁾. Le 16 décembre suivant, le Conseil d'Etat ordonne «que les chemins depuis Saint-Sulpice-de-la-Pointe jusqu'à Rabastens et depuis Rabastens jusqu'à Gaillac seront incessamment réparés et mis en bon état..., sur le produit des cinq sols, dont la perception a été ordonnée pour la construction des chemins de Toulouse⁽³⁾. L'adjudication définitive des travaux a lieu le 3 mars 1739⁽⁴⁾.

C'est l'ingénieur Clapiès qui, sous l'autorité de l'intendant, continue à diriger l'exécution de la nouvelle partie de route. Mais il meurt le 19 février 1740⁽⁵⁾. Le 26 du même mois, Bernage informe Orry qu'il l'a remplacé par La Roque, «architecte des bâtiments du Roi, qui réside dans cette province et dont... il a connu depuis longtemps les talents et l'exactitude dans la conduite des bâtiments de l'église cathédrale de Montauban, dont il a été chargé»⁽⁶⁾.

Sous l'impulsion de ce nouveau directeur, les travaux sont rapidement menés. En 1743, dans un mémoire présenté au nouvel intendant Le Nain, La Roque déclare fièrement que ce sont «des ouvrages comparables à ceux des Romains par les difficultés qu'il a fallu surmonter»⁽⁷⁾.

Il y a pourtant une lacune importante dans ces travaux: à la Pointe, on a reculé devant la grosse dépense qu'aurait nécessitée la construction d'un pont sur le Tarn; voyageurs et marchandises doivent emprunter un bac pour traverser le fleuve.

Malgré cette réserve, la route de Toulouse à Gaillac, ainsi construite dans le second quart du XVIII^e siècle, constitue pour le gouvernement royal une réussite remarquable. Il faut souligner qu'à aucun moment les Etats de Languedoc n'ont élevé de protestations

⁽¹⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3236.

⁽²⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3237.

⁽³⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3239.

⁽⁴⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3241.

⁽⁵⁾ Assemblée Publique de la Société Royale des Sciences, tenue dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville de Montpellier, le 2 Décembre 1745, Montpellier, 1746, p. 17.

⁽⁶⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3244.

⁽⁷⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3249.

contre ces ouvrages. Les ingénieurs chargés des travaux étaient des gens de la province; le montpelliérain Clapiès n'était-il pas le propre directeur des travaux publics des Etats? On comprend par là que l'assemblée provinciale — par ailleurs économe de ses deniers — ait laissé travailler dans le calme ces hommes qu'elle employait elle-même pour les ouvrages de son ressort.

*
* *

Au début du XVIII^e siècle, seuls des chemins rudimentaires, au tracé discontinu, relient le Bas-Languedoc à l'Auvergne. En 1725, le gouvernement demande aux Etats de Languedoc de faire construire, de leurs propres deniers, une nouvelle route, afin d'unir les deux provinces. Mais l'assemblée recule devant la dépense; elle est justement en train de faire réparer à grands frais la route de Lunel à Nîmes et au Pont Saint-Esprit. Aussi ses députés à la Cour demandent-ils qu'«il plaise à Sa Majesté de suspendre le travail du chemin d'Auvergne, pour ce qui concerne le Languedoc, jusqu'à un meilleur temps».

Il en est ainsi décidé. Mais la question ne va pas tarder à se poser à nouveau. Le 7 février 1734, l'ingénieur Clapiès constate que, de la frontière d'Auvergne à Clermont, la route «a été faite de neuf par les soins de M. de Trudaine, intendant d'Auvergne, et ce chemin... est à présent un des plus beaux... qu'il y ait dans le royaume»⁽¹⁾. Aussi, en 1736, le successeur de Trudaine, Rossignol, vient-il à Montpellier au moment de la tenue des Etats⁽²⁾, pour demander à l'assemblée de continuer la route dans le Languedoc⁽³⁾. Le 21 janvier 1737, les Etats décident que Clapiès dressera un devis estimatif des travaux⁽⁴⁾. Ce dernier est présenté le 3 septembre suivant. Mais, le 1^{er} novembre, Rossignol écrit à son collègue Bernage, intendant de Languedoc, en faisant ressortir que la dépense proposée lui paraît «exorbitante»⁽⁵⁾. Les Etats sont du même avis, si bien qu'une fois de plus on recule devant les frais et que rien n'est entrepris.

C'est seulement au milieu du XVIII^e siècle que le projet aboutit,

⁽¹⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3142.

⁽²⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3144.

⁽³⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3146.

⁽⁴⁾ ARCHIVES DE LA HAUTE-GARONNE, c 2381.

⁽⁵⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3146.

parce que le gouvernement et la province de Languedoc se résignent à contribuer, chacun pour une moitié, à la dépense de la nouvelle route.

Le 19 décembre 1748, les Etats de Languedoc font connaître qu'ils acceptent les propositions du roi. Ils contribueront, pour la somme de 500.000 livres, aux frais du chemin, et il en sera de même du gouvernement. A cet effet, à partir de 1749, il sera constitué un fonds de 62.500 livres pendant huit années consécutives, tant du côté du gouvernement que du côté de la province. L'adjudication des ouvrages sera effectuée conjointement par les commissaires du roi et par ceux que nommeront les Etats pour la direction de leurs travaux publics. Le devis et l'estimation de tous les ouvrages nécessaires seront dressés par un ingénieur des Ponts et Chaussées désigné par le gouvernement, qui sera assisté d'Henri Pitot, directeur des travaux publics de la province dans la sénéchaussée de Beaucaire et Nîmes⁽¹⁾. Ces décisions sont sanctionnées par un arrêt du Conseil d'Etat du 2 septembre 1749⁽²⁾.

Ainsi le gouvernement et les Etats s'unissent pour contrôler le nouveau chemin d'Auvergne et pour le payer à frais communs. Pour la première fois en Languedoc, la nouvelle administration des Ponts et Chaussées va avoir son mot à dire dans la construction d'une route.

Ces arrangements une fois pris, il reste à choisir et à fixer le tracé de la nouvelle voie. Après de fort âpres discussions⁽³⁾, on se décide pour un chemin qui atteindra le Puy par le Vivarais, en passant par Alès, Saint-Ambroix, Joyeuse, Aubenas, Thueyts, Mayres, la Chavade et la Salvetat.

Sur ce tracé, les travaux vont être surveillés par un inspecteur général des Ponts et Chaussées, Dié Gendrier, que le gouvernement désigne parce qu'il inspecte déjà le réseau routier d'une région voisine, le Comtat-Venaissin.

Les Etats supportent avec peine de voir les ouvrages contrôlés par ce technicien étranger à la province. D'un autre côté, par le règlement qu'ils donnent en 1756 aux routes de leur ressort, ils affirment plus nettement que jamais leur sollicitude pour tout ce qui touche aux travaux publics.

⁽¹⁾ ALBISON, *Lois municipales et économiques de Languedoc*, Montpellier, t. II, 1782, p. 376.

⁽²⁾ ALBISON, *op.cit.*, t. II, 1782, p. 375-378.

⁽³⁾ Cf. E. APPOLIS, *La construction des routes royales en Languedoc au XVIII^e siècle*, Albi, Bibliothèque de la Revue du Tarn, 1941, p. 19-22.

Aussi l'archevêque de Narbonne, Dillon, président-né des Etats, va-t-il profiter des embarras gouvernementaux, pour tâcher de faire céder à l'assemblée l'entièbre direction du chemin d'Auvergne.

L'accord de 1748 n'a pas spécifié qui, du gouvernement ou de la province, devra supporter le surplus de la dépense, lorsque le million de livres versé des deux côtés aura été employé. Les Etats croient d'abord que ces frais supplémentaires ne regarderont que le roi. Mais des lettres du contrôleur général précisent que les deux parties les supporteront par moitié.

Toutefois le gouvernement, aux prises avec de graves difficultés financières, ne paraît pas pressé de verser sa quote-part. Aussi les Etats supplient-ils «Sa Majesté de vouloir bien y pourvoir, pour le présent et pour l'avenir»⁽¹⁾.

En même temps, l'archevêque Dillon propose au gouvernement «de charger la Province de la grande route..., avec offre d'y employer chaque année 100.000 livres»⁽²⁾. Certes le prélat sent que cet engagement constituera une lourde charge financière pour le Languedoc. Mais il réussit à en réduire le poids, en précisant que seule la moitié de cette somme fera l'objet d'une imposition annuelle; avec l'autorisation du roi, les 50.000 livres restantes seront prélevées sur le prix de la ferme de l'Equivalent⁽³⁾.

Un accord avec le gouvernement est conclu sur de telles bases. Le 21 décembre 1769, l'évêque de Nîmes, parlant au nom de la commission des travaux publics des Etats, fait la déclaration suivante devant l'assemblée:

«Sa Majesté étant bien persuadée que les Etats, reconnaissant de plus en plus l'utilité des ouvrages de cette route, doivent en désirer la perfection, Elle charge MM. ses commissaires de déclarer à l'assemblée que son intention est qu'à commencer de l'année 1770 les Etats reprennent la direction des dits ouvrages, tant de ceux qui, ayant été déjà adjugés, ne sont pas encore finis, que de ceux dont l'adjudication n'a pas encore été faite, pour être les uns et les autres exécutés en la même forme et manière que les autres ouvrages dont

⁽¹⁾ ALBISSON, *op.cit.*, t. II, 1782, p. 344.

⁽²⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3194.

⁽³⁾ Lorsque le Languedoc a été définitivement autorisé à percevoir l'Equivalent — impôt sur la viande, le vin et le poisson, — Louis XI a réclamé sa part, qui constitue le Préciput de l'Equivalent et ne varie pas: 69.850 livres depuis 1516. Le restant de l'Equivalent demeure à la disposition de la province, qui l'affirme et s'en sert habituellement pour payer l'Aide et une partie de l'Octroi,

les Etats font la dépense en entier, et dont ils ont aussi l'entièbre direction; auquel effet tous les projets, plans et devis dressés par ordre de Sa Majesté pour différentes parties de cette route, auxquelles il n'a pas encore été travaillé, seront remis aux dits Etats et exécutés sans qu'il puisse y être fait aucun changement que de l'agrément de Sa Majesté».

Le prélat ne dissimule pas à l'assemblée la lourdeur de la charge qui lui incombera. Il n'en conclut pas moins à l'adoption du projet, parce que «les Etats ont l'avantage de rentrer dans le libre exercice de leur administration, par rapport à un ouvrage important». L'assemblée acquiesce à l'accord, que ratifie un arrêt du Conseil d'Etat du 9 avril 1770⁽¹⁾.

Désormais sous la seule gestion de l'assemblée provinciale, la route d'Auvergne se continuera peu à peu jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Au témoignage d'Arthur Young, certains ouvrages effectués forceront l'admiration. Le célèbre voyageur anglais, qui empruntera une partie de ce chemin en venant du Puy, fera, le 19 août 1789, les constatations suivantes:

«Suivi une route neuve, superbe, qui côtoie les immenses montagnes granitiques... A Mayres, la belle route se termine, et alors il y a une route, construite sur le rocher, presque naturelle, pendant quelques milles⁽²⁾; mais, à un demi-mille avant Thueyts, la nouvelle route reprend: elle vaut les plus belles routes que j'ai vues; formée de matériaux volcaniques, large de quarante pieds⁽³⁾, sans la moindre pierre, elle a une surface unie, naturellement cimentée. On me dit que 1.800 toises⁽⁴⁾ de cette route... coûtent 180.000 livres»⁽⁵⁾.

*

* * *

Au milieu du XVIII^e siècle, la liaison entre le Bas-Languedoc et le Rouergue est encore bien mal assurée. Le causse du Larzac se termine

⁽¹⁾ ALBISON, *op.cit.*, t. II, 1782, p. 343-347.

⁽²⁾ Le mille anglais vaut 1609 mètres.

⁽³⁾ Le pied anglais vaut 0 mètre 3048.

⁽⁴⁾ La toise vaut 1 mètre 94904.

⁽⁵⁾ A. YOUNG, *Voyages en France en 1787, 1788 et 1789*. Première traduction complète et critique par H. SÉE, Paris, 1931, t. I, p. 393-394. D'après tout ce que nous avons dit de la route, on verra combien est erronée la note 2 du traducteur, p. 394.

en abrupt vers le sud, et seules de mauvaises pistes affrontent les fissures ou les points faibles de la barrière.

Or, à partir du hameau de la Pezade — limite du Languedoc et du Rouergue —, l'actif intendant de la généralité de Montauban, L'Escaletopier, vient de multiplier les chemins dans le Rouergue, à l'aide de la corvée après la moisson⁽¹⁾. De là l'idée de relier ce réseau routier à celui du Bas-Languedoc. Il suffirait d'unir Montpellier à la Pezade, par Gignac et Lodève.

Mais ce projet rencontre l'âpre hostilité des gens du Vigan, qui voudraient faire dévier le chemin par leur ville⁽²⁾.

Le garde des sceaux sollicite les Etats de Languedoc de donner leur opinion. Mais l'assemblée, effrayée de la nouvelle dépense qui lui incomberait, refuse de se prononcer. Le 30 novembre 1752, l'évêque de Montpellier se contente de déclarer, au nom de la commission des travaux publics:

«MM. les commissaires n'ont pas cru être en état de prendre aucun parti ni d'en proposer aucun à l'assemblée, sans compter que la dépense doit seule en arrêter l'exécution»⁽³⁾.

Cependant, après avoir longtemps hésité, un inspecteur général des Ponts et Chaussées, Pollart, reconnaît l'importance de la route de la Pezade pour les manufactures du Bas-Languedoc et pour le commerce d'Agde et de Sète⁽⁴⁾. De leur côté, les Etats de Languedoc acceptent de procéder à une enquête auprès des diocèses intéressés. Celle-ci se révèle concluante. Le 12 mars 1754, l'assemblée se prononce alors pour la construction de la route de Lodève à la Pezade, «comme préférable à celle au Vigan, soit parce qu'elle est plus directe, soit aussi parce qu'elle remplit tous les objets du commerce et de la traite des sels».

De même que dans le Languedoc occidental, cette dernière branche d'activité économique est importante: les produits des salines en bordure de la Méditerranée vont constamment approvisionner les greniers et entrepôts du Rouergue. Aussi les Etats — toujours soucieux de ménager leurs finances — en profitent-ils pour demander que les fonds destinés à la construction soient prélevés sur la crue du sel, qui existe depuis 1726. Ils «supplient Sa Majesté, attendu l'u-

⁽¹⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3166 et c 3173; P. MARRES, *La route d'Auvergne*, dans *Cahiers d'Histoire et d'Archéologie*, t. I, 1931, p. 25-26.

⁽²⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3158 et c 3162; P. MARRES, *op.cit.*, p. 30.

⁽³⁾ ARCHIVES DE LA HAUTE-GARONNE, c 2395.

⁽⁴⁾ P. MARRES, *op.cit.*, p. 30.

sage de la dite route pour la traite des sels et l'impossibilité où se trouvent les diocèses de Montpellier, Béziers, Lodève et même la province de fournir à cette dépense, de vouloir bien permettre qu'il y soit pourvu sur le produit de la crue sur le sel»⁽¹⁾.

Le gouvernement s'empresse de prendre au mot l'assemblée, qui se trouve par là dépouillée de tout droit de regard sur la construction de la nouvelle route. Les sommes perçues sur la crue du sel iront à la caisse des Ponts et Chaussées, qui seront seuls chargés de la direction des travaux, sous la haute autorité du contrôleur général des finances. Ce sont les Ponts et Chaussées qui payeront les sommes convenues à l'entrepreneur, au fur et à mesure de la confection des travaux, ainsi que les appointements de l'ingénieur qui contrôlera les ouvrages. Ces différentes dépenses seront acquittées sur les ordonnances de l'intendant, représentant du roi dans la province.

C'est l'inspecteur général Pollart que les Ponts et Chaussées désignent pour contrôler le chemin, parce qu'il est déjà chargé d'inspecter le réseau routier du Rouergue voisin⁽²⁾. Son arrivée à Montpellier est marquée par une ultime tentative des administrateurs et *officiers* de la province, pour faire attribuer aux Etats la construction de la route.

Alors que Pollart assiste à une réception chez le maréchal de Richelieu, commandant en chef en Languedoc, il y rencontre Montferrier, l'un des syndics généraux de la province. Ce haut fonctionnaire des Etats, ayant entendu l'inspecteur annoncer à Richelieu qu'il va se rendre sur la route de Lodève, le tire «à l'écart» et lui demande des explications: Pollart répond que la route «doit se faire aux dépens du Roi». Informé de cet incident par l'inspecteur, l'intendant Saint-Priest s'empresse d'alerter Trudaine, le directeur général des Ponts et Chaussées:

«Je crains, lui écrit-il le 17 juillet 1758, que la question de M. de Montferrier et la réponse qui y a été faite, quoique peu décisive, ne soient la matière d'une lettre à M. l'archevêque de Narbonne, et que ce prélat ne fasse de nouvelles tentatives auprès de vous pour renouveler une question qui a déjà été décidée».

Dix jours plus tard, Trudaine s'empresse de répondre à l'intendant en le rassurant:

«J'ai tout lieu de croire, après ce qui s'est passé, que l'on vous

⁽¹⁾ ARCHIVES DE LA HAUTE-GARONNE, c 2395.

⁽²⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 1074.

laissera faire tranquillement l'adjudication du chemin de Lodève... Si je vois M. l'archevêque de Narbonne, je lui en parlerai comme de moi-même, et je vous prie d'être persuadé que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que vous ne soyez point compromis»⁽¹⁾.

Une seconde tentative — cette fois de l'archevêque de Narbonne en personne — se place au début de 1771, alors que les Etats viennent d'obtenir un succès décisif, en plaçant sous leur seul contrôle la route d'Auvergne par le Vivarais. Fort de cette concession, le président de l'assemblée provinciale tend encore à revendiquer pour elle la direction du chemin de Lodève. C'est ce que nous révèle, le 12 janvier 1771, une nouvelle lettre de Trudaine à l'intendant Saint-Priest. L'archevêque de Narbonne a interrogé l'ingénieur en chef Fortin «sur l'état des routes dont il est chargé et la situation des fonds qui y sont employés». Trudaine témoigne à l'intendant sa mauvaise humeur de cet incident:

«Je suis on ne peut plus mécontent des réponses de M. Fortin au prélat et de la manière avec laquelle il vous a manqué dans cette circonstance. Je viens de lui écrire une lettre très forte, pour lui reprocher la légèreté de sa conduite vis-à-vis de vous. J'ai aussi écrit à M. l'archevêque de Narbonne pour lui témoigner mon étonnement du compte qu'il s'est fait rendre et qui n'est dû qu'à vous et à moi»⁽²⁾.

C'est en 1779, après plusieurs années d'un travail acharné, que s'achève la route de Lodève à la Pezade⁽³⁾. Ce chemin royal suscite l'admiration des contemporains. En 1788, l'intendant Ballainvilliers écrira, dans ses *Mémoires sur le Lodévois*:

«La plus belle route du diocèse est celle que le Roi a fait construire depuis Lodève jusqu'au lieu de la Pezade pour entrer en Rouergue. C'est en ce genre un chef-d'œuvre de l'art. Elle est en partie taillée dans le roc et parcourt un espace d'environ cinq lieues⁽⁴⁾ à travers des montagnes escarpées, et ouvre la communication entre le Roussillon, le Bas-Languedoc et l'Auvergne»⁽⁵⁾.

Ce témoignage, il est vrai, pourrait être soupçonné de partialité: le représentant du roi dans la province vante nécessairement l'œuvre

⁽¹⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3522.

⁽²⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3534.

⁽³⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3536.

⁽⁴⁾ La lieue de Languedoc vaut 3.000 toises, c'est-à-dire 5.847 mètres 12.

⁽⁵⁾ BALLAINVILLIERS, *Mémoires sur le Languedoc*, 1788, BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE MONTPELLIER, manuscrit 48, folio 165 verso.

du gouvernement. Mais il n'en sera pas de même de l'aveu d'Arthur Young. Le célèbre voyageur anglais, qui empruntera ce chemin de Saint-Pierre-de-la-Fage à Lodève, le 30 juillet 1787, l'appellera «la plus belle des routes, taillée dans la montagne»⁽¹⁾.

*
* * *

La route royale de Toulouse à Gaillac, construite par le gouvernement dans le second quart du XVIII^e siècle, ne peut présenter un intérêt général que si on la prolonge, par Albi, jusqu'au pont de Tanus sur le Viaur, où elle se soudera au réseau routier du Rouergue.

Dès le 11 février 1744, les fermiers généraux réclament de l'intendant la continuation des travaux au delà de Gaillac:

«Il ne s'agit de rien moins que d'assurer les approvisionnements des entrepôts et chambres à sel du Rouergue, qui se fournissent à Gaillac et qui tomberaient totalement, si on négligeait plus longtemps de réparer la partie qui s'étend depuis Gaillac jusqu'au pont de Tanus»⁽²⁾.

Dix ans plus tard, les diocèses de Toulouse et d'Albi présentent aux Etats de Languedoc des réclamations dans le même sens. L'assemblée provinciale estime que ces demandes n'exigent pas «un examen particulier, puisque l'utilité et la nécessité de cette communication se trouvent préjugées par les ouvrages qui ont été faits depuis Toulouse jusqu'à Gaillac». Le 12 mars 1754, elle accepte donc de soutenir ces réclamations auprès du gouvernement. Mais, toujours soucieuse de ses finances, elle prend bien soin de préciser «qu'il ne pourra être pourvu à la dépense que sur le produit de la crue du sel, attendu qu'... on la fait monter... à la somme de 420.000 livres et, qu'en la réduisant à la partie qui en est la plus urgente, qui est la descente du pont de Tanus, elle reviendra à 130.000 livres»⁽³⁾.

Le gouvernement ne manque pas de prendre au mot les Etats: la construction de la route sera acquittée sur la crue du sel; mais, par là même, l'assemblée provinciale sera une fois de plus privée de tout contrôle des travaux, qui seront du ressort exclusif des Ponts et Chaussées.

A Marssac, entre Gaillac et Albi, le chemin franchit le Tarn, sur

⁽¹⁾ A. YOUNG, *op.cit.*, t. I, p. 138.

⁽²⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3291.

⁽³⁾ ARCHIVES DE LA HAUTE-GARONNE, c 2395.

un superbe pont, que l'on termine en 1776. Une quarantaine d'années plus tard, l'albigeois Massol en donnera la description suivante:

«Marssac... est remarquable par un pont bâti... en belle pierre de taille, que les entrepreneurs découvrirent sur le sol même, sans qu'on s'en doutât. Ce pont, qui traverse le Tarn, n'a que trois arches précédées d'une magnifique chaussée et, sans être très hardi, il ne laisse pas d'être en même temps élégant et solide»⁽¹⁾.

Mais les Etats de Languedoc, dépités de n'avoir eu aucune part dans la construction de cet ouvrage, feront preuve de beaucoup moins d'enthousiasme: en 1779, ils reprocheront aux Ponts et Chaussées le prix excessif du pont, soit 187.000 livres de travaux adjugés et 130.000 livres de frais supplémentaires⁽²⁾.

Alors que la section de route de Gaillac à Albi est terminée dès 1764, il faut attendre l'achèvement du pont de Marssac — dont la construction accapare le plus clair des revenus de la crue sur le sel — pour voir travailler à la partie d'Albi au pont de Tanus, en passant par Carmaux.

Le 30 octobre 1778, le devis estimatif des travaux à effectuer est enfin dressé par l'ingénieur en chef Fortin. Sur les sollicitations du Conseil Politique d'Albi, on y comprend l'élargissement du vieux pont sur le Tarn, dont la forte crue du 18 novembre 1766 a compromis la solidité, et que la route doit emprunter dans sa traversée de la ville⁽³⁾. On y fait aussi figurer la reconstruction du pont de Tanus sur le Viaur, à la limite même du Rouergue. De sorte que le chiffre total des ouvrages à effectuer est estimé officiellement à la forte somme de 1.060.000 livres⁽⁴⁾. L'administration des Ponts et Chaussées a ses motifs de ne pas lésiner. En effet, la route de Lodève à la Pezade est maintenant terminée; sans doute faut-il la continuer dans le Rouergue; mais, grâce aux travaux déjà effectués dans cette province par l'intendant L'Escalopier, les ouvrages de réfection peuvent s'y borner à peu de chose. Aussi la plus grande partie du produit de la crue du sel pourra-t-elle être affectée annuellement au nouveau chemin d'Albi au pont de Tanus.

⁽¹⁾ MASSOL, *Description du Département du Tarn*. Albi, 1818, p. 52.

⁽²⁾ L. DUTIL, *L'état économique du Languedoc à la fin de l'Ancien Régime (1750-89)*. Paris, 1911, p. 677.

⁽³⁾ E. JOLIBOIS, *Le Vieux Pont d'Albi*, dans *Revue du Tarn* (ancienne série), t. II, p. 203; A. GRIMAL, *Les fortifications d'Albi et leur démolition au XVIII^e siècle*, dans *Revue du Tarn* (nouvelle série), t. I, 1935, p. 144-145.

⁽⁴⁾ G. BOSCARY, *L'Assemblée Provinciale de Haute-Garonne (1779-1790)*, Paris, 1932, p. 295.

L'entrepreneur des travaux va être désigné d'office, sans avoir recours aux formes ordinaires d'adjudication à la moins-dite. Parmi les adjudicataires qu'ils ont eu en Languedoc, les Ponts et Chaussées n'ont été pleinement satisfaits que d'un seul, Jean Girouard, qui vient d'achever la route de Lodève à la Pezade. Aussi l'administration, qui tient essentiellement à confier les nouveaux travaux à Girouard, «entrepreneur dont les talents et la conduite sont connus», va-t-elle prendre en sa faveur des dispositions tout à fait exceptionnelles.

Le 24 juin 1779, un arrêt du Conseil d'Etat déclare «que, si l'on suivait la forme ordinaire pour les ouvrages publics de mettre ceux-ci aux enchères, il en résulterait le double inconvenienc de perdre un temps précieux pour les commencer, par les délais des publications et affiches, et d'avoir affaire à des entrepreneurs peu instruits et souvent insolubles». Le Conseil approuve donc «la proposition qui lui a été faite de confier au sieur Girouard... l'entreprise des nouveaux ouvrages... L'adjudication définitive lui sera passée par le sieur de Guignard de Saint-Priest, intendant et commissaire départi en Languedoc, sans qu'il soit besoin d'exposer les dits ouvrages aux publications et affiches, Sa Majesté dispensant, pour cette fois et sans tirer à conséquence, de cette formalité»⁽¹⁾.

Le bail est passé à Girouard le 20 novembre 1779, à Montpellier. Par suite de cette absence de concurrence, l'entrepreneur n'a pas à consentir de rabais, et la forte somme portée sur le devis lui sera intégralement payée, au fur et à mesure de l'avancement des travaux et en proportion des fonds qui seront faits sur la crue du sel.

Mais de véhémentes protestations contre ce bail exceptionnel vont bientôt se faire entendre, à la fois en Rouergue et en Languedoc.

Depuis 1726, le Rouergue paye la crue du sel aussi bien que le Languedoc; et pourtant les fonds perçus par la caisse des Ponts et Chaussées ont servi presque exclusivement à la construction de routes dans le Languedoc, qui apparaît par là comme une province privilégiée par rapport à sa voisine. Or, grâce à Necker, et justement à partir de 1779, la Haute-Guyenne possède une Assemblée Provinciale, qui siège à Villefranche-de-Rouergue.

Dès le début de son existence, cette assemblée proteste énergiquement contre cet état de choses, par l'organe de sa Commission Intermédiaire; celle-ci réclame avec insistance que la portion de la crue qui se lève dans le Rouergue, ainsi qu'une somme à titre d'indemnité

⁽¹⁾ ARCHIVES DE L'HÉRAULT, c 3536.

pour le passé, soient employées dans la province: «La justice de cette demande, écrit-elle, nous en fait espérer le succès». Sur ces entrefaites, la Commission a connaissance du bail de 1779. Elle l'attaque avec violence: la crue du sel va être encore absorbée pendant plusieurs années par une route située tout entière en Languedoc. Le président de l'assemblée, Jérôme Champion de Cicé, évêque de Rodez, fait observer que, parmi les ouvrages adjugés à Girouard, il en est qui peuvent être suspendus, tels que la reconstruction du pont de Tanus et les réparations du pont d'Albi, dont le coût sera de 360.000 livres⁽¹⁾.

En Languedoc même, le diocèse d'Albi sollicite l'annulation du bail de 1779. Il alerte les Etats de la province, qui saisissent l'occasion pour s'efforcer de mettre sous leur contrôle les routes de Tanus et de la Pezade. Le 31 décembre 1779, dans un *Mémoire* qui doit être présenté au roi, ils produisent un argument de poids à l'appui de leurs demandes:

«Les deux chemins d'Albi et de Lodève, par une inconséquence extraordinaire, sont conduits par les ingénieurs des Ponts et Chausées, comme l'a été pendant longtemps celui d'Auvergne; mais, quoique conduits par ces ingénieurs, ils sont supportés par la province, puisqu'on n'y emploie que le produit d'une crue du sel consentie par les Etats pour cette construction... On a lieu de croire que cette crue rapporte en Languedoc cinquante à cinquante-deux mille livres au moins. Les chemins qui doivent se faire sur cette crue doivent avoir vingt lieues en Albigeois, et cinq environ du côté de Lodève... De ces vingt-cinq lieues, dix-huit sont seulement passables; et, sur ces dix-huit, une des premières parties, refaite plusieurs fois, manque encore de plusieurs ponts nécessaires, et est dans un véritable état d'imperfection. On a cependant employé à ces chemins le produit de cinquante mille livres pendant cinquante ans, et peut-être davantage»⁽²⁾.

Quelques mois après cette diatribe, la députation annuelle des Etats à la Cour revendique en leur nom «une partie essentielle de leur administration sur les travaux publics, dont on a distrait, sous divers prétextes plus spacieux que solides, la construction des che-

⁽¹⁾ G. BOSCARY, *op.cit.*, p. 295-296, 322.

⁽²⁾ *Mémoire présenté au Roi par les Etats de Sa province de Languedoc, en conséquence de l'article XX des Instructions de Sa Majesté*. Montpellier, 1780, p. 27.

mins qui doivent former la communication du Haut et Bas-Languedoc avec le Rouergue et l'Auvergne: celle de Toulouse à Rodez par Albi, et celle de Lodève à Millau par la Pezade».

Les députés mettent sous les yeux de Necker «ce qui leur a paru contraire aux droits des Etats et aux intérêts de la Province»; ils protestent avec violence contre le bail de 1779, qu'il n'était «ni pressé ni nécessaire de faire». Ces plaintes sont appuyées par le puissant crédit du président-né des Etats, l'archevêque de Narbonne Dillon. Elles font impression sur Necker, qui paraît disposé à faire donner aux Etats la direction des deux chemins et le libre emploi des fonds de la crue du sel. Mais le ministre y met une condition *sine qua non*: le Languedoc devra «rembourser au Rouergue et à l'Auvergne la portion leur appartenant du produit de la crue levée dans ces deux provinces, qui aurait indûment été employée aux ouvrages exécutés jusqu'à présent dans le territoire du Languedoc».

Les députés estiment n'avoir pas des pouvoirs suffisants pour traiter ce dernier objet. Les Etats s'en occupent dans leur session suivante. Le 28 décembre 1780, l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, expose à l'assemblée comment se pose le problème: l'indemnité à payer au Rouergue se montera sans doute à 100.000 écus; de plus, les produits de la crue n'ayant pas suffi annuellement à couvrir les dépenses du chemin de Toulouse, la Ferme Générale est entrée dans des avances qu'il sera nécessaire de lui rembourser; enfin, si le bail passé à Girouard est résilié, il est à prévoir que l'entrepreneur demandera des indemnités. Cet exposé refroidit singulièrement l'enthousiasme de l'assemblée. Devant l'importance de la note à payer, les Etats se contentent de donner à l'archevêque de Narbonne et à leur prochaine députation à la Cour le pouvoir de poursuivre l'affaire, ce qui ne les engage en rien⁽¹⁾.

Ces initiatives des assemblées provinciales de Haute-Guyenne et de Languedoc n'obtiennent en définitive qu'un succès des plus restreints. Le gouvernement accepte seulement de supprimer, parmi les ouvrages compris dans le bail de 1779, les travaux les moins urgents, c'est-à-dire l'élargissement du pont d'Albi et la reconstruction du pont de Tanus. Le 23 août 1782, un nouvel arrêt du Conseil d'Etat avalise ces décisions. La valeur totale des travaux que doit exécuter Girouard est encore extrêmement forte: 822.972 livres 12 sols un

⁽¹⁾ Procès-verbal de l'Assemblée de Nosseigneurs des Etats Généraux de la Province de Languedoc. Montpellier, 1781, p. 228-231.

denier, au lieu des 1.060.000 livres prévues par l'arrêt de 1779⁽¹⁾.

Telle est la seule concession faite par le gouvernement aux véhémentes réclamations des assemblées provinciales. En vain le nouvel évêque de Rodez, Seignelay Colbert de Castle-Hill, fait-il voter, le 5 octobre 1782, par l'assemblée de Haute-Guyenne, une résolution pour que toutes démarches soient entreprises, afin de procurer le plus tôt possible au Rouergue la jouissance de la crue du sel. Le prélat se chargera lui-même de représentations à la Cour. Mais ces tentatives n'aboutiront à aucun résultat⁽²⁾.

En vain l'assemblée provinciale d'Auvergne, organisée en 1787, protestera-t-elle à son tour. Le 1^{er} décembre 1787, elle demande à sa Commission Intermédiaire de prendre des renseignements au sujet de la crue du sel «perçue au profit du Languedoc»⁽³⁾. Le 11 juillet suivant, le vicomte de Beaune expose à la Commission, dont il est le président, qu'il a prié le contrôleur général de lui indiquer le produit total de la crue; il souligne que l'assemblée a intérêt à connaître ces détails, puisque le droit a été établi pour subvenir aux dépenses des ponts et chaussées dans trois provinces, et que le Languedoc paraît avoir été favorisé au détriment de l'Auvergne; n'ayant encore reçu aucune réponse du ministre, il prie l'assemblée d'insister⁽⁴⁾. De là un échange de lettres entre la Commission Intermédiaire et Necker. Mais ce dernier met fin à la discussion, en répondant d'une façon catégorique que la destination de la crue du sel est fixée irrévocablement⁽⁵⁾.

Quant aux Etats de Languedoc, ils doivent se contenter de compensations d'un autre ordre. La route de Lodève à la Pezade est rapidement prolongée vers le nord dans le Haut-Rouergue, en passant par Millau. A la frontière du Gévaudan, elle entre à nouveau en Languedoc. En 1784, les Etats obtiennent de se charger de la continuation du chemin dans le diocèse de Mende, en direction de Saint-Flour. Par la même occasion, le gouvernement leur attribue la construction de la route du Puy à Rodez, en Velay et en Gévaudan⁽⁶⁾.

C'est donc sans être sérieusement inquiété que Girouard peut

⁽¹⁾ ARCHIVES DU TARN, L 81.

⁽²⁾ BOSCARY, *op.cit.*, p. 296.

⁽³⁾ ARCHIVES DU PUY-DE-DÔME, 4 c 21.

⁽⁴⁾ ARCHIVES DU PUY-DE-DÔME, 4 c 23.

⁽⁵⁾ ARCHIVES DU PUY-DE-DÔME, 4 c 288.

⁽⁶⁾ DUCROS, *Mémoire sur les travaux publics du Languedoc*. Carcassonne, 1790, p. 15.

poursuivre, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, les travaux du chemin royal d'Albi au pont de Tanus. Seul le syndic et subdélégué du diocèse d'Albi, Raymond Gorsse, fait entendre ses plaintes à plusieurs reprises, en mettant en cause l'indolence de l'entrepreneur et des ingénieurs⁽¹⁾.

Mais, avec l'organisation du nouveau régime, ces doléances sont reprises, sur un ton singulièrement plus âpre, par les assemblées élues du département du Tarn, qui, à partir du 1^{er} janvier 1791, doit supporter seul les dépenses de la route. Dès sa première session, le Conseil du département remet en cause le traité de 1782 et ordonne la suspension des travaux⁽²⁾. Le 26 décembre 1791, un de ses membres «fait connaître les vices dont le bail d'adjudication est affecté et la lésion énorme qu'il contient; il observe que ce bail a été adjugé clandestinement à Montpellier, ainsi qu'on le pratiquait quelquefois dans l'ancien régime, pour certains projets d'ouvrages publics qui présentaient d'énormes profits à faire»⁽³⁾.

Le Directoire du département participe à son tour à l'offensive contre l'entrepreneur, si bien que, le 3 octobre 1792, le ministre de l'intérieur Rolland avise Girouard que son adjudication est résiliée: l'administration a jugé plus économique et plus avantageux d'anéantir le traité synallagmatique qui les liait⁽⁴⁾.

*

* * *

Un drame politique, et qui paraît dépasser son objet, est donc né en Languedoc à l'occasion des routes. Résumons-en les divers épisodes.

Au cours du XVIII^e siècle, les Etats ont de plus en plus nettement revendiqué la direction et le contrôle de tous les travaux publics exécutés dans la province. Mais qui dirige paie: ce contrôle de l'assemblée devait fatallement entraîner pour elle de lourdes charges financières.

Aussi, dans la première moitié du siècle, sont-ce les soucis d'économie qui prévalent: en 1722, les Etats refusent de se charger du chemin de Toulouse à Gaillac. C'est le gouvernement qui prend sur lui la construction de cette route; mais les techniciens à son service

⁽¹⁾ Cf. E. APPOLIS, *op.cit.*, p. 55-57, 63.

⁽²⁾ ARCHIVES DU TARN, L 80.

⁽³⁾ ARCHIVES DU TARN, L 81.

⁽⁴⁾ Cf. E. APPOLIS, *op.cit.*, p. 68-70.

sont recrutés parmi les fonctionnaires des Etats ou, en tout cas, parmi les habitants de la province. Pour subvenir aux frais, la crue du sel établie en 1726 pèse en partie sur les populations languedociennes; mais du moins le budget des Etats n'est-il en rien affecté par cet impôt indirect.

Toujours partagée entre le souci de diriger les travaux publics et la préoccupation de ménager ses finances, l'assemblée croit avoir trouvé en 1748 le moyen de concilier ces deux tendances contradictoires: le gouvernement et les Etats s'unissent pour contrôler le nouveau chemin d'Auvergne et pour le payer à frais communs.

Dans les années suivantes, ce sont les préoccupations d'économie qui l'emportent: sentant tout le poids de sa lourde contribution à la route d'Auvergne, l'assemblée s'empresse, en 1754, de rejeter sur la crue du sel — donc d'abandonner au gouvernement — la direction des nouveaux chemins de Lodève à la Pezade et de Gaillac au pont de Tanus.

Mais les Etats ne tardent pas à se repentir de cette attitude. Ils supportent avec peine de voir les nouveaux chemins dirigés, non plus par des gens du pays, mais par les techniciens des Ponts et Chaussées. D'autre part, en donnant en 1756 un règlement aux routes provinciales de son ressort, l'assemblée affirme, avec plus de netteté que jamais, sa sollicitude pour tout ce qui concerne les travaux publics. Désormais il semble qu'elle va sacrifier ses préoccupations financières au désir d'exercer sa main-mise sur l'ensemble du réseau routier languedocien.

Aussi les années suivantes sont-elles marquées par plusieurs tentatives des Etats pour revenir sur les décisions déjà prises. En 1769, ils obtiennent à cet égard un succès décisif: la construction de la route d'Auvergne par le Vivarais leur est entièrement abandonnée par un gouvernement besogneux. Forts de cette concession, ils continuent à revendiquer la direction des deux autres chemins. Le bail des ouvrages d'Albi au pont de Tanus, passé en 1779 dans des circonstances insolites, fournit à l'assemblée l'occasion d'alerter Necker. En butte d'un autre côté aux sollicitations de l'assemblée de Haute-Guyenne, le ministre paraît disposé à faire droit aux demandes des Etats; mais les lourdes conditions financières qu'il impose à l'assemblée languedocienne empêchent celle-ci de poursuivre l'affaire. Une fois de plus, les préoccupations pécuniaires l'emportent.

Le dépit des administrateurs provinciaux se traduit par de véhémentes attaques contre l'œuvre des Ponts et Chaussées sur la route de

Tanus. Ces critiques ne s'arrêtent pas avec la Révolution; bien au contraire, elles sont reprises, sur un ton singulièrement plus âpre, par les administrations élues du département du Tarn. A la faveur des circonstances, ces dernières s'acharnent jusqu'en 1792 sur le bénéficiaire du bail de 1779, Girouard, qui se voit finalement évincé de l'entreprise.

En définitive — en dépit de leur rivalité si vive, mais nécessaire —, les organismes de l'Ancien Régime — collectivités locales aussi bien que fonctionnaires royaux — ont tous laissé une trace impérissable sur la terre de France. La route de Toulouse à Tanus, le pont de Marssac, le chemin de Lodève à la Pezade, certains ouvrages de la route d'Auvergne par le Vivarais sont autant de travaux qui continuent à jouer un rôle important dans la vie économique du pays. S'il est vrai que l'histoire s'écrit dans le sol, le dernier siècle de la Monarchie, ce XVIII^e siècle encore méconnu, a mérité, plus peut-être que le XVII^e, le nom de «grand».

E. APPOLIS.

XIII

La Commission internationale
pour l'Histoire
des Assemblées d'états
(1952-1958),

PAR

EMILE LOUSSE,
*Professeur à l'Université de Louvain,
Vice-Président de la Commission.*

A la demande de notre Présidente, Miss Helen M. Cam, nous voudrions esquisser brièvement l'activité de la Commission internationale pour l'histoire des Assemblées d'états, depuis la publication des Communications présentées au Congrès de Paris: en somme, ses faits et gestes, dans les cinq dernières années, et si possible aussi, quelques aperçus de son rayonnement extérieur. Jamais la Commission même ne fut aussi nombreuse, ni sa productivité aussi grande que maintenant. Nos projets d'avenir ne manquent pas d'audace, s'ils ne révèlent aucun point de rupture avec le passé.

Depuis 1950, nous avons deux séries de publications: celles de la Commission internationale proprement dite, et celles de la Section belge en particulier. On pourrait se demander pour quelle raison valable, on a préféré distinguer plutôt que fusionner. Il y a des raisons d'ordre financier, certes, et notamment le fait que la Section belge est érigée en Centre interuniversitaire, financé par le Gouvernement et par les Autorités provinciales de Belgique, afin de favoriser les recherches historiques dans le pays même tout d'abord. Mais il faut considérer surtout que le programme de la Section belge embrasse toutes les réalités provinciales sans distinction d'espèce, ni d'âge, tandis que la Commission internationale ne veut étudier que les assemblées représentatives anciennes, jusqu'à la date de leur remplacement par les modernes. Après le volume du Congrès de Paris, la collection des *Etudes présentées à la Commission internationale* ne compte plus qu'un seul volume de Mélanges, réunis par nos Confrères américains, et publiés dans un numéro spécial de la revue *Speculum*; pour le reste, d'importantes monographies, de J. van der Straeten, J. S. Roskell et M. B. Rex, plus une importante édition de texte, par C. S. Sims. La série belge, intitulée *Anciens Pays et Assemblées d'états — Standen en Landen*, comprend aujourd'hui quinze volumes (moins épais généralement que ceux de la Commission internationale), dont six monographies particulières et neuf recueils de Mélanges. Nous avons entendu des remarques faites par des étrangers, au sujet de l'emploi de la langue néerlandaise, qui ne facilite pas la consultation de nos travaux; mais il nous paraît difficile d'agir autrement.

En témoignage de notre rayonnement extérieur, nous avons cité

naguère l'article du Prof. P. W. A. Immink, dans la sixième édition de la *Winkler-Prins Encyclopaedie*⁽¹⁾, celui du Prof. A. R. Myers, de l'université de Liverpool, dans *History today*⁽²⁾, ceux de L. B. Simpson, de G. Griffiths et W. Borah, respectivement sur les cortès de Castille, les états des Pays-Bas, les institutions représentatives de l'Amérique espagnole sous le règne de Charles-Quint⁽³⁾. On devrait lire, en outre, maintenant, l'ouvrage de J. Cadart, sur le régime électoral des états généraux de France en 1789⁽⁴⁾, certains passages de l'importante histoire des institutions et des faits sociaux en France, par notre Collègue et Ami, M. G. Lepointe, de la Faculté de Droit de Paris⁽⁵⁾; enfin, le compte rendu publié par G. Oestreich dans l'*Historische Zeitschrift*, en 1956⁽⁶⁾. Dans le premier volume de l'édition refondue de *La naissance de l'esprit laïque au déclin du moyen âge*, certains regroupements opérés par M. G. de Lagarde ne peuvent s'expliquer que sous l'influence des progrès réalisés depuis plus de vingt ans par notre groupe, par le contact entre les historiens des idées et des institutions⁽⁷⁾.

L'activité de la Commission internationale au Congrès de Rome, en 1955, est accessible désormais par la consultation d'au moins quatre textes complémentaires: 1° le rapport collectif de Miss Cam, Ant. Marongiu et G. Stöckl⁽⁸⁾; 2° le résumé des discussions aux-

⁽¹⁾ P. W. A. IMMINK, *Staten* [Etats], dans *Winkler-Prins Encyclopaedie*, 6^e édition, t. XVII, p. 46-47. Amsterdam-Bruxelles, 1953. — Très proches du Prof. Immink, mais basés sur une documentation qui concerne uniquement la Belgique, deux volumes de J. GILISSEN, sur *Le Régime représentatif avant 1790 en Belgique*, et sur *Le Régime représentatif en Belgique depuis 1790* (Collection «Notre Passé»). Bruxelles, 1952-1958.

⁽²⁾ A. R. MYERS, *Parliaments in Europe. The Representative Tradition*, dans *History today*, t. V, 1955, p. 383-390 et 446-454.

⁽³⁾ *Representative Institutions in the Spanish Empire in the Sixteenth Century*: I. L. B. SIMPSON, *The Cortes of Castile*; II. G. GRIFFITHS, *The Low Countries*; III. W. BORAH, *The New World*, dans *The Americas*, vol. XII, n° 3, janvier 1956, p. 223-257.

⁽⁴⁾ J. CADART, *Le régime électoral des Etats généraux de 1789 et ses origines (1302-1614)* (*Annales de l'Université de Lyon*, 3^e série, *Droit*, fasc. 11). Paris, 1952.

⁽⁵⁾ G. LEPOINTE, *Histoire des Institutions et des faits sociaux (987-1875)*, p. 290-291 et 417 et suiv. Paris, 1956.

⁽⁶⁾ *Historische Zeitschrift*, 1956, n° 3.

⁽⁷⁾ G. DE LAGARDE, *La naissance de l'esprit laïque au déclin du moyen âge. I. Bilan du XIII^e siècle*, 3^e édition. Louvain-Paris, 1956.

⁽⁸⁾ H. M. CAM, Ant. MARONGIU et G. STÖKL, *Recent Work and Present Views*

quelles ce rapport donna lieu le premier jour du Congrès, dans la section réservée aux questions de méthodologie et de sciences auxiliaires⁽¹⁾; 3° le procès-verbal des délibérations particulières de la Commission des états, avant l'ouverture du Congrès proprement dit⁽²⁾; 4° le présent volume, enfin, qui contient le texte complet de plusieurs communications présentées. Nous n'avons pas pu réunir tous les textes, malheureusement, mais nous conservons l'espoir de retrouver leur contenu dans d'autres études qui paraîtront par la suite, et dans lesquelles les premières seront incorporées. A notre activité romaine, se rattache aussi, comme on le sait, la création d'une Commission internationale pour l'étude des villes qui s'est mise au travail sur son propre terrain⁽³⁾.

Tout de suite après le Congrès de Rome, la Commission perdit un animateur infatigable, en la personne du regretté Pier-Silverio Leicht, décédé le 3 février 1956⁽⁴⁾. Son activité ne se ralentit pas cependant de ce fait. Elle participa aux travaux de la Vth Anglo-American Conference of Historians, qui se tint à Londres au mois de juillet suivant et dont notre nouveau trésorier, Roger Petit, succédant à Jean Lejeune démissionnaire à cette date, s'est chargé de rendre compte. A l'initiative de Fr. Dumont, vice-président depuis 1957, et avec le concours du dévoué secrétaire pour la France, Emile Appolis, elle se chargea d'organiser, en plein accord avec le Président, M. P. Petot, et avec les membres du Bureau de la Société d'Histoire du Droit, les Journées qui se tinrent à Paris, du 3 au 8 juin 1957. C'était la première fois depuis 1939, que les deux groupements se retrouvaient. La rencontre fut extraordinairement nombreuse et singulièrement féconde. Il ne fut pas difficile de constater que les

on the Origins and Development of representative Assemblies, dans Comitato Internazionale di Scienze Storiche. X Congresso Internazionale di Scienze Storiche, Roma 4-11 Settembre 1955, Relazioni, t. I, Metodologia - Problemi Generali - Scienze ausiliarie della storia, p. 1-102, Florence, s.d. [1955].

(¹) Comitato Internazionale di Scienze Storiche, Atti del X Congresso internazionale, Roma, 4-11 Settembre 1935, p. 17-32. Rome, 1957.

(²) Ibid., p. 761-790.

(³) Voir: Comité international des Sciences historiques, Bulletin d'Information, n° 3, 1955, p. 22; Commission pour l'Histoire urbaine du Comité international des Sciences historiques, dans Cahiers Bruxellois. Revue historique trimestrielle, t. I, 1956, p. 147-152.

(⁴) Voir E. LOUSSE, *La Commission internationale pour l'histoire des Assemblées d'états, 1936-1956*, p. 201, notre hommage à la mémoire de P. S. Leicht, dans Schweizer Beiträge zur Allgemeinen Geschichte, t. XIV, 1956, p. 190-210.

projets élaborés à Rome ne resteraient pas sans lendemain, mais au contraire, qu'il était possible désormais, de marcher la main dans la main, à l'Est comme à l'Ouest, en vue de la solution de problèmes d'intérêt commun.

Les discussions du Congrès de Rome avaient tourné plus d'une fois autour d'un point qui n'avait pas retenu beaucoup l'attention de nos membres, précédemment: la technique et la fidélité de la représentation. De nouveau venus parmi nous, et d'autres personnalités aussi, avaient insisté sur le fait que, sous tous les régimes, les institutions représentatives ont pu servir, tout aussi bien, d'instruments de despotisme que de remparts à la liberté. Un système de représentation n'est digne de ce nom, que dans la mesure où il est fidèle et sincère. Appuyé sur un régime électoral défectueux par exemple, ou entaché d'autres vices, on aperçoit clairement qu'il peut être utilisé pour travestir le pays réel, le tromper, le maintenir ou le plonger en servitude. La représentation de la communauté du pays par les membres principaux des ordres privilégiés, n'aurait-elle pas été détournée de son but véritable et de sa raison d'être, si les ordres s'étaient liés avec le prince dans une sordide coalition d'intérêts ? N'en aurait-il pas été comme cela depuis l'origine, et la fameuse liberté médiévale assura-t-elle jamais autre chose que la domination des grands⁽¹⁾ ? Depuis, nous avons montré, pour notre part, qu'il y eut des hauts et des bas dans ce système, comme dans n'importe quel autre; du meilleur et du pire, grandeur et décadence, traitement loyal et tromperie, abus et redressements, avec une ascension générale pourtant vers le niveau des révolutions bourgeois et prolétariennes de notre temps⁽²⁾.

Aux Journées de Paris, du 3 au 8 juin 1957, la question de la fidélité des institutions représentatives d'ancien régime, celle de l'exploitation possible de ces institutions par le souverain pour des fins propres, et les progrès de l'idée démocratique avant la Révolution française furent scrutées plus attentivement que jamais. Des critiques furent présentées, au nom de M. E. A. Kominsky, de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., contre certaines manières traditionnelles de décrire et de caractériser les institutions parlementaires anciennes, en France comme en Angleterre. La naissance du parlement

⁽¹⁾ E. LOUSSE, *La Commission internationale*, p. 200-201.

⁽²⁾ Voir E. LOUSSE, *Vertegenwoording [Représentation]*, dans *Liber Amicorum aangeboden aan Mter Jan Gruyters ter gelegenheid van zijn 70e verjaardag, 28 januari 1957*, p. 391-402. S.l., n.d. [Louvain, 1957].

britannique, nous fut-il communiqué notamment au sujet d'un ouvrage de Madame E. V. Gutnova, n'a pas créé un Etat nouveau, — certainement pas un Etat démocratique moderne, — mais un Etat féodal, légèrement transformé dans le sens corporatif. Le parlement du XIII^e siècle limite tant soit peu le pouvoir de la monarchie, mais il n'en collabore pas moins avec le roi. Il n'entre vraiment en conflit avec la couronne, que lorsque les intérêts des classes dirigeantes lui paraissent menacés. Ce ne fut pas un organe de gouvernement par le peuple; tout de même, il a permis de réaliser quelques progrès dans le sens démocratique.

Le parlement de Paris, dans les périodes classiques de son existence tout au moins, ne devait être qu'une institution de l'ordre judiciaire. Par l'exercice des droits de remontrance et d'enregistrement, l'on savait depuis longtemps qu'il émit des prétentions à se mêler à l'ordre politique: on voulait en faire même, sous la Fronde, un successeur des Etats généraux du royaume, qui n'avaient plus été réunis depuis 1614. Il aurait pu s'inspirer de précédents illustres, et dans le moment même, des événements qui se déroulaient en Angleterre. L'Arrêt d'Union des Cours souveraines mit l'arme fédérale à sa portée. Il semble avoir été trop timoré pour s'en saisir. Après 1649, il se montra de plus en plus soucieux de se séparer des Anglais, sur le plan des conceptions comme sur le terrain de la pratique. Il déçut l'espoir que certaines masses populaires avaient placé en lui. Les assemblées provinciales n'agirent pas autrement. Les archives qui se rapportent à l'histoire de la Fronde mériteraient d'être examinées de ce point de vue-là: M. Porchnev le montre clairement.

MM. Dumont, Lassaigne et Alzon se sont occupés de l'histoire des ordres et de leurs assemblées, en France, à l'époque moderne. M. Lassaigne a pris pour sa part les assemblées de la noblesse aux XVII^e et XVIII^e siècles. M. Fr. Dumont, de la Faculté de Droit de Paris, a montré par des chiffres les progrès de l'idée démocratique dans la représentation du clergé aux Etats généraux et aux Etats particuliers. Ce n'est pas en 1789, que les curés de paroisse prennent place aux côtés des évêques, pour la première fois. Leur nombre n'a cessé de croître, au contraire, depuis qu'en 1597 il fut décidé qu'aucune décision financière ne pourrait plus être prise validement, sans l'acquiescement du «clergé secondaire», ou «second ordre» du clergé. Les faits l'emportèrent encore cette fois sur les doctrines par leur souplesse. Le clergé diocésain n'a jamais cessé d'être soumis à l'autorité des évêques. Pourtant, l'exercice de certains droits civils

et politiques n'a pu continuer à lui être dénié indéfiniment. Depuis les guerres de Religion, via le jansénisme et le richérisme, on est en marche vers la Constitution civile de 1790.

M. Alzon fit le procès des Etats généraux de France, en 1614. Ces Etats furent, dit-il, dressés l'un contre l'autre, et le roi profita de leurs divisions intestines pour faire échouer la plupart de leurs revendications. S'ils ne furent plus jamais réunis par la suite, avant 1789, c'est qu'ils avaient fait éclater leur impuissance, d'une part, et d'autre part, que le roi se sentait assez fort, désormais, pour se passer de leur concours. L'explication nous semble plausible, surtout si l'on se rapporte aux exemples fournis par l'histoire comparative, où l'opposition peu éclairée de tel ou tel membre de ville fit échouer ou différer la réalisation de projets d'importance mondiale parfois. Les corps, les ordres, les parlements anciens ne se montrèrent pas toujours plus prompts que les Etats modernes, quand il fut question d'abandonner de leurs prérogatives particulières en vue d'un intérêt commun d'ordre supérieur. Il n'existe pas de règle adéquate à l'usage du *liberum veto*.

Aux Etats généraux de France, en 1614, la noblesse et le clergé menèrent une politique conservatrice coïncidant à leurs intérêts particuliers: la première voulait supprimer la vénalité des offices, afin de réservier plus sûrement un certain nombre de charges aux nobles d'extraction; l'autre demandait l'introduction des décrets du concile de Trente, afin de renforcer sa position. M. H. Sproemberg invita M. Alzon à comparer, sur ce dernier point, l'attitude du clergé de France avec celle du clergé des Pays-Bas, cinquante années auparavant, quand le concile de Trente fut appliqué chez nous, d'ordre de Philippe II, et que des prélats embrassèrent la cause de la révolte, espérant ainsi mettre obstacle au dessein royal et se maintenir dans leurs priviléges. Le rapprochement ne manque pas de saveur, surtout si l'on accepte, par surcroît, de minimiser, avec M. Woodward, le rôle du clergé au parlement de Westminster, et de ce parlement lui-même, durant les premières années de la Réforme henricienne, principalement de 1529 à 1536. Etroites d'idées et myopes plus qu'il ne conviendrait, les assemblées délibérantes sont à la remorque des initiatives gouvernementales, craignant le plus souvent pour leurs commettants et pour elles-mêmes, les suites imprévisibles des améliorations prétendues.

Nous sommes très habitués à la distinction traditionnelle d'Etats généraux et d'Etats provinciaux (ou particuliers); dans les pays de

la couronne de Bohême, en Pologne, dans le Brabant, le Limbourg et, sans doute aussi, dans d'autres parties des Pays-Bas, il faudrait distinguer, en outre, un plan régional intermédiaire aux deux premiers. Les différents pays de Bohême étaient réunis à la couronne comme des membres au chef unique d'un vaste corps, dit M. V. Vanecik, de l'Université de Prague et de l'Académie Tchécoslovaque. Ils avaient, chacun, leurs Etats particuliers, les plus importants de tous; ils députaient ensuite à des diètes régionales, où se rassemblaient les représentants de plusieurs pays de la même région; enfin, la diète générale du duché, plus tard du royaume, de Bohême avait la compétence de coordonner, synthétiser, enregistrer des décisions prises antérieurement aux degrés subalternes. En Pologne, on distinguait, dans un sens analogue, les diétines provinciales, les diètes régionales de la Grande et de la Petite-Pologne, les diètes générales du royaume, par dessus tout. Dans l'union monarchique du Brabant, du Limbourg et des autres pays d'Outre-Meuse, il y avait d'abord les assemblées de chaque ban particulier ou celles du duché de Limbourg, par exemple; puis, les diètes fédérales de tous les députés d'Outre-Meuse ensemble; puis, l'assemblée régionale du Brabant et du Limbourg, pour accéder ainsi jusqu'au degré supérieur des Etats généraux des Pays-Bas méridionaux, où les pays d'Outre-Meuse — province mineure à ce que nous croyons — n'envoyaient pas toujours leurs propres députés.

Mlle Maria Ada Benedetto a parlé des assemblées valdotaines et M. E. Appolis du Très Illustré Conseil Général des Vallées d'Andorre. A propos des assemblées d'états de la maison de Savoie, la première a frôlé le caractère fédératif des anciens pays et de leurs institutions représentatives. La république d'Andorre, sous sa double suzeraineté, civile et ecclésiastique, espagnole et française, comment ne rappelerait-elle pas, de manière frappante, aux initiés, la république municipale mosane de Maestricht, sous une autre suzeraineté double, de l'évêque de Liège et du duc de Brabant d'abord, de la république des Provinces-Unies et du prince-évêque de Liège ensuite: pays de marche, pays disputés, pays partagés, mais libres, fiers et assez indépendants, malgré tout ? Au cours d'une discussion d'ordre administratif, il fut question du *terminus ad quem* des recherches de notre Commission. En montrant la persistance des institutions andorraines depuis des temps immémoriaux jusqu'à nos jours, M. Appolis n'a-t-il pas donné la preuve de l'excellence du point de vue du Secrétaire Koenigsberger en ce domaine ? Et les questions de termes

chronologiques ne doivent-elles pas être laissées, comme K. le propose, à la décision de chaque pays en rapport avec les particularités de son histoire ?

Avec M. Grignaschi, qui se trouvait pour la première fois parmi nous, et avec M. G. de Lagarde, un ami de toujours, nous retrouvons les théoriciens de la pensée politique médiévale et, en même temps, des thèmes bien connus. Du *Ständestaat*, le commentaire nominaliste de la politique d'Aristote par Jean Buridan renferme une image classique, à laquelle il ne manque aucun élément primordial: ni la forme monarchique du pouvoir, ni la limitation souhaitable et pour ainsi dire nécessaire de ce dernier, ni l'obligation pour le prince de se soumettre spontanément aux lois qu'il a faites, ni le droit de résistance des sujets organisés en corps et en ordres, suivant leurs activités fonctionnelles, etc. Les simples *liberi* ne doivent pas prétendre à *regere*: cette charge supérieure et de lourde responsabilité repose exclusivement sur les *viri potentes, sapientes et virtuosi*. A propos de Guillaume d'Ockham, et de ses théories sur le concile général en tant que juge souverain, législateur, dispensateur des biens ecclésiastiques, et surtout dépositaire unique du magistère infaillible, M. de Lagarde cite ces phrases, étonnantes à première vue, de Jean-Jacques Rousseau dans le *Contrat Social*: «La volonté générale est toujours droite et tend toujours à l'utilité publique... Les volontés des citoyens sont hésitantes et discordantes, mais la volonté du corps moral et collectif qu'ils constituent tous ensemble ne peut errer...». Singulier rapprochement de la démocratie moderne et du corporatisme médiéval, de l'Etat laïque et de la théocratie. Ce n'est évidemment pas le seul que l'on pourrait faire à bon droit.

M. Marongiu ne s'est pas nettement prononcé sur la portée véritable des VI livres de la *République*; il nous paraît avoir suivi fidèlement Jean Bodin dans ses oscillations entre l'absolutisme royal et la monarchie tempérée. Bodin n'aurait été, somme toute, que le peintre ou le narrateur, l'analyste de l'évolution de son temps; il aurait décrit simplement l'irrésistible progrès de la monarchie, que peut-être il n'approuvait pas, mais contre lequel il voulait éviter de prendre ouvertement parti. Le R.P. Darquennes, S.J., est plus logique et plus catégorique, quand il raisonne sur le thème de la responsabilité corporative et qu'il en tire des conclusions. Les corps et communautés ne sont pas irresponsables, et leur responsabilité propre ne se confond pas davantage avec la responsabilité de leurs membres ou de leurs officiers. La responsabilité personnelle des membres

et des officiers est basée sur leurs devoirs, leur adhésion, leur incorporation, leur intronisation; elle est renforcée par les serments qu'il prêtent en toute conjoncture importante. C'est par eux, mais non pas uniquement comme eux, que le corps auquel ils appartiennent est responsable à son tour, vis-à-vis de ses membres, des tiers et de Dieu. Toute responsabilité est individuelle (à l'égard de Dieu) et sociale (envers le groupe auquel on appartient). Comme en droit romain, c'est toujours — ou presque toujours — d'ailleurs, le groupe et non la personne isolée qui s'engage: le moyen âge aussi répugne à concevoir les choses sur le plan purement individuel.

A mainte reprise, allusion fut faite, à propos d'autre chose, à l'antique origine, certaine, probable ou simplement possible, des assemblées représentatives du bas moyen âge. M. Carlo Guido Mor et M. Schmid ont traité du même problème *ex professo*: l'un pour ce qui regarde les assemblées de l'ancien royaume lombard, et l'autre pour l'origine des diètes dans les pays slaves. Les conceptions traditionnelles (XVI^e siècle, XVIII^e siècle, époque romantique) au sujet de l'antique origine des «assemblées populaires» en Europe a décidé-ment la vie dure: on se croit obligé d'y revenir périodiquement, si tant est qu'elle fût jamais abandonnée. Feu le Professeur Leicht a reconnu, de son côté, l'existence d'un «*movimento istituzionale che dalle sponde dell' Atlantico si estende come ci mostro Giorgio Bratianu sino a quelle del Mar Nero*»⁽¹⁾. Les thèses de l'unité profonde triomphent, dans l'espace et dans le temps.

Critiquant Maitland, la Présidente de la Commission, Miss Helen M. Cam, a montré que dans la vieille Angleterre (aussi bien que sur le continent) les franchises ne sont pas des concessions de la part de rois trop faibles, soucieux de se concilier la fidélité de puissants laïcs ou de clercs. Jamais, avant la conquête normande, les rois, contrairement à ce que Maitland suppose, n'ont été capables de concéder des franchises comparables à celles dont jouissaient les grands seigneurs au XIII^e siècle. Ils n'en avaient pas le pouvoir. Les libertés se sont développées avec les fonctions de la monarchie: comme moyens légaux de gouvernement, pour le maintien de la justice et de la paix, dans le ressort d'une monarchie qui n'aurait pas

⁽¹⁾ P. S. LEICHT, *Relazione sull' attività della Commissione per la pubblicazione degli atti delle Assemblee costituzionali italiane*, p. 423, dans *Atti della Accademia nazionale dei Lincei*, CCCLII^e année, 8^e série, *Rendiconti. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*, vol. X, fasc. 5-6, p. 422-433, Rome, 1955.

trouvé facilement le nombre de fonctionnaires indispensables au remplacement des titulaires de franchises. Qui donc a reconnu, partant de textes continentaux, dans le vocable *libertas* un synonyme de *jurisdictio*? Les franchises britanniques les plus vénérables, assure Miss Cam, expriment la collaboration du peuple et du monarque, en matière de gouvernement. Comme la féodalité, comme le *Ständestaat* et sans doute, comme à chaque époque, n'importe quelle forme de gouverneur tempéré? Dans l'Europe médiévale et moderne, en tout cas, la liberté crût avec la solidarité, sous l'égide pluriséculaire des institutions⁽¹⁾.

En poursuivant notre activité, nous voulons réaliser ou aider à réaliser une histoire comparée des grandes institutions, qui firent longtemps le caractère spécifique, non pas uniquement de l'Angleterre, mais de l'Europe entière, et qui ont eu la fortune extraordinaire d'essaimer à travers les autres continents: l'histoire de la liberté civile et politique, et la croissance de cette liberté parmi les hommes⁽¹⁾. La structure des sociétés européennes — au moins depuis la chute de l'Empire franc, et l'Islam excepté, — semble avoir été d'abord tribale et féodale, puis corporative, avant de devenir individualiste et libérale⁽²⁾. Les communautés non-familiales, à mesure qu'elles sont nées, se sont adaptées aux coutumes existantes. Dérivées de prototypes romains (corporations), canoniques (monastères) ou germaniques (ghildes, *Genossenschaften*), elles se sont insérées lentement dans des catégories de droit féodal: «communes» de toute sorte, qui n'étaient autres que féodalités collectives, vassales de leur prince et dont l'autorité sur leurs membres libres ne pouvait être calquée que sur celle des seigneurs et des prélats. Pour assurer la liberté de leurs membres et leur propre autonomie, elles se sont établies comme centres de puissance et comme seigneuries communautaires, à côté des féodaux proprement dits, rivés au régime seigneurial et domanial. Elles ont constitué un ou plusieurs ordres privilégiés du

⁽¹⁾ Voir H. M. CAM, *The Evolution of the Mediaeval English Franchise*, dans *Speculum*, t. XXXII, 1957, p. 427-442.

⁽²⁾ Voir E. Lousse, *N'y avait-il vraiment que «des» libertés?*, dans *Anciens pays et Assemblées d'états*, t. IX, p. 67-78. Louvain, 1955, et *La Voie de la Liberté*, dans *Terre d'Europe*, t. I, octobre 1957.

⁽³⁾ Voir E. Lousse, *Staten met en zonder Standen* [Etats avec ou sans distinction d'Ordres], dans *Uitgave van de Katholieke Middenstandsbond in het Bisdom 's-Hertogenbosch*, 2^e année, 1956, n° 7-8, p. 243-252, et dans *Politica. Tijdschrift voor Staatkunde en Sociologie*, t. VII, avril 1957, n° 2, p. 97-108.

corps de la nation: membres non moins importants des assemblées représentatives. Elles n'ont pas été étouffées, toutes, par l'étreinte absolutiste des monarques centralisateurs. Plus tard, quand il s'est agi de les ressusciter, de les réformer ou, tout simplement, d'implanter les assemblées représentatives quelque part, il a suffi d'en bannir les distinctions d'ordres, au bénéfice d'une solidarité plus grande et de l'égalité; mais on voulut conserver, restaurer ou implanter ce qu'elles avaient inventé de plus solide, comme le vote des impôts et la défense des droits, dans l'égalité. Conçue d'une telle manière, — traditionnelle en somme et que l'on aurait tort, probablement, de condamner comme romantique, — l'histoire comparée des anciennes assemblées d'états et — moyennant les distinctions nécessaires, — celle des parlements modernes qui leur ferait suite, n'a rien perdu de son actualité⁽¹⁾.

E. LOUSSE.

(1) Voir E. LOUSSE, *Nos Assemblées, nos Libertés*, dans *Revue Générale Belge*, juin 1958, 94^e année, p. 103-116; *Liberté de l'Europe et des Européens*, dans *Supplément aux «Nouvelles du Conseil de l'Europe»*, juin 1958, 8^e année, n° 6, p. 1-3, et *Freedom in Europe*, dans *Supplement to the «Council of Europe News»*, June 1958, 8th Year, nr. 6, p. 1-3.

ANNEXE I

COMMISSION INTERNATIONALE POUR L'HISTOIRE DES ASSEMBLEES D'ETATS

*International Commission for the History of Representative
and Parliamentary Institutions*

DIRECTION

Présidente: H. M. CAM

Vice-Présidents: Fr. DUMONT; E. LOUSSE; A. MARONGIU; GAINES POST; H. F. SCHMID

Secrétaire: H. G. KOENIGSBERGER

Trésorier: R. PETIT

ALLEMAGNE

H. AUBIN, Prof. Univ., 6, Beethovenstrasse, Fribourg en Br.

K. BADER, Directeur de la Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, 60, Titlisstrasse,
Zurich 32.

K. BOSL, Prof. Univ. Würzburg, 66/1, Goethestrasse, Munich 15.

O. BRUNNER, Prof. Univ., 1, Ermund Siemers Allee, Hambourg 13.

E. ENNEN, Archiviste de la Ville, 3, Dyroffstrasse, Bonn.

*Fr. HARTUNG, 18, Ahrenshooper Zeile, Berlin-Schlachtensee.

W. KIENAST, Prof. Univ., 5, Teplitz-Schönauerstrasse, Francfort-sur-le-Main.

H. SPROEMBERG, Prof. Univ., 41, Güldengossaerstrasse, Leipzig O 27.

G. STÖKL, Chargé de Cours à l'Univ., 4, Kerpenerstrasse, Lindenthal, Cologne.

ARGENTINE

* Cl. SANCHEZ-ALBORNOZ, Prof. Univ., 414, Viamonte, Buenos-Aires.

AUTRICHE

H. LENTZE, O. Praem., 17, Alserstrasse, Vienne VIII.

H. F. SCHMID, Prof. Univ., 13, Neutorgasse, Vienne I.

BELGIQUE

- J. BALON, Membre de la Commission Royale des Anciennes Lois et Ordonnances,
2, rue des Houblonières, La Plante-Namur.
- A. DARQUENNES, S.J., Prof. Institut Supérieur de Commerce St.-Ignace, 13, rue du
Prince, Anvers.
- J. GILISSEN, Prof. Univ. Bruxelles, 155, avenue des Statuaires, Uccle-Bruxelles.
- J. LEJEUNE, Chargé de Cours à l'Univ., 2^{me}, rue du Rèwe, Liège.
- * E. LOUSSE, Prof. Univ. Louvain, 10, rue Braine, Blanden-Louvain.
- R. PETIT, Archiviste aux Archives de l'Etat, Arlon.

CANADA

- *B. WILKINSON, Prof. Univ., Toronto (Ontario).

ESPAGNE

- J. BENEYTO, Prof. Univ., 17, Moreto, Madrid.
- J. A. MARAVALL, Prof. à la Faculté des Sciences politiques et économiques, 8,
S. Juan de la Salle, Madrid.
- *J. RUBIO i LOIS, 212, Mallorca, Barcelone.
- J. VICENS VIVES, Prof. Univ., 130, Santaló, Barcelone.
- C. VINAS, Prof. Univ., 4, Duque de Medinaceli, Madrid.

ETATS-UNIS

- W. F. CHURCH, Prof. Univ. Brown, 17, Huntington Drive, Rumford (R.I.).
- F. L. FORD, Prof. Univ. Harvard, 10, Hillside Terrace, Belmont (Mass.).
- M. P. GILMORE, Prof. Univ. Harvard, Cambridge 38 (Mass.).
- *R. S. HOYT, Prof. Univ. Minnesota, Minneapolis (Minn.).
- J. A. KEMP, S.J., Loyola University, 6525, Sheridan Road, Chicago 26 (Ill.).
- C. H. MCILWAIN, Prof. Emer. Univ. Harvard, 17, Hancock Street, Auburndale (Mass.).
- GAINES POST, Prof Univ. Wisconsin, Bascom Hall, Madison 6 (Wis.).
- C. ROBBINS, Prof. Bryn Mawr College, Bryn Mawr (Penn.).
- J. R. STRAYER, Prof. Univ., Princeton (N.J.).
- Ch. H. TAYLOR, Prof. Univ. Harvard, 8, Holyoke, Cambridge (Mass.).

FRANCE

- * E. APPOLIS, Agrégé de l'Université, 8, rue de Ferrare, Montpellier (Hérault).
- E. DELCAMBRE, Archiviste en chef de Meurthe-et-Moselle, 1, rue de la Monnaie, Nancy.
- Fr. DUMONT, Prof. Univ., 127, rue de Longchamp, Paris, XVI^e.
- R. FILHOL, Prof. Univ., 9, rue Ste Opportune, Poitiers (Vienne).
- G. DE LAGARDE, 62, rue Falguière, Paris, XV^e.
- P. OURLIAC, Prof. Univ., Dir. Inst. Etudes Politiques, 3, rue Montardy, Toulouse.
- Ch. PERRAT, Prof. Ecole Nationale des Chartes, Place de la Sorbonne, Paris, V^e.
- P. C. TIMBAL, Prof. Univ., 4, rue de Babylone, Paris VII^e.
- P. TISSET, Prof. Univ., 3, place Chabaneau, Montpellier (Hérault).

GRANDE-BRETAGNE

- H. M. CAM, C. B. E., Prof. Emer. Univ. Harvard, Mochras, Grassy Lane, Sevenoaks (Kent).
- J. G. EDWARDS, Direct. Inst. of Historical Research, Senate House, Londres W.C. 1.
- H. G. KOENIGSBERGER, Prof. Univ. Manchester, 1c, Howitt Road, Londres N.W. 3.
- M. MCKISACK, Prof. Westfield College, Londres N.W. 3.
- T. F. T. PLUCKNETT, Prof. London School of Economics and Political Science, Londres W.
- Sir F. Maurice POWICKE, Prof. Univ., 6, Oriel Square, Oxford.
- H. G. RICHARDSON, The Grange, Goudhurst (Kent).
- * J. S. ROSKELL, Prof. Univ. Nottingham, 30, Hurts Croft, Chilwell (Nottinghamshire).
- H. ROTHWELL, Prof. Univ., The Willows, Oaklands Way, Southampton.
- G. O. SAYLES, Prof. King's College, 3, Rubislaw Den North, Aberdeen.

HONGRIE

- G. BÓNIS, 12, Kende u., Budapest.
- J. HOLUB, Prof. Emer. Univ., 4, Kilian-utca Pécs.
- E. MALYUSZ, 26, Batthyany-utca, Budapest II.

IRLANDE

- T. W. MOODY, Prof. Trinity College, Dublin.
- * A. J. OTWAY-RUTHVEN, Prof. Trinity College, 26 Brighton Road, Rathgar, Dublin.

ITALIE

- M. A. BENEDETTO, Lib. Doc. Univ., 7, Via Carlo Alberto, Turin.
- A. BOSCOLO, Prof. Univ., 1, Via Palomba, Cagliari (Sardaigne).
- L. BULFERETTI, Prof. Univ. Pavie, 12, Via San Martino, Varèse.
- A. ERA, Prof. Univ., Sassari (Sardaigne).
- G. ERMINI, Prof. Univ. Pérouse, Camera dei Deputati, Rome.
- M. GRIGNASCHI, Prof. Univ., 25, Via di Cologna, Trieste.
- * A. MARONGIU, Prof. Univ. Pise, 2, Via Giacinto Carini, Rome.
- C. G. MOR, Prof. Univ., 20, Viale Martiri della Libertà, Modène.
- M. E. VIORA, Prof. Univ. Milan, 18, Via Vachieri, Alessandria.

LUXEMBOURG

- * P. MARGUE, 3, rue Victor Hugo, Luxembourg.

PAYS-BAS

- C. D. J. BRANDT, Prof. Univ., 71, Jan van Scorelstraat, Utrecht.
- P. W. A. IMMINK, Prof. Univ. Groningue, Vogelzang, Noordlaren.
- T. S. JANSMA, Prof. Univ., 4, Cornelis v.d. Lindenstraat, Amsterdam-Z.
- A. G. JONGKEES, Prof. Univ. Groningue, 252, Hoofdweg, Paterswolde (Gron.).

POLOGNE

- J. BARDACH, Prof. Univ., 1, Niemcewicz ul., Varsovie.
 K. GORSKI, Prof. Univ., 61 m. 7, Mickiewicza, Toruń.
 K. KORANYI, Prof. Univ., 67, Filtrowa ul., Varsovie.
 *B. LEŚNODORSKI, Prof. Univ., 71, Filtrowa ul., Varsovie.
 J. MATUSZEWSKI, Prof. Univ., 6^a, Lipowa, Poznań-Debiec.
 J. SAWICKI, Prof. Univ., Varsovie.
 M. SZCZANIECKI, Prof. Univ., 11 m. 10 a, ul. Gwardii Ludowej, Poznań.

PORTUGAL

- M. CAETANO, Prof. Univ., 8, Fernan Lopez, Lisbonne.
 * J. FARO, 34-1°, rua de Alcantara, Lisbonne.
 T. B. DE SOUSA SOARES, Prof. Univ., 168, rua dos Combatentes, Coimbre.

SUEDE

- N. AHNLUND, Prof. Univ. Stockholm, 4, Gransångsvägen, Bromma.
 *E. HÅSTAD, Prof. Univ., 3, Fryxellsgatan, Stockholm.
 E. LÖNNROTH, Prof. Univ., 7, Bengt Lidnersgatan, Göteborg.

SUISSE

- Gr. GHÏKA, Sous-Archiviste d'Etat, Sion (Valais).
 *W. LIEBESKIND, Prof. Univ., 55, Chemin des Fourches, Cologny (Genève).
 W. NÄF, Prof. Univ. Berne, Gümligen bei Bern.

TCHECOSLOVAQUIE

- * V. VANECEK, Prof. Univ., 16, Pariksha, Prague V.

U. R. R. S.

- E. V. GUTNOVA, Prof. Univ., Moscou.
 *E. A. KOSMINSKY, Membre de l'Académie des Sciences, Moscou.
 A. D. LUBLINSKAIA, Prof. Univ., Leningrad.
 B. F. PORCHNEV, Prof. Univ., 14, Volhonka, Moscou.

YOUUGOSLAVIE

- * F. ZWITTER, Prof. Univ., 4/III, Kidričeva, Ljubljana.

ANNEXE II

ANCIENS PAYS ET ASSEMBLÉES D'ÉTATS
(STANDEN EN LANDEN)

Recueils de la
SECTION BELGE DE LA COMMISSION INTERNATIONALE
POUR L'HISTOIRE DES ASSEMBLÉES D'ÉTATS
(CENTRE NATIONAL DE RECHERCHES, A.S.B.L.)

I

Avertissement

- J. DHONDT, *Les origines des Etats de Flandre*
J. BUNTINGX, *De Raad van Vlaanderen (1386-1795) en zijn Archief*
A. SCUFFLAIRE, *Les Serments d'inauguration des
Comtes de Hainaut (1272-1427)*

II

- D. BERGEN, *Burgerrecht in Stad en Land onder het Ancien
Régime. Het verwerven van het Burgerrecht te Tienen*
C. BOCAZ, *Les Etats de Hainaut. (Des origines à la Maison
de Bourgogne)*
R. PETIT, *Bulletin bibliographique
Chronicon*

III

J. LEJEUNE, *A propos de l'Art mosan... Renier, l'Orfèvre, et les fonts de Notre-Dame*

J. FAVAUGE, *La publication de la Sentence synodale liégeoise de 1204*

J. LEJEUNE, *L'enlèvement de Jean de Flandre, évêque de Liège.*

Ou comment on écrit l'histoire et comment un droit se constitue

M. BRUWIER, *Aux origines d'une institution: Baillis et
Prévôts de Hainaut, du XIIe au XIVe siècle*

R. REZSOHAZY, *Les Assemblées d'états dans le royaume de Serbie,
au moyen âge*

Chronicon

In Memoriam

IV

P. FEUCHÈRE, *Une Châtellenie comtale inconnue:
la Châtellenie de Râches*

G. VAN ACKER, *De middeleeuwse Schouten van Sint Pieters
en Sint Baafs in het Gentse*

J. F. VERBRUGGEN, *De Vlaamse Vloot in 1304*

W. BRULEZ, *De Opstand van het Industriegebied in 1566*

C. VERLINDEN, *Twee Documenten over Prijzen en Lonen
voor Vlaanderen en Gent (1588)*

F. E. STEVENS, *Over een Geschiedenis van de Vrijheid
en van de Democratie*

In Memoriam

V

L. WILS, *De werking van de Staten van Brabant,
omstreeks 1550-1650, volgens Leuvense Archiefbronnen*

J. LEFÈVRE, *Le Gouvernement du Comté de Hainaut
au XVIIIe siècle*

C. PRÉAUX-STOQUART, *Les Finances des Etats de Hainaut
au XVIIIe siècle, d'après la Jointe des Administrations et des
Affaires de Subsides*

R. PETIT, *La formation du Pays de Luxembourg.
A propos d'un livre récent*

F. E. STEVENS, *Algemene Kenmerken van de Openbare Instellingen
in Frankrijk tijdens de XIXe eeuw*

Chronicon

VI

P. GORISSEN, *De Prelaten van Brabant onder Karel V (1515 -1544)*
Hun Confederatie (1534-1544)

VII

J. BALON, *Les Fondements du Régime foncier au Moyen Age*
depuis la chute de l'Empire romain en Occident.
Etude de Dogmatique et d'Histoire du Droit

VIII

J. LEJEUNE, *Les Notions de „Patria” et d’„Episcopatus” dans le*
Diocèse et le Pays de Liège du XIe au XIVe siècle

J. STIENNON, *Cluny et Saint-Trond au XIIe siècle*

J. LEJEUNE, *A propos de l’Art mosan et des Ivoires liégeois*

D. VAN DERVEEGHDE, *Le Domaine de la Cathédrale*
Saint-Lambert de Liège en 1280

Chronicon

IX

P. FEUCHÈRE, *Un Obstacle au réseau de subordination. Alleux et*
Alleutiers en Artois, Boulonnais et Flandre wallonne.

Etude sémantique, juridictionnelle, sociale et géographique

L. WILS, *Het Stadspensionarisschap te Leuven*

E. APPOLIS, *Les Assiettes diocésaines en Languedoc au XVIIIe siècle.*
Essai de synthèse

E. LOUSSE, *N'y avait-il vraiment que „des” Libertés ?*

J. BALON, *La Société d’Ancien Régime. Une Introduction*
historique à la Civilisation moderne

Recensiones

Chronicon

X

L. ROPPE, G. W. A. PANHUYSEN, Elis. M. NUYENS,
*De Decadaire, resp. Maandelijkse Rapporten van de Commissarissen
 van het Directoire exécutif in het Departement
 van de Nedermaas, 1797-1800*

XI

P. GORISSEN, *Het Parlement en de Raad
 van Kortenberg*

XII

CHR. PIÉRARD, *Les douaires de Jeanne de Brabant
 en Hainaut*

XIII

R. VAN BRAGT, *De Blijde Inkomst van de Hertogen van Brabant,
 Johanna en Wenceslas (3 januari 1356).
 Een inleidende Studie en Tekstuitgave*

XIV

J. BALON, *Le Droit des Obligations. Une étape de l'Evolution des
 Institutions judiciaires au Comté de Namur. La compétence
 civile des Jurés et des Hommes de loi*

J. BOVESSE, *Lettres de Naturalité, accordées à des personnes originaire
 du Diocèse de Liège (XIVe siècle)*

PH. DELHAYE, *Le Compte d'Aides du Clergé namurois en 1497.*

F. COURTOY, *Les Priviléges de Leignon et de Lisogne à Dinant
 au XIVe siècle*

J. ROUHART-CHABOT, *La Réforme des Etats de Namur en 1739-1740*

C. DOUXCHAMPS-LEFÈVRE, *La Réorganisation du Conseil de Namur
 pendant les deux Restaurations autrichiennes (1791-1794)*

XV

- C. THELLIEZ, *Une «Charte d'Affranchissement» de l'Evêque de Cambrai, Fulbert, du 27 avril 941*
- C. THELLIEZ, *Revendications du Chapitre de la Cathédrale de Cambrai, au sujet de ses Droits et Priviléges à la fin de l'Episcopat de Pierre d'André (1364-1368)*
- M. DUMONT, *Les Mentions extrasigillaires dans les Lettres des Ducs de Bourgogne - Valois*
- L. VAN HOMMERICH, *Le Caractère fédéral des Etats du Duché de Limbourg et des autres Pays d'Outre-Meuse*
- C. THELLIEZ, *L'Erection de la Ville de Cambrai en Duché d'après les Registres capitulaires*
- A. DARQUENNES, *Un Conflit de Compétence devant le Conseil de Brabant en 1694*
- R. WARLOMONT, *Le Conseil provincial de Justice du Luxembourg de 1531 à 1795*
- J. BALON, *La Savoie au Moyen Age*
- J. BALON, *Raymond Monier (1900-1956)*
- Chronicon*
- In Memoriam*

TABLE DES MATIERES

HELEN M. CAM, Preface	11
I. GAVIN I. LANGMUIR, Counsel and Capetian Assemblies	19
II. MARIO GRIGNASCHI, La Limitazione dei Poteri del Principe in Guglielmo d'Ockham e Marsilio da Padova	35
III. PIER SILVERIO LEICHT, Su alcuni passi di Giuristi italiani del secolo XIV riguardanti i Parlamenti provinciali	53
IV. GEORGES DE LAGARDE, Les Théories représentatives du XIV ^e -XV ^e siècle et l'Eglise	63
V. JOSEPH HOLUB, La Représentation politique en Hongrie au Moyen Age	77
VI. ERIK LÖNNROTH, Representative Assemblies of mediaeval Sweden	123
VII. ALBERTO BOSCOLO, Sul Braccio reale nei Parlamenti sardi del Periodo aragonese	133
VIII. H. G. KOENIGSBERGER, The States General of the Netherlands before the Revolt	141
IX. LUIGI BULFERETTI, La fine del Parlamento di Saluzzo nel secolo del Capitalismo feudale	159
X. MARIA ADA BENEDETTO, Il «Conseil des Commis» del Ducato d'Aosta	173
XI. CAROLINE ROBBINS, Why the English Parliament survived the Age of Absolutism. Some Explanations offered by Writers of the 17 th and 18 th Centuries	199
XII. EMILE APPOLIS, Les Etats de Languedoc et les Routes royales au XVIII ^e siècle	215
XIII. EMILE LOUSSE, La Commission internationale pour l'Historie des Assemblées d'états (1952-1958)	237
TABLE DES MATIÈRES	261